

**LE POUVOIR
DES SIX**
PITTACUS LORE

LA SUITE DE **NUMÉRO QUATRE**

Baam!

Pittacus Lore

Le pouvoir des six Traduit de l'anglais (américain) par Marie de
Prémonville

Titre original: The Power of Six

LES ÉVÉNEMENTS RELATÉS DANS CET OUVRAGE SONT RÉELS.

LES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX
ONT ÉTÉ CHANGÉS AFIN DE PROTÉGER
LES SIX DE LORIEN QUI DEMEURENT CACHÉS.

IL EXISTE D'AUTRES CIVILISATIONS QUE LA VÔTRE.

CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT POUR BUT
DE VOUS EXTERMINER.

CHAPITRE UN

Je m'appelle Marina, « qui vient de la mer », mais ce n'est que très tard que j'ai pris cette identité. Au début, j'étais simplement connue sous le nom de Sept, l'un des neuf Gardanes survivants de la planète Lorien, dont la destinée reposait, et repose toujours, entre nos mains. Du moins, entre les mains de ceux que nous n'avons pas perdus dans la bataille. Ceux d'entre nous qui sont toujours vivants.

J'avais six ans quand nous avons atterri. Lorsque le vaisseau s'est immobilisé dans un sursaut sur la planète Terre, malgré mon jeune âge, j'ai pris conscience de l'enjeu pour nous tous - neuf Gardanes et neuf Cêpanes. J'ai su que ce que nous venions trouver là constituait notre seule chance de survie. Nous avons pénétré dans l'atmosphère de cette planète au beau milieu d'un orage que nous avons généré nous-mêmes, et tandis que nos pieds foulaient la Terre pour la première fois, je me rappelle les plumets de vapeur qui tourbillonnaient autour du vaisseau et la chair de poule sur mes bras, je n'avais plus senti le vent sur ma peau depuis un an, et l'air était d'un froid glacial. Quelqu'un nous attendait.

J'ignore de qui il s'agissait, mais il a tendu à chaque Cêpane deux tas de vêtements ainsi qu'une grande enveloppe, je ne sais toujours pas ce qu'elle contenait.

Notre petit groupe a resserré les rangs, car nous savions que nous ne nous reverrions peut-être plus jamais. On prononça quelques mots, on s'enlaça, puis vint le moment de se séparer et de partir deux par deux, dans neuf directions différentes - il le fallait. Par-dessus mon épaule, j'ai accompagné du regard les silhouettes des autres qui rapetissaient, et je les ai regardées disparaître, une par une. Et alors il n'est plus resté que nous deux, Adelina et moi, cheminant seules dans un monde dont nous ne savions pratiquement rien. Ce n'est que maintenant que je mesure combien elle devait être effrayée.

Je me rappelle avoir embarqué à bord d'un bateau, en route vers quelque destination inconnue. Puis de deux ou trois trains différents. Avec Adelina, nous nous tenions à l'écart, blotties l'une contre l'autre dans des recoins sombres, à l'abri des regards. Nous avons marché, de ville en ville, à travers des montagnes et des champs, nous avons frappé aux portes, pour nous les faire claquer au nez.

Nous avons eu faim, nous avons connu l'épuisement et la peur, je me rappelle avoir mendié, assise sur un trottoir. Je me rappelle avoir pleuré, la nuit, sans pouvoir dormir, je suis certaine qu'Adelina a bradé certaines de nos inestimables pierres précieuses de Lorien contre un repas chaud, tant nous étions dans le besoin. Peut-être les a-t-elle toutes gaspillées. Et c'est alors que nous avons trouvé cet endroit, en Espagne.

Une femme au visage sévère, que j'allais apprendre à connaître sous le nom de sœur Lucia, est venue ouvrir la lourde porte de chêne. Elle a dévisagé Adelina en plissant les yeux, elle a vu ses épaules tombantes, et elle a mesuré la profondeur de son désespoir.

— Croyez-vous en la parole de Dieu ? a-t-elle demandé en espagnol, une moue aux lèvres et le regard inquisiteur.

— La parole de Dieu est mon vœu, a répondu Adelina avec un hochement de tête solennel.

Je ne sais pas où elle était allée chercher cette réponse - peut-être l'avait-elle apprise dans un sous-sol d'église où nous nous étions réfugiées, des semaines auparavant -, mais c'était la bonne.

Sœur Lucia nous a ouvert la porte.

Et depuis, nous sommes restées onze années dans ce couvent de pierre aux salles moisies, aux couloirs balayés par les courants d'air et au sol dur et froid comme un bloc de glace. En dehors des rares visiteurs, Internet est mon seul contact avec le monde extérieur, au-delà de notre petite ville. Et j'y passe ma vie, à guetter le moindre signe des autres, n'importe quoi qui prouverait qu'ils sont là, qu'ils cherchent, qu'ils se battent, peut-être. Un signe qui me montre que je ne suis pas seule, car je ne peux pas dire qu'Adelina soit encore avec moi, qu'elle y croie toujours. C'est dans les montagnes que son comportement a commencé à changer. Peut-être à cause d'une ultime porte claquée au visage d'une femme affamée et de son enfant, qui nous a condamnées à une autre nuit dans le froid et la faim.

En tout cas.

Adelina semble avoir oublié l'urgence qui nous habite, celle de bouger constamment, et sa foi dans la résurrection de Lorien a été remplacée par celle qu'elle partage avec les sœurs du couvent, j'ai vu apparaître cette nouvelle lueur dans son regard, et ses discours soudains sur le besoin d'être guidées, et encadrées, si nous voulions survivre.

Pour ma part, ma foi en Lorien demeure intacte. En Inde, il y a un an et demi, quatre témoins différents ont vu un garçon déplacer des objets par la pensée.

Même si cela aurait pu paraître anodin, la brusque disparition de ce garçon peu de temps après a créé un grand remous dans la région et on s'est mis à le rechercher. Pour autant que je le sache, il n'a pas été retrouvé.

Il y a quelques mois, je suis tombée sur l'histoire de cette fille en Argentine qui, juste après un tremblement de terre, a soulevé un bloc de ciment de cinq tonnes, pour sauver un homme coincé dessous ; et dès que la nouvelle de cet acte héroïque s'est répandue, on n'a plus jamais entendu parler d'elle. Comme ce garçon en Inde, elle est toujours portée disparue.

Et puis il y a ce duo père-fils qui fait les gros titres en Amérique, dans l'Ohio : pourchassés par la police pour avoir, paraît-il, détruit intégralement un lycée à eux seuls, en tuant cinq personnes au passage. Ils n'ont laissé derrière eux aucune trace, hormis de mystérieux tas de cendres.

— *On dirait qu'une bataille a eu lieu ici. Je ne sais pas comment l'expliquer, aurait rapporté le policier chargé de l'enquête. Mais soyez sans crainte, nous aurons le fin mot de l'histoire dans cette affaire : nous trouverons Henri Smith et son fils, John.*

Peut-être John Smith, si c'est bien son nom, n'est-il qu'un jeune garçon en colère qui est allé trop loin ? Mais je n'y crois pas. Dès que j'aperçois sa photo sur mon écran, j'ai le cœur qui s'emballe. Je suis saisie d'un profond désespoir que je suis incapable d'expliquer. J'ai l'intuition qu'il est l'un des nôtres, je le sens au plus profond de ma chair. Et je sais aussi que je dois le trouver, coûte que coûte.

CHAPITRE DEUX

Accoudée sur le rebord froid de la fenêtre, je contemple les flocons de neige qui descendent des cieux obscurs et viennent blanchir le versant de la montagne parsemée de pins, de chênes-lièges, de hêtres et d'affleurements rocheux affûtés.

La neige n'a pas faibli de toute la journée, et la météo annonce qu'elle tombera encore cette nuit. Je distingue à peine le paysage à la limite de la ville, au nord - le monde semble avoir été englouti dans une brume immaculée. De jour, par temps clair, on peut apercevoir la tache bleue et liquide du golfe de Gascogne.

Mais pas avec des conditions pareilles, et je ne peux m'empêcher de me demander ce qui rampe dans toute cette blancheur, à perte de vue.

Je regarde derrière moi. Dans la salle à plafond haut et battue de courants d'air, il y a deux ordinateurs. Pour s'en servir, il faut s'inscrire sur une liste et attendre son tour. Le soir, on est limité à dix minutes s'il y a de l'attente, et à vingt, dans le cas contraire. Les deux filles installées devant les ordinateurs sont plantées là depuis une demi-heure et je commence à perdre patience, je n'ai pas vérifié les infos depuis ce matin, en coup de vent, avant le petit déjeuner, et il n'y avait rien de nouveau au sujet de John Smith ; mais je tremble d'avance à l'idée de ce qui a pu se passer par la suite. Depuis le début de cette affaire, il s'est produit chaque jour quelque chose de nouveau.

Santa Teresa est un couvent qui fait aussi office d'orphelinat de filles. Je suis aujourd'hui la plus âgée des trente-sept pensionnaires, distinction que je détiens depuis six mois, quand la dernière à avoir eu dix-huit ans s'en est allée. À cet âge, nous devons toutes faire un choix : partir vivre de notre côté, ou entrer dans les ordres et opter pour une vie au sein de l'Église. De toutes celles qui ont atteint la majorité, je n'en ai jamais vu une seule rester, je ne peux pas le leur reprocher. Dans moins de cinq mois, ce sera mon anniversaire - ou plutôt la date qu'Adelina et moi avons choisie comme telle, à notre arrivée. J'aurai dix-huit ans à mon tour. À l'instar de toutes celles qui m'ont précédée, j'ai bien l'intention de laisser cette prison derrière moi, qu'Adelina décide de m'accompagner ou pas.

Et j'ai du mal à croire qu'elle le fera...

Le couvent, construit en 1510, est entièrement en pierre et bien trop grand pour notre petite communauté. La plupart des pièces sont vides ; quant à celles qui sont occupées, il y règne une odeur d'humidité et de terre, et les voix résonnent sous le haut plafond. La bâtisse se dresse sur la colline la plus élevée des environs, surplombant le village du même nom, niché aux confins de la chaîne montagneuse des Picos de Europa, au nord de l'Espagne. Tout comme le couvent, le village est entièrement en pierre, et bon nombre d'habitations sont creusées à flanc de montagne. Si l'on descend la rue centrale, la Calle Principal, impossible de ne pas être submergé par la décrépitude ambiante. On dirait que ce lieu a été oublié par le temps, que le passage des siècles a tout recouvert d'une ombre de mousse verdâtre ou marron ; les relents acres de la moisissure emplissent l'air.

Voilà maintenant cinq ans que j'ai commencé à implorer Adelina de partir, de reprendre notre course incessante, comme on nous a enjoint de le faire. Je l'ai prévenue :

— Mes Dons vont bientôt apparaître, et je ne veux pas les découvrir ici, avec toutes ces filles et ces bonnes sœurs dans les parages.

Mais elle a refusé, en citant la Biblia Reina-Valera, qui dit que l'on doit rester tranquille en attendant le Salut. Depuis, je la supplie chaque année ; chaque fois, elle me dévisage d'un regard vide et me décourage au moyen d'une nouvelle citation biblique. Mais je sais que mon salut n'est pas ici.

Au-delà des portes de l'église et de la pente douce de la colline, j'aperçois les lueurs floues de la petite ville. Au milieu de cette tempête, on dirait des halos flottant dans l'air. Bien que je n'entende pas de musique monter des deux cantines, je suis certaine qu'elles sont bondées. Il y a aussi un restaurant, un café, un marché, une bodega et diverses échoppes ambulantes, qui s'installent le long de la Calle Principal pratiquement tous les matins et les après-midi. Presque au pied de la colline, à la frontière sud du village, se trouve l'école en brique où nous allons toutes.

Lorsque résonne la cloche, je tourne vivement la tête : dans cinq minutes, ce sera la prière, juste avant le coucher. Je sens la panique m'envahir. Je dois savoir s'il y a quoi que ce soit de neuf. Peut-être John s'est-il fait prendre ? Peut-être la police a-t-elle découvert dans les décombres du lycée des indices qu'elle avait négligés jusqu'alors ? Et même s'il n'y a aucune nouvelle, il faut que je sache.

Sinon, je n'arriverai jamais à m'endormir.

J'adresse un regard sévère à Gabriela Garcia - Gabby, pour les intimes -, qui occupe l'un des deux postes. Elle a seize ans et est très mignonne, avec ses longs cheveux noirs et ses yeux bruns ; et, passé les portes du couvent, elle s'habille comme une aguicheuse, avec des chemisiers serrés qui laissent voir le piercing dans son nombril. Tous les matins, elle enfle des vêtements larges et informes, mais à la seconde où elle est hors de la vue des sœurs, elle retire tout et dessous elle porte une tenue près du corps qui ne cache presque rien. Puis, sur le chemin de l'école, elle met la touche finale à son accoutrement en se maquillant et en se recoiffant. Même tactique chez ses quatre amies, dont trois vivent aussi à l'orphelinat. Puis, en fin de journée, elles se démaquillent sur le chemin du retour et remettent leurs affaires du matin.

— Quoi ? aboie Gabby d'une voix snob, en me fusillant des yeux. J'écris un mail.

— Ça fait plus de dix minutes que j'attends. Et tu n'écris pas. Tu regardes des types torse nu.

— Et alors ? Tu vas me dénoncer, la concierge ?

Elle prend sa voix moqueuse, comme si elle titillait un enfant.

À l'ordinateur d'à côté, l'autre fille glousse. Elle s'appelle Hilda, mais tout le monde la surnomme La Gorda, « la Grosse » - dans son dos, bien sûr, jamais en face.

Elles sont inséparables, Gabby et La Gorda. Je me mords la langue et me tourne de nouveau vers la fenêtre, les bras croisés sur la poitrine. Je bous intérieurement, en partie parce que j'ai vraiment besoin de cet ordinateur, et aussi parce que je ne sais jamais quoi répondre quand Gabby se paie ma tête.

Plus que quatre minutes. Mon impatience se transforme en exaspération. Il y a peut-être du nouveau, en ce moment même - un scoop ! -, mais je n'ai aucun moyen de le savoir, parce que ces deux crétines égoïstes refusent de me laisser la place.

Trois minutes. J'en tremble de colère. C'est alors qu'une idée me traverse l'esprit, et je ne peux pas m'empêcher de sourire. C'est risqué, mais ça vaut le coup d'être tenté.

Je pivote juste ce qu'il faut pour apercevoir la chaise de Gabby à la périphérie de mon champ de vision.

J'inspire à fond et, en concentrant toute mon énergie sur cette chaise, j'utilise la télékinésie pour la tirer brusquement vers la gauche.

Puis je la pousse vers la droite, tellement fort qu'elle manque de se renverser.

Gabby saute en l'air en poussant un cri. Je la dévisage en feignant la surprise.

— Quoi ? demande La Gorda.

— Je sais pas, c'est comme si quelqu'un venait de donner un coup de pied dans ma chaise, un truc comme ça. Tu as senti quelque chose, toi ?

— Non.

C'est alors que je recule la chaise de La Gorda de quelques centimètres, pour la faire ensuite basculer vers la droite, le tout sans bouger de la fenêtre. Cette fois-ci, les deux filles se mettent à hurler en même temps. Je secoue la chaise de Gabby, puis celle de La Gorda. Ni une ni deux, elles abandonnent sans regret leurs ordinateurs et se ruent en braillant hors de la pièce.

« Ouais ! »

Je lève le poing en signe de victoire et me précipite vers la place qu'occupait Gabby. Je m'empresse de taper l'adresse Internet du site d'infos que j'estime le plus fiable. Puis j'attends impatiemment que la page se charge. Les ordinateurs sont tellement vieux et la connexion tellement lente que cela me rend folle.

L'écran devient blanc et, ligne à ligne, je vois apparaître la page. Alors qu'elle n'est chargée qu'au quart, j'entends tinter la cloche. Moins d'une minute avant la prière. J'ai envie d'ignorer l'appel, quitte à être punie. Au point où j'en suis, je m'en moque.

— Plus que cinq mois, je murmure pour moi-même.

La première moitié de la page est maintenant visible et j'aperçois le haut du visage de John Smith, ses yeux sombres et confiants, bien qu'on y lise un certain malaise. Je m'appuie sur le bord de ma chaise, à attendre, les mains tremblantes d'excitation.

— Allez, j'ordonne à l'écran, essayant vainement d'accélérer le chargement.

Allez, allez, allez.

— Marina ! aboie une voix derrière moi.

Je fais volte-face et, dans l'embrasement de la porte ouverte, je vois le regard assassin que me jette sœur Dora, une femme costarde responsable des cuisines.

Ce n'est pas nouveau : elle jette des regards assassins à toutes celles qui font la queue avec leur plateau au réfectoire. Comme si notre besoin de nous nourrir était un affront personnel.

Elle pince les lèvres en une ligne parfaite, puis plisse les yeux.

— Viens ! Immédiatement ! je ne le répéterai pas !

Je pousse un soupir, je sais que je n'ai pas le choix. J'efface l'historique de ma recherche, ferme la page du navigateur et suis sœur Dora le long du couloir sombre, il y avait du neuf, sur cet écran ; j'en suis certaine. Sinon, pourquoi la photo de John aurait-elle occupé toute la page ? En général, en dix jours, n'importe quelle information tombe dans l'oubli ; alors pour qu'on ait décidé de le mettre pleine page, il doit y avoir un rebondissement de taille.

Nous remontons l'immense nef de Santa Teresa, avec ses piliers massifs soutenant le plafond voûté et ses vitraux aux murs. Des bancs en bois sont alignés jusqu'à l'autel, l'église peut accueillir presque trois cents fidèles. Avec sœur Dora, nous entrons en dernier, je prends place sur l'un des bancs du milieu, seule. Sœur Lucia, celle qui a ouvert la porte à Adelina le premier jour et qui est toujours à la tête de ce couvent, se tient debout en chaire, tête baissée, les yeux clos et les mains jointes devant elle. Tout le monde l'imité.

— Padre divino, récite en chœur l'assemblée d'un ton morne. Que nos bendiga y nos proteja en su

amor...

Je n'écoute pas, je contemple les têtes inclinées sous l'effet de la concentration, je regarde Adelina, six rangs plus haut, légèrement sur la droite.

Elle est agenouillée, dans une profonde méditation. Ses cheveux bruns sont tirés en arrière en une tresse serrée qui lui tombe au milieu du dos. Pas une fois elle ne relève la tête pour me chercher des yeux, comme les premières années : lorsque nos regards se croisaient, nous échangeons un sourire complice, celui du secret partagé. Le secret existe toujours, mais au bout d'un moment, Adelina a cessé de le partager. Et alors, son désir de rester ici - ou sa peur - a remplacé notre plan initial, qui consistait à patienter jusqu'au jour où nous serions assez fortes et assez en sécurité pour partir.

Jusqu'à cette histoire de John Smith, que j'ai tout de suite révélée à Adelina, nous n'avions plus évoqué notre mission depuis des mois. En septembre, je lui avais montré ma nouvelle cicatrice, ce troisième avertissement qui disait qu'un Cardane de plus avait péri et qu'elle et moi remontions d'une place sur la liste d'exécution des Mogadoriens. Elle avait fait comme si elle ne voyait rien.

Comme si elle et moi ignorions le sens de cette marque. En entendant parler de John, elle s'était contentée de lever les yeux au ciel en me disant qu'il était temps d'arrêter de croire aux contes de fées.

— En el nombre del Padre, del Hijo, y del Espiritu Santo. Amén.

Tout le monde se signe à l'unisson, moi y comprise, pour sauver les apparences : front, poitrine, épaule gauche, épaule droite.

J'étais en train de dormir et de rêver que je dévalais une montagne en courant, les bras écartés comme si j'allais m'envoler, lorsque j'avais été violemment tirée du sommeil par la lumière aveuglante et la douleur déchirante s'enroulant autour de ma cheville. Dans le dortoir, plusieurs autres filles s'étaient réveillées.

Mais pas la sœur de garde, heureusement. Les filles avaient cru que je cachais une lampe de poche sous les couvertures et que je violais simplement le couvre-feu. Dans le lit voisin, Elena, une gamine discrète de seize ans qui suçote ses cheveux noirs de jais quand elle parle, m'avait lancé son oreiller à la tête. La chair autour de ma cheville s'était mise à bouillonner, et la douleur était si vive que j'avais dû mordre ma couverture pour ne pas hurler. Je n'avais pu m'empêcher de pleurer, car quelque part sur cette planète. Numéro Trois venait de perdre la vie. Nous n'étions plus que six, désormais.

Ce soir, je rejoins la queue et quitte l'église au milieu des autres filles ; nous nous dirigeons vers le dortoir, où sont alignés à intervalles réguliers des sommiers en fer qui grincent, mais j'ai un plan derrière la tête. Pour compenser la dureté des matelas et la froideur des murs en ciment le seul vrai luxe qu'on nous accorde, ce sont des draps doux et d'épaisses couvertures. Mon lit se situe dans le coin le plus éloigné de la porte, et c'est l'emplacement le plus recherché ; c'est le plus tranquille, d'ailleurs j'ai mis un certain temps à l'obtenir, me rapprochant d'une place dès qu'une fille quittait les lieux.

Une fois tout le monde installé, les lumières s'éteignent. Allongée, je fixe la voûte floue du plafond haut. De temps à autre, un murmure vient briser le silence, immédiatement réprimé par la sœur de garde qui fait taire l'imprudente.

Les yeux ouverts, j'attends impatiemment que tout le monde s'endorme. Au bout d'une demi-heure,

les chuchotements déclinent progressivement, remplacés par les doux sons du sommeil, mais il est encore trop tôt. Un quart d'heure plus tard, toujours aucun bruit. Et alors, je n'y tiens plus.

En retenant mon souffle, je bascule très lentement les jambes au bord du lit, centimètre par centimètre, en surveillant à côté de moi la respiration régulière d'Elena. Je pose les pieds sur le sol glacial et les sens immédiatement se refroidir. Je me lève doucement pour empêcher mon sommier de grincer, puis me dirige vers la porte sur la pointe des pieds, en prenant mon temps et en veillant à ne pas me cogner contre les lits. Une fois sortie, je me rue dans le couloir en direction de la salle informatique, je tire la chaise et appuie sur le bouton de l'ordinateur.

Je trépigne en attendant que la machine démarre et vérifie d'un coup d'œil dans le couloir que je n'ai pas été suivie. Je finis par taper l'adresse du site d'infos : l'écran vire au blanc, puis deux photos s'affichent au centre de la page, entourées d'un article dont le titre apparaît en gras au-dessus, encore trop flou pour que je puisse le déchiffrer. Deux photos - je me demande ce qui a changé, depuis ma dernière vérification. C'est alors que la page apparaît enfin clairement.

Des terroristes internationaux ?

Avec sa mâchoire carrée, ses cheveux blond foncé ébouriffés et ses yeux bleus, John Smith remplit la moitié gauche de l'écran, tandis que son père - ou, plus vraisemblablement, son Cêpane -, Henri, occupe la partie droite. Il ne s'agit pas vraiment d'une photo, mais d'un dessin au crayon noir, je saute les détails que je connais déjà - le lycée démoli, les cinq morts, la disparition brutale des suspects - pour attaquer directement les dernières nouvelles : Par un étrange retournement de situation, les enquêteurs du FBI ont découvert ce qui semble être le repaire d'un faussaire professionnel. Plusieurs machines utilisées pour la fabrication de faux documents ont été retrouvées à Paradise, dans l'Ohio, dans la maison louée par Henri et John Smith, au fond d'une cache située sous le plancher de la pièce principale. Ces éléments ont conduit les enquêteurs à envisager la piste du terrorisme. Après avoir engendré un véritable cataclysme dans la petite communauté de Paradise, Henri et John Smith sont à présent considérés comme une menace à l'échelle nationale et déclarés en fuite.

Les enquêteurs font appel à toute information susceptible d'aider à les localiser.

Je remonte sur l'image de John Smith, et lorsque mon regard croise le sien, mes mains se mettent à trembler. Ces yeux... même sur cette simple photo, ils ont quelque chose de familier. Et comment se fait-il que je les reconnaisse, sinon pour les avoir côtoyés pendant un an, au cours du voyage qui nous a amenés ici ?

Personne ne pourra désormais m'ôter la certitude qu'il est bien l'un des six Gardanes restants, encore vivants dans ce monde étranger.

Je recule sur ma chaise et souffle sur ma frange, qui me tombe devant les yeux. Je voudrais partir moi-même à la recherche de John, tout de suite.

Évidemment, qu'Henri et lui sont capables d'échapper à la police : cela fait maintenant onze ans qu'ils se cachent, tout comme Adelina et moi. Mais comment pourrais-je espérer les retrouver, alors que le monde entier est à leurs trousses ? Comment pourrions-nous espérer nous retrouver, tous ?

Les Mogadoriens ont des yeux partout, je ne sais pas comment ils ont mis la main sur Un et Trois, mais je crois qu'ils ont localisé Deux à cause d'un message qu'il a posté sur un blog. J'étais tombée dessus moi aussi, et j'étais restée plantée pendant un quart d'heure face à mon écran, à me demander comment y répondre sans risquer de me dévoiler. Le message lui-même avait beau être sibyllin, il était évident qu'il provenait de l'un d'entre nous : *Neuf, et maintenant huit. Est-ce que vous êtes là, vous autres ?* Il avait été envoyé par le pseudo « Deux ».

J'avais finalement rédigé une courte réponse, et à la seconde où j'allais appuyer sur « Envoyer », une nouvelle ligne était apparue - quelqu'un avait été plus rapide.

« On est là, disait le message. »

Je m'étais retrouvée bouche bée, à fixer la page, en état de choc. Ce bref échange avait fait jaillir en moi l'espoir, et au moment où je répondais à mon tour, une lueur aveuglante était apparue autour de ma cheville, dans un grésillement de chair brûlée. Tout de suite après, une douleur atroce m'avait terrassée et je m'étais retrouvée à me tordre par terre, en hurlant le nom d'Adelina et en me tenant fermement la cheville pour la dissimuler aux yeux des autres. En surgissant dans la pièce, Adelina avait compris ce qui se passait, et j'avais désigné l'écran. Mais la page était vierge. Les deux messages avaient été effacés.

Je détourne les yeux du regard familier de John Smith. Dans un pot à côté de l'ordinateur, une fleur oubliée est en train de dépérir. Elle a rapetissé de moitié et un ourlet marron et sec borde ses feuilles fatiguées. Elle a déjà perdu plusieurs pétales, qui gisent tout rabougris à côté du pot. La fleur n'est pas encore morte, pourtant, ça ne tardera pas. Je me penche pour mettre les mains en coupe autour d'elle, j'approche le visage jusqu'à effleurer des lèvres le bord des feuilles, et je souffle de l'air chaud. Un frisson glacé me parcourt l'échine et, en réaction, la vie jaillit dans la petite fleur. Elle se redresse, et les feuilles et la tige prennent une teinte verte resplendissante ; de nouveaux pétales s'ouvrent, d'abord incolores, puis bientôt d'un mauve éclatant. Un sourire malicieux me monte aux lèvres et je ne peux m'empêcher de penser à la réaction des sœurs, si elles avaient assisté à cela. Mais jamais je ne les laisserai voir une chose pareille : elles l'interpréteraient mal, et je ne veux pas me retrouver à la porte, dans le froid. Je ne suis pas prête pour cela. Bientôt, mais pas maintenant.

J'éteins l'ordinateur et m'empresse de retourner au lit, mes pensées voguant encore vers John Smith, caché quelque part.

— Prends soin de toi et reste à l'abri, je murmure. Nous finirons bien par nous retrouver.

CHAPITRE TROIS

Un chuchotement grave me parvient. La voix est froide. Il semble que je ne puisse pas bouger, mais j'écoute attentivement.

Je ne dors plus, je ne suis pas réveillé pour autant. Je suis paralysé, et tandis que les chuchotements s'amplifient, mes yeux se révulsent dans l'impénétrable pénombre de la chambre du motel. Le frisson électrique qui me parcourt alors que la vision apparaît au-dessus de mon lit me rappelle ce que j'ai éprouvé lorsque mon premier Don, le Lumen, a illuminé la paume de mes mains à Paradise, dans l'Ohio. A l'époque où Henri était encore là, encore vivant. Seulement, Henri a disparu. Il ne reviendra pas. Même dans mon état, je ne peux échapper à cette réalité.

Je pénètre totalement dans la vision, j'en perce l'obscurité en allumant mes paumes, malheureusement la lueur est absorbée par les ténèbres. Et brusquement, je m'immobilise. C'est le silence total. Je brandis les mains devant moi, toutefois, elles ne sentent rien ; mes pieds ne touchent plus le sol, je flotte dans un grand vide.

De nouveau, des murmures, dans une langue que je ne reconnais pas, mais que je comprends quand même.

Les mots se bousculent, chargés d'angoisse. La pénombre s'estompe et le monde qui m'entoure vire au gris puis au blanc, tellement éblouissant que je dois plisser les yeux. Une brume glisse devant moi et dévoile en se dissipant une vaste pièce ouverte dont les murs sont jalonnés de bougies.

— Je... je ne sais pas ce qui a mal tourné, dit une voix, bouleversée.

La pièce est longue et large, de la taille d'un terrain de football. D'acres relents soufrés me brûlent les narines et me font monter les larmes aux yeux. L'air est étouffant.

Et alors je les aperçois, à l'autre bout : deux silhouettes drapées d'ombre, l'une plus imposante que l'autre, et menaçantes, même de loin.

— Ils se sont échappés. Je ne sais pas comment, mais ils y sont arrivés...

J'avance, pénétré de ce calme particulier que l'on ressent parfois en rêve, quand on a conscience d'être endormi, et que rien ne peut réellement nous atteindre.

Pas à pas, je m'approche des ombres grandissantes.

— Tous tués, jusqu'au dernier. Sans compter trois pikens et deux krauls, dit le plus petit des deux personnages en agitant nerveusement les mains. On les tenait.

On était sur le point de...

Alors l'autre l'interrompt et scrute l'ombre pour voir ce qu'il a déjà senti. Je m'arrête et me tiens immobile, retenant mon souffle. Et soudain, il me trouve.

Un frisson me glace l'échine.

— John », appelle une voix, comme un écho lointain.

Le grand avance dans ma direction. Je le vois se dresser au-dessus de moi, du haut de ses six mètres de muscle, avec sa mâchoire ciselée. Contrairement aux autres, il n'a pas les cheveux longs, mais coupés court. Il a la peau mate. Tandis qu'il approche, nous ne nous quittons pas du regard. Il n'est plus qu'à cinq mètres, puis trois. Il s'arrête à deux pas de moi, et alors mon pendentif s'alourdit autour de mon cou, au point que la chaîne me rentre dans la peau au niveau de la nuque.

Autour de sa gorge à lui, semblable à un collier, je remarque une cicatrice grotesque et violacée.

— Je t'attendais, annonce-t-il d'une voix calme.

Du bras droit, il tire lentement une épée du fourreau qu'il porte dans le dos.

Elle prend immédiatement vie et conserve sa forme lorsque le métal se liquéfie presque. À l'épaule, là où un soldat m'a poignardé pendant la bataille dans l'Ohio, une douleur cuisante se réveille, comme si on me frappait de nouveau. Je tombe à genoux.

— Ça fait une éternité, Quatre.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

J'entends ma voix, sans reconnaître la langue que j'articule.

Où que je me trouve, je veux en partir sur-le-champ. Je tente de me relever, mais je me sens instantanément plaqué au sol.

— Vraiment ? demande-t-il.

— John, répète la voix au loin.

Le Mogadorien n'a pas l'air de la remarquer, et il a dans les yeux quelque chose qui me retient. Impossible de m'en arracher.

— Je ne suis pas censé être ici.

Ma voix est étouffée. Tout autour, le décor devient flou puis s'évanouit, à l'exception de nous deux.

— Je peux te faire disparaître, si c'est ce que tu veux, propose-t-il en décrivant un grand huit avec sa lame, qui laisse une vive traînée blanche en suspens dans l'air.

Et soudain, il charge, en brandissant haut son épée qui crépite de toute sa puissance. Il frappe, et l'arme fonce vers moi comme une balle tirée en direction de ma gorge, et je sais que je ne peux rien faire pour empêcher ce coup de me décapiter.

— John ! hurle une nouvelle fois la voix.

J'ouvre brusquement les paupières. Deux mains me tiennent fermement par les épaules. Je suis en nage et hors d'haleine. Je plisse les yeux et aperçois d'abord Sam, debout au-dessus de moi, puis Six, agenouillée à côté ; dans ses iris noisette, qui paraissent parfois bleus ou verts, je lis l'épuisement, comme si je venais de la réveiller - ce qui est sans doute le cas.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Sam.

Je secoue la tête afin que la vision se dissipe et je balaie la pièce du regard. Les rideaux sont tirés, il fait noir, et je suis dans le lit où j'ai passé les dix derniers jours à récupérer de mes blessures. Six en a fait autant dans la couche voisine, et ni elle ni moi n'avons quitté les lieux depuis notre arrivée, nous en remettant à Sam pour le réapprovisionnement. Une chambre de motel miteuse à deux lits, à l'écart de la grand-rue de Tucks-ville, en Caroline du Nord. Pour la louer, Sam s'est servi de l'un des dix-sept faux permis de conduire qu'Henri a fabriqués pour moi, avant de se faire tuer ; heureusement, le vieux type à la réception était trop occupé à regarder la télé pour vérifier la photo. Situé à la frontière nord-ouest de l'État, le motel se trouve à quinze minutes en voiture à la fois de la Virginie et du Tennessee — nous avons échoué là après être allés aussi loin que possible, compte tenu de nos blessures. Mais elles ont lentement cicatrisé, et nous recouvrons enfin nos forces.

— Tu parlais dans une langue étrangère que je n'avais jamais entendue, m'explique Sam. Je crois bien que tu l'as inventée, mon pote.

— Non, il parlait mogadorien, le corrige Six. Et même un peu loric.

— Vraiment ? je réponds. C'est carrément dingue.

Six va jusqu'à la fenêtre pour soulever le coin droit du rideau.

— De quoi tu rêvais ?

Je secoue le chef.

— Je ne sais pas très bien. C'était un rêve et en même temps, c'était réel, tu vois.

Une de mes visions, j'imagine. Ils étaient là. On était sur le point de se battre ; mais j'étais... je ne sais pas, trop faible, ou confus.

Je lève la tête vers Sam, qui fronce les sourcils en fixant l'écran de télé.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mauvaise nouvelle.

Il secoue la tête en soupirant.

— Quoi ?

Je me redresse et me frotte les yeux pour chasser complètement le sommeil.

D'un mouvement du menton, Sam désigne l'écran. Mon visage occupe toute la moitié gauche, à côté d'un croquis au crayon représentant Henri. Le portrait n'est pas du tout ressemblant : il lui fait un visage hagard, en lame de couteau, presque émacié, et beaucoup plus vieux qu'il ne l'est — ou l'était.

— Comme si ça ne suffisait pas d'être une menace nationale ou un terroriste, commente Sam. Voilà que maintenant ils offrent une récompense.

— Pour moi ?

— Pour toi et Henri. Cent mille dollars pour toute information permettant votre capture, et deux cent cinquante mille si quelqu'un fait prisonnier l'un de vous deux.

— Je suis en cavale depuis toujours, dis-je en continuant à me frotter les yeux.

Quelle différence ça fait ?

— Eh bien, pas moi, et ils offrent aussi une récompense pour ma tête, ajoute Sam. Vingt-cinq mille seulement, c'est minable ! Cela dit, je ne sais pas ce que je vaudrais, comme fugitif. C'est assez nouveau, pour moi.

Je me lève avec précaution, encore un peu raide. Sam est assis sur l'autre lit. Il se prend le crâne entre les mains.

— Mais tu es avec nous, Sam. On te couvrira.

— Je ne suis pas inquiet, répond-il, tête baissée.

Il n'est peut-être pas inquiet, mais moi si. Je me mords l'intérieur des joues en me demandant comment je vais faire pour le protéger et pour nous garder en vie, Six et moi, sans Henri. Je me tourne vers Sam, qui tripote nerveusement un trou dans son T-shirt noir de la NASA.

— Écoute, Sam, je voudrais qu'Henri soit là. Je ne peux même pas te dire combien je regrette qu'il ne soit pas avec nous, pour toutes sortes de raisons. Non seulement il m'a protégé pendant toutes ces années où l'on fuyait d'État en État, mais il savait tout sur Lorian et ma famille, et il était incroyablement apaisant - c'est ce qui nous a préservés, pendant tout ce temps. Je ne sais même pas si je saurai faire le dixième de tout ça, pour nous éviter les ennuis. S'il était encore vivant, je parie qu'il n'aurait jamais accepté que tu partes avec nous. Il n'aurait pas supporté de te faire courir un danger pareil. Mais, écoute, tu es là, et je te promets que je ferai mon possible pour qu'il ne t'arrive rien.

— Je suis ici parce que je le veux, répond Sam. C'est le truc le plus cool que j'aie fait de ma vie.

Il marque une pause, puis me regarde droit dans les yeux.

— En plus, tu es mon meilleur ami, et je n'avais jamais eu de meilleur ami.

— Moi non plus.

— Eh bien, embrassez-vous, les tourtereaux, suggère Six.

Sam et moi éclatons de rire.

Mon visage est toujours à l'écran. La photo de l'avis de recherche fait partie des clichés pris par Sarah le jour de mon arrivée au lycée, quand je l'ai rencontrée pour la première fois ; j'ai l'air maladroit, mal à l'aise. À droite de l'écran, en plus petit, des photos des cinq personnes qu'on nous accuse d'avoir tuées : trois professeurs, l'entraîneur de l'équipe de basket et le gardien de l'école. Puis une vue d'ensemble du lycée ravagé — parce que c'est bien le mot : toute l'aile droite n'est plus qu'un tas de gravats. Ensuite, les journalistes interrogent tour à tour divers habitants de Paradise, en terminant par la mère de Sam. En larmes, elle regarde la caméra bien en face et supplie les ravisseurs de lui rendre son fils sain et sauf.

Lorsque Sam la voit, je sens bien que quelque chose vacille en lui.

Des scènes datant de la semaine précédente défilent, des obsèques et des veillées funèbres à la lueur des cierges. Le visage de Sarah apparaît furtivement, elle tient une bougie à la main et ses joues ruissellent de larmes. Je sens une boule se former dans ma gorge. Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir simplement composer son numéro et entendre sa voix. Ça me tue d'imaginer ce qu'elle traverse. La vidéo de nous deux échappant aux flammes chez Mark — vidéo qui est à l'origine de tout ça — a fait le tour d'Internet. Quand on m'accusait en prime d'avoir aussi provoqué cet incendie, Mark a pris ma défense en jurant que je n'y étais pour rien, alors qu'il n'avait qu'à se servir de moi comme bouc émissaire pour se retrouver du même coup complètement tiré d'affaire.

Lorsque nous avons quitté l'Ohio, les dégâts au lycée avaient d'abord été attribués à une tornade hors saison ; mais ensuite, les équipes de secours avaient passé les gravats au crible, et ils avaient très vite retrouvé les cinq corps, allongés à égale distance les uns des autres, complètement intacts, dans une salle épargnée par la bataille. Les autopsies avaient établi que la cause de la mort était naturelle, sans aucune trace de drogues ni de traumatismes. Qui sait ce qui s'est réellement passé ? En apprenant que j'avais sauté à travers la fenêtre du bureau du proviseur, et qu'Henri était introuvable, un journaliste avait fait paraître un article où il nous rendait responsables d'absolument tout ; et les autres n'avaient pas tardé à s'engouffrer dans la brèche. Maintenant qu'ils avaient découvert le matériel de faussaire d'Henri, ainsi que certains des documents qu'il avait laissés dans la maison, l'indignation publique était considérable.

— On va devoir être très prudents, désormais, dit Six, assise contre le mur.

Je me tourne vers elle.

— Plus prudents qu'en restant enfermés dans une chambre de motel minable avec les rideaux tirés, tu veux dire ?

Elle se rend de nouveau à la fenêtre pour jeter un coup d'œil dehors. Un rayon de lumière fuse sur le sol.

— Le soleil sera couché dans trois heures. Nous repartirons dès qu'il fera sombre.

— Dieu merci, commente Sam. Il y a une pluie de météorites, ce soir. On pourra la voir, si on va vers le sud. Sans compter que si je passe une minute de plus dans cette fichue pièce, je vais devenir

dingue.

— Sam, j'ai su que tu étais dingue à la seconde où je t'ai vu, je fais remarquer.

Il me lance un oreiller, que je fais dévier sans même lever la main. Grâce à la télékinésie, je le tords en l'air dans tous les sens, puis le propulse comme une fusée contre la télé, l'éteignant du même coup.

Je sais que Six a raison de vouloir qu'on bouge, mais je suis frustré. Je ne perçois aucune issue à l'horizon, aucun endroit où nous pourrions être en sûreté.

Au bout du lit, Bernie Kosar me tient chaud aux pieds ; il ne m'a pratiquement plus quitté depuis l'Ohio. Il ouvre les yeux, bâille et s'étire. Il me regarde et me fait savoir par télépathie qu'il se sent mieux, lui aussi. La plupart des égratignures qui lui recouvraient le corps ont cicatrisé, et les blessures plus graves se remettent doucement. Il porte toujours l'attelle de fortune à sa patte avant, cassée dans la bataille, et il boitera pendant encore quelques semaines ; mais il a presque retrouvé sa bonne tête d'avant. Il remue doucement la queue et pose la patte sur ma jambe. Je me penche pour l'attirer sur mes genoux et je lui gratte le ventre.

— Et toi, mon pote ? Prêt à quitter ce trou à rats ?

Bernie Kosar secoue la queue, qui tambourine contre la couverture.

— Alors, où on va, les gars ?

— Je ne sais pas, répond Six, mais de préférence dans un endroit où il fait chaud, histoire de se débarrasser de ce fichu hiver. Je n'en peux plus de toute cette neige. Même si ce qui me rend vraiment malade, c'est de ne pas savoir où sont les autres.

— Pour l'instant, on n'est que tous les trois. Quatre plus Six plus Sam.

— J'adore l'algèbre, commente Sam. Sam égale x. La variable x.

— T'es vraiment space, mon pote.

Six passe dans la salle de bains et en ressort une seconde plus tard avec des affaires de toilette.

— Le seul point positif dans tout ce qui s'est passé, c'est qu'au moins les autres Gardanes savent que non seulement John a survécu à sa première bataille, mais qu'il l'a gagnée. Peut-être qu'ils y verront une lueur d'espoir. Notre première priorité maintenant, c'est de trouver les autres. Et de nous entraîner ensemble, entre-temps.

— Tu peux compter là-dessus.

Je me tourne vers Sam.

— Il n'est pas trop tard pour faire marche arrière et tout remettre en ordre, Sam. Tu pourras raconter ce que tu voudras sur nous. Dis-leur qu'on t'a kidnappé, qu'on t'a retenu contre ta volonté, et que tu as saisi la première occasion pour t'échapper. On te traitera en héros. Les Cilles seront toutes après toi.

Il se mord la lèvre, puis secoue la tête.

— Je ne veux pas être un héros. Et puis, les filles sont déjà toutes après moi.

Six et moi on lève les yeux au ciel, et je constate qu'elle rougit. Ou peut-être que je me fais des idées.

— Je suis sérieux, insiste Sam. Je reste.

Je hausse les épaules.

— J'imagine que c'est réglé, alors. Sam égale x dans cette équation.

Sam regarde Six ranger ses affaires dans son petit sac de paquetage, et son attirance pour elle se voit comme le nez au milieu de la figure. Elle porte un short noir et un débardeur blanc, et les cheveux tirés en arrière. Quelques mèches lui encadrent le visage. Une cicatrice violette lui barre l'avant de la cuisse gauche ; les bords sont roses et boursoufflés, et elle a encore une croûte. Non seulement elle s'est fait les points de suture elle-même, mais elle les a aussi retirés. Lorsqu'elle lève la tête, Sam détourne timidement le regard. À l'évidence, il a une autre bonne raison de rester.

Six sort de son sac une carte qu'elle déplie sur le lit.

— On est ici.

Du doigt, elle désigne Tucksville. Puis elle le fait glisser de la Caroline du Nord jusqu'à une minuscule étoile à l'encre rouge, presque au centre de la Virginie-Occidentale.

— Et c'est là que se trouve la grotte des Mogadoriens — celle que je connais, du moins.

Je regarde de plus près le point en question. Même sur une carte, il est évident que l'endroit est très isolé : aucune trace de route principale à sept ou huit kilomètres à la ronde, et aucune ville avant quinze.

— Comment tu sais où elle se trouve, au fait ?

— C'est une longue histoire, répond Six. Il vaut peut-être mieux la garder pour la route.

De l'index, elle dessine un nouvel itinéraire. Depuis la Virginie, elle descend au sud-ouest, traverse le Tennessee et vient rejoindre un point en Arkansas, près du fleuve Mississippi.

— Et là, qu'est-ce qu'il y a ?, je demande.

Elle gonfle les joues et laisse échapper une longue expiration — sans doute à cause de ce qu'elle a vécu là-bas. Quand elle est très concentrée, on lit sur son visage une expression particulière.

— C'est là qu'était mon coffre. Et une partie des trucs que Katarina a emportés, en quittant Lorien. C'est là qu'on les a cachés.

— Comment ça, c'est là qu'il était ?

Elle secoue la tête.

— Il n'y est plus ?

— Non. Ils nous traquaient, et on ne pouvait pas prendre le risque qu'ils le trouvent. Il n'était plus en sécurité, entre nos mains, alors on l'a caché dans l'Arkansas, avec l'équipement de Katarina, et ensuite on a filé aussi vite qu'on a pu. On pensait pouvoir garder notre avance sur eux...

Elle laisse la fin de la phrase en suspens.

— Mais ils vous ont rattrapées, pas vrai ?

Je sais que Katarina, sa Cêpane, est morte il y a trois ans.

Six pousse un soupir. « Encore une histoire qu'il vaudrait mieux garder pour la route. »

Il ne me faut que quelques minutes pour jeter mes affaires dans mon sac et, ce faisant, je me rends compte que la dernière fois, c'est Sarah qui l'a fait pour moi. Il ne s'est écoulé que dix jours, pour moi c'est comme si plus d'un an avait filé. Je me demande si la police l'a interrogée, si en cours on la tient à l'écart. Et d'ailleurs, où va-t-elle en classe, depuis la destruction du lycée ? Je suis certain qu'elle est de taille à tenir bon, mais ça ne doit pas être facile pour elle, surtout en n'ayant aucune idée de

l'endroit où je me trouve, ni même si je vais bien. J'aimerais tellement pouvoir entrer en contact avec elle sans nous mettre tous deux en danger.

Sam rallume la télé à l'ancienne - avec la télécommande - et regarde les infos tandis que Six se rend invisible pour aller jeter un œil au pick-up. La mère de Sam a sans doute remarqué la disparition du véhicule, la police doit donc le rechercher. Il y a quelques jours, Sam a volé la plaque d'immatriculation d'une autre voiture, ce qui pourra nous aider à tenir jusqu'à notre destination.

Je termine d'emballer mes affaires et dépose mon sac près de la porte. Sam sourit en voyant de nouveau sa photo apparaître à l'écran, et je sais qu'il apprécie ce moment de gloire, même s'il est désormais considéré comme un fugitif. Puis c'est au tour de ma photo, et du portrait d'Henri. Le voir me déchire le cœur, bien que ce dessin ne lui ressemble décidément pas. Ce n'est pas le moment de sombrer dans la culpabilité ni de m'apitoyer sur mon sort, mais il me manque tellement. C'est ma faute, s'il est mort.

Un quart d'heure plus tard, Six rentre dans la chambre, avec à la main un sac en plastique blanc qu'elle agite dans notre direction.

— Je vous ai acheté un truc, les gars.

— Ouais ! C'est quoi ?

Elle plonge la main à l'intérieur et en sort une paire de ciseaux.

— Je pense qu'il est temps que toi et Sam vous fassiez une nouvelle coupe.

— Pitié, pas ça, j'ai la tête trop petite. Je vais avoir l'air d'une tortue, objecte Sam.

J'explose de rire et j'essaie de l'imaginer sans sa tignasse hirsute. Il a un long cou tout maigre, et je me dis qu'il a peut-être raison.

— C'est pour passer incognito, explique Six.

— Eh bien, je ne veux pas être incognito. Je suis Variable x.

— Arrête de faire ta mauviette.

Il se renfrogne, alors je tente de la jouer cool.

— Ouais, Sam.

Je retire ma chemise. Six me suit dans la salle de bains en ôtant les ciseaux de leur emballage, et je me penche au-dessus de la baignoire. Elle a les doigts un peu froids, et un frisson me parcourt la colonne vertébrale. J'aimerais que ce soit Sarah qui tienne mon épaule en me coupant les cheveux.

Sam nous observe depuis la porte en soupirant bruyamment, histoire qu'on comprenne bien son mécontentement.

Six termine ma coupe et je m'essuie la nuque avec une serviette ; puis je me relève pour me contempler dans la glace. J'ai le crâne plus blanc que le reste du visage - il faut dire qu'il n'a jamais vu le soleil. Quelques jours dans les Keys, en Floride, là où Henri et moi vivions avant l'Ohio, et le problème serait réglé.

— Tu vois, John a une tête de rebelle, comme ça. Moi je vais juste avoir l'air d'un con, marmonne Sam.

— Mais je suis un rebelle, Sam.

Il lève les yeux au ciel pendant que Six nettoie les ciseaux.

— À toi, ordonne-t-elle.

Il s'exécute et s'agenouille devant la baignoire. Lorsque Six a terminé, il se relève et se tourne vers moi d'un air suppliant.

— Alors, verdict ?

— Ça te va bien, mon pote. On dirait un fugitif.

Sam frotte sa tête lisse plusieurs fois avant d'oser se regarder dans le miroir et il a un mouvement de recul.

— J'ai l'air d'un alien ! s'exclame-t-il avec une mine faussement dégoûtée, avant de me jeter un regard par-dessus son épaule. Ne le prends pas pour toi, hein, ajoute-il.

Six ramasse les cheveux tombés dans la baignoire et les jette dans les toilettes, en veillant à bien tous les faire disparaître. Puis elle enroule soigneusement la cordelette des ciseaux et les range dans leur étui.

— On n'est jamais trop prudent.

Nous lui passons nos sacs aux épaules, et elle se rend invisible, les faisant disparaître du même coup. Elle fonce les charger dans le pick-up ; j'en profite pour aller chercher le coffre tout au fond du placard de la chambre, sous un tas de serviettes de toilette.

— Tu vas te décider à l'ouvrir, ce truc, ou quoi ? demande Sam.

Depuis que je lui en ai parlé, il meurt d'impatience de voir ce qu'il contient.

— Ouais. Quand je me sentirai en sécurité.

La porte s'ouvre puis se referme. Six réapparaît et jette un coup d'œil en direction du coffre.

— Je ne pourrai pas tout faire disparaître, toi, Sam et ça. Seulement ce que je tiens à la main. Je vais aller le mettre dans la voiture en premier.

— Non, c'est bon. Emmène Sam. Je suivrai.

— C'est idiot, John. Comment tu vas faire ?

J'enfile mon bonnet et mon blouson ; je remonte la fermeture Éclair jusqu'en haut et rabats la capuche sur ma tête, afin qu'on ne voie plus que mon visage.

— Ça va aller. J'ai l'ouïe très fine, comme toi.

Elle me dévisage d'un air sceptique en secouant la tête. J'attrape la laisse de Bernie Kosar et la lui accroche au collier.

— C'est seulement jusqu'à la voiture, je lui dis, sachant qu'il déteste être attaché.

Puis je me ravise et me baisse pour le prendre dans mes bras : après tout, il boîte encore. Mais il m'informe par télépathie qu'il préfère marcher.

— OK, on est prêts.

— Très bien, on y va, ordonne Six.

Sam lui tend la main avec un peu trop d'enthousiasme. Je retiens un gloussement.

— Quoi ?

— Rien, rien. Je vous suivrai de mon mieux, mais ne prenez pas trop d'avance.

— Si tu n'arrives pas à tenir le rythme, tousse, et on s'arrêtera. La voiture n'est qu'à quelques

minutes à pied, derrière la grange abandonnée. Impossible de la rater.

La porte s'ouvre à la volée, et Sam et Six disparaissent.

— À nous de jouer, BK. Rien que toi et moi. »

Il me suit dehors en trottant joyeusement, la langue pendante. Hormis quelques brèves sorties hygiéniques jusqu'au bout de pelouse derrière le motel, Bernie Kosar est resté bouclé pendant dix jours, lui aussi.

L'air nocturne est frais et embaume le pin ; la brise sur mon visage me ramène instantanément à la vie. Tout en marchant, je ferme les yeux et essaie d'imaginer Six en scrutant l'espace de mon esprit, en me concentrant sur le paysage pour le sentir par télékinésie – exactement comme quand j'ai arrêté cette balle en pleine course, à Athens : en saisissant tout ce qui m'entoure par la pensée.

Je les sens, tous les deux, à quelques mètres devant moi, légèrement à droite. Je donne un petit coup de coude à Six, qui sursaute et manque de s'étouffer. Trois secondes plus tard, elle me rend un coup d'épaule qui me fait presque tomber. Je ris, et elle en fait autant.

— Qu'est-ce que vous fichez, tous les deux ? demande Sam, visiblement agacé par notre petit jeu.
On est censés être discrets, je vous rappelle.

Nous arrivons finalement à la voiture, garée derrière un bâtiment abandonné qui semble sur le point de s'écrouler. Six lâche la main de Sam et il monte à l'avant, au milieu du siège. Six saute derrière le volant et je me glisse à côté de Sam, Bernie Kosar à mes pieds.

— Bon sang, vieux, qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ? je m'exclame pour le charrier.

— La ferme.

Six démarre et j'ai le sourire aux lèvres alors qu'elle s'engage sur la route et allume les phares, tandis que les roues mordent l'asphalte.

— Quoi ? demande Sam.

— Rien, je me disais juste que, de nous quatre, trois sont des aliens, deux des fugitifs suspectés de terrorisme, et pas un seul n'a un permis en règle. Quelque chose me dit qu'on va passer un bon moment.

Même Six ne peut retenir un sourire.

CHAPITRE QUATRE

— J'avais treize ans, quand ils nous ont repérées, nous apprend Six alors que nous pénétrons dans le Tennessee, quinze minutes après avoir quitté le motel de Tucksville.

Je lui ai demandé de nous raconter comment Katarina et elle avaient été capturées.

— On se trouvait dans l'ouest du Texas, après avoir fui le Mexique à cause d'une erreur stupide. On s'était toutes les deux extasiées devant un message que Deux avait écrit sur Internet - même si on ne savait pas que c'était Deux, à l'époque - et on avait répondu. On se sentait seules, au Mexique, dans cette ville poussiéreuse au milieu de nulle part, et on voulait absolument savoir s'il s'agissait vraiment de l'un des Gardanes.

J'acquiesce, car je sais exactement de quoi elle parle. Henri avait vu ce post, lui aussi, quand on était dans le Colorado. Moi j'étais en classe, en plein contrôle d'expression théâtrale, et la cicatrice était apparue alors que j'étais sur scène. On m'avait emmené d'urgence à l'hôpital pour montrer à un médecin à la fois la première cicatrice, et la nouvelle brûlure jusqu'à l'os. Quand Henri était venu me chercher, on l'avait accusé de maltraitance, et c'est ce qui nous avait poussés à fuir l'État et à changer d'identités - pour repartir une nouvelle fois à zéro.

— Neuf, et maintenant huit. Est-ce que vous êtes là, vous autres ? je récite.

— Oui, c'est bien ça.

— C'était vous, alors.

Henri avait fait une capture d'écran, pour que je puisse voir le message. Il avait essayé comme un fou de pirater l'ordinateur émetteur pour l'effacer avant qu'il y ait une catastrophe, mais il n'avait pas été assez rapide. Deux avait été tuée.

Quelqu'un d'autre avait fait disparaître son post, immédiatement après. On en avait conclu que c'étaient les Mogadoriens.

— C'est Katarina qui a répondu, simplement : "'On est là." Et dix secondes plus tard, la deuxième cicatrice apparaissait, explique Six en secouant la tête. C'était vraiment idiot de la part de Deux, d'écrire un truc pareil, sachant qu'elle était la suivante sur la liste. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment elle a pu prendre un risque pareil.

— Et vous savez où elle se trouvait ? demande Sam.

Je me tourne vers Six.

— Tu as une idée, toi ? Henri pensait à l'Angleterre, sans en être certain.

— Moi non plus. Tout ce qu'on savait, c'est que s'ils l'avaient débusquée si vite, il ne leur faudrait pas longtemps pour nous mettre la main dessus.

— Mais, comment vous pouvez être sûrs que c'est bien elle qui a envoyé le message ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Sam ? demande Six.

— Vous ne pouvez même pas dire où elle se cachait, alors comment savoir si c'était bien elle ?

— Qui d'autre ça aurait pu être ?

— Eh bien, quand je vous vois tellement prudents, John et toi, j'ai du mal à croire que l'un d'entre vous puisse faire un truc aussi inconscient, en étant le prochain sur la liste. Surtout avec tout ce que vous savez des Mogadoriens. Je ne pense pas que vous auriez mis quoi que ce soit sur Internet.

— Exact.

— Alors peut-être qu'ils avaient déjà capturé Deux et qu'ils essayaient de vous faire sortir de l'ombre avant de l'exécuter, ce qui expliquerait pourquoi elle a été tuée quelques secondes après votre réponse. C'était peut-être un coup de bluff.

Ou bien elle savait ce qu'ils étaient en train de faire, et elle s'est sacrifiée pour vous prévenir, qui sait ? Ce ne sont que des hypothèses, pas vrai ?

— Oui.

Mais des hypothèses qui tiennent la route. Et qui ne m'avaient pas effleuré. Je me demande si Henri y avait pensé, lui.

Nous ressentons tout cela en silence pendant un moment. Six respecte scrupuleusement les limitations de vitesse et des voitures nous dépassent à intervalles réguliers. L'autoroute est jalonnée de réverbères qui donnent un air lugubre aux collines alentour.

— Ou peut-être qu'elle était effrayée et désespérée, je suggère. Ce qui aurait pu la conduire à commettre une erreur, comme écrire un message inconscient sur Internet.

Sam hausse les épaules.

— Ça me paraît plutôt improbable.

— Pas faux. Mais ils avaient peut-être déjà tué sa Cêpane, et alors elle était affolée. Elle devait avoir douze ans, treize tout au plus. Imagine que tu te retrouves tout seul, à treize ans, je réponds, avant de me rendre compte que je décris exactement ce qui est arrivé à Six.

Elle me lance un regard, avant de se concentrer de nouveau sur la route.

— Pas une seconde on n'a pensé que c'était une ruse, explique-t-elle. Pourtant je dois avouer que ça tient debout. Sur le coup, on a juste eu peur. Et j'avais la cheville en feu. Difficile d'avoir l'esprit clair quand on a l'impression qu'on est en train de se faire découper le pied à la scie.

J'acquiesce d'un air grave.

— Enfin, même après cette première frayeur, on n'a jamais considéré les choses sous cet angle. On a répondu, et c'est ça qui les a mis sur notre piste.

C'était ridicule de notre part. Tu as peut-être raison, Sam. Tout ce que j'espère, c'est qu'on est devenus un peu plus sages, nous qui sommes encore en vie.

Sa dernière phrase reste en suspens dans l'air. Nous ne sommes plus que six.

Six contre des ennemis innombrables. Sans aucun moyen de savoir comment nous réunir. Nous sommes le seul espoir. La force de ces quelques chiffres. Le pouvoir des six. À cette idée, j'ai le cœur qui se met à battre deux fois plus vite.

Six me dévisage d'un air interrogateur.

— Quoi ?

— On n'est plus que six.

— Je le sais bien. Et alors ?

— Six seulement. Peut-être que certains ont encore leur Cêpane, mais peut-être pas. Six pour combattre je ne sais combien de Mogadoriens. Mille ? Cent mille ?

Un foutu million ?

— Hé, tu oublies de me compter, intervient Sam. Et Bernie Kosar, aussi.

— C'est vrai, Sam. On est huit.

Et tout à coup, je me rappelle autre chose.

— Six, est-ce que tu es au courant pour le second vaisseau qui a quitté Lorient ?

— Un autre vaisseau que le nôtre ?

— Ouais, il a décollé après nous. Ou du moins, c'est ce que je pense. Il était rempli de Chimasra. Une quinzaine, ainsi que trois Cêpanes, et aussi un bébé, il me semble. Henri restait sceptique, mais j'ai eu des visions, pendant l'entraînement. Et jusqu'ici, elles se sont toutes réalisées.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'était une vieille fusée, qui ressemblait un peu à une navette de la NASA.

Tu sais, qui fonctionnait avec un carburant qui laissait de la fumée derrière.

— Alors elle n'a pas pu arriver jusqu'ici, fait remarquer Six.

— Ouais, c'est ce que disait Henri.

— Des Chimasra ? répète Sam. Le même genre d'animaux que Bernie Kosar ?

Je hoche la tête et soudain, il paraît tout content.

— C'est peut-être comme ça qu'il a débarqué sur Terre ? Tu imagines un peu, s'ils sont tous arrivés à destination ? Quand on voit de quoi il a été capable pendant la bataille ?

— Ce serait incroyable. Mais je suis presque certain que ce bon vieux Bernie était dans notre vaisseau.

En passant la main sur son dos, je sens encore des croûtes partout sur son corps. Sam pousse un soupir, s'enfonce dans son siège avec un air de soulagement

- il imagine sans doute une armée entière de Chimasra volant à notre secours au dernier moment, pour nous sauver des Mogadoriens.

Six jette un œil dans le rétroviseur et les phares de la voiture derrière nous dessinent une barre de lumière sur son visage. Lorsqu'elle fixe de nouveau la route, je lui trouve le même air absorbé qu'avait Henri, au volant. Alors, elle reprend la parole d'une voix douce.

— Les Mogadoriens...

Sam et moi nous tournons vers elle et elle déglutit, comme si elle avait du mal à poursuivre.

— Ils nous ont retrouvées dans une petite ville perdue dans l'ouest du Texas, le lendemain du jour où on a répondu à Deux. Katarina avait conduit quinze heures d'affilée depuis le Mexique, il se faisait tard et on était toutes les deux éreintées, parce que ni elle ni moi n'avions dormi. On s'est arrêtées dans un motel à l'écart de l'autoroute, du genre de celui qu'on vient de quitter. C'était dans une ville minuscule comme on en voit dans les vieux westerns, remplie de cow-boys et d'éleveurs de bétail. Il y avait même des barrières à l'entrée de certains bâtiments, pour attacher les chevaux. C'était très bizarre, mais on sortait tout droit d'un trou poussiéreux au fin fond du Mexique, alors on n'y a pas trop réfléchi, au moment de s'arrêter.

Elle s'interrompt pour laisser passer une voiture qui nous double. Elle la suit des yeux en vérifiant le compteur, puis scrute de nouveau la route.

— On est sorties manger quelque chose dans un petit restaurant. Au milieu de notre repas à peu près, un homme est entré et s'est installé. Il portait une chemise blanche et une cravate, ou plutôt un lien en cuir comme dans les films, et ses vêtements étaient démodés. On n'a pas fait attention à lui,

mais j'ai bien vu que les autres clients le dévisageaient, tout comme ils nous dévisageaient, nous. À un moment, il s'est retourné pour nous fixer, mais comme tout le monde en avait fait autant, je n'ai pas paniqué. Je n'avais que treize ans, à l'époque, et dans notre état d'épuisement, c'était difficile de penser à autre chose qu'à manger et à dormir. On a donc terminé notre repas et on a rejoint la chambre. Katarina a filé sous la douche ; et quand elle en est sortie, enveloppée dans un peignoir, on a frappé à la porte. On s'est regardées. Elle a demandé qui c'était, et une voix d'homme a répondu que c'était le responsable du motel, qu'il avait apporté des serviettes propres et des glaçons. Et alors, sans réfléchir, je suis allée ouvrir.

— Oh, non, gémit Sam.

Six hoche la tête.

— C'était le type du restaurant, avec sa cravate de cow-boy. Il est entré tout droit dans la pièce et il a refermé la porte. Je portais mon pendentif bien en évidence. Il a tout de suite su qui j'étais, et Katarina et moi avons su qui il était. Il a tiré un couteau de sa ceinture et me l'a lancé à la tête. Il était trop rapide, je n'ai pas eu le temps de réagir. Je n'avais pas encore développé mes Dons, j'étais sans défense. J'ai vu arriver la lame et je me suis dit : "Je suis morte." Et alors il s'est passé un truc hallucinant. Au moment où le poignard s'enfonçait dans mon crâne, c'est son crâne à lui qui s'est ouvert en deux. Moi je n'ai rien senti. J'ai appris plus tard qu'ils n'avaient aucune idée du fonctionnement du Sortilège loric, et donc qu'ils ne pouvaient me tuer qu'une fois que les numéros Un à Cinq avaient été éliminés. Le Mogadorien s'est écroulé dans un tas de cendres.

— Mortel ! s'exclame Sam, mais je l'interromps.

— Attends, d'après ce que j'ai vu, les Mogadoriens sont plutôt reconnaissables.

Ils ont la peau tellement blanche qu'on a l'impression qu'ils ont été passés à l'eau de Javel. Et leurs yeux et leurs dents... Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas reconnu, au restaurant ? Pourquoi l'avoir laissé entrer dans la chambre ?

— Je suis pratiquement certaine que seuls les éclaireurs et les soldats ont cette tête-là. C'est la version militaire du Mogadorien. Du moins, c'est ce que disait Katarina. Les autres ont l'air d'humains normaux, tout autant que nous. Celui de ce soir-là avait une dégainée de comptable, avec ses lunettes cerclées de fer, son pantalon noir, sa chemise blanche à manches courtes et sa fichue cravate. Il avait même la moustache d'abruti. Je me rappelle qu'il était plutôt mat. Impossible de se douter qu'ils nous avaient suivies.

— C'est rassurant.

Je me repasse l'image du poignard s'enfonçant dans le crâne de Six et tuant le Mogadorien. Si l'un d'entre eux tentait la même chose sur moi, en ce moment même, je serais tué. Je repousse cette pensée.

— Tu crois qu'ils sont toujours à Paradise ?

Elle ne répond rien pendant une bonne minute, mais quand elle se décide à parler, je regrette finalement qu'elle ne se soit pas tue.

— Je crois qu'ils y sont peut-être encore, oui.

— Alors Sarah est en danger ?

— Tout le monde est en danger, John. Tous ceux que nous connaissons là-bas.

Et ceux que nous ne connaissons pas, aussi.

La ville tout entière doit être sous haute surveillance, et je sais qu'il est trop risqué de s'approcher à moins de cent kilomètres. Ou d'appeler. Ou même d'envoyer une lettre, car ils sauraient combien je suis attaché à Sarah, le lien qui nous unit.

— Bref, intervient Sam, visiblement impatient d'entendre la suite, donc le comptable mogadorien s'écroule et meurt. Et ensuite ?

— Katarina m'a lancé le coffre, a attrapé notre valise, et on s'est ruées dehors - elle était encore en peignoir. La voiture n'était pas fermée, on a sauté à bord. Un autre Mog a surgi de derrière le motel et nous a foncé dessus. Kat était tellement troublée qu'elle n'arrivait pas à trouver les clefs. Elle a verrouillé les portières, et les vitres étaient déjà remontées. Sauf que le type n'a pas perdu de temps, il a passé le poing à travers la fenêtre côté passager et m'a agrippée par ma chemise.

Katarina a poussé un cri et des types ont déboulé de partout.

» Il en est sorti du restaurant, qui voulaient voir ce qui se passait. Le Mogadorien n'avait pas le choix et a dû me lâcher pour faire face aux autres. "Les clefs sont dans la chambre !" a hurlé Katarina. Elle me fixait avec ses grands yeux désespérés. Elle paniquait totalement. Moi aussi, il faut dire. J'ai bondi du pick-up et j'ai filé récupérer les clefs. C'est uniquement grâce à ces Texans qu'on s'en est sorties : ils nous ont sauvé la vie. Quand je suis ressortie de la chambre, l'un d'eux tenait le Mogadorien en joue avec un fusil.

» Je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé ensuite, parce que Katarina a mis les gaz, et on ne s'est pas retournées. C'est quelques semaines plus tard qu'on a décidé de cacher le coffre, juste avant qu'ils nous attrapent pour de bon.

— Est-ce qu'ils n'ont pas déjà les coffres des trois premiers ? demande Sam.

— Je suis sûre que si, mais que veux-tu qu'ils en fassent ? A la seconde où l'un de nous meurt, son coffre s'ouvre instantanément, et tout ce qu'il contient devient inutile.

Je hoche la tête, car c'est aussi ce que m'a expliqué Henri.

— Non seulement tous ces objets deviennent inutiles, j'ajoute, mais ils se désintègrent exactement de la même manière que les Mogadoriens quand on les tue.

— Mortel, commente de nouveau Sam.

Et c'est alors que je me rappelle le post-it que j'ai trouvé lorsque je suis venu au secours d'Henri, à Athens.

— Tu sais, ces types à qui Henri a rendu visite, ceux qui tenaient le magazine Ils sont parmi nous ?

— Ouais ?

— Eh bien, ils parlaient d'une source, qui apparemment avait capturé un Mogadorien et l'avait torturé pour lui soutirer des informations. Il savait que Numéro Sept se trouvait en Espagne, et Numéro Neuf, quelque part en Amérique du Sud.

Six y réfléchit un instant. Elle se mord la lèvre et jette un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Je sais avec certitude que Numéro Sept est une fille. C'est une des rares choses que je me rappelle, au cours de notre voyage.

Elle a à peine prononcé ces mots qu'une sirène retentit violemment derrière nous.

CHAPITRE CINQ

Le samedi, en fin de journée, fa neige s'arrête. L'écho métallique des pelles raclant l'asphalte résonne alors dans le silence nocturne. Depuis la fenêtre, j'aperçois les silhouettes floues des pensionnaires qui déblaient les entrées, pour permettre les déplacements liés aux obligations du dimanche. Une impression de tranquillité émane de la ville active, par une soirée calme comme celle-ci, où tout le monde est lié par une cause commune, et j'aimerais être dehors avec eux.

Puis la cloche du coucher sonne. Dans le dortoir, les quatorze filles rejoignent leur lit dans la minute qui suit, et on éteint les lumières.

La seconde où je ferme les yeux marque le début de mon rêve, je me tiens dans un champ de fleurs, par une chaude journée d'été. À ma droite, au loin, les contours escarpés d'une chaîne montagneuse se découpent sur fond de soleil couchant ; à ma gauche, la mer. Une fille vêtue de noir, avec des cheveux couleur de jais et des yeux gris extraordinaires, surgit de nulle part. Elle arbore un sourire à la fois féroce et confiant. Nous sommes seules.

Soudain, une secousse très violente se fait sentir derrière moi, comme si un tremblement de terre isolé fendait le sol en deux. Je ne me retourne pas pour voir ce qui se passe. La fille lève la main et me fait signe de la saisir, sans me quitter du regard, j'obéis. Et alors, mes paupières s'ouvrent. Par la fenêtre, la lumière entre à flots. J'ai beau avoir l'impression qu'il ne s'est écoulé que quelques minutes, c'est en réalité une nuit entière qui a filé. Je secoue la tête pour dissiper les dernières images du rêve. Dimanche, c'est le jour du repos, même si l'ironie veut que ce soit finalement la journée la plus remplie de la semaine, avec une longue messe pour commencer.

De l'extérieur, on dirait que la foule se réunit par dévotion religieuse, mais en fait, c'est pour El Festin, le grand banquet qui suit la messe. Tous les pensionnaires doivent mettre la main à la pâte. Moi je m'occupe de la file de la cafétéria. Ce n'est qu'après le banquet qu'on est finalement libérées. Avec un peu de chance, ça se terminera vers quatre heures, et alors on aura quartier libre jusqu'au coucher du soleil. C'est-à-dire un peu après six heures, à cette période de l'année.

On se précipite aux douches, on se lave à la hâte, on se brosse les cheveux et les dents, puis on enfle notre tenue du dimanche : la même pour toutes, un ensemble noir et blanc qui ne laisse voir que les mains et la tête. Alors que la plupart des filles ont quitté la pièce, je vois Adelina entrer. Elle vient se planter à côté de moi et réajuste le col de ma tunique, ce qui me fait me sentir bien plus jeune que je ne le suis, j'entends le brouhaha dans l'église qui se remplit. Adelina ne dit pas un mot. Moi non plus. Je remarque dans sa chevelure auburn des mèches grises que je n'avais jamais vues. Elle a des rides au coin des yeux et de la bouche. Elle a quarante-deux ans, mais elle en fait dix de plus.

— J'ai rêvé d'une fille aux cheveux noirs de jais et aux yeux gris qui me tendait la main, dis-je pour briser le silence. Elle voulait que je la prenne.

— Ah oui ? répond-elle, se demandant visiblement pourquoi je lui raconte cette histoire.

— Tu penses qu'il peut s'agir de l'une d'entre nous ?

— Ce que je pense, c'est que tu ne devrais pas prêter autant d'attention à tes rêves, réplique-t-elle en tirant une dernière fois sur mon col.

J'aimerais vraiment débattre avec elle, mais je ne trouve pas les mots. Alors je me contente d'un :

— Ça avait l'air bien réel.

— C'est le cas de certains rêves.

— Mais tu m'as dit il y a longtemps que sur Lorien, on pouvait communiquer, même à très grande distance.

— Oui, et juste après, je te lisais des histoires de loups soufflant sur la maison des petits cochons et d'oies pondant des œufs d'or.

— C'étaient des fables, des contes de fées.

— Tout n'est qu'un gigantesque conte de fées, Marina.

Je grince des dents.

— Comment peux-tu dire ça ? Nous savons toutes les deux que ce n'est pas vrai. Tu sais aussi bien que moi qui nous sommes et ce qui nous amène ici. Je ne comprends pas pourquoi tu fais comme si tu ne venais pas de Lorien et que ton devoir n'était pas de m'entraîner.

Elle joint les mains dans son dos et lève la tête pour contempler le plafond.

— Marina, depuis que je suis ici, depuis que nous sommes ici, nous avons eu la chance d'apprendre la vérité sur la Création, et aussi quelles sont nos origines et notre véritable mission sur Terre. Et tout est dans la Bible.

— Et la Bible, ce n'est pas un conte de fées ?

Je vois ses épaules se raidir. Elle fronce les sourcils et serre la mâchoire. Je ne lui laisse pas le temps de riposter.

— Lorien n'est pas un conte de fées.

Et, avec l'aide de la télékinésie, je soulève un oreiller d'un lit voisin et le fais tourner dans l'air. Alors, Adelina fait quelque chose qu'elle n'avait jamais osé auparavant : elle me gifle. Fort. Je laisse retomber l'oreiller et pose la main sur ma joue brûlante. Je la dévisage, bouche bée.

— Ne t'avise pas de laisser qui que ce soit voir ça ! s'exclame-t-elle d'un air furieux.

— Ce que je viens de faire là, ce n'est pas imaginaire, je ne sors pas d'une histoire pour enfants. Tu es ma Cêpane, et toi non plus, tu ne sors pas d'un conte de fées.

— Appelle ça comme tu voudras.

— Mais tu n'as pas lu les nouvelles ? Tu sais que ce garçon en Ohio est l'un des nôtres. Tu en as forcément conscience ! Il est sans doute notre seule chance !

— Notre seule chance de quoi ?

— D'avoir une vie.

— Et comment appelles-tu ce que nous avons ici ?

— Passer ses journées dans le mensonge, et ce n'est pas une vie.

Elle secoue la tête.

— Oublie tout ça, Marina.

Et elle sort de la pièce. Je n'ai pas le choix, je la suis.

Marina. Ce nom paraît tellement naturel à présent, tellement moi. Lorsque Adelina le prononce avec amertume ou quand l'une des filles de l'orphelinat le crie en agitant le livre de maths que j'ai oublié, à la sortie de l'école. Pourtant, ça n'a pas toujours été mon nom. À l'époque où l'on cherchait au jour le jour un repas chaud et un toit, avant l'Espagne et Santa Teresa, avant qu'Adelina devienne Adelina, je m'appelais Geneviève, et elle, Odette. C'étaient nos noms français.

— On devrait changer de noms en même temps que de pays, m'avait-elle chuchoté à l'oreille alors

qu'elle était Signy, et que notre bateau accostait en Norvège, après des mois en mer. Elle avait choisi ce prénom après l'avoir lu sur le badge de l'hôtesse, au comptoir.

— Qu'est-ce que je devrais choisir, moi ? avais-je demandé.

— Ce que tu voudras, avait-elle répondu.

On s'était arrêtées dans un café, dans un petit village désolé, pour partager la chaleur d'une tasse de chocolat. Signy s'était levée pour prendre le journal posé sur une table voisine. En première page apparaissait une photo de la plus belle femme que j'aie vue de ma vie : les cheveux blonds, les pommettes saillantes, des yeux d'un bleu profond. Elle s'appelait Birgitta. J'avais trouvé mon nouveau nom.

Même lorsque nous étions à bord d'un train, et que les pays défilaient par la fenêtre comme des arbres, nous changions toujours d'identité, ne serait-ce que pour quelques heures. Bien sûr, c'était avant tout pour nous cacher des Mogadoriens ou de quiconque susceptible de nous suivre, mais c'était aussi le seul divertissement qui nous remontait le moral, au milieu de toute cette déception. Je trouvais ça tellement drôle que j'aurais voulu passer mon temps à traverser l'Europe. En Pologne, j'étais Minka et elle avait choisi Zali.

Au Danemark, elle s'appelait Fatima, et moi Yasmin. En Autriche, j'avais deux noms : Sophie et Astrid. Elle avait eu le coup de foudre pour Emmalina.

— Pourquoi Emmalina ? avais-je demandé.

— je ne sais pas vraiment, avait-elle répondu dans un éclat de rire. J'aime le fait qu'il y ait deux noms en un seul. Chacun des deux est beau, mais quand on les associe, ça devient extraordinaire.

Je me demande maintenant si ce n'est pas la dernière fois que je l'ai entendue rire. Ou que nous nous sommes retrouvées dans les bras l'une de l'autre, en faisant de grands projets pour notre avenir. Il me semble que c'est la dernière fois qu'elle s'est sentie ma Cêpane ou qu'elle s'est souciée de ce qui pouvait arriver à Lorien - et à moi.

Nous arrivons juste avant le début de la messe. Les seules places libres sont au tout dernier rang - de toute manière, c'est là que je préfère m'installer. Adelina rejoint d'un pas traînant les sœurs, devant. Le père Marco, le prêtre, entonne la prière d'ouverture de sa voix morne, et la moitié de ce qu'il dit est inaudible, de là où je me trouve - ce qui me convient parfaitement. Je suis toujours la messe avec une empathie 31 détachée, j'essaie de ne pas repenser à la giflette que m'a donnée Adelina et m'occupe l'esprit avec ce que j'ai l'intention de faire, après El Festin.

La neige n'a pas du tout fondu, pourtant je compte quand même bien me rendre à la grotte. J'ai quelque chose de nouveau à peindre, et je veux terminer le portrait de John Smith que j'ai commencé la semaine dernière.

La messe n'en finit pas, entre les rites, la liturgie, la communion, les lectures et les prières. Le temps qu'on arrive à la dernière, je suis épuisée et je ne prends même plus la peine de faire semblant de prier comme d'habitude ; je reste assise là, la tête droite et les yeux grands ouverts, à contempler les nuques des autres fidèles. Je les connais presque tous. Il y a cet homme qui dort debout, les bras croisés et le menton sur la poitrine. Je l'observe, jusqu'au moment où il sursaute dans son rêve et se réveille en grognant. Plusieurs têtes se tournent dans sa direction et il reprend contenance.

Je ne peux retenir un sourire ; au même moment, je croise le regard mauvais de sœur Dora. Je baisse la tête, ferme les paupières et feins la prière en psalmodiant les paroles que le père Marco prononce, mais je sais que je me suis fait pincer. C'est le grand plaisir de sœur Dora ; elle se donne

un mal de chien pour nous prendre la main dans le sac en train de faire une bêtise.

La prière s'achève et on se signe tous : c'est la fin de la messe. Je suis la première à bondir de ma chaise et je me précipite en direction de la cuisine.

Sœur Dora a beau être la plus baraquée de toutes les religieuses ici, elle sait faire preuve d'une incroyable agilité en cas de besoin, et je ne veux pas lui donner la moindre chance de m'attraper. Si j'y arrive, j'échapperai peut-être à la punition.

Lorsque, cinq minutes plus tard, elle pénètre à son tour dans la cafétéria, je suis en train d'éplucher des pommes de terre à côté d'une perche de quatorze ans du nom de Paola, et sœur Dora se contente de me fusiller du regard.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demande Paola.

— Elle m'a surprise en train de sourire, à la messe.

— Estime-toi heureuse d'avoir échappé à la fessée, me glisse-t-elle en douce.

J'acquiesce et retourne à mon épluchage. Si dérisoires soient-ils, ce sont des instants comme celui-ci et nos ennemis communs qui nous unissent, entre filles.

Plus jeune, j'étais persuadée que des complicités de ce genre, comme le fait d'être toutes orphelines et de partager le même toit chez ces tyrans nous lieraient d'amitié sur-le-champ et pour la vie. Mais en réalité, tout cela nous a divisées et a créé des dissensions au sein de notre communauté déjà restreinte - les filles jolies se sont serré les coudes (l'exception étant La Gorda, qui pourtant fait partie de leur groupe), ainsi que les intellos, les sportives, les plus jeunes - et au bout du compte, je me suis retrouvée toute seule.

Une demi-heure plus tard, quand tout est prêt, nous transportons la nourriture sur une table, devant laquelle la file s'allonge. La foule applaudit. Au bout de la queue, j'aperçois la personne que je préfère entre toutes, à Santa Teresa : Hector Ricardo. Ses vêtements sont sales et froissés, ses cheveux, ébouriffés. Il a les yeux injectés de sang et le visage presque écarlate. Même de si loin, je remarque le léger tremblement de ses mains, comme tous les dimanches - seul jour de la semaine où il s'est juré de ne pas boire. Il a l'air particulièrement mal fichu, aujourd'hui - même si, au moment où il parvient à ma hauteur avec son plateau à la main, il me décoche le sourire le plus optimiste dont il soit capable.

— Et comment vas-tu, ma chère Reine de la Mer ? me demande-t-il.

En réponse, je fais la révérence.

— Je vais bien, Hector. Et toi ?

— La vie n'est qu'un vin délicieux, qu'il faut déguster et savourer, répond-il avec un haussement d'épaules.

J'éclate de rire : Hector a toujours un bon vieil adage à partager.

J'avais treize ans quand je l'ai rencontré pour la première fois. Il était assis devant l'unique café de la Calle Principal, à boire une bouteille de vin, tout seul.

C'était le milieu de l'après-midi, et je rentrais de cours. Nos regards s'étaient croisés au moment où je passais devant lui.

— Marina, qui vient de la mer, avait-il dit, et j'avais trouvé étrange qu'il connaisse mon prénom - pourtant, je le voyais toutes les semaines à l'église, depuis mon arrivée.

— Viens donc tenir compagnie quelques minutes à un ivrogne.

Et c'est ce que j'avais fait, sans bien savoir pourquoi. Peut-être parce qu'il y a chez lui quelque chose d'incroyablement agréable. Il me détend, il ne fait pas semblant d'être quelqu'un d'autre, comme la plupart des gens. Toute son attitude se résume en une phrase : « Voilà qui je suis ; c'est à prendre ou à laisser. »

Ce premier jour, nous étions restés assis à discuter, ce qui lui avait laissé le temps de finir sa bouteille et d'en commander une deuxième.

— Tu peux compter sur Hector Ricardo, avait-il lancé quand il avait fallu que je rentre au couvent. Je prendrai soin de toi ; c'est mon nom qui veut ça. La racine grecque d'Hector signifie "qui défend et retient". Et Ricardo veut dire "puissance et bravoure", avait-il précisé en se frappant deux fois la poitrine du poing droit. Hector Ricardo prendra soin de toi ! »

Et je voyais bien qu'il était sincère. Il avait d'ailleurs ajouté :

— Marina. "De la mer". C'est ce que veut dire ton nom. Tu le savais ?

J'avais répondu que non. Je m'étais demandé ce que Birgitta signifiait. Et Yasmin. Et aussi Emmalina.

— Donc tu es la Reine de la Mer de Santa Teresa, avait-il conclu avec un sourire en coin. Je m'étais moquée de lui.

— Je pense que vous avez trop bu, Hector Ricardo.

— Oui. Je suis l'ivrogne de la ville, chère Marina. Mais ne te fie pas aux apparences. Hector Ricardo reste un défenseur. De plus, montre-moi un homme sans vice et je t'en montrerai un sans vertu !

Des années plus tard, il est l'une des rares personnes que je considère comme un ami.

Aujourd'hui, il faut vingt-cinq minutes pour que les quelques centaines de fidèles reçoivent leur dû ; une fois que le dernier a quitté la file, c'est notre tour de déjeuner, à l'écart des autres. Notre groupe engloutit son repas aussi vite que possible : nous savons toutes que, plus vite nous ferons la vaisselle et rangerons, plus vite nous aurons quartier libre.

Quinze minutes plus tard, notre équipe de cinq pensionnaires est en train de récurer les casseroles et d'essuyer les tables. Dans le meilleur des cas, l'ensemble de ces tâches prend une heure, et seulement si tout le monde quitte la cafétéria juste après le repas, ce qui arrive rarement. Tandis que nous nettoyons, et que je sais que les autres ne regardent pas, je glisse dans un sac les produits non périssables que je projette d'emporter à la grotte, tout à l'heure : des fruits secs, des noix, une boîte de thon en conserve et une autre de haricots. C'est devenu une seconde tradition dominicale, pour moi. Depuis longtemps, je me dis que c'est pour pouvoir grignoter pendant que je peins. Mais en réalité, j'entasse tout un stock de nourriture au cas où le pire se produirait et où je devrais me cacher.

Et par le pire, je veux dire eux.

CHAPITRE SIX

Lorsque je sors enfin, vêtue plus chaudement et ma couverture de dortoir roulée sous le bras, le soleil entame déjà sa descente vers l'ouest, et il n'y a pas un nuage dans le ciel. Il est seize heures trente, ce qui me laisse au mieux une heure et demie, je déteste cet empressement du dimanche, cette lenteur du rituel jusqu'au moment où on est enfin libérées, et où ensuite le temps file, je regarde vers l'est et la lumière reflétée par le tapis blanc me fait plisser les yeux. La grotte se trouve au-delà de deux collines rocheuses. Avec toute la neige qui s'est accumulée sur le sol, je ne suis même pas sûre de discerner l'ouverture. Mais j'enfile mon bonnet, remonte la fermeture Éclair de mon blouson, me drape dans la couverture comme dans une cape et prends la direction de l'est.

Deux petits bouleaux marquent le début du sentier et dès les premiers pas dans les congères, je sens le froid me saisir les pieds. La couverture-cape balaie la neige dans mon dos, effaçant mes empreintes, je passe devant quelques-uns des jalons reconnaissables de mon itinéraire - un rocher plus saillant que les autres, un arbre penché selon un angle particulier. Au bout de vingt minutes de marche, je parviens à hauteur du promontoire rocheux ressemblant à un dos de chameau, ce qui veut dire que je suis presque arrivée.

J'ai la vague sensation d'être surveillée, peut-être même suivie. Je me retourne pour scruter le flanc montagneux. Silence. La neige, et rien d'autre. La couverture nouée autour de mon cou est une réussite : ma piste est insoupçonnable.

Un frisson remonte lentement le long de ma nuque en picotant. J'ai vu comment les lapins se fondent dans le paysage, passant inaperçus jusqu'à l'instant où on leur tombe dessus ; je sais que ce n'est pas parce que je ne vois personne qu'on ne peut pas me voir, moi.

Encore cinq minutes, et je distingue le buisson arrondi qui bloque l'entrée. La bouche de la caverne ressemble à un gros terrier de marmotte creusé dans la roche, et je l'ai d'ailleurs prise pour ça pendant des années. Ce n'est qu'en y regardant de plus près que j'ai compris mon erreur. La grotte est profonde et sombre, et la première fois, je ne voyais presque rien, à cause du peu de lumière qui y pénétrait. Pourtant, je ressentais le désir implicite de découvrir les secrets de cet endroit, et je me demande si ce n'est pas ce qui a déclenché l'apparition de mon Don : ma faculté de voir dans le noir. Pas aussi bien qu'en plein jour, mais même l'obscurité la plus profonde apparaît comme éclairée à la bougie.

À genoux, je repousse juste assez de neige pour pouvoir me glisser par l'ouverture, je lâche le sac en premier. Ensuite, je dénoue la couverture et m'en sers pour balayer mes dernières traces, avant de l'attacher à l'intérieur du passage afin d'empêcher le vent d'entrer. Le conduit est étroit sur les trois premiers mètres, puis s'élargit un peu en tournant, et débouche sur une déclivité raide assez large pour permettre d'avancer debout. Et alors la grotte s'offre au regard.

Le plafond haut résonne et les cinq parois dessinent un polygone presque parfait. Sur la droite, dans le coin, un cours d'eau pure coule sur la roche. Je ne sais pas d'où provient l'eau, ni même où elle va - elle jaillit de l'un des murs et disparaît dans les profondeurs sans fond de la Terre - mais son niveau ne varie jamais, quelles que soient l'heure ou la saison. Cette source fait de la grotte le lieu idéal pour se cacher. Des Mogadoriens, des sœurs, et des filles - même d'Adelina. C'est aussi l'endroit rêvé pour exercer et affûter mes Dons.

Je dépose le sac derrière le ruisseau, j'en sors les victuailles et les aligne sur le rebord rocheux où se trouvent déjà plusieurs barres chocolatées, des sachets de muesli, des flocons d'avoine, des

céréales, du lait en poudre, un pot de beurre de cacahuètes et diverses conserves de fruits, de légumes et de soupe. De quoi tenir des semaines. Ce n'est qu'une fois que j'ai tout rangé que je m'autorise à contempler les paysages et les visages que j'ai peints sur les murs.

Dès la toute première fois où l'on m'a mis un pinceau entre les doigts à l'école, je suis tombée amoureuse de cet art. Cela me permet de voir les choses comme je le désire, et pas nécessairement telles qu'elles sont ; c'est une échappatoire, une manière de garder une trace de mes pensées et de mes souvenirs, de créer des espoirs et des rêves.

Je rince les pinceaux en frottant bien pour assouplir les poils raidis, puis je mélange les pigments avec de l'eau et des sédiments du ruisseau souterrain, pour obtenir des teintes terreuses, en harmonie avec le gris des parois. Ensuite, je rejoins le portrait inachevé de John Smith, qui m'accueille de son sourire incertain.

Je passe beaucoup de temps sur ses yeux bleu foncé, à tenter de rendre leur expression avec justesse. Ils ont une lueur difficile à reproduire ; et quand j'en ai assez d'essayer, je m'attaque à un nouveau tableau, celui de la jeune fille aux cheveux noirs que j'ai vue en rêve. Contrairement à ceux de John, ses yeux à elle ne me donnent aucun mal, car je laisse la magie de la roche grise opérer. Je me dis alors que, en passant une chandelle devant le portrait, leur couleur changerait légèrement, comme ce doit certainement être le cas dans la réalité, en fonction, de son humeur et de la lumière. C'est juste une impression. Les autres visages que j'ai reproduits sont ceux d'Hector, d'Adelina et de quelques-uns des boutiquiers que je vois en ville, en semaine. Grâce à la profondeur et à l'obscurité de cette grotte, j'aime à croire que mes tableaux y sont en sécurité et que personne d'autre que moi ne les verra. Il y a toujours un risque à peindre ainsi, je le sais, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Au bout d'un moment, je remonte et repousse la couverture pour jeter un œil à l'extérieur. Je ne vois rien d'autre que la neige à perte de vue et le soleil embrassant la ligne d'horizon - ce qui veut dire qu'il est temps pour moi de rentrer, je n'ai pas avancé autant que je l'aurais voulu, loin de là. Avant de nettoyer les pinceaux, je me dirige vers le mur qui fait face à John Smith et je contemple le grand carré rouge. Il n'y a pas toujours eu un carré rouge. Il est venu camoufler mon imprudence, qui m'aurait mise en danger en tant que Gardane, car j'avais écrit une liste.

Je pose la main sur la roche et je songe aux trois numéros que j'avais inscrits là ; des doigts, je caresse la peinture sèche et craquelée, attristée soudain par la signification de ces lignes. La seule consolation que je puisse trouver dans leur mort, c'est de me dire qu'ils peuvent à présent reposer en paix, sans vivre perpétuellement dans la peur.

Je finis par me détourner du mur, de cette liste détruite, pour tout nettoyer et ranger. Puis je lance un dernier regard aux visages qui m'entourent.

— À la semaine prochaine, les amis.

Avant de partir, je m'arrête une seconde devant le paysage que j'ai reproduit à l'entrée du passage qui mène dehors. C'est la toute première peinture que j'ai faite ici, je devais avoir une douzaine d'années, je l'ai un peu retouchée au fil des ans, mais globalement, elle n'a pas beaucoup changé. C'est la vue de Lorien que j'avais de ma chambre, je m'en souviens parfaitement. L'ondulation des collines, les plaines herbues jalonnées de grands arbres. Un croissant de rivière bleue traversant le décor. Et de petites taches colorées, çà et là, représentant les Chimasra qui venaient s'abreuver dans cette onde fraîche. Et enfin, au loin, tout en haut, dominant les neuf arches représentant les neuf Anciens de la planète, la statue de Pittacus Lore, si petite qu'elle est à peine visible. Mais impossible de s'y tromper : c'est le symbole de l'espoir.

Je me hâte de quitter la grotte pour rentrer au couvent, en surveillant les alentours, attentive à tout ce qui me paraîtrait suspect. Lorsque j'atteins le bout du sentier, le soleil est passé juste en dessous de l'horizon, signe que je suis en retard. En poussant les lourdes portes en chêne, j'entends résonner les cloches de bienvenue : il est arrivé quelqu'un.

Je rejoins les autres, qui se dirigent vers notre dortoir. Nous avons une tradition, ici, pour accueillir les nouvelles : nous nous tenons chacune à côté de son lit, les bras croisés dans le dos, et nous nous présentons une par une. À mon arrivée, j'avais détesté ce cérémonial, le fait de me retrouver en pleine lumière alors que je n'aspirais qu'à me cacher.

Dans l'embrasement de la porte, à côté de sœur Lucia, j'aperçois une petite fille à la chevelure auburn, aux yeux marron pleins de curiosité et aux traits fins qui rappellent ceux d'une souris. Elle fixe le sol en pierre en se balançant d'un pied sur l'autre d'un air embarrassé. Elle joue avec la ceinture de sa robe en laine, grise à fleurs roses. Une barrette rose lui retient les cheveux et elle porte des chaussures noires à boucle argentée. Je suis navrée pour elle. Sœur Lucia attend de voir trente-sept sourires sur nos visages avant de prendre la parole.

— Voici Ella. Elle a sept ans et elle va rester parmi nous. Je compte sur vous pour l'accueillir chaleureusement.

Une rumeur circule bientôt, qui prétend que ses parents sont morts dans un accident de voiture et qu'elle a atterri ici parce qu'elle n'a pas d'autre famille.

Ella lève timidement les yeux en nous entendant nous présenter, avant de fixer de nouveau le sol. À l'évidence, elle est triste et effrayée, mais je sais déjà que c'est le genre de fillette dont tout le monde rêve. Elle ne fera pas de vieux os ici.

Nous nous rendons toutes ensemble dans l'église, afin que sœur Lucia en explique l'importance à Ella. A l'arrière, Gabby Garcia se met à bâiller et je me tourne vers elle. Juste derrière, encadrée par l'un des vitraux du mur du fond, j'aperçois une silhouette sombre en train de scruter l'intérieur. Je distingue à peine dans la pénombre ses cheveux noirs, ses sourcils broussailleux et sa grosse moustache. C'est moi que cet homme vise du regard, aucun doute. Mon cœur tressaute dans ma poitrine. Le souffle coupé, je recule brusquement d'un pas.

Toutes les têtes pivotent dans ma direction.

— Marina, tout va bien ? demande sœur Lucia.

— Rien, je réponds en secouant la tête. Je veux dire : oui, ça va. Désolée.

J'ai le cœur qui bat à tout rompre et les mains qui tremblent. Je les serre l'une contre l'autre afin que personne ne le voie. Sœur Lucia continue son discours, mais je suis trop distraite pour l'entendre. Je me tourne de nouveau vers la fenêtre. La silhouette a disparu. On nous renvoie au dortoir.

Je me précipite à l'autre bout de la nef pour regarder dehors. Je ne vois personne, pourtant il y a bel et bien une empreinte de bottes dans la neige. Je m'écarte de la fenêtre. Peut-être n'était-ce qu'un futur parent adoptif qui observait les enfants de loin, ou bien le vrai père d'une des filles, venu épier cette petite dont il ne peut s'occuper ? Quoi qu'il en soit, je ne me sens pas en sécurité. Je n'ai pas aimé ce regard fixé sur moi.

— Tout va bien ?

La voix dans mon dos me fait sursauter. C'est Adelina. Elle se tient là, les mains croisées devant elle. Un rosaire pend entre ses doigts.

— Oui, ça va.

— On dirait que tu as vu un fantôme.

Pire qu'un fantôme, mais je ne le dis pas à voix haute. Depuis la gifle de ce matin, elle me fait peur. J'enfonce les mains dans mes poches.

— Il y avait quelqu'un à la fenêtre, en train de m'observer, je chuchote. À l'instant.

Elle plisse les yeux.

— Regarde, il y a des empreintes, j'ajoute en me tournant pour désigner le sol.

Adelina se tient le dos droit et raide, et l'espace d'une seconde, je crois percevoir l'ombre d'une inquiétude. Puis elle se radoucit et fait un pas en avant pour jeter un œil aux traces.

— Je suis sûre que ce n'est rien.

— Comment ça, rien ? Comment peux-tu dire ça ?

— Je ne m'inquiétera pas, si j'étais toi. Ce pouvait être n'importe qui.

— Il me fixait, moi.

— Marina, réveille-toi. Avec la nouvelle arrivée aujourd'hui, vous êtes trente-huit, dans cet orphelinat. Nous veillons de notre mieux à votre sécurité, mais nous ne pouvons empêcher les garçons du village de venir vous espionner de temps en temps. Nous en avons même attrapé quelques-uns. Et si tu crois que nous ignorons que certaines d'entre vous troquent leurs vêtements pour des tenues provocantes sur le chemin de l'école, tu te trompes. Six d'entre vous auront bientôt dix-huit ans, et tout le monde en ville le sait. Alors, à ta place, je ne me préoccuperais pas de cet homme. C'était sans doute un garçon de l'école, rien de plus.

Je suis certaine qu'elle se trompe, mais je le garde pour moi.

— En tout cas, je voulais m'excuser, pour ce matin. C'était mal de ma part, de te frapper ainsi.

— Ce n'est pas grave.

Pendant une seconde, je songe à reparler de John Smith, puis je me ravise.

Cela ne ferait qu'ajouter de la tension entre nous, ce que je veux éviter. Notre ancienne relation me manque. C'est déjà assez difficile de vivre ici sans qu'en plus Adelina soit en colère contre moi.

Avant qu'elle ajoute quoi que ce soit, sœur Dora vient d'un pas pressé lui murmurer quelque chose à l'oreille. Adelina me regarde, hoche la tête et sourit.

— On discutera plus tard, me dit-elle.

Elles s'éloignent toutes les deux, me laissant seule. Je contemple une nouvelle fois les empreintes et un frisson me parcourt l'échine.

Je passe une heure à errer de salle en salle, à regarder par les fenêtres la ville au pied de la colline, plongée dans l'ombre, sans revoir la silhouette. Peut-être Adelina a-t-elle raison.

Mais j'ai beau essayer de m'en convaincre de toutes mes forces, je n'arrive pas à y croire.

CHAPITRE SEPT

Le silence tombe dans le pick-up. Six vérifie dans le rétroviseur. Des éclairs rouges et bleus se reflètent sur son visage.

— Pas bon, commente Sam.

— Merde, confirme Six.

Le gyrophare et la sirène font sursauter Bernie Kosar, qui se précipite vers la lunette arrière.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande Sam d'une voix effrayée et désespérée.

Six lève le pied de l'accélérateur et se replie sur le bord de la route.

— Ce n'est peut-être rien du tout, suggère-t-elle.

Je secoue la tête.

— Ça m'étonnerait.

— Attendez, intervient Sam, pourquoi on s'arrête ? Au contraire, appuie sur le champignon !

— Voyons d'abord ce qui se passe. Si on entame une course-poursuite avec ce flic, on n'y arrivera pas. Il appellera des renforts et ils auront un hélicoptère. Et là, on sera fichus.

Bernie Kosar se met à grogner. Je lui dis de se calmer et il obéit, sans pour autant cesser de monter la garde à la vitre. Des gravillons heurtent la tôle tandis que nous ralentissons sur le bas-côté. Sur notre gauche, les véhicules nous dépassent à vive allure. La voiture de patrouille s'immobilise à quelques mètres de notre pare-chocs, et la lumière de ses phares emplit l'habitacle. Le flic les éteint, puis braque sa lampe torche sur la lunette arrière. La sirène se tait brusquement tandis que le gyrophare continue de tourner.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

Je jette un œil dans le rétroviseur de droite. La torche m'aveugle ; mais une voiture qui passe masque le faisceau et me permet de voir le flic porter un micro radio à sa bouche, sans doute pour transmettre notre numéro d'immatriculation, ou appeler du renfort.

— Notre meilleure chance, c'est de fuir à pied, suggère Six. Si on doit en arriver là.

— Coupez le moteur et retirez la clef du contact, aboie le type dans un porte-voix.

Six s'exécute. Elle me lance un regard et ôte la clef.

— S'il nous signale par radio, il y a toutes les chances qu'ils captent l'annonce, je fais remarquer.

Elle hoche la tête sans un mot. Derrière nous, j'entends une portière grincer, puis le claquement lugubre des semelles sur l'asphalte.

— Vous croyez qu'il va nous reconnaître ? demande Sam.

— Chuuut, ordonne Six.

En regardant de nouveau dans le rétroviseur, je me rends compte que le policier ne se dirige pas côté conducteur, mais vers moi. Du manche chromé de sa lampe, il frappe contre ma vitre. J'hésite une seconde avant de la baisser. Il me braque le rayon en plein visage, m'obligeant à cligner les yeux. Puis il fait de même avec Six et Sam. Il fronce les sourcils d'un air perplexe, essayant désespérément de se rappeler pourquoi nos visages lui disent quelque chose.

— Il y a un problème, monsieur l'agent ? je demande.

— Vous êtes du coin, les gosses ?

— Non, monsieur.

— Ça vous ennuerait de m'expliquer ce que vous fichez dans le Tennessee avec un Chevy S-10 qui porte les plaques d'un Ford Ranger de Caroline du Nord ?

Il me lance un regard noir, attendant visiblement une réponse. J'en cherche désespérément une, et je sens la chaleur envahir mon visage. Je ne sais pas quoi inventer. Le policier se penche et éblouit de nouveau les deux autres.

— Et vous deux, vous avez mieux ?

Personne ne dit mot, et il glousse.

— J'en étais sûr. Trois gamins de Caroline du Nord qui traversent le Tennessee dans un véhicule volé, un samedi soir. Alors, les mioches, on se fait une petite virée dope, c'est ça ?

Je fixe son visage rougeaud et rasé de près.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? je demande.

— Ce que je veux faire ? Ha ! Vous mettre direct en taule, mon vieux !

Je secoue la tête.

— Ce n'est pas à vous que je parlais.

Il pose le coude dans l'encadrement de ma fenêtre.

— Alors, elle est où, cette came ?

De sa lampe, il balaie l'intérieur du pick-up. Lorsqu'il tombe sur le coffre à mes pieds, un sourire suffisant se dessine sur ses lèvres.

— Vous tracassez pas. On dirait que je l'ai trouvée tout seul.

Il se penche pour ouvrir la portière. Rapide comme l'éclair, je balance un coup d'épaule dans sa direction et le fais basculer. Il pousse un grognement et, avant même d'atteindre le sol, il porte la main à son ceinturon. Par télékinésie, je lui arrache son arme et la fais voler jusqu'à moi tout en sortant du pick-up. J'ouvre la chambre et vide les balles dans la paume de ma main. Puis je referme le pistolet d'un coup sec.

— Qu'est-ce que...

Le flic me dévisage d'un air hébété.

— On n'a pas de drogue, je réponds.

Sam et Six sont sortis de la voiture à leur tour et m'ont rejoint.

— Mets ça dans ta poche.

Je tends les balles à Sam, puis l'arme.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— Je n'en sais rien. Tu n'as qu'à les fourrer dans ton sac, avec le flingue de ton père.

Au loin, à trois kilomètres maximum, le hurlement d'une deuxième sirène résonne. Le policier scrute mon visage et soudain, il écarquille les yeux.

— Bon sang d'bonsoir, vous êtes les gars des infos, pas vrai ? Des sales terroristes ! s'exclame-t-il avant de cracher par terre.

— La ferme, réplique Sam. On n'est pas des terroristes.

Je me retourne et attrape Bernie Kosar, resté dans la voiture à cause de sa patte cassée. Au moment où je le pose par terre, un cri déchirant traverse l'air nocturne. Je fais volte-face et vois Sam secoué de convulsions ; il me faut une seconde pour comprendre : le flic lui a envoyé un coup de Taser. Je lui arrache l'engin à trois mètres de distance. Sam s'écroule et continue à trembler comme s'il faisait une attaque.

— Mais ça va pas, la tête ? je hurle au type. Vous ne voyez pas qu'on est en train d'essayer de vous sauver !

Je lis la confusion sur son visage. J'appuie sur le bouton du Taser toujours en suspens dans l'air.

Un courant bleu se met à crépiter et le flic fait mine de s'enfuir en rampant. Je me sers de la télékinésie pour le traîner sur les cailloux et les détritiques du bas-côté. Il agite les jambes et tente en vain de m'échapper.

— Je vous en prie, supplie-t-il. Désolé, je suis désolé.

— John, non, intervient Six.

Je refuse de l'écouter. Je suis aveuglé par la colère et ne pense qu'à la vengeance, et c'est sans l'ombre d'un remords que j'applique le Taser sur sa gorge et l'y maintiens deux bonnes secondes.

— Alors, ça te plaît ? On jouait les gros durs avec son Taser ? Pourquoi personne ne veut entendre qu'on n'est pas les méchants, dans l'histoire ?

Il secoue la tête dans tous les sens, une grimace horrible sur le visage et le front perlé de sueur.

— Il faut qu'on dégage d'ici, et vite, lance Six en voyant apparaître à l'horizon le gyrophare rouge et bleu de la seconde voiture.

Je soulève Sam et le prends sur mon épaule. Bernie Kosar est capable de courir tout seul sur trois pattes. Je cale le coffre sous mon bras gauche, et Six emporte le reste.

— Par ici », indique-t-elle en sautant par-dessus la glissière de sécurité, au milieu d'un champ découvert qui s'étend jusqu'aux collines plongées dans l'obscurité, à deux kilomètres.

Je fonce aussi vite que je peux, avec Sam et le coffre. Bernie Kosar en a rapidement assez de boitiller : il se transforme en oiseau et file droit devant. Une minute plus tard, la deuxième voiture arrive sur les lieux, suivie d'une troisième.

Je n'arrive pas à voir si nous sommes poursuivis par des hommes à pied ; si c'est le cas, Six et moi pourrions facilement les semer, même aussi chargés.

— Repose-moi, finit par articuler Sam.

— Ça va ? je demande en le laissant glisser à terre.

— Ouais, ça baigne.

Il a encore du mal à retrouver l'équilibre, et son front est tout transpirant. Il l'essuie du revers de la manche et inspire profondément.

— Allez, nous exhorte Six, ils ne vont pas nous laisser nous en sortir aussi facilement. On a dix minutes, quinze tout au plus, avant d'être traqués par un hélico.

Nous fonçons en direction des collines, Six en tête, puis moi et enfin Sam, qui bataille pour suivre la cadence. Il est beaucoup plus rapide qu'en cours de sport, au lycée, il y a quelques mois. C'est comme si c'était il y a des années. Aucun de nous ne se retourne ; mais dès que nous atteignons la première pente, un chien se met à hurler. L'un des policiers est venu accompagné d'un limier.

Je me tourne vers Six.

— Des suggestions ?

— Je pensais qu'on pourrait cacher nos affaires et se rendre invisibles. Ça permettrait d'échapper à l'hélico, mais le chien sentira quand même notre piste.

— Merde.

Je balaie les environs du regard. À notre droite s'élève une butte.

— Allons au sommet pour voir ce qu'il y a de l'autre côté.

Bernie Kosar fonce en éclaireur et disparaît dans la nuit. Six suit, escaladant la pente à toute allure. Je lui emboîte le pas et Sam, qui bien qu'essoufflé tient un bon rythme, ferme la marche.

Nous nous arrêtons en haut. À perte de vue, rien d'autre que les courbes vagues d'autres collines. J'entends quelque part le murmure assourdi d'un cours d'eau. Je me retourne et aperçois huit paires de phares encerclant le pick-up du père de Sam. Au loin, arrivant de deux directions opposées, deux voitures supplémentaires foncent pour rejoindre les autres. Bernie Kosar atterrit à côté de moi et reprend sa forme de beagle, langue pendante. Les aboiements du limier se rapprochent. Nul doute qu'il est sur notre piste, ce qui signifie que les policiers ne doivent pas être loin derrière.

— Il faut absolument qu'on sème ce chien, dit Six.

— Tu entends ?

— Quoi ?

— Ce bruit. Je pense qu'il y a un cours d'eau, en bas. Peut-être une rivière.

— Moi, je l'entends, confirme Sam.

Une idée me traverse subitement l'esprit. Je baisse la fermeture Éclair de mon blouson et retire ma chemise. Je la frotte sur mon visage et ma poitrine pour l'imprégner de ma sueur et de mon odeur.

Puis je la lance à Sam.

— Fais-en autant.

— Pas question, c'est répugnant.

— Sam, tout l'État du Tennessee est à nos trousses. On n'a pas beaucoup de temps.

Il obéit en soupirant. Six aussi, sans bien savoir ce que je manigance, prête cependant à me suivre. J'enfile une nouvelle chemise et remets mon blouson pardessus. Six me lance la chemise sale et j'en frictionne le corps et la tête de Bernie Kosar.

— On va avoir besoin de ton aide, mon pote. Tu es d'accord ?

Dans le noir, je le vois à peine, mais le battement enthousiaste de sa queue sur le sol me donne la réponse que j'attendais. Toujours disposé à rendre service, heureux d'être en vie. Je perçois en lui le frisson étrange de l'animal traqué, et je ne peux m'empêcher de le ressentir, moi aussi.

— C'est quoi, ton plan ? demande Six.

— On doit faire vite.

Sans attendre, je commence à descendre vers le cours d'eau. Bernie Kosar se transforme de nouveau en oiseau et nous nous précipitons tous les trois vers le pied de la colline, tandis que les aboiements et les grognements du chien policier résonnent non loin. Il se rapproche. Si mon plan échoue, je me demande si je serai en mesure de communiquer avec lui pour lui intimer d'arrêter de

nous suivre.

Bernie Kosar nous attend sur la berge d'une large rivière, dont la surface immobile m'indique qu'elle est bien plus profonde qu'il n'y paraissait de loin.

Nous n'avons pas le choix.

— Il va falloir traverser à la nage.

— Quoi ? John, est-ce que tu as bien conscience de ce qui arrive au corps humain, au contact de l'eau glacée ? L'arrêt cardiaque, pour commencer. Et dans le cas où on n'en meurt pas, alors il y a la perte de sensibilité des bras et des jambes, ce qui rend la nage impossible. On va geler et couler à pic, résume Sam.

— C'est le seul moyen de nous débarrasser de ce chien. Au moins on aura une chance de s'en sortir.

— C'est du suicide. Rappelle-toi que je ne suis pas un extraterrestre, moi.

Je m'accroupis devant Bernie Kosar.

— Il faut que tu prennes cette chemise et que tu la traînes par terre aussi vite que tu pourras, sur trois ou quatre kilomètres. Pendant ce temps, on traversera la rivière pour que le chien perde notre trace et suive ta piste. Ensuite on continuera à courir. Tu ne devrais avoir aucun mal à nous rejoindre, si tu voles.

Bernie Kosar se change en grand aigle d'Amérique, saisit la chemise entre ses serres et disparaît dans les airs.

— Pas de temps à perdre.

J'attrape le coffre du bras gauche afin de pouvoir nager avec le droit. Au moment où je m'apprête à sauter dans l'eau, Six me rattrape par l'épaule.

— Sam a raison. On va geler, John.

Elle semble effrayée.

— Ils sont trop près. On n'a pas le choix.

Elle balaie la rivière du regard en se mordant la lèvre. Puis elle se retourne vers moi et me serre le bras.

— Si, on a le choix.

Elle me lâche et je vois le blanc de ses yeux étinceler dans le noir. Elle me pousse derrière elle et fait un pas vers l'eau, puis penche la tête en signe de concentration. Les hurlements du chien se rapprochent dangereusement.

Elle expire lentement en levant les mains et au même moment, les eaux de la rivière commencent à s'ouvrir devant nous. Dans un grand bouillonnement, l'eau écumante recule en tourbillonnant et au pied de ce mur liquide apparaît un chemin boueux d'environ un mètre cinquante de large, qui mène directement à l'autre berge. L'eau est comme suspendue, semblable à une vague sur le point de s'écraser, et une brume glaciale nous colle au visage.

— Allez ! ordonne Six, les traits tendus par la concentration, le regard rivé à l'eau.

Sam et moi sautons dans le passage. Mes pieds s'enfoncent dans la vase et j'en ai bientôt jusqu'aux genoux, mais c'est toujours beaucoup mieux que de nager dans une eau à dix degrés, au beau milieu de la nuit. Nous avançons en bataillant dans la boue lourde et collante, à grands pas. Dès que nous arrivons de l'autre côté, Six nous suit en faisant pivoter ses mains à mesure qu'elle avance entre ces

deux vagues gigantesques qui menacent à tout moment de s'écraser, des vagues qu'elle a créées elle-même. Une fois sur la berge, elle baisse les mains. Dans un grand bruit mat, comme un tir de canon, les deux parois liquides se fracassent l'une contre l'autre. Une crête s'élève brièvement au milieu de la rivière, puis tout reprend sa place.

— Hallucinant, commente Sam. Comme Moïse.

— Allez, il faut qu'on grimpe dans un arbre pour que le chien ne nous voie pas, abrège-t-elle.

Notre plan fonctionne. Au bout de quelques minutes, l'animal s'immobilise sur l'autre rive et se met à renifler furieusement le sol. Il tourne plusieurs fois sur lui-même, puis se précipite à la suite de Bernie Kosar. Sam, Six et moi partons dans la direction opposée, aussi vite que nous le permettent les jambes de Sam. Nous avançons à l'orée des bois, sous le couvert des arbres, mais assez près pour garder un œil sur la rivière.

Des échos de voix d'hommes nous parviennent, puis nous les semons. Dix minutes plus tard, nous entendons le vrombissement de l'hélicoptère. Nous nous arrêtons pour attendre de le voir. Un projecteur apparaît dans le ciel à quelques kilomètres de là, dans la direction où Bernie Kosar est parti. Le faisceau balaie rageusement les collines environnantes.

— Il devrait déjà être revenu.

— Il va bien, John, me rassure Sam. C'est BK, l'animal le plus résistant que j'aie vu de ma vie.

— Il a une patte cassée.

— Et deux ailes en parfait état, objecte Six. Il va bien. On doit poursuivre notre route. Ils ne vont pas tarder à comprendre, peut-être même qu'ils ont déjà repéré le stratagème. On doit garder notre avance. Plus on attend, plus ils se rapprochent.

Je hoche la tête. Elle a raison. Il faut avancer.

Cinq cents mètres plus loin, la rivière dessine un coude et bifurque vers l'autoroute en s'éloignant des collines. Nous nous blottissons sous les branches basses d'un grand arbre.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demande Sam.

— Aucune idée.

Nous nous tournons vers nos poursuivants. L'hélicoptère s'est rapproché et inspecte toujours les environs de son œil lumineux.

— Il faut qu'on s'éloigne de la rivière.

— Oui, acquiesce Six. Il nous retrouvera, John. Je te le promets.

C'est alors que résonne le cri strident d'un oiseau de proie, au-dessus de la cime des arbres. Il fait trop sombre pour le voir, et peut-être aussi pour qu'il nous voie.

Sans réfléchir, et bien que cela risque de révéler notre position, je tourne mes paumes vers le ciel et active le Lumen aussi fort que je le peux, pendant une demi-seconde. Nous patientons, la tête tendue vers le ciel, en retenant notre souffle. Et brusquement j'entends un chien haleter et Bernie Kosar, redevenu beagle, fonce vers nous depuis la berge de la rivière. Il est hors d'haleine mais excité, la langue pendante et la queue battant à mille à l'heure. Je me baisse pour le féliciter.

— Beau boulot, mon vieux !

Je m'agenouille pour lui embrasser la tête.

Et c'est à ce moment précis que les réjouissances prennent brutalement fin. Un second hélicoptère surgit de derrière la colline et nous braque immédiatement avec son projecteur.

Je me redresse d'un bond, aveuglé.

— Courez ! hurle Six.

Nous nous ruons vers la butte la plus proche. L'hélicoptère descend en piqué et se plante au-dessus de nous, le souffle de ses rotors faisant plier les arbres tout autour. Les branchages se mettent à tourbillonner dans les sous-bois ; je me plaque le bras sur la bouche pour respirer et plisse les yeux pour me protéger de la poussière. Combien de temps avant que le FBI entre dans la danse ?

— Restez où vous êtes ! braille une voix masculine depuis l'hélico. Vous êtes tous en état d'arrestation.

Nous entendons des cris. Les policiers à pied ne doivent pas être à plus de deux cents mètres.

Six s'arrête net, et Sam et moi l'imitons.

— On est foutus ! hurle Sam.

— OK, bande de salopards. On va employer la manière forte, annonce Six, les dents serrées.

Elle lâche les sacs et l'espace d'une seconde, je crois qu'elle veut nous rendre invisibles, Sam et moi. Abandonner nos affaires ne me pose aucun problème, mais qu'attend-elle que je fasse du coffre ?

Elle ne peut le rendre invisible en plus de nous deux.

Un éclair éblouissant déchire le ciel, suivi du grondement profond du tonnerre.

— John ! hurle-t-elle sans détourner le regard.

— Ici!

— Occupe-toi des flics. Tiens-les à distance.

Je colle le coffre dans les bras de Sam, qui a l'air complètement désespéré.

— Protège ça à tout prix. Et reste planqué !

Je me tourne ensuite vers Bernie Kosar et lui fais passer par télépathie qu'il doit rester auprès de Sam, au cas où mon plan tomberait à l'eau.

Je dévale la colline à toute allure tandis qu'un nouvel éclair zèbre l'obscurité et que la foudre menaçante s'abat non loin. Bonne chance, les gars, me dis-je intérieurement, même si je sais très bien que les pouvoirs de Six sont stupéfiants.

Vous allez en avoir besoin.

J'atteins le bas de la colline et me cache derrière un chêne. Les voix sont de plus en plus proches, les hommes progressent rapidement en direction des deux projecteurs. La pluie se met à tomber, froide et lourde. Je lève la tête et aperçois à travers les larges gouttes les deux engins luttant contre les rafales déchaînées ; les rayons de lumière ne tremblent pas, mais ce n'est qu'une question de temps.

Les deux premiers policiers déboulent sur le côté, suivi d'un troisième. J'attends qu'ils m'aient dépassé de cinq mètres environ, puis je les attrape en pleine course par la pensée et les projette vers le gros chêne. Ils sont soulevés en arrière avec une telle force que je dois bondir pour m'écarter de leur trajectoire. Deux d'entre eux s'écroulent mollement au sol, assommés net par le tronc. Le troisième relève la tête, confus, puis fait mine de saisir son arme. Je l'arrache de son étui avant même qu'il ait pu la toucher. Je sens la froideur du métal contre ma paume ; je me tourne vers les deux hélicos et lance le pistolet vers le plus proche, comme une balle. C'est alors que je vois les yeux, noirs et plaintifs, au milieu de l'orage.

Bientôt, le vieux visage flétri prend forme, celui que j'ai aperçu dans l'Ohio, quand Six a tué la

bête qui avait ravagé le lycée.

— Pas un geste ! ordonne une voix dans mon dos. Mains en l'air !

Je me tourne vers le policier. Il n'a plus d'arme, mais il pointe son Taser droit sur ma poitrine.

— Décidez-vous : c'est mains en l'air, ou pas un geste ? Je ne peux pas faire les deux.

Il arme le Taser.

— Ne fais pas le malin avec moi, gamin.

Un éclair fuse, puis un roulement de tonnerre surpuissant fait sursauter l'homme. Il regarde en direction du son et ses yeux s'écarquillent brusquement de peur. Le visage dans les nuages : il s'est réveillé.

Je lui arrache le Taser des mains puis lui envoie un coup de poing dans le torse. Il titube sur une dizaine de mètres et s'écroule contre un arbre. Tandis que j'ai le dos tourné, une matraque s'abat contre mon crâne. Je tombe face contre terre dans la boue et des étoiles emplissent mon champ de vision.

Je bascule et tends les mains en direction du flic qui m'a frappé ; je l'attrape fermement avant qu'il ait l'occasion de recommencer. Il pousse un grognement et je réunis toutes mes forces pour le lancer le plus haut possible dans les airs. Il se met à hurler, jusqu'à ce qu'il soit si haut que je ne l'entends plus, avec le bruit des pales et le grondement du tonnerre. Je me passe la main sur la nuque et elle revient maculée de sang. Je rattrape le policier à deux mètres à peine de la mort.

Je le laisse flotter quelques secondes avant de l'envoyer s'assommer contre un tronc d'arbre.

Une puissante explosion secoue l'air, mettant brusquement fin aux bruits de moteur. La pluie s'interrompt net, et le vent tombe.

— John ! hurle Six depuis le sommet de la colline.

Et dans le ton désespéré et suppliant de sa voix, j'entends instinctivement ce qu'elle attend de moi.

Mes paumes s'allument, deux projecteurs tout aussi puissants que ceux qui viennent de s'éteindre. Les hélicoptères sont en feu et en chute libre. Je ne sais pas ce que ce visage leur a fait, mais Six et moi devons sauver les équipages.

Alors qu'il plonge comme un missile, l'un d'eux sursaute et se redresse. Six est en train d'essayer de l'arrêter. Je ne crois pas qu'elle en ait la force, et je sais que j'en suis incapable. L'engin est beaucoup trop lourd. Je ferme les yeux.

Rappelle-toi dans la cave, à Athens, tu as ressenti tout ce qui se trouvait dans la pièce, et tu as pu m'arrêter cette balle en plein vol. Et c'est ce que je fais, j'embrasse tout, à l'intérieur du cockpit. Les manettes, les armes, les sièges, les trois hommes assis. Je saisis ces derniers et, alors que la cime des arbres éclate sous le poids de l'engin en vrille, je les extirpe tous les trois. L'hélico s'écrase dans une explosion.

Celui de Six heurte le sol en même temps que le mien. La déflagration porte au-delà des arbres et deux boules de feu jaillissent de la tôle disloquée. Je maintiens les trois hommes hors de danger, puis les dépose délicatement à terre.

Ensuite, je bondis pour rejoindre Six et Sam.

— Merde alors ! s'exclame Sam, les yeux exorbités.

— Tu as pu les libérer ? je demande à Six.

Elle hoche la tête.

— Juste à temps.

— Moi aussi.

Je reprends le coffre des mains de Sam et le passe à Six pendant qu'il ramasse nos sacs.

— Pourquoi tu me donnes ça ?

— Parce qu'il faut qu'on déguerpisse d'ici, et fissa !

J'attrape Sam et le hisse sur mes épaules.

— Accroche-toi !

Nous détalons le plus loin possible de la rivière en nous enfonçant dans les collines. Bernie Kosar ouvre la voie, changé en faucon. Qu'ils essaient un peu de nous rattraper, maintenant.

J'ai du mal à courir avec Sam sur mes épaules, mais je vais toujours trois fois plus vite qu'il n'en serait capable. Et j'avance beaucoup plus rapidement que n'importe lequel de ces flics. Leurs voix s'affaiblissent peu à peu, et avec le crash des deux hélicos, qui sait s'ils n'ont pas renoncé à nous suivre ?

Après une vingtaine de minutes à cette allure, nous nous arrêtons dans une petite vallée. J'ai le visage baigné de sueur. Je fais descendre Sam et il lâche les sacs. Bernie Kosar atterrit près de nous.

— Eh bien, j'imagine qu'on va encore faire la une des journaux, après ça, observe Sam.

J'acquiesce d'un mouvement de tête.

— Rester cachés va devenir beaucoup plus compliqué que je le pensais.

Je me plie en deux pour reprendre mon souffle, les mains sur les genoux. Je souris, puis éclate carrément d'un rire incrédule en repensant à ce qui vient de se passer.

Six a un léger rictus et, le coffre sous le bras, elle s'attaque à la colline suivante.

— Allez, les gars. On n'est pas encore sortis des bois.

CHAPITRE HUIT

Nous sautons à bord d'un train de marchandises quittant le Tennessee et, une fois que nous sommes installés, Six nous raconte leur capture, à Katarina et elle, alors qu'elles se trouvaient dans le nord de l'État de New York. C'était à peine un mois après avoir échappé de justesse aux Mogadoriens, dans l'ouest du Texas. Ils avaient visiblement tiré la leçon de leur échec, et cette fois-ci, ils avaient tout prévu

: lorsqu'ils avaient pénétré dans la chambre, ils étaient plus de trente. Six et Katarina avaient réussi à en éliminer quelques-uns, mais s'étaient rapidement retrouvées ligotées, bâillonnées et droguées. Quand Six avait émergé - sans aucune idée du temps qui s'était écoulé -, elle se trouvait seule dans une cellule creusée à flanc de montagne. Ce n'est que plus tard qu'elle avait découvert qu'elle avait atterri en Virginie-Occidentale. Elle avait appris que les Mogadoriens les avaient suivies tout le temps, les avaient observées en espérant qu'elles les mèneraient aux autres.

Comme le fait remarquer Six :

— Pourquoi n'en tuer qu'un seul, quand les autres sont peut-être à portée de main ?

Lorsqu'elle prononce ces paroles, je ressens comme un malaise. Peut-être la suivent-ils toujours, en attendant le moment idéal pour nous tuer.

— Ils avaient placé un mouchard sur notre voiture, lors de notre arrêt dans ce petit restaurant, au Texas. Il ne nous était pas venu à l'esprit de vérifier.

Après cette révélation, elle reste un long moment silencieuse.

Hormis une porte en fer munie d'un guichet pour faire passer de la nourriture, sa minuscule cellule de deux mètres sur trois était intégralement faite de roche.

Elle n'avait ni lit ni toilettes et il faisait noir comme dans un four. Elle avait passé les deux premiers jours dans l'obscurité et le silence total, sans manger ni boire (sans jamais avoir ni faim ni soif, grâce au Sortilège, sauf qu'elle l'ignorait, à l'époque) ; elle avait commencé à se demander si on ne l'avait pas oubliée. Mais elle n'avait pas eu cette chance, et le troisième jour, ils étaient venus la chercher.

— Quand ils ont ouvert la porte, j'étais prostrée dans un coin. Ils m'ont lancé un seau d'eau froide à la figure, m'ont fait lever et m'ont mis un bandeau sur les yeux. Puis ils m'ont emmenée.

Après l'avoir traînée dans un tunnel, ils l'avaient laissée marcher seule, entourée d'une dizaine de Mogs. Elle ne voyait rien, mais entendait tout - les cris et les hurlements des autres prisonniers (à ce moment-là du récit, Sam faillit l'interrompre pour poser des questions, avant de se raviser), les grognements de bêtes enchaînées dans d'autres cellules, et des tintements métalliques. Puis on l'avait jetée dans une pièce, enchaînée à un mur par les poignets, et de nouveau bâillonnée. On lui avait arraché son bandeau des yeux et lorsqu'elle s'était finalement habituée à la lumière, Six avait vu Katarina enchaînée au mur d'en face, et en bien pire état qu'elle.

— Et c'est alors qu'il est arrivé, un Mogadorien à l'air complètement banal, le genre qu'on croise dans la rue. Il était petit, avec des bras poilus et une grosse moustache. Ils en portaient presque tous une, comme s'ils avaient appris à se fondre dans la masse en regardant des séries des années 1980. Le dernier bouton de sa chemise blanche était défait, et je ne sais pas pourquoi, je n'arrivais pas à détacher le regard de la touffe de poils bruns qui s'en échappaient. Puis j'ai vu ses yeux noirs, et il m'a souri comme quelqu'un qui a hâte de se mettre à la tâche, et je me suis mise à pleurer. J'ai glissé

le long du mur, j'étais pendue aux anneaux qui me retenaient les poignets, et au travers de mes larmes, je l'ai vu sortir tout un tas de matériel du bureau situé au milieu de la pièce : des lames de rasoir, des couteaux, des tenailles et une perceuse.

Il avait ainsi exhibé une vingtaine d'instruments, avant de venir se planter à deux centimètres du visage de Six ; elle avait senti les relents acres de son haleine.

— Tu vois tout ça ?

Elle n'avait pas répondu.

— J'ai l'intention d'utiliser chacun de ces outils sur toi et sur ta Cêpane, à moins que tu ne répondes sincèrement à toutes mes questions. Dans le cas contraire, je t'assure que toutes les deux, vous allez prier pour mourir.

Il s'était emparé d'un rasoir muni d'une poignée en caoutchouc et il avait caressé le visage de Six avec le plat de la lame.

— Je vous traque tous depuis un sacré bout de temps. Nous avons tué deux d'entre vous, et maintenant nous en tenons un troisième, quel que soit ton numéro. Comme tu peux l'imaginer, j'espère de tout cœur que tu es Numéro Trois.

Six n'avait pipé mot et avait essayé de se fondre dans le mur. Le Mogadorien avait souri de toutes ses dents, le plat de la lame toujours appuyé contre la joue de sa victime. Puis il avait retourné le rasoir et, tout en la regardant droit dans les yeux, il avait taillé dans la chair une longue estafilade. Ou plutôt, il avait essayé, car c'était sa propre joue qui s'était ouverte. Alors que le sang jaillissait, il avait poussé un hurlement de douleur et de colère. Furieux, il avait envoyé voler d'un coup de pied le bureau et tous les instruments de torture, avant de sortir en claquant la porte. On les avait de nouveau traînées dans leurs cellules, enfermées dans le noir pendant deux jours, avant de renouveler l'opération. Sur le bureau était assis le même Mogadorien, un pansement sur la joue et l'air beaucoup moins assuré que la première fois.

Il avait bondi à terre pour retirer le bâillon de Six ; il avait attrapé le même rasoir et l'avait tourné et retourné devant son visage, faisant miroiter la lame.

— Je ne sais pas quel est ton numéro...

Elle avait d'abord cru qu'il allait de nouveau essayer de la couper, pourtant il avait fait volte-face et s'était dirigé vers Katarina. Tout en fixant Six, il avait posé la lame sur le bras de sa Cêpane.

— ... mais tu vas me le dire tout de suite.

— Non ! s'était écriée Six.

Et alors, très lentement, le Mogadorien avait tranché dans la chair du bras de Katarina, simplement pour se prouver qu'il en était capable. Son sourire s'était élargi, et il avait immédiatement fait une deuxième entaille à côté de la première, plus profonde, celle-là. Le bras dégoulinant de sang, Katarina grondait de douleur.

— Ça peut durer toute la journée, tu comprends ? Tu vas me dire tout ce que je veux savoir, à commencer par ton numéro.

Six avait fermé les yeux. Quand elle les avait rouverts, il se trouvait de nouveau près du bureau, avec dans la main un poignard qui changeait de couleur à chaque mouvement. Il l'avait brandi afin que Six voie bien la lame se tordre et rougeoyer.

De là où elle se trouvait, Six avait senti la faim, l'appel du sang qui animaient l'arme.

— Alors... ton numéro ? Quatre ? Sept ? As-tu l'immense chance d'être Numéro Neuf? »

Katarina avait secoué la tête pour lui intimer de se taire, et Six savait qu'aucune torture ne ferait jamais parler sa Cêpane. Mais elle savait aussi qu'elle préférait mourir plutôt que de voir Katarina mutilée.

Le Mogadorien s'était approché de Katarina et avait placé la pointe de la dague juste au-dessus de son cœur. Elle sursautait dans sa main, comme si l'organe était un aimant qui l'attirait. Il avait fixé Six bien en face.

— J'ai tout mon temps, avait-il annoncé sans la moindre trace d'émotion.

Pendant que je vous tiens ici, les autres sont en train de traquer tes semblables.

Ne crois pas que le simple fait de t'avoir prise nous ait ralentis. Nous en savons plus que tu le crois. Mais nous voulons tout savoir. Si tu ne veux pas la voir découpée en petits morceaux, tu ferais mieux de te mettre à parler, et vite. Et chaque mot que tu prononceras aura intérêt à être vrai. Si tu mens, je le saurai.

Six lui avait raconté ce qu'elle se rappelait du départ de Lorien et du voyage, des coffres, et des lieux où elles s'étaient cachées. Elle parlait si vite que les mots se bousculaient. Elle lui avait dit que oui, elle était Numéro Huit, et le désespoir dans sa voix avait convaincu le Mogadorien.

— Vous êtes vraiment faibles, pas vrai ? Vos proches, sur Lorien, au moins ils se sont battus. Au moins ils avaient un peu de courage et de dignité. Mais toi, avait-il ajouté en secouant la tête comme s'il était déçu, tu n'as rien, Numéro Huit.

Et il avait planté la lame dans le cœur de Katarina. Six n'avait rien pu faire d'autre que de hurler. Elle avait accroché le regard de sa Cêpane une seconde avant qu'elle bascule, toujours bâillonnée, et qu'elle glisse le long du mur jusqu'à ce que la chaîne la retienne, suspendue par les poignets, tandis que la vie la quittait.

— Ils allaient la tuer de toute manière, affirme Six à mi-voix. En leur racontant ce que je savais, je lui ai au moins évité l'horreur de la torture, même si ce n'est pas une consolation.

Elle enroule les bras autour de ses genoux et fixe l'horizon par la vitre du train.

— Bien sûr que si, c'est une consolation.

J'aimerais avoir le courage de me lever et de la prendre dans mes bras.

À ma grande surprise, Sam trouve le cran de le faire. Sans un mot, il va s'asseoir à côté d'elle et l'étreint. Six enfouit le visage dans son épaule et fond en larmes.

Au bout d'un moment, elle se redresse et s'essuie les joues.

— Après la mort de Katarina, ils ont tout essayé, je dis bien tout, pour me tuer - électrocution, noyade, explosifs. Ils m'ont injecté du cyanure, qui n'a eu aucun effet - je n'ai même pas senti l'aiguille pénétrer dans mon bras. Ils m'ont jetée dans une pièce remplie de gaz toxique et c'était comme si l'air que je respirais était aussi frais qu'en pleine montagne. En revanche, le Mogadorien qui a appuyé sur le bouton de l'autre côté de la porte est mort en quelques secondes.

Du dos de la main, Six essuie une dernière larme sur sa joue.

— C'est drôle, vous savez, je pense avoir tué plus de Mogadoriens quand ils me retenaient prisonnière qu'au lycée, dans l'Ohio. Ils ont fini par m'enfermer dans une autre cellule, où ils

projetaient de me garder jusqu'à ce qu'ils aient tué tous les numéros de Trois à Sept.

— C'est génial que tu leur aies dit que tu étais Numéro Huit, glisse Sam.

— Aujourd'hui je le regrette. C'est comme si j'avais sali la mémoire de Katarina, ou celle du véritable Numéro Huit.

— Pas du tout, Six, la rassure Sam en lui posant les mains sur les épaules.

— Combien de temps tu es restée là-bas ?

— Cent quatre-vingt-cinq jours, je crois.

J'en ai la mâchoire qui tombe. Plus de six mois enfermée, complètement seule, à attendre de se faire exécuter.

— Je suis tellement désolé, Six.

— Tout ce que je faisais, c'était attendre en priant que mes Dons se développent, pour que je puisse ficher le camp. Et puis un jour, le premier est apparu. C'était un matin. J'ai baissé les yeux, et ma main gauche n'était plus là.

D'abord, j'ai paniqué, et puis je me suis rendu compte que je la sentais toujours.

J'ai essayé de prendre ma petite cuillère, et j'y suis arrivée. C'est alors que j'ai compris ce qui se passait - et l'invisibilité allait m'être bien utile, pour m'évader.

Les choses avaient donc démarré pour Six presque de la même manière que pour moi, quand ma main s'était illuminée en plein milieu de mon premier cours, au lycée de Paradise.

Deux jours plus tard, Six était en mesure de disparaître complètement et à l'heure du repas du soir, quand on avait ouvert le guichet pour lui jeter sa pitance, le Mogadorien de garde avait trouvé une cellule vide. Il avait frénétiquement inspecté la pièce avant de déclencher l'alarme, une sirène perçante qui s'était mise à hurler dans toute la montagne. La porte en fer s'était ouverte à la volée et quatre Mogs avaient déboulé. Et tandis qu'ils contemplaient la pièce vide, abasourdis, elle s'était glissée dehors et avait foncé dans le tunnel, découvrant la grotte pour la première fois.

Il s'agissait d'un long labyrinthe de tunnels connectés entre eux, tous sombres et balayés par les courants d'air. Il y avait des caméras partout. Elle avait longé de lourdes parois en verre derrière lesquelles s'étendaient des labos scientifiques, propres et éclairés avec force. A l'intérieur, les Mogadoriens portaient des combinaisons blanches en plastique et des lunettes de protection, mais elle ne s'était pas attardée pour voir ce qu'ils fabriquaient. Dans une salle immense, Six avait aperçu un millier d'ordinateurs avec un Mogadorien devant chacun et elle avait pensé qu'ils guettaient des signes d'eux. Exactement comme Henri. Dans un des tunnels étaient alignées des portes en fer - vraisemblablement autant de cellules abritant des prisonniers. Mais elle avait dû filer, consciente que son Don était encore fragile, et terrifiée à l'idée de redevenir subitement visible. La sirène continuait à hurler.

Six avait fini par atteindre le cœur de la montagne, une salle gigantesque et profonde, d'environ cinq cents mètres de largeur, tellement obscure qu'elle avait eu du mal à voir jusqu'au fond.

L'air y était étouffant, et Six transpirait déjà. Les murs et le plafond étaient tapissés d'énormes échafaudages en bois, pour empêcher la grotte de s'écrouler et d'étroits rebords dans la roche reliaient les dizaines de tunnels. Au-dessus d'elle, plusieurs grandes arches avaient été taillées dans la montagne même pour faire office de passerelles entre les deux extrémités de la salle.

Elle s'était appuyée contre un rocher, cherchant désespérément du regard un moyen de sortir de là.

Les couloirs étaient innombrables. Elle était restée là, impuissante, balayant l'épaisse obscurité du regard sans rien voir de prometteur.

Et soudain, l'espoir - de l'autre côté du ravin, une pointe de lumière naturelle pas plus grosse qu'une tête d'épingle. Avant de s'engager dans les échafaudages en bois jusqu'au pont de pierre, elle avait aperçu autre chose : le Mogadorien qui avait tué Katarina. Elle ne pouvait pas le laisser s'en tirer. Elle l'avait suivi.

Il avait pénétré dans la salle où il l'avait exécutée.

— Je suis allée droit à son bureau et j'ai saisi le rasoir le plus aiguisé que j'ai vu, alors je l'ai attrapé par-derrière et je lui ai tranché la gorge. Et en voyant le sang jaillir et se répandre au sol, puis son corps exploser en un tas de poussière, je me suis surprise à regretter de ne pas l'avoir tué plus lentement. Ou de ne pas pouvoir le tuer une deuxième fois.

— Qu'est-ce que tu as fait, quand tu as réussi à sortir ? je demande.

— J'ai gravi la montagne d'en face et en arrivant en haut, j'ai scruté la grotte pendant une heure, pour essayer de tout graver dans ma mémoire, jusqu'aux moindres détails. Une fois satisfaite, j'ai pris note de tout ce que je remarquais, sur les huit ou neuf kilomètres qui me séparaient de la route ; là, j'ai sauté à l'arrière d'un gros camion bâché. Quand le conducteur s'est arrêté un peu plus tard pour prendre de l'essence, j'ai volé sa carte routière, un carnet et quelques stylos dans la cabine. Oh, et un paquet de chips, aussi.

— Sympaaaa. Quel arôme, les chips ? demande Sam.

— Mec...

— Quoi ?

— Goût barbecue, Sam, nous interrompt Six. J'ai inscrit l'emplacement de la grotte sur la carte que je vous ai montrée au motel, et dans le carnet, j'ai dessiné un schéma de tout ce que je me rappelais, comme un jeu de piste capable de mener n'importe qui là-bas. Je paniquais totalement, alors j'ai caché tout ça non loin de la ville, mais j'ai gardé la carte. Ensuite, j'ai piqué une voiture et j'ai filé droit en Arkansas. Sauf qu'entre temps, bien sûr, mon coffre avait été volé.

— Désolé, Six.

— Pas autant que moi. De toute manière, ils ne peuvent pas l'ouvrir sans moi.

Peut-être que je le récupérerai un jour.

— Au moins, on a toujours le mien.

— Tu devrais songer à l'ouvrir bientôt, me conseille-t-elle, et je sais qu'elle a raison.

J'aurais dû le faire depuis longtemps. Quoi qu'il contienne, Henri aurait voulu que je le sache. Les secrets. Le coffre. Ç'avaient été ses dernières paroles. Je me sens stupide d'avoir tant retardé cet instant. Mais j'ai le sentiment que son contenu nous embarquera tous les quatre dans un long et périlleux voyage.

— Je vais le faire. Attendez juste qu'on descende de ce train et qu'on trouve un lieu sûr.

CHAPITRE NEUF

Lorsque le réveil sonne, je suis toujours la première debout. Non pas que je sois particulièrement du matin, mais je préfère passer à la salle de bains avant tout le monde.

Je fais mon lit à toute vitesse - je suis devenue une experte, depuis le temps.

Le secret, c'est de bien enfoncer le drap, la couverture et l'édredon au pied du lit.

Il ne reste plus ensuite qu'à tirer le tout vers la tête, de border les côtés et d'ajouter les oreillers pour obtenir un résultat propre et net, au carré, « comme à l'armée ».

Le temps que je termine, je constate qu'à l'autre bout du dortoir, dans le lit tout près de la porte, Ella, la petite arrivée dimanche, est réveillée elle aussi.

Comme hier et avant-hier, elle essaie de copier ma technique et se débat avec la couverture. Le problème, c'est qu'elle commence par le haut du lit, au lieu du bas. Sœur Katherine n'a pas été trop regardante avec elle, mais son service s'achève aujourd'hui, et c'est sœur Dora qui lui succède. Je sais qu'elle exigera la perfection de la petite - peu importe qu'elle soit nouvelle, ou les épreuves qu'elle a traversées.

— Tu veux un coup de main ? je la rejoins à l'autre bout de la pièce.

Elle lève vers moi ses yeux tristes, j'imagine qu'elle se moque pas mal du lit, de tout le reste, en ce moment, et je ne peux pas l'en blâmer, sachant que ses parents sont morts. J'aimerais pouvoir lui dire de ne pas s'inquiéter, que contrairement à celles d'entre nous condamnées à perpétuité, elle aura quitté cet endroit dans le mois, deux mois tout au plus. Mais de quel réconfort cela pourrait-il lui être ?

Je me penche au pied du lit et tire sur le drap et la couverture jusqu'à ce que j'aie assez de longueur pour l'enfoncer sous le matelas, puis je lisse l'édredon par-dessus.

— Tu peux attraper ce côté ?

D'un mouvement de la tête, je désigne la gauche du lit, pendant que je m'occupe de la droite. À nous deux, nous bouclons son lit aussi proprement que le mien.

— Parfait.

— Merci, répond-elle de sa voix douce et timide, je plonge le regard dans ses grands yeux marron et je ne peux pas m'empêcher de bien l'aimer, et de ressentir le besoin de veiller sur elle.

— Je suis désolée, pour tes parents.

Ella détourne la tête, je crains d'avoir dépassé les bornes, mais elle m'adresse un léger sourire.

— Merci. Ils me manquent beaucoup.

— Je suis sûre que tu leur manques, à eux aussi.

Nous quittons le dortoir ensemble, et je remarque qu'elle marche sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de bruit.

Devant le lavabo de la salle de bains, lorsqu'elle attrape sa brosse à dents sur la tablette en hauteur.

Ses petits doigts la font paraître beaucoup plus grande, je la surprends en train de me regarder dans la glace et je lui souris. Elle me sourit en retour, dévoilant deux rangées de dents minuscules. Le

dentifrice lui coule le long du bras et goutte à la pointe du coude, et le S qu'il dessine m'est familier, je laisse mon esprit vagabonder.

C'était une chaude journée de juin. Les nuages glissaient dans le ciel bleu.

L'eau fraîche miroitait au soleil. L'air vivifiant était chargé du parfum des pins, j'inspirais profondément pour évacuer toute la tension accumulée à Santa Teresa.

Bien que je croie que mon deuxième Don s'est développé peu de temps après le premier, je ne l'ai découvert qu'un an plus tard. C'est même totalement par accident que je m'en suis rendu compte, ce qui m'amène souvent à me demander si d'autres Dons sommeillent encore en moi.

Chaque année, avant les vacances d'été, les sœurs récompensent celles d'entre nous qu'elles estiment s'être « bien » comportées en organisant un camp de quatre jours dans la montagne toute proche, j'ai toujours aimé cette expédition, pour la même raison que j'aime ma grotte cachée. C'est une manière de s'échapper - une occasion rare de passer quatre jours à nager dans un lac immense niché au creux des montagnes, de faire de la randonnée et de dormir sous les étoiles. Et aussi de laisser l'air frais balayer les relents de moisi des couloirs de Santa Teresa. C'est, en somme, une occasion de vivre comme les gens de notre âge. J'ai même surpris certaines des sœurs en train de rire, quand elles se croyaient à l'abri des regards.

Dans le lac, il y a un ponton flottant. Je nage très mal, et les premiers étés, je me contentais de rester assise sur le bord, à contempler les autres qui jouaient en riant et plongeaient. Il m'a fallu deux ans, à pratiquer en cachette là où j'avais pied, pour finalement me lancer, l'été de mes treize ans, en nageant comme un petit chien pour garder la tête hors de l'eau. J'ai réussi à rallier le ponton, et ça m'a suffi.

Le grand jeu, c'est d'essayer de pousser les autres dans l'eau. Des groupes se forment et pour celles qui font cavalier seul, c'est chacun pour soi. Sachant qu'elle est la plus grande et la plus costaute de Santa Teresa, je pensais que La Gorda gagnerait à tous les coups, mais c'est tout le contraire : elle se fait souvent battre par les plus petites, plus rusées ; et je crois que personne n'est meilleur que Bonita.

Je ne voulais pas jouer à La Reina de Muelle, la Reine du Ponton. Je me contentais très bien de rester assise sur le rebord, les pieds dans l'eau, mais Bonita m'a poussée en traître, m'envoyant tête la première dans le lac.

— Joue le jeu ou retourne sur la rive, a-t-elle ordonné en balançant sa chevelure par-dessus son épaule.

Je suis remontée et me suis ruée vers elle pour la faire basculer par-dessus bord, en y mettant toutes mes forces. À son tour, elle s'est retrouvée dans l'eau.

Je n'ai pas entendu La Gorda derrière moi, et soudain deux mains puissantes m'ont bousculée dans le dos. Mes pieds ont glissé sur le bois humide, et je me suis violemment cogné la tempe et l'épaule sur un coin du ponton. J'ai vu des étoiles et j'ai perdu connaissance pendant une seconde ; lorsque j'ai rouvert les yeux, j'étais sous l'eau. Je ne voyais rien d'autre que l'obscurité et j'ai instinctivement poussé sur mes pieds pour remonter, tendant les bras pour atteindre la surface. Quand mon crâne a cogné sous le ponton, j'ai compris qu'il n'y avait que quelques centimètres d'air entre l'eau et les planches. J'ai tenté de pencher la tête pour que mon nez et ma bouche émergent, mais l'eau s'est instantanément engouffrée dans mes narines. J'avais déjà les poumons en feu, et j'ai paniqué. Je me suis débattue pour m'éloigner, mais impossible de me dégager : de tous côtés, les barils en plastique qui soutenaient le ponton m'empêchaient de sortir. L'eau m'a empli les poumons tandis que

m'apparaissait l'absurdité d'une telle mort. J'ai pensé aux autres, à leurs chevilles qui se mettraient bientôt à brûler. Allaient-ils croire que c'était Numéro Trois qui avait été tué, ou bien devineraient-ils que c'était moi, par je ne sais quelle intuition ?

La douleur aurait-elle été différente si j'étais morte des mains des Mogadoriens, au lieu de me noyer à cause de ma propre stupidité ?

Mes paupières se sont fermées lentement, et j'ai commencé à sombrer. Et à l'instant où je sentais les dernières bulles s'échapper de mes lèvres, mes yeux se sont brusquement rouverts, et un calme étrange m'a envahie. Mes poumons ne brûlaient plus, je respirais.

L'eau me chatouillait les bronches, et en même temps, je n'étouffais plus. C'est là que j'ai su que je venais de découvrir mon deuxième Don : la capacité de respirer sous l'eau. Et pour le savoir, il avait fallu que je frôle la mort.

Je ne voulais pas que les filles qui plongeaient à ma recherche me trouvent tout de suite, alors je me suis laissée dériver vers le fond ; l'obscurité est devenue de plus en plus grande, et mes pieds ont fini par s'enfoncer dans la vase froide.

Je me suis accoutumée à la pénombre et j'ai pu voir à travers l'eau boueuse.

Dix minutes se sont écoulées, puis vingt. Les filles ont fini par quitter le ponton à la nage. La cloche du déjeuner avait dû résonner. J'ai attendu d'être absolument certaine qu'elles étaient toutes parties, et alors j'ai marché lentement au fond du lac, vers la rive. Peu à peu l'eau glaciale s'est réchauffée et la lumière est réapparue ; à la vase ont succédé des cailloux, puis du sable, et ma tête a fini par émerger. J'ai entendu les filles, y compris La Gorda et Bonita, pousser un cri de soulagement et se précipiter vers moi. Une fois sortie, j'ai vérifié que j'étais bien indemne : j'avais une entaille au bras, et le sang qui en coulait dessinait un S sur ma peau.

Les sœurs m'ont fait asseoir tout le reste de l'après-midi à une table de pique-nique sous les arbres, mais je m'en moquais. J'avais un autre Don.

Dans la salle de bains, Ella me surprend en train de fixer le S de dentifrice sur son bras. Elle paraît embarrassée et alors qu'elle essaie de copier ma manière de me laver les dents, il lui en coule encore plus de la bouche.

— Une vraie petite usine à bulles, je me moque avec un sourire, en attrapant une serviette pour l'essuyer.

Nous quittons la salle de bains au moment où les autres y pénètrent, nous nous habillons à la hâte en gardant une longueur d'avance sur le groupe, comme je le fais toujours. Nous attrapons notre panier-repas à la cafétéria et nous sortons dans l'air froid du matin. Je mange ma pomme en chemin, et Ella fait de même. Aujourd'hui, je vais arriver une dizaine de minutes plus tôt, ce qui me laissera le temps d'aller sur Internet pour voir s'il y a du nouveau au sujet de John Smith. Penser à lui me réjouit.

— Pourquoi tu souris ? me demande Ella. Tu aimes l'école ?

Dans sa petite main, la pomme a l'air énorme.

— C'est une belle journée qui commence, je réplique. Et puis, je suis en bonne compagnie.

Nous traversons la ville à l'heure où les échoppes s'animent. La neige n'a pas fondu et s'entasse sur les côtés de la Salle Principal, mais la route elle-même est dégagée. Un peu plus loin, la porte de la maison d'Hector Ricardo s'ouvre, et je le vois sortir en poussant sa mère dans un fauteuil roulant. Elle est atteinte depuis longtemps de la maladie de Parkinson. Elle ne marche plus depuis cinq ans et ne peut plus parler depuis trois. Son fils l'installe au soleil et enclenche le frein sur la roue arrière.

La lumière semble lui faire du bien. Hector se replie à l'ombre et baisse la tête. Je l'appelle.

— Bonjour, Hector.

Il relève la tête et ouvre un œil. D'une main tremblante, il m'adresse un signe.

— Marina, qui vient de la mer, me lance-t-il de sa voix rauque. Les seules limites à demain sont les doutes que nous avons aujourd'hui.

Je m'arrête, un sourire aux lèvres. Ella m'imité.

— C'est l'une de tes meilleures.

— Ne doute pas d'Hector ; il lui reste quelques pépites dans les poches.

— Tu vas bien, aujourd'hui ?

— Force, confiance, humilité et amour. Les quatre piliers d'une vie heureuse selon Hector Ricardo.

Voilà qui ne répond absolument pas à ma question, mais qui me reconforte quand même. Son regard se pose sur Ella.

— Et qui est ce petit ange ?

Ella me prend la main et se réfugie derrière moi.

— Elle s'appelle Ella, dis-je en me baissant vers elle, je te présente Hector, c'est mon ami.

— Hector est dans le camp des gentils, ajoute-t-il.

Mais la petite reste dans mon dos.

Nous reprenons notre route et il nous salue de la main.

— Tu sais dans quelle classe tu es ?

— Celle de la Señora Lopez, répond-elle en souriant.

— Ah, tu as de la chance. Je l'ai eue, moi aussi. Elle fait partie des gens bien de cette ville, comme Hector.

Je suis effondrée : les trois ordinateurs de l'école sont occupés. Un trio d'adolescentes tentent désespérément de terminer un devoir de sciences et leurs doigts papillonnent sur les claviers. La journée s'écoule lentement, je reste dans mon coin, l'esprit habité par une seule idée : John Smith, en cavale en Amérique, luttant pour garder une longueur d'avance sur les autorités, alors que je suis coincée ici, à Santa Teresa, ce trou paumé où il ne se passe jamais rien. J'ai toujours cru que je quitterais cet endroit le jour de mes dix-huit ans. Mais maintenant que je sais que John Smith est quelque part, traqué, je sais que je dois partir aussi vite que possible pour le rejoindre. La seule question désormais, c'est comment le trouver.

La journée se termine par un cours d'histoire de l'Espagne. La prof fait de longs discours sur le général Franco et la guerre civile des années 1930. Je me déconnecte intérieurement et reprends mes notes sur John Smith, dans mon carnet ; j'y ai consigné tout ce que j'ai appris dans les derniers articles que j'ai lus.

John Smith

A vécu quatre mois à Paradise, dans l'Ohio.

Appréhendé par un policier dans le Tennessee, à bord d'un pick-up, faisait route vers l'ouest

Milieu de la nuit, accompagné de deux autres personnes du même âge.

Où allaient-ils ?

L'une des deux personnes est probablement Sam Goode, originaire de Paradise, d'abord considéré comme otage, et maintenant comme complice.

Qui est la troisième personne ? Une fille aux cheveux noirs. Celle dans mon rêve avait les cheveux noirs. Où est Henri ?

Comment ont-ils pu échapper à deux hélicoptères et à trente-cinq policiers ?

Comment les deux hélicos se sont-ils écrasés ?

Comment entrer en contact avec lui ou les autres ? Message sur Internet ?

Trop dangereux. Existe-t-il un moyen de le faire à l'insu des Mogs ?

Si oui, comment être sûre que les autres le verront ? John est en cavale. Va-t-il sur Internet ? Adelina sait-elle quelque chose que j'ignore ? Puis-je la faire parler sans me démasquer ?

Le stylo reste en suspens au-dessus de la page. Adelina et Internet, mes deux seules sources d'information. Aucune des deux n'a l'air très prometteuse. Mais que puis-je faire d'autre ? Tout le reste me paraît aussi vain qu'escalader une montagne pour envoyer des signaux de fumée depuis le sommet. Mais je ne peux pas m'empêcher de croire que je passe à côté de quelque chose - un élément crucial, visible comme le nez au milieu de la figure.

La prof continue son blabla. Je ferme les yeux pour réfléchir. Neuf Gardanes.

Neuf Cêpanes. Un vaisseau spatial qui nous a amenés sur Terre, caché quelque part jusqu'au jour où il nous ramènera sur Lorien.

Tout ce que je me rappelle, c'est notre atterrissage dans un endroit isolé, au beau milieu d'un orage. Un sortilège a été jeté pour nous protéger des Mogadoriens - il n'a pris effet que quand nous nous sommes dispersés, et ne reste actif que si nous sommes loin les uns des autres. Pourquoi ? On ne peut pas dire qu'un tel sortilège soit la meilleure solution pour nous aider à nous battre et à vaincre les Mogadoriens. Quel intérêt ?

Tandis que je me pose cette question, mon esprit bute sur autre chose, je ferme les paupières et laisse la logique m'emporter.

Nous étions censés nous cacher, mais combien de temps ? Jusqu'à ce que nos Dons se développent et que nous ayons les outils pour combattre, et gagner. De quoi sommes-nous capables, une fois le premier Don révélé ?

La réponse semble trop évidente pour être vraie. Le stylo toujours à la main, j'inscris la seule solution qui me vienne :

Le coffre.

CHAPITRE DIX

Je ne peux plus dormir sans faire de cauchemars. Chaque nuit, le visage de Sarah me hante, une seconde seulement, puis il est englouti par les ténèbres, et je l'entends appeler au secours. J'ai beau chercher de toutes mes forces, impossible de la trouver. Elle appelle, encore et toujours, j'entends la peur dans sa voix, le désespoir et la solitude, mais je ne parviens pas à la rejoindre.

Et puis il y a Henri, son corps tordu et fumant tandis qu'il me dévisage, et qu'il sait que la fin de notre vie ensemble est arrivée. Dans son regard, je ne lis jamais de peur, ni de regret ou de tristesse, plutôt de la fierté, du soulagement et de l'amour. On dirait qu'il m'encourage à continuer, à me battre et à gagner. Puis, à la toute fin, ses yeux s'élargissent comme dans une dernière supplique : « Encore quelques instants. » « Si on est venus ici, à Paradise, ce n'était pas un hasard. »

Je n'ai toujours aucune idée de ce qu'il veut dire. Et ensuite : « Je n'aurais pas voulu rater une seule seconde avec toi, fiston. Même pour tout l'or de ce fichu monde, même pour Lorien. »

C'est là ma malédiction : chaque fois que je rêve d'Henri, je suis forcé de le regarder mourir.
Encore et encore.

Je vois le Lorien d'avant la guerre, avec ses jungles et ses océans, dont j'ai rêvé des centaines de fois. Et moi, enfant courant comme un fou dans les herbes hautes, alors qu'autour de moi on rit, loin d'imaginer les horreurs à venir. Puis c'est la guerre, la destruction, le massacre et le sang. Parfois, comme cette nuit, j'ai des visions distinctes de ce que je crois être l'avenir.

J'ai à peine les yeux fermés que je me sens emporté à toute allure. Et je pénètre dans un paysage que je n'ai jamais vu, et qui pourtant m'est familier.

Je descends en courant un sentier jonché de débris. Du verre brisé. Du plastique carbonisé. Du métal rouillé et tordu. Une puanteur acre me remplit les narines et me fait monter les larmes aux yeux. Des bâtiments en ruine se dressent sur fond de ciel gris. Sur la droite, j'aperçois une rivière sombre et stagnante.

Droit devant, j'entends de l'agitation : des cris et des chocs métalliques sonnent dans l'air étouffant. J'arrive sur un tarmac, près d'une foule en colère entourant un grand vaisseau sur le point de décoller. Je traverse un grillage de barbelés et me retrouve sur la piste.

Le tarmac est délimité par de petits ruisseaux couleur de magma. Des soldats mogadoriens maintiennent la foule à distance, tandis que des nuées d'éclaireurs appréhendent le vaisseau, un globe d'onyx en suspens dans l'air.

La cohue gronde contre les barrières, les soldats frappent en guise de réponse.

Les victimes sont plus petites que les soldats, mais ont la même peau couleur de cendre. Un grondement monte de derrière le vaisseau. La foule se tait et recule, prise de panique ; sur le tarmac, on s'aligne en rangs disciplinés.

C'est alors que quelque chose tombe du ciel voilé. Un vortex obscur engloutit l'attroupement, ne laissant dans son sillage qu'une fumée noire. Je me couvre les oreilles avant que l'objet s'écrase au sol et les vibrations du choc manquent de me renverser. La poussière se dissipe dans un silence total, révélant un vaisseau parfaitement sphérique, d'un blanc laiteux de perle. Une porte ronde coulisse et une créature monstrueuse sort de l'engin - la même que celle qui a tenté de me décapiter, dans le château de roche.

Une bagarre éclate derrière les grillages, et tous essaient désespérément de fuir ce monstre. Il est plus énorme encore que dans mon souvenir, avec des traits ciselés, des muscles saillants et des cheveux ras. Des tatouages lui escaladent les bras, des cicatrices lui ceignent les chevilles et une marque plus atroce encore lui enserre le cou, violette et boursouflée. Un soldat va chercher à bord du vaisseau une canne dorée, au pommeau en forme de marteau, orné d'un œil noir. Lorsque la créature s'en empare, l'œil s'anime, roule vers la droite puis vers la gauche, inspecte les environs, jusqu'au moment où il me trouve.

Sentant ma présence non loin, le Mogadorien scrute la foule. Il plisse les yeux et fait un pas gigantesque dans ma direction en brandissant la canne dorée. L'œil se met à puiser.

Au même moment, quelqu'un interpelle violemment le Mogadorien en secouant le grillage. La créature se tourne vers lui et pointe le sceptre dans sa direction. L'œil rougeoit et l'homme est instantanément réduit en lambeaux, déchiqueté dans les barbelés. Dans la panique générale, tout le monde se débat pour fuir.

Le Mogadorien se concentre de nouveau sur moi et me vise de son bâton. J'ai brusquement l'impression de tomber. Un grand vide me retourne l'estomac et je suis sur le point de vomir. Ce que je vois autour de son cou est tellement obsédant et dérangeant que je me réveille en sursaut, comme frappé par un éclair bleu.

L'aube pointe par la fenêtre, baignant la petite pièce d'une lumière crue. Je distingue peu à peu les formes qui m'entourent. Je suis hors d'haleine et en nage.

Et pourtant je suis bien là, la douleur et la confusion qui m'étreignent le cœur sont la preuve que je suis vivant et non plus dans ce lieu ignoble où on pulvérise les hommes contre des barbelés.

Aux abords d'une zone protégée, à quelques kilomètres de Lake George, nous avons trouvé une maison abandonnée, le genre qu'aurait adoré Henri : isolée, petite et calme, sans personnalité. Elle n'a pas d'étage, l'extérieur est peint en vert-jaune et l'intérieur dans un camaïeu de beige, avec de la moquette marron au sol.

Notre grande chance, c'est que l'eau n'ait pas été coupée. À en juger par l'épaisse poussière qui envahit l'air, il est clair que personne n'a plus vécu ici depuis bien longtemps.

Je roule sur le côté et contemple le téléphone posé près de ma tête. Après les visions que je viens d'avoir, la seule qui pourrait me reconforter, c'est Sarah ; je ne l'ai pas vue depuis deux semaines. Je me remémore le jour où elle est rentrée du Colorado : on s'était enlacés, dans ma chambre. Si je ne devais garder qu'un seul souvenir avec elle, je choiserais celui-là. Je ferme les yeux pour imaginer ce qu'elle est en train de faire, en ce moment même, ce qu'elle porte, à qui elle parle. Ils ont dit aux infos que chacun des six secteurs scolaires autour de Paradise avait accueilli une partie des élèves déplacés, jusqu'à la reconstruction du lycée. Je me demande où Sarah s'est retrouvée, et si elle prend toujours des photos.

J'attrape mon portable ; il a une carte prépayée et est enregistré sous le nom de Jules Sesar. Henri et son sens de l'humour. Je le rallume, pour la première fois depuis des jours. Tout ce que j'ai à faire pour entendre sa voix, c'est composer son numéro. C'est aussi simple que ça. Je tape les chiffres un à un, jusqu'à l'avant-dernier. J'inspire profondément, puis éteins le téléphone et referme rageusement le clapet. Je sais que je ne peux pas taper le dernier. Je crains pour la sécurité de Sarah, pour sa vie - pour la nôtre, aussi - et c'est ce qui m'arrête.

Dans le salon, Sam a réussi à capter CNN grâce à l'un des ordinateurs portables d'Henri, qu'il a

posé sur ses genoux. Heureusement, la carte Wifi fonctionne toujours, quel que soit le pseudonyme sous lequel il l'a enregistrée. Sam griffonne fébrilement sur un bloc-notes. Il s'est écoulé trois jours depuis l'incident du Tennessee, mais nous ne sommes arrivés en Floride qu'hier soir, après être grimpés dans trois semi-remorques successifs - dont l'un nous a détournés de trois cents kilomètres - avant de sauter dans un train qui nous a amenés ici. Sans l'aide de nos Dons - notre rapidité à la course, et l'invisibilité de Six -, nous n'y serions jamais arrivés.

Notre but, c'est de faire profil bas, le temps que les médias se calment. Nous allons nous ressaisir et commencer l'entraînement en évitant à tout prix une nouvelle mésaventure de ce genre. Première priorité : trouver une voiture.

Deuxième priorité : décider de ce qu'on fera ensuite. Aucun de nous n'en sait vraiment rien. Une fois de plus, je sens la profondeur du vide créé par l'absence d'Henri.

— Où est Six ?

— Dehors, à faire des longueurs, je crois bien, m'informe Sam.

Le seul truc sympa, dans cette maison, c'est la piscine à l'arrière, que Six s'est empressée de remplir en déclenchant un gros orage juste au-dessus.

— J'aurais cru que tu ne voudrais pas la rater en maillot de bain, dis-je pour le taquiner.

Il vire à l'écarlate.

— La ferme, vieux. Je voulais jeter un œil aux infos. Être productif, un peu, tu vois.

— Du nouveau ?

— À part le fait que je sois désormais considéré comme complice, et que la récompense pour ma tête soit passée à un demi-million de dollars ?

— Oh, arrête. Je sais que tu adores ça.

— Ouais, c'est assez cool, admet-il avec un large sourire. Sinon, rien de nouveau. Je ne sais pas comment faisait Henri pour rester au courant de tout. Il y a littéralement des milliers d'articles par jour.

— Henri ne dormait jamais.

— Et toi, tu ne veux pas aller voir Six en maillot ? demande-t-il en se concentrant de nouveau sur l'écran.

Je suis surpris par l'absence totale de sarcasme dans sa voix. Il sait ce que je ressens pour Sarah, et je sais ce que lui ressent pour Six.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— C'est cette manière que tu as de la regarder.

Il clique sur un lien à propos d'un accident d'avion au Kenya. Un seul survivant.

— Et comment je la regarde, Sam ?

— Laisse tomber.

Le survivant est une vieille femme. Pas l'une d'entre nous, à coup sûr.

— Les Lorics tombent amoureux pour la vie, vieux. Et j'aime Sarah. Tu le sais.

Sam me jette un œil par-dessus l'écran du portable.

— Je sais, oui. C'est juste que... comment dire... Tu es le genre de gars qui la ferait craquer, pas un pauvre fanatique des maths, obsédé par les aliens et l'espace. Je ne vois vraiment pas comment elle pourrait en pincer pour quelqu'un comme moi.

— Tu déchires, Sam. N'oublie jamais ça.

Je me dirige vers la porte vitrée qui mène à la piscine. Au-delà s'étend un jardin envahi par la végétation et délimité par un mur en brique, pour tenir les curieux à distance. Le premier voisin habite à cinq cents mètres. La ville la plus proche est à dix minutes en voiture;

Six file dans l'eau, frôle la surface comme un insecte amphibie et, à côté d'elle, deux fois plus rapide, j'aperçois une sorte d'ornithorynque à longs poils blancs et barbichette - je n'ai aucune idée de l'animal que Bernie Kosar a choisi.

Six sent ma présence, s'arrête au bord et se hisse sur les coudes. BK saute hors de l'eau et reprend sa forme de beagle pour s'ébrouer, me trempant au passage des pieds à la tête. Le contact est rafraîchissant, et je me réjouis d'être de retour dans le Sud.

— Tu n'as pas intérêt à tuer mon chien, je te préviens.

Je me surprends à fixer ses épaules parfaites et sa nuque fine. Peut-être Sam a-t-il raison : peut-être que je la regarde de la même manière que lui. Plus que jamais, j'ai envie de filer dans ma chambre et d'appeler Sarah pour entendre sa voix.

— C'est plutôt lui qui est en train de me tuer. À le voir nager comme ça, on dirait bien que le petit gars est totalement rétabli. En parlant de ça, comment va ta tête ?

— Ça fait toujours mal.

Je me passe la main sur le crâne.

— Mais ça va aller. Je suis prêt à reprendre l'entraînement aujourd'hui, si c'est le sens de ta question.

— Parfait. Je commence à avoir des fourmis partout. Ça fait une éternité que je ne me suis pas entraînée avec quelqu'un.

— Tu es sûre de vouloir t'y remettre avec moi ? Tu as conscience que tu vas probablement te blesser ?

Elle éclate de rire et crache un jet d'eau dans ma direction.

— Oh, je vois, on a commencé, alors, je réplique.

Je visualise la surface de la piscine et propulse une grosse rafale d'air dessus.

L'eau jaillit vers son visage et elle plonge pour ne pas être éclaboussée. Lorsqu'elle ressort, c'est sur la crête d'une immense vague qui vide la moitié du bassin et se précipite vers moi. Avant que j'aie pu réagir, elle bondit de côté, mais la vague me fonce toujours droit dessus et m'envoie valser contre

le mur arrière de la maison.

J'entends le rire de Six. L'eau réintègre la piscine, et je me démène pour l'y faire tomber elle aussi. Elle dévie ma télékinésie et je me retrouve suspendu en l'air, tête en bas, à battre des jambes sans aucun effet.

— Bon sang, qu'est-ce que vous fabriquez ?

Sam se tient à la porte coulissante.

— Hum. Six faisait sa crâneuse, alors j'ai décidé de la remettre à sa place. Ça ne se voit pas ?

Je reste les pieds en l'air, à flotter à un mètre au-dessus du milieu de la piscine.

Je sens l'emprise de Six autour de ma cheville droite, et la sensation est la même que si elle me tenait littéralement dans le creux de sa main.

— Ça crève les yeux. Tu lui as donné une bonne leçon, ironise Sam.

— J'allais passer à l'action, tu vois. J'attendais le meilleur moment.

— Qu'est-ce que tu en dis, Sam ? demande Six. Est-ce que je lui fais boire la tasse ?

Un sourire illumine le visage de Sam.

— Fonce.

— Hé !

J'ai à peine le temps de protester que Six me lâche la cheville et que je plonge tête la première dans l'eau. Lorsque je refais surface, ils sont tous les deux en train de rire comme des hystériques. Je m'extirpe de la piscine, ôte ma chemise et la fais claquer sur le ciment pour l'essorer.

— C'était seulement le premier round. Tu m'as pris au dépourvu. Attends un peu.

— Où est passé le rebelle ? demande Sam. Je croyais que tu avais le tempérament assorti à ta boule à zéro ?

— C'est de la pure stratégie. Je donne à Six un faux sentiment de sécurité, et au moment où elle se sentira à l'aise, je vais lui couper l'herbe sous le pied.

— Ouais, c'est ça, commente Sam, avant d'ajouter : Bon sang, ce que j'aimerais avoir des Dons !

Six se plante entre nous, dans son super maillot une pièce noir. Elle rit toujours, et l'eau ruisselle le long de ses bras et de ses jambes tandis qu'elle se penche sur le côté pour essorer ses cheveux. Sur sa cuisse gauche, la cicatrice est toujours décolorée, mais beaucoup moins violacée qu'il y a une semaine. D'un mouvement de tête, elle fait voler sa chevelure par-dessus son épaule. Sam et moi la contemplons, fascinés.

— Alors, entraînement cet après-midi, ça te va ? demande Six. Ou bien est-ce que tu crains toujours que je me blesse ?

Je gonfle les joues et expire lentement.

— Peut-être que je vais t'épargner un peu, au début. Je veux dire, ta cicatrice est encore toute fraîche. Mais ouais, je suis partant.

— Sam, tu en es aussi ?

— Vous voulez que je m'entraîne également ? Sérieusement ?

— Bien sûr. Tu fais partie des nôtres, maintenant, réplique Six.

Il hoche la tête en se frottant les mains.

— Tu parles, que j'en suis !

Il sourit comme un gamin le matin de Noël.

— Enfin je vous prévient, si vous vous servez de moi comme cible, je rentre chez moi.

Nous nous y mettons à deux heures, mais en voyant le ciel chargé, je crains que nous ne disposions pas de beaucoup de temps. Vêtu d'un short de sport et d'un T-shirt trop grand, Sam fait de petites foulées sur place. Il a une silhouette plutôt frêle, cependant, si le cœur et la détermination pouvaient se convertir en force physique, il serait de taille à écraser le Mogadorien que j'ai vu à bord du vaisseau.

Pour commencer, Six nous montre les techniques de combat qu'elle a apprises, et elle en sait beaucoup plus que moi. Lorsqu'elle assène un coup de pied ou un uppercut, ou bien qu'elle esquive une attaque par un salto arrière, son corps se déplace avec la fluidité et la précision d'une machine. Elle nous enseigne comment répliquer, et nous révèle les secrets de la dextérité et de la coordination, en nous faisant répéter les mêmes enchaînements jusqu'à ce qu'ils nous viennent instinctivement.

Sam est à fond, même quand Six l'envoie bouler en arrière ou voler à dix mètres de là, d'une raiale. Elle m'en fait subir autant, et bien que j'essaie d'en rire comme si c'était un jeu, j'ai beau batailler comme un fou, elle me met quand même une raclée. Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu apprendre tout ça seule.

Quand je me retrouve pour la deuxième fois la bouche pleine d'herbe et de terre, je mesure l'ampleur de ce qu'elle a à m'enseigner.

Une demi-heure plus tard, la pluie se met à tomber. D'abord un petit crachin, mais bientôt le ciel s'ouvre et nous devons battre en retraite à l'intérieur. Sam fait les cent pas dans la maison, en envoyant des coups de pied et de poing à des ennemis imaginaires. Je m'assieds dans le fauteuil, mon pendentif bleu serré dans ma paume, et je reste là des heures à regarder par la fenêtre, en me disant que les deux derniers orages auxquels j'ai assisté ont été déclenchés par la seule force de Six.

En me retournant, je constate qu'elle est profondément endormie dans un coin de la pièce, lovée autour de Bernie Kosar, qu'elle tient entre ses bras comme un oreiller. Elle dort toujours dans cette position, roulée en boule sur le côté, et ses traits perdent toute dureté.

La plante de ses pieds est tournée vers moi et je me sers de la télékinésie pour la chatouiller doucement. Elle bouge les orteils comme pour chasser une mouche importune. Je recommence, et elle secoue le pied un peu plus fort. J'attends quelques secondes puis, aussi doucement que possible, je remonte sur toute la longueur, depuis le talon jusqu'au pouce. Six replie la jambe et envoie un coup de pied dans l'air, qui m'éjecte de mon fauteuil. J'atterris contre le mur le plus proche, où je laisse un trou qui révèle les fils électriques et les montants en bois.

Sam déboule dans la pièce et, d'un bond, se place en parfaite position de combat.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui est là ? hurle-t-il.

Je me relève en me frottant le coude.

— Pauvre type, lance Six en se redressant.

Sam nous dévisage tour à tour.

— Vous êtes ridicules, lance-t-il en se repliant de nouveau dans la cuisine.

Votre petit jeu de séduction m'a fichu une peur bleue.

— A moi aussi, ça m'a fichu une sacrée trouille !

Je ne relève pas son commentaire sur la séduction. De toute manière, il est déjà sorti et ne m'entend pas. Est-ce qu'il dit vrai ? Est-ce que je suis en train de flirter ?

Est-ce que c'est ce que Sarah dirait ?

Six bâille en étirant les bras.

— Il pleut toujours ?

— Oui, mais regarde le bon côté des choses : ce temps pourri t'évite quelques bleus supplémentaires.

— Ton petit numéro de gros dur commence à devenir lassant, Johnny. Et n'oublie pas ce que je peux faire avec la météo.

— Je ne risque pas d'oublier.

J'essaie de changer de sujet. Je déteste l'idée d'être en train de draguer une autre fille.

— Hé, il y a un truc que je voulais te demander : qui c'est, le visage qui apparaît dans les nuages ? Chaque fois que tu déclenches un orage, je vois cette tête effrayante.

Elle se gratte la plante du pied droit.

— Je ne suis pas certaine, mais depuis que je sais manier les éléments, c'est toujours le même visage qui surgit. Je présume qu'il est Loric.

— Ouais, sans doute. Je me disais que c'était peut-être un ex complètement fou dont tu ne t'étais pas encore remise.

— C'est vrai que j'ai un faible pour les vieillards de quatre-vingt-dix ans. Tu me connais tellement bien, John.

Je hausse les épaules et nous sourions tous les deux.

Le soir, c'est moi qui fais à dîner, sur le barbecue rouillé abandonné dans le patio, à l'arrière de la maison. Disons que j'essaie de cuisiner. Grâce aux cours d'économie domestique que je suivais avec Sarah, à Paradise, je suis le seul censé savoir préparer ce qui ressemble à un repas. Au menu ce soir : blancs de poulet, pommes de terre et pizza pepperoni surgelée.

Nous nous installons en triangle sur le tapis du salon. Sous la couverture dont elle s'est enveloppée, Six porte un débardeur noir ; son pendentif est bien en vue.

Il me renvoie à la vision que j'ai eue. J'aspire à un dîner normal, autour d'une table, et à une nuit de sommeil qui ne soit pas hantée par mon passé Loric. Est-ce que c'était ainsi, sur Lorien, avant notre départ ?

— Tu penses beaucoup à tes parents ? je demande à Six. Sur Lorien, je veux dire.

— Plus vraiment, maintenant. Je ne peux même plus te dire à quoi ils ressemblaient. Mais je me rappelle ce que je ressentais, en leur présence. Et ça, j'y pense souvent. Et toi ?

Je me sers une part de pizza carbonisée. Et je note mentalement : ne jamais faire cuire une pizza surgelée au barbecue.

— Je les vois beaucoup, en rêve. C'est génial, et en même temps, ça me déchire. Ça me rappelle qu'ils sont morts.

La couverture glisse de la tête de Six et lui tombe sur les épaules.

— Et toi, Sam ? Est-ce que tes parents te manquent ?

Il ouvre la bouche, puis se ravise. Je sais qu'il se demande s'il doit avouer à Six qu'il croit que son père a été enlevé par des extraterrestres alors qu'il sortait acheter du pain et du lait. Il finit par répondre.

— Ils me manquent tous les deux, mon père comme ma mère, mais je sais que je suis plus à ma place avec vous, ici. Sachant tout ce que j'ai appris, je ne pense pas que je pourrais rester sagement chez moi.

— Tu en sais trop.

Je me sens coupable de lui faire ingurgiter mon affreux repas, par terre, dans une maison abandonnée, alors qu'il pourrait être en train de se régaler de la cuisine de sa mère, assis à la table de la salle à manger.

— Sam, je suis désolée que tu sois mêlé à tout ça, ajoute Six. C'est quand même chouette de t'avoir avec nous.

Il rougit.

— Je ne sais pas comment l'exprimer, mais je commence à me sentir bizarrement lié à toute cette situation. Je peux vous demander quelque chose ? A quelle distance de la Terre se situe Mogadore ?

Je repense au jour où Henri a soufflé sur les sept globes de verre, les animant subitement. Nous avions sous les yeux une réplique de notre système solaire.

— Beaucoup plus près que Lorient. Pourquoi ?

— Combien de temps il faudrait, pour y aller ? demande-t-il en se levant.

— Quelques mois, je dirais, répond Six. Ça dépend du type de vaisseau et du carburant utilisé.

Sam se met à décrire des cercles dans la pièce.

— Je pense que le gouvernement américain a forcément quelque part un vaisseau qui peut parcourir cette distance. Je suis sûr que c'est un prototype et que c'est top secret, camouflé sous une montagne elle-même ensevelie sous une autre montagne, mais je réfléchissais à ce qui se passerait si on ne réussissait pas à trouver votre vaisseau et qu'il fallait poursuivre le combat sur leur terrain - aller sur Mogadore. Il faut qu'on ait un plan B, pas vrai ?

— Tu m'étonnes. Rappelle-moi quel est le plan A, déjà ?

Je ne peux imaginer combattre tous les Mogadoriens sur leur propre planète.

— On récupère mon coffre, suggère Six en relevant la couverture par-dessus sa tête.

— Et ensuite ?

— On s'entraîne ?

— Et ?

— On part à la recherche des autres, je suppose.

— On passe encore notre temps à courir, quoi. Je suis sûr qu'Henri et Katarina auraient des projets plus constructifs. Comme trouver le moyen de tuer certains ennemis. Tu sais ce qu'est une piken ?

— Ce sont ces énormes bêtes qui ont ravagé le lycée, répond Six.

— Et un kraul ?

— Les animaux plus petits qui nous ont attaqués, dans le gymnase. Pourquoi ?

— Dans le rêve que j'ai fait, en Caroline du Nord, quand Sam et toi m'avez entendu parler

mogadorien, ces deux noms étaient mentionnés, mais je ne les avais jamais entendus. Henri et moi, on les appelait simplement "les bêtes". J'ai fait un autre rêve, avant ça, j'ajoute après une pause.

— Peut-être que ce ne sont pas des rêves, objecte Six. Tu as peut-être des visions.

Je hoche la tête.

— Difficile de faire la différence, à ce stade. Ce que je veux dire, c'est que ces deux rêves ressemblaient aux flashes que j'ai eus de Lorien, sauf que je n'y étais pas. Henri m'a dit un jour que si j'avais des visions, c'est qu'elles comportaient une signification particulière, pour moi. Et ça s'est toujours vérifié - auparavant, je voyais toujours des événements qui s'étaient déjà produits. Mais je crois que ce dont j'ai été témoin ce matin... je ne sais pas. J'avais l'impression de le voir en temps réel.

— Mortel, commente Sam. Tu es comme une sorte de télé.

Six froisse sa serviette en papier et la lance au-dessus de sa tête. Sans y réfléchir, je l'enflamme et elle s'évapore en fumée avant même de toucher le sol.

— Ce n'est pas impossible, John, fait remarquer Six. Certains Lorics avaient ce don. Du moins, c'est ce que disait Katarina.

— Je crois que j'étais sur Mogadore - qui, au passage, est un lieu aussi répugnant que je l'avais toujours imaginé. L'air était tellement chargé que j'en avais les yeux qui piquaient. Tout était gris et désolé. Mais comment suis-je arrivé là ?

Et comment cet énorme type parvenait-il à sentir ma présence ?

— Énorme comment ? demande Sam.

— Deux fois plus gros que les soldats qu'il y avait là-bas : six mètres de haut, peut-être même plus, et beaucoup plus intelligent et puissant. C'était évident, rien qu'à le regarder. Ce qui est sûr, c'est que c'était une sorte de chef. C'était la deuxième fois que je le voyais. La première, j'assistais au rapport que lui faisait un de ses sbires, ils ne parlaient que de nous et de ce qui s'était passé au lycée. La deuxième fois, il s'apprêtait à embarquer à bord d'un vaisseau ; et avant qu'il monte, l'un des autres est venu lui apporter un objet. D'abord je ne comprenais pas ce que c'était, mais juste avant que la porte de l'engin se referme, il l'a pointé vers moi pour s'assurer que je voyais bien de quoi il s'agissait.

— Et alors ? demande Sam.

Je secoue la tête, roule ma serviette en boule et la fais brûler dans la paume de ma main. Par la porte de derrière, j'aperçois le soleil couchant, une flambée orange et rose vif qui me rappelle les ciels de Floride qu'Henri et moi contemplions, depuis notre véranda sur pilotis. J'aimerais tant qu'il soit là en ce moment, pour m'aider à comprendre le sens de tout ça.

— John ? C'était quoi, cet objet ? demande Six à son tour.

J'enferme mon pendentif dans ma main.

— Ça. Des pendentifs. Trois, pour être exact. Les Mogadoriens ont dû les leur arracher après les avoir tués. Et ce gars gigantesque, leur chef ou je ne sais quoi, il se les est mis autour du cou comme des médailles olympiques, et il est resté planté là, juste le temps que je les voie bien. Ils brillaient tous d'un éclat bleu vif et, quand je me suis réveillé, le mien aussi.

— Est-ce que tu es en train de dire que c'était une prémonition ? Que tu as vu ton avenir ? Ou bien

est-ce que ça peut être un cauchemar bizarre, dû au stress, par exemple ?

Je secoue la tête.

— Je pense que Six a raison, et que ce sont des visions. Et je crois que ça se passe en ce moment même. Mais ce qui me fait le plus peur, c'est que ce type est monté à bord d'un vaisseau, et qu'il y a de fortes chances pour que sa destination soit la Terre. Et si Six dit vrai à propos de la distance qui nous sépare de Mogadore, il ne devrait pas tarder à se poser ici.

CHAPITRE ONZE

Tout ce que je me rappelle de notre arrivée à Santa Teresa, ce sont des bribes d'un voyage dont j'ai cru que jamais il ne prendrait fin. Je me rappelle mon estomac vide et mes pieds endoloris, et cette fatigue harassante, la plupart du temps, je revois Adelina mendiant quelques pièces de monnaie, ou de la nourriture. Je me rappelle le mal de mer, et les vomissements, et aussi les regards dégoûtés des passants, je me rappelle chaque fois que nous avons changé de noms. Et aussi que, tout encombrant qu'il était, Adelina refusait obstinément de se séparer de mon coffre, même dans la misère la plus extrême.

Le jour où nous avons frappé à la porte du couvent, quand sœur Lucia est venue nous ouvrir, Adelina l'avait posé entre ses pieds. Je sais qu'elle l'a caché dans un recoin obscur, quelque part dans l'orphelinat. Je l'ai cherché en vain pendant des jours, mais je n'ai pas abandonné.

Le dimanche, une semaine après l'arrivée d'Ella, pendant la messe, nous sommes assises toutes les deux au dernier rang. C'est une première pour elle, et elle est à peu près aussi captivée que moi, c'est-à-dire pas du tout. À part pendant les cours, elle ne m'a pratiquement plus quittée depuis que je l'ai aidée à faire son lit. Nous allons à l'école et en revenons ensemble, prenons le petit déjeuner et le dîner ensemble, récitons nos prières du soir ensemble, je me suis beaucoup attachée à elle et, à voir comme elle me suit partout, j'ai l'impression que c'est réciproque.

Le père Marco psalmodie depuis trois bons quarts d'heure et je finis par fermer les yeux pour penser à la grotte - je me demande si je devrais y emmener Ella avec moi, aujourd'hui. Cela soulève plusieurs problèmes. Tout d'abord, il n'y a pas du tout de lumière, à l'intérieur, et elle ne pourra pas voir dans le noir comme moi. Ensuite, la neige n'a toujours pas fondu, et je ne suis pas certaine qu'elle pourra marcher, dans ces conditions. Mais surtout, ce que je redoute en l'emmenant là-bas, c'est de la mettre en danger. Les Mogadoriens pourraient débarquer à n'importe quel moment, et Ella serait sans défense. Pourtant, en dépit de ces menaces et de ces obstacles, j'ai hâte de l'emmener là-bas. Je veux lui montrer mes tableaux.

Mardi dernier, quelques minutes avant de partir pour l'école, j'ai trouvé Ella penchée sur son lit. En terminant mon biscuit de petit déjeuner, j'ai regardé pardessus son épaule, pour voir ce qu'elle griffonnait avec autant d'ardeur : c'était un dessin représentant à la perfection notre dortoir. Les détails, la précision technique de chaque fissure du mur, sa capacité à capter le moindre rayon de soleil matinal fusant par la fenêtre, tout était sidérant. On aurait cru contempler une photo en noir et blanc.

— Ella !

Je me suis presque étouffée avec mon biscuit.

Elle a retourné le papier à la hâte et l'a caché sous son livre, de ses minuscules mains tachées. Elle savait que c'était moi, pourtant elle ne s'est pas retournée.

— Où as-tu appris à faire ça ? ai-je murmuré. Qui t'a enseigné à dessiner si bien ?

— Mon père, a-t-elle chuchoté. C'était un artiste. Ma mère aussi.

Je me suis assise sur son lit.

— Et moi qui croyais être bon peintre.

— Mon père était un peintre extraordinaire, a-t-elle ajouté d'un ton neutre.

Avant que j'aie pu l'interroger davantage, nous avons été interrompues par sœur Carmela, qui nous a chassées de la pièce.

Ce soir-là, j'ai découvert le dessin d'Ella sous mon oreiller. C'est le plus beau cadeau qu'on m'ait fait.

Tandis que la messe se poursuit, je me dis qu'elle pourrait peut-être m'aider, dans mes fresques. Je devrais pouvoir dénicher une lampe torche ou une lanterne quelque part. Et c'est alors que des petits gloussements à côté de moi viennent interrompre mes pensées.

J'ouvre les paupières et me tourne vers la petite. Elle a trouvé une chenille noire et rouge, qui est en train d'escalader son bras. Je porte l'index à mes lèvres pour lui indiquer de se taire. Elle obéit pendant quelques secondes, puis la chenille se remet à grimper et Ella, à glousser. Elle vire au rouge en se retenant, mais c'est encore pire : bientôt elle ne peut plus s'en empêcher, et un éclat de rire traverse la nef. Toutes les têtes pivotent d'un seul coup vers nous, et le père Marco interrompt son sermon au milieu d'une phrase.

J'attrape la chenille, me redresse sur mon banc et affronte sans ciller les regards noirs. Le rire d'Ella se tait brusquement. Lentement, les têtes se retournent et le prêtre reprend son discours, visiblement contrarié d'avoir perdu le fil.

Je reste là, la chenille enfermée dans ma paume. Elle se tortille pour se libérer.

Au bout d'une minute j'ouvre le poing et de peur, le petit animal se recroqueville en boule. Ella hausse les sourcils et me tend ses mains en coupe. J'y dépose la chenille et la petite reste tranquillement assise, à la contempler.

Je scrute le premier rang. Je ne suis pas surprise de voir sœur Dora me lancer des regards sévères. Avant de se concentrer de nouveau sur le père Marco, elle hoche la tête d'un air éloquent.

Je me penche vers Ella et lui chuchote à l'oreille :

— Quand la prière sera terminée, il faudra sortir aussi vite que possible, en évitant sœur Dora.

Juste avant la messe, j'ai coiffé Ella et je lui ai fait une tresse serrée ; et alors qu'elle me dévisage de ses grands yeux marron, on dirait que la lourde natte lui tire la tête en arrière.

— Est-ce que je vais avoir des problèmes ? demande-t-elle.

— Ça devrait aller. Mais juste au cas où, on sortira à toute allure, avant que sœur Dora nous mette la main dessus. Compris ?

— Compris.

Malheureusement, nous nous faisons prendre de vitesse. Quelques minutes avant la fin, sœur Dora se lève et se dirige d'un air désinvolte vers le fond, pour patienter tranquillement à côté de la porte. Lorsque je rouvre les yeux à la fin de la dernière prière et qu'on se signe tous, elle me pose la main sur l'épaule.

— Suis-moi, je te prie, dit-elle en se penchant pour attraper Ella par le poignet.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Sœur Dora tire Ella vers elle.

— Cela ne te regarde pas, Marina.

— Marina, supplie Ella.

Et alors qu'on l'entraîne, elle me lance des regards apeurés. Prise de panique, je me précipite à l'avant, où Adelina discute avec une habitante de la ville, et je les interromps.

— Sœur Dora vient d'emmener Ella. Tu dois l'en empêcher, Adelina !

Elle me dévisage d'un air incrédule.

— Il n'en est pas question. Et c'est sœur Adelina. Si tu veux bien m'excuser, Marina, j'étais en pleine conversation.

Abasourdie, je secoue la tête. Mes yeux se remplissent de larmes. Adelina ne se rappelle pas ce que c'est, de demander de l'aide et de ne pas en recevoir.

Je fais demi-tour, sors de l'église en courant et monte quatre à quatre l'escalier en colimaçon menant aux bureaux. À gauche, au bout du couloir, la seule porte fermée est celle du bureau de sœur Lucia, je cours dans cette direction, sans trop savoir quoi faire. Faut-il frapper ? L'enfoncer d'un coup de pied ? Alors que j'arrive presque à hauteur du bureau, j'entends le claquement de la fessée, immédiatement suivi d'un cri. Je suis pétrifiée. Ella pleure de l'autre côté du mur, et une seconde plus tard, la porte s'ouvre sur sœur Dora.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? aboie-t-elle.

— Je suis venue voir sœur Lucia.

— Elle n'est pas là, et tu es attendue en cuisine. File immédiatement, ordonne-t-elle en me faisant signe de rebrousser chemin. D'ailleurs j'y vais moi-même.

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Marina, ce ne sont pas tes affaires.

Elle m'attrape par l'épaule, me fait pivoter et me pousse dans le dos.

— Ouste ! ordonne-t-elle.

Alors que je m'éloigne du bureau, je déteste ce sentiment de peur qui m'envahit chaque fois que je me retrouve face à une confrontation. C'est comme cela depuis toujours - avec les sœurs, avec Gabriela Garcia, avec Bonita, sur le ponton. Toujours ce même sentiment, cette même nervosité qui se mue rapidement en effroi et me fait fuir.

— Plus vite ! aboie sœur Dora en me suivant dans l'escalier, vers la cuisine où les préparatifs d'El Festin m'attendent.

— Il faut que j'aille aux toilettes.

C'est un mensonge, mais je veux m'assurer qu'Ella va bien.

— Très bien. Mais tu as intérêt à faire vite. Je te surveille.

— Oui.

Je tourne au coin et attends trente secondes, pour être bien certaine qu'elle est partie. Et alors je reviens sur mes pas en courant, je remonte l'escalier puis fonce dans le couloir. La porte du bureau est légèrement entrouverte, et j'entre. Il fait sombre, à l'intérieur. Une couche de poussière recouvre les étagères alignées sur les murs et chargées de livres anciens. Le peu de lumière filtre à travers un vitrail sale.

— Ella ?

Je me dis qu'elle se cache peut-être. Pas de réponse, je ressors et vérifie tour à tour chacune des

pièces donnant sur le couloir ; toutes sont vides. Tout le long, je l'appelle. À l'autre bout se trouvent les dortoirs des sœurs. Là non plus, aucune trace d'elle. Je redescends l'escalier. La foule est déjà dans la cafétéria. Je cherche Ella partout : dans l'église, dans les deux dortoirs, dans la salle informatique, jusque dans la réserve. Le temps de faire le tour, il s'est écoulé une demi-heure et je sais que j'aurai des problèmes si je me rends au réfectoire.

Alors je me débarrasse à la hâte de mes habits du dimanche, attrape mon manteau et la couverture de mon lit, et me précipite dehors. Je quitte la ville en avançant péniblement dans la neige, incapable de me sortir de l'esprit le bruit de la fessée et le cri d'Ella. Et aussi de pardonner à Adelina de s'être montrée si méprisante. Tout mon corps est tendu comme un arc ; je concentre mon énergie sur un amas de gros rochers au bord du chemin et, par télékinésie, je les envoie s'écraser contre la montagne. C'est un très bon moyen de se défouler. La neige a durci en surface pour devenir une fine couche de glace qui craque sous les pieds, mais qui n'empêche pas les rochers de dévaler la pente. Je suis tellement en colère que je pourrais les laisser rouler jusqu'en bas. Je les immobilise avant malgré tout. Ce n'est pas à la ville que j'en veux ; seulement à son couvent, ou plutôt à celles qui y vivent.

Je passe le dos de chameau : plus que cinq cents mètres. Le soleil me réchauffe le visage : il est haut dans le ciel, vers l'est, ce qui signifie que j'ai encore au moins cinq heures devant moi avant de devoir rentrer. Cela fait une éternité que je n'ai pas eu autant de temps libre ; et avec ce soleil et cet air vivifiant qui me consolent de mon humeur maussade, je me moque d'avoir des ennuis au retour. Je me retourne pour vérifier l'efficacité de ma couverture-balai, et je constate avec effroi qu'elle n'est d'aucune utilité, aujourd'hui, sur la neige verglacée.

Quoi qu'il en soit, je progresse jusqu'au buisson rond saillant et je me précipite vers la grotte, sans remarquer ce qui aurait immédiatement dû attirer mon attention : devant, la neige a été piétinée et repoussée. Ce n'est qu'en arrivant à l'entrée que je constate qu'il y a un gros problème.

En provenance du sud, une unique paire de bottes deux fois plus grandes que les miennes a laissé une piste bien nette, en pointillés à flanc de montagne, qui relie en ligne droite la ville à la grotte. Elles ont ensuite l'air d'avoir tourné autour de l'ouverture. Je suis dans tous mes états, et je sais qu'il y a quelque chose qui m'échappe. Et c'est alors que je comprends : les empreintes - elles mènent à la grotte, mais n'en ressortent pas.

Qui que soit l'intrus, il est toujours à l'intérieur.

CHAPITRE DOUZE

— Ils sont là ! je me dis.

Après toutes ces années, les Mogadoriens ont fini par me retrouver !

Je fais volte-face si précipitamment que je m'écroule dans la neige. Je m'éloigne de la grotte en rampant, les pieds emmêlés dans la couverture. Mes yeux se remplissent de larmes ; mon cœur tambourine. Je réussis à me relever et file aussi rapidement que mes jambes me le permettent. Sans même me retourner pour voir si je suis suivie, je parcours en sens inverse le chemin que je viens de prendre, et je cours si vite que je remarque à peine où je pose les pieds.

Derrière moi, les arbres deviennent flous, tout comme les nuages au-dessus de ma tête. Je sens la cape flotter dans mon dos, claquer au vent comme celle d'un superhéros, je trébuche et me retrouve par terre, mais je bondis sur mes pieds et repars de plus belle, enjambe le dos de chameau d'un bond, et tombe une nouvelle fois à l'atterrissage. J'arrive enfin aux bouleaux et fonce ventre à terre jusqu'au couvent. À l'aller, il m'a fallu vingt-cinq minutes de marche pour atteindre la grotte ; le retour m'en a pris à peine cinq. Tout comme la capacité à respirer sous l'eau, le Don de super-vitesse se présente à moi au moment où j'en ai besoin.

Je détache la couverture de mon cou et franchis la porte à double battant ; le brouhaha du déjeuner me parvient du réfectoire. Je grimpe quatre à quatre l'escalier en colimaçon et descends le couloir étroit, car je sais que c'est le tour d'Adelina de prendre son dimanche. J'entre dans la salle ouverte qui sert de dortoir aux soeurs. Adelina est royalement assise sur l'une des deux chaises hautes, Bible en main. Elle la referme en me voyant approcher.

— Pourquoi n'es-tu pas au déjeuner ? lance-t-elle.

— Je pense qu'ils sont là, j'annonce, hors d'haleine et les mains tremblantes, je me courbe en deux et prend appui sur mes genoux.

— Qui ?

— Tu le sais très bien ! je hurle.

Puis, les dents serrées :

— Les Mogadoriens.

Elle plisse les yeux, incrédule.

— Où ?

— Je suis allée à la grotte...

— Quelle grotte ?

— On s'en fiche, de quelle grotte ! Il y avait des traces de bottes, devant, des traces énormes...

— Doucement, Marina. Des traces de bottes devant une grotte ?

— Oui.

Elle sourit d'un air narquois, et je comprends instantanément que j'ai eu tort de venir la trouver. J'aurais dû deviner qu'elle ne me croirait pas, et je ne peux pas m'empêcher de me sentir idiote et vulnérable, plantée là devant elle. Je ne sais pas quoi faire de mes mains.

— Je veux savoir où se trouve mon coffre.

Ma voix n'est pas pleine d'assurance, mais pas timide non plus.

— Quel coffre ?

— Tu sais exactement de quel coffre je parle !

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'aie pu garder cette antiquité ? demande-telle sur un ton calme.

— Parce que sinon cela reviendrait à trahir ton propre peuple.

Elle rouvre sa Bible et fait semblant de lire. J'ai envie de partir, mais l'image des empreintes de pas me revient.

— Où est-il ?

Elle continue à m'ignorer, alors j'utilise mon esprit pour sentir les contours du livre qu'elle tient, ses pages fines et poussiéreuses, sa couverture rugueuse - et je le referme en le faisant claquer, ce qui la fait sursauter.

— Dis-moi où il est.

— Comment oses-tu ? Pour qui te prends-tu ?

— Je fais partie des Cardanes, et le sort de tout le peuple loric dépend de ma survie, Adelina ! Comment as-tu pu les abandonner ? Et abandonner les humains, aussi ? John Smith, que je pense être des nôtres, est en cavale aux États-Unis. Et la dernière fois qu'il s'est fait arrêter, il a maîtrisé un policier sans le toucher. Comme je viens de le faire avec ton livre. Tu ne vois donc pas ce qui est en train de se passer, Adelina ? Si nous ne nous entraïdons pas, non seulement Lorien sera perdue à tout jamais, mais la même chose arrivera à la Terre, et aussi à cette stupide ville et à ce stupide orphelinat !

— Comment peux-tu traiter cet endroit de la sorte ? s'indigne-t-elle en avançant vers moi, les poings serrés. C'est le seul qui ait bien voulu nous accueillir, Marina. Si nous sommes encore en vie, c'est grâce à eux. Qu'ont fait pour nous ceux de Lorien ? Ils nous ont embarqués dans un vaisseau où nous avons passé un an, puis ils nous ont lâchés sur une planète cruelle, sans aucun plan, sans la moindre instruction, à part rester cachés et nous entraîner. Mais nous entraîner pour quoi ?

— Pour vaincre les Mogadoriens. Pour reprendre Lorien.

Je secoue la tête.

— Les autres sont sans doute en train de se battre en ce moment même, d'essayer de se réunir pour trouver un moyen de tous nous ramener à la maison, pendant que nous sommes coincées dans cette prison, à ne rien faire.

— J'ai trouvé un sens à ma vie, celui d'aider la race humaine par mes prières et ma vocation. Et c'est ce que tu devrais faire, toi aussi.

— Ton seul but sur Terre était de m'aider, moi.

— Tu es vivante, n'est-ce pas ?

— Seulement au sens propre du terme, Adelina.

Elle se recule sur sa chaise et rouvre la Bible sur ses genoux.

— Lorien est morte et enterrée, Marina. À quoi bon ?

— Lorien n'est pas morte ; elle hiberne. Tu l'as dit toi-même. Et nous ne sommes pas mortes.

Elle déglutit avec difficulté.

— Une condamnation à mort pèse au-dessus de notre tête.

J'entends comme une fêlure dans sa voix. Elle ajoute, beaucoup plus doucement :

— Nous étions tous condamnés dès le départ. Nous devrions faire le bien tant que nous sommes ici, afin d'avoir une belle vie après la mort.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— C'est la stricte vérité. Nous sommes les derniers d'une race mourante, et bientôt nous aurons disparu, nous aussi. Que Dieu nous aide, quand viendra ce jour.

Je la dévisage en secouant la tête, je n'ai aucune envie de parler de Dieu.

— Où est mon coffre ? Dans cette pièce ?

Je parcours le dortoir, suis du regard les corniches et m'accroupis pour vérifier sous les lits.

— Même si je l'avais, tu ne peux l'ouvrir sans moi, me rappelle-t-elle. Tu le sais.

Si j'en crois ce qu'elle m'a dit il y a des années, à l'époque où je pouvais encore lui faire confiance, elle a raison. L'absurdité de la situation me frappe tout à coup. Les empreintes de bottes dans la neige ; John Smith en cavale ; cette vie de recluse, à vous rendre claustrophobe ; et Adelina, ma Cêpane censée m'aider à développer mes Dons, qui a abandonné sa mission. Elle ne sait même pas lesquels se sont déjà manifestés, j'ai la capacité de voir dans le noir, de respirer sous l'eau et de courir à une vitesse incroyable ; je sais bouger des objets par la pensée, et aussi ramener à la vie des plantes mourantes, je sens l'angoisse me submerger, et c'est ce moment-là que choisit sœur Dora pour apparaître. Elle se plante les poings sur les hanches en me voyant.

— Pourquoi n'es-tu pas en cuisine ?

Je lui rends son regard mauvais et lance un « Oh, la ferme », avant de quitter la pièce sans lui laisser le temps de réagir. Je traverse le couloir en courant, dévale les escaliers et sors en trombe par la porte à double battant.

Je scrute fébrilement les alentours et me glisse dans l'ombre, en bord de route.

Bien que j'aie toujours l'impression d'être observée, rien ne semble clocher, dehors.

Je descends la colline sans baisser la garde et lorsque j'atteins le café, j'y entre car c'est le seul endroit ouvert. Sur la vingtaine de tables, la moitié sont occupées, ce qui me met à l'aise ; j'ai un besoin soudain de me retrouver entourée. Alors que je m'apprête à m'asseoir, je remarque la présence d'Hector, seul dans un coin, en train de boire du vin.

— Pourquoi tu n'es pas au Festin ?

Il lève les yeux vers moi. Il est rasé de près et a le regard net et perçant. Il a l'air reposé ; il est même bien habillé. Je ne l'ai pas vu ainsi depuis longtemps. Je me demande combien de temps ça va durer.

— Je croyais que tu ne buvais pas le dimanche ?

Je regrette immédiatement ma remarque. Hector et Ella sont mes deux seuls amis, et l'un d'eux a déjà disparu aujourd'hui. Je ne veux pas en plus contrarier l'autre.

— C'est ce que je croyais, moi aussi, répond-il sans se vexer. Si jamais tu rencontres quelqu'un qui essaie de noyer son chagrin, dis-lui bien que le chagrin sait nager. Mais viens, assieds-toi, dit-il en poussant du pied la chaise en face de lui.

Je m'y affale.

— Comment vas-tu ?

— Je déteste cet endroit, Hector. Je le hais de toutes mes forces.

— Sale journée ?

— C'est tous les jours une sale journée, ici.

— Allons, ce lieu n'est pas si terrible.

— Comment fais-tu pour être toujours de bonne humeur ?

— C'est l'alcool, réplique-t-il avec un sourire en coin.

Il se sert ce qui semble être son premier verre.

— Je ne le recommanderais pas à d'autres, mais on dirait que ça fonctionne, pour moi.

— Oh, Hector, j'aimerais que tu ne boives pas autant.

Il glousse et avale une gorgée.

— Tu sais ce que moi j'aimerais ?

— Quoi ?

— Que tu n'aies pas tout le temps l'air si triste, Marina de la mer.

— Je ne savais pas que c'était le cas.

Il hausse les épaules.

— Disons que je l'ai remarqué. Hector est quelqu'un de très perspicace.

J'inspecte les environs en prenant le temps de bien observer chaque personne présente. Puis j'attrape la serviette sur la table et me la pose sur les genoux. Et la remets sur la table. Puis sur mes genoux.

— Dis-moi ce qui te tracasse, demande Hector avant de prendre une plus grande gorgée.

— Absolument tout.

— Tout ? Même moi ?

Je secoue la tête.

— D'accord, pas tout.

Il hausse puis fronce les sourcils.

— Raconte.

Je suis très tentée de lui révéler mon secret, les raisons de ma présence ici, et d'où je viens réellement. Je veux lui parler d'Adelina et du rôle qu'elle était censée jouer ; et de ce que notre relation est devenue. Je voudrais qu'il connaisse l'existence des autres, ceux qui fuient et se battent, ou bien qui sont peut-être dans la même situation que moi, à attendre en vain. S'il y a bien quelqu'un dont je suis certaine qu'il est mon allié, qu'il ferait tout pour m'aider, c'est Hector.

Après tout, c'est un défenseur et un tenace, né dans la puissance et le courage, tout ça rien que par le nom qu'il porte.

— Tu as déjà eu l'impression de ne pas être à ta place, Hector ?

— Bien sûr. Certains jours.

— Alors, pourquoi restes-tu ? Tu pourrais aller n'importe où.

Il hausse les épaules.

— Pour plusieurs raisons, explique-t-il en se servant un nouveau verre de vin.

Pour commencer, il n'y a personne d'autre pour s'occuper de ma mère. De plus, c'est chez moi, ici, et je ne suis pas convaincu que ce soit beaucoup mieux ailleurs. Mon expérience m'a appris que les choses s'arrangent rarement par un simple changement de décor.

— Peut-être, moi j'ai quand même hâte de partir. Je n'ai plus que quatre mois à passer à l'orphelinat, tu sais ? Et ne le dis à personne, mais je pense m'en aller avant.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée,. Marina. Tu es très jeune, pour te retrouver toute seule. Où iras-tu ?

— En Amérique.

Je n'ai pas hésité une seconde.

— En Amérique ?

— Je dois y rejoindre quelqu'un.

— Puisque tu es si déterminée, pourquoi n'es-tu pas déjà partie ?

— Par peur. Surtout par peur.

— Tu n'es pas la première, commente-t-il en prenant le temps de vider entièrement son verre.

Ses yeux ont perdu leur acuité.

— La clef du changement, c'est d'oublier la peur.

— Je sais.

La porte du café s'ouvre, et un grand homme vêtu d'un long manteau entre, un vieux livre entre les mains. Il passe à côté de nous et va s'installer à une table, dans l'angle. Il a des cheveux noirs et des sourcils broussailleux. Une épaisse moustache lui recouvre la lèvre supérieure. Je ne l'ai jamais vu auparavant ; mais lorsqu'il lève la tête et que nos regards se croisent, je ressens une antipathie immédiate à son égard et je détourne les yeux. Je l'observe en douce et constate qu'il me fixe toujours. J'essaie de l'ignorer. Je reprends ma conversation avec Hector, mais je ne fais que bredouiller des phrases sans aucun sens en le regardant remplir son verre de vin rouge, et sans prêter la moindre attention à ses réponses.

Cinq minutes plus tard, le type me dévisage toujours et je suis tellement contrariée qu'autour de moi le décor se met à tourner. Je me penche sur la table et murmure à Hector :

— Tu connais l'homme assis dans le coin, là-bas ?

— Non, répond-il en secouant la tête. Moi aussi, j'ai remarqué qu'il nous regardait. Il était déjà là vendredi, assis à la même table, à lire le même livre.

— Il y a quelque chose chez lui qui me déplaît mais je ne sais pas ce que c'est.

— Ne t'inquiète pas, je suis là.

— Il faut vraiment que je parte.

La fuite s'impose à moi comme une nécessité, j'essaie de ne pas regarder l'inconnu, mais impossible de m'en empêcher. Il s'est mis à lire et il tourne la couverture de son livre vers moi, comme s'il voulait que je la voie. Elle est tout abîmée, d'un gris délavé.

PITTACUS DE MYTILÈNE ET LA GUERRE CONTRE LES ATHÉNIENS

Pittacus ? Pittacus ? L'homme lève de nouveau la tête vers moi et bien que je ne distingue pas le bas de son visage, je lis dans ses yeux un sourire entendu. J'ai subitement l'impression de m'être fait percuter par un train. S'agirait-il de mon premier Mogadorien ?

Je bondis et me cogne le genou contre la table, manquant renverser la bouteille d'Hector. Ma chaise bascule en arrière. Tout autour de moi se met à tourner.

— Il faut que j'y aille, Hector. Je dois partir.

Je sors en trébuchant et rentre à toute allure, plus vite qu'une voiture en pleine accélération, indifférente à l'idée d'être vue.

En quelques secondes, je suis de retour à Santa Teresa. J'entre en trombe par la grande porte et la claque violemment derrière moi. Adossée contre les panneaux de bois, je ferme les paupières. J'essaie de ralentir ma respiration, de calmer le fourmillement dans mes bras et dans mes jambes ainsi que le tremblement de ma lèvre inférieure. J'ai le visage baigné de sueur.

Lorsque je rouvre les yeux, Adelina est plantée face à moi et je lui tombe dans les bras en oubliant notre accrochage d'il y a une heure. Visiblement déroutée par ce brusque accès d'affection après tant d'années, elle m'étreint tant bien que mal. Elle se recule et, au moment où je vais tout lui raconter, elle porte l'index à sa bouche, comme je l'ai fait avec Ella, à la messe. Puis elle tourne les talons et s'en va.

Le soir, après le dîner et avant les prières, je reste un moment à la fenêtre du dortoir à scruter la pénombre naissante, guettant le moindre signe suspect.

— Marina ? Qu'est-ce que tu fais ?

Ella se tient derrière moi. Je ne l'ai pas entendue approcher ; elle se déplace dans ces couloirs comme une ombre.

— Te voilà, je m'exclame, rassurée. Tu vas bien ?

Elle hoche la tête, mais ses grands yeux marron disent le contraire.

— Qu'est-ce que tu fais ? répète-t-elle.

— Je jette un œil dehors, c'est tout.

— Pourquoi ? Tu regardes toujours par la fenêtre, avant de te coucher.

Elle a raison. Tous les soirs depuis son arrivée, depuis que j'ai vu cet homme m'espionner par le vitrail de l'église, je vérifie que je ne l'aperçois pas, tapi dans l'obscurité. Je suis à présent convaincue qu'il s'agissait du même individu qu'aujourd'hui, au café.

— Je cherche des méchants, Ella. Il y en a, parfois, dehors.

— C'est vrai ? À quoi ils ressemblent ?

— Difficile à dire. Je pense qu'ils sont très grands et, la plupart du temps, ils ont un air mauvais. Et certains sont très musclés, comme ça, dis-je en prenant ma pose de culturiste la plus convaincante.

Ella glousse et s'approche de la fenêtre. Elle se hisse sur la pointe des pieds pour mieux voir. Il s'est écoulé plusieurs heures depuis l'épisode du café, et j'ai réussi à me calmer un peu. Je dessine du bout de l'index un symbole sur le carreau embué ; le verre humide grince sous le glissement.

— C'est le chiffre trois, fait remarquer Ella.

— Exact, ma chérie. Mais tu peux faire mieux, pas vrai ?

Elle sourit, pose le doigt sur la vitre et bientôt, je vois apparaître une magnifique ferme, avec une grange. Médusée, je vois mon trois devenir un silo à grain parfait.

Ce trois, c'est la seule raison pour laquelle j'ai pu quitter le café, tout à l'heure.

C'est la distance qui nous sépare, John Smith et moi. Vu la manière dont il est pourchassé, je suis désormais convaincue qu'il est Numéro Quatre ; de même que je suis certaine que cet homme que j'ai vu était un Mogadorien. Cette ville est si petite qu'il est très rare d'y croiser un inconnu, et son livre - *Pittacus de Mytilène et la guerre contre les Athéniens* -, ajouté à ce regard insistant, tout ça n'a rien d'une coïncidence. Le nom « Pittacus », je l'ai entendu depuis l'enfance, bien avant que nous n'arrivions à Santa Teresa.

Mon numéro à moi : le Sept. C'est désormais mon unique refuge, ma plus grande défense. Si injuste que cela puisse paraître, trois autres me séparent de la mort, car ils doivent périr avant moi. Tant qu'agira le Sortilège, car c'est à lui que je dois de ne pas m'être fait attaquer au café, du moins je le crois. Mais une chose est certaine : si cet étranger est bien un Mogadorien, c'est qu'ils savent où je me trouve et qu'ils peuvent m'enlever quand bon leur semblera, puis me garder prisonnière jusqu'à ce qu'ils aient tué Quatre, Cinq et Six. J'aimerais savoir ce qui les maintient à distance, et comment il est possible que je dorme dans mon lit ce soir, je sais que le Sortilège empêche qu'on nous tue dans le désordre, rien de plus. Mais peut-être a-t-il d'autres vertus ?

— Toi et moi, on forme une équipe, à présent, je dis à Ella.

Elle met la touche finale à son dessin sur la vitre : à petits coups d'ongle, elle ajoute des cornes aux vaches dans le pré.

— Tu veux faire équipe avec moi ? demande-t-elle, incrédule.

— Et comment !

Je lui tends mon petit doigt.

— On n'a qu'à faire un serment.

Un immense sourire lui éclaire le visage, et elle harponne mon auriculaire avec le sien. Je secoue nos deux doigts une fois.

— Voilà, marché conclu.

Nous nous tournons de nouveau vers la fenêtre et Ella efface son œuvre du plat de la main.

— Je n'aime pas vivre ici.

— Moi non plus, tu peux me croire. Mais ne t'inquiète pas, nous serons vite parties.

— Vraiment ? On partira ensemble ?

Je me tourne vers elle. Ce n'est pas ce que je voulais dire, néanmoins, je n'y réfléchis pas à deux fois et j'acquiesce d'un hochement de tête. J'espère ne pas avoir à regretter cette promesse.

— Si tu es toujours là le jour où je m'en irai, alors je t'emmènerai. Ça marche ?

— Ça marche !

— Et je ne les laisserai pas te faire du mal.

— Qui ça ?

— Les méchants.

— Voilà qui me fait chaud au cœur.

Et je lui adresse un grand sourire.

Elle passe à la fenêtre voisine et se hisse de nouveau sur la pointe des pieds pour regarder dehors. Comme toujours, elle se déplace sans le moindre bruit, ainsi qu'un fantôme. Je ne sais toujours pas où elle a bien pu se cacher toute la journée, mais en tout cas, personne n'a pensé à aller l'y chercher. Et

c'est alors qu'il me vient une idée.

— Dis, Ella ? J'ai besoin de ton aide.

Elle me dévisage d'un air interrogateur.

— Je dois retrouver quelque chose qui est caché ici.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle se penche vers moi, tout excitée.

— C'est un coffre. Il a l'air très vieux, comme s'il provenait d'un navire de pirates.

— Et il est là ?

J'opine.

— Quelque part, oui, sauf que je ne sais absolument pas où. Quelqu'un l'a bien caché. Tu es la fille la plus intelligente que je connaisse, je suis sûre que tu pourras le trouver en un rien de temps.

Son visage s'illumine, et elle hoche vivement la tête.

— Je vais te le trouver, Marina ! On forme une équipe !

— C'est vrai. Une sacrée équipe.

CHAPITRE TREIZE

À trois kilomètres, dans un jardin le long de la route, nous avons trouvé un 4 x 4 gris anthracite à vendre pour mille cinq cents dollars. Six a pu aller faire des courses en ville. Pendant ce temps, Sam et moi nous entraînons dans le jardin.

Tous les trois, nous avons passé la semaine à ça, et je suis sidéré de voir combien Sam a progressé, en si peu de temps. En dépit de sa petite taille, il a un véritable don, et ce qui lui manque en force, il le compense par la technique - domaine dans lequel il est bien meilleur que moi.

Le soir, quand Six et moi nous replions au salon ou dans nos chambres vides, Sam reste debout, à étudier les différentes disciplines de combat sur Internet. Ce que Six a appris de Katarina, et moi d'Henri, c'est une méthode ressemblant vaguement à un mélange de jiu-jitsu, de taekwondo, de karaté et de bojuka : un système mobilisant la mémoire musculaire, avec des prises, des blocages, des mouvements corporels fluides, des manipulations des articulations et des coups dans les points vitaux du système nerveux central. Pour nous, qui possédons le don de télékinésie, il s'agit de détecter les mouvements les plus subtils dans un rayon donné, et d'y réagir. Sam, en revanche, doit impérativement garder ses ennemis face à lui.

Tandis que Six termine chaque séance sans la moindre égratignure, Sam et moi récoltons à chaque fois de nouveau bleus et hématomes. Malgré ça, il ne perd jamais ni sa passion, ni son énergie. Et c'est pareil aujourd'hui. Il s'avance vers moi, le menton rentré et l'œil alerte. Il m'envoie une frappe croisée du droit que j'esquive, puis un coup de pied latéral gauche que je contre en balayant sa jambe opposée, et il s'écroule par terre. Il se relève et charge de nouveau. Il frappe souvent juste mais, du fait de ma force, ses coups ne sont pas très efficaces. Je feins parfois d'avoir mal, pour lui redonner un peu d'assurance.

Six rentre une heure plus tard. Elle enfle un short et un T-shirt et se joint à nous. Nous nous exerçons un moment, en répétant au ralenti un coup de pied crocheté jusqu'à ce qu'il devienne totalement naturel. Mais alors que je ménage plutôt Sam, Six se donne à fond contre moi, m'envoyant valser en arrière avec une telle puissance que je me retrouve le souffle coupé. Parfois je m'énerve, toutefois, je constate moi-même que je m'améliore chaque jour. Elle n'arrive plus à dévier ma télékinésie d'un geste désinvolte du poignet ; à présent, il faut qu'elle y mette tout son corps.

Sam décide de faire une pause et nous observe, avec Bernie Kosar.

— Tu vaux mieux que ça, Johnny, me lance Six en me relevant après que j'ai tenté un coup de pied circulaire plutôt mou. Montre-moi de quoi tu es capable.

Je charge, réduisant la distance entre nous en un dixième de seconde. Je balance un crochet du gauche ; Six pare le coup, m'attrape par le biceps et se sert de mon propre élan pour me balancer par-dessus sa tête. Je me prépare à un atterrissage douloureux, mais elle ne lâche pas mon bras et me fait basculer en sens inverse, debout devant elle.

Elle enroule ses bras autour des miens, si bien que je me retrouve bloqué, le dos contre son buste. Elle colle son visage au mien et m'embrasse sur la joue, par jeu. Avant que j'aie pu réagir, elle me pousse derrière les genoux et je m'écrase les fesses dans l'herbe. Je me sens tiré par les bras et me retrouve sur le dos. Elle m'immobilise sans difficulté, et elle est si près que je peux discerner le fin duvet sur son front. J'ai comme le trac.

Sam finit par nous interrompre.

— OK, je crois que tu l'as bien eu. Tu peux le laisser se relever, maintenant.

Le sourire de Six s'élargit, le mien aussi. Nous restons ainsi encore quelques secondes, puis elle s'écarte et me soulève par les épaules.

— À mon tour, avec Six, dit Sam.

J'inspire à fond, puis secoue les bras pour me détendre.

— Elle est toute à toi.

Je me dirige vers la maison. Au moment où j'atteins la porte de derrière, Six m'interpelle.

— John ?

Je me retourne en essayant de maîtriser l'étrange palpitation qui m'agite quand je la vois.

— Ouais ?

— Ça fait une semaine qu'on est dans cette maison. Je pense qu'il est temps de laisser tomber la nostalgie ou la peur à laquelle tu te raccroches.

Pendant une seconde, après ce qui vient de se passer, je crois qu'elle parle de Sarah.

— Le coffre, précise-t-elle.

— Je sais, je réponds en pénétrant dans la maison, avant de refermer la porte coulissante derrière moi.

Je vais dans ma chambre et fais les cent pas en respirant profondément pour essayer d'y voir plus clair. Je passe à la salle de bains m'asperger le visage d'eau froide. Je fixe mon reflet dans le miroir. Sarah me tuerait, si elle me surprenait à admirer Six de cette manière. Je me répète encore une fois que je n'ai pas à m'inquiéter, car les Lorics n'aiment qu'une seule et même personne toute leur vie.

Et si Sarah est mon grand amour, alors Six n'est qu'un coup de cœur.

De retour dans ma chambre, je m'allonge et croise les mains sur mon ventre. Je ferme les yeux et inspire, puis retiens l'air pendant cinq secondes, avant d'expirer par le nez.

Une demi-heure plus tard, je sors discrètement dans le couloir, où j'entends Sam et Six bouger, dans le salon. Le seul endroit que j'aie trouvé où cacher mon coffre, c'est dans les toilettes, au-dessus du ballon d'eau chaude.

Je le dégage en faisant le moins de bruit possible. Puis je retourne dans ma chambre sur la pointe des pieds et referme silencieusement derrière moi.

Six a raison. Il est temps. Fini d'attendre. Je saisis le cadenas. Il se réchauffe rapidement au creux de ma main, puis semble prendre une forme presque liquide pour s'ouvrir dans un claquement sec. L'intérieur du coffre est comme illuminé, et c'est la première fois. Je sors la boîte à café contenant les cendres d'Henri, ainsi que sa lettre, dans son enveloppe encore scellée. Je referme le couvercle et le verrouille. Je sais que c'est stupide, mais j'ai l'impression de maintenir Henri vivant un peu plus longtemps en ne décachetant pas sa lettre.

Une fois que je l'aurai lue, il n'aura plus rien à me dire, plus rien à m'enseigner - et alors, il ne sera plus qu'un souvenir. Je ne suis pas encore prêt pour ça.

J'ouvre l'armoire dans laquelle j'ai empilé mes vêtements, et j'y enfouis la boîte et la lettre. Puis

j'attrape le coffre et sors de la pièce ; je traîne un peu dans le couloir et écoute Sam et Six qui regardent une émission sur Internet intitulée Les Ancêtres des extraterrestres. Sam interroge Six sur toutes les théories extraterrestres qu'il connaît, et Six confirme ou infirme en fonction de ce que lui a appris Katarina. Sam note frénétiquement ses réponses dans son bloc et enchaîne sur d'autres questions, auxquelles Six répond par une explication patiente ou un haussement d'épaules. Il boit ses paroles et fait des recoupements avec ce qu'il sait déjà.

— Les pyramides de Gizeh, qui les a construites ?

— En partie nous, mais essentiellement les Mogadoriens.

— Et la Grande Muraille de Chine ?

— Les humains.

— Roswell, au Nouveau-Mexique ?

— J'ai demandé à Katarina, mais elle n'en savait rien. Alors moi non plus.

— Attends, depuis combien de temps les Mogadoriens font-ils des visites sur Terre ?

— Depuis presque aussi longtemps que nous.

— Alors, cette guerre entre vous, c'est nouveau ?

— Pas vraiment. Ce que je sais, c'est que nos deux peuples viennent régulièrement sur votre planète depuis des millénaires. Parfois, nous nous sommes trouvés là en même temps, et d'après ce que j'ai compris, ça se passait bien, la plupart du temps. Et puis il est arrivé quelque chose et les relations se sont dégradées, et les Mogadoriens ne se sont plus montrés pendant très longtemps.

Ensuite, je n'ai aucune idée de quand ils ont commencé à revenir.

Je traverse le salon et dépose le coffre par terre, au milieu de la salle à manger.

Ils lèvent tous les deux la tête. Six m'adresse un grand sourire, et je me sens à nouveau tout chose.

Je lui souris en retour, mais ça sonne faux.

— Je me suis dit qu'on ferait aussi bien de l'ouvrir ensemble.

Sam se frotte les mains et il a un regard de fou.

— Bon sang, Sam, on dirait que tu vas assassiner quelqu'un.

— Allez, quoi, tu me titilles avec ce coffre depuis presque un mois ! J'ai été patient, je n'ai rien dit, par respect pour Henri et tout, mais tu crois que c'est tous les jours que je peux voir des trésors provenant d'une planète extraterrestre ? Je me dis juste que les types de la NASA donneraient n'importe quoi pour être à ma place, en ce moment. Tu ne peux pas me reprocher d'être à fond, là.

— Tu m'en voudrais beaucoup si tu te rendais compte que depuis le début, ce coffre était simplement rempli de linge sale ?

— Du linge sale extraterrestre ? demande Sam d'un ton sarcastique.

J'éclate de rire puis, sans plus attendre, je saisis le cadenas. Au contact du métal froid, ma main s'allume instantanément et le boîtier se réchauffe de nouveau en s'agitant entre mes doigts, comme si les forces anciennes qui l'avaient scellé protestaient. Il s'ouvre dans un cliquetis, je dépose le verrou par terre et place ma main à plat sur le coffre. Six et Sam se penchent en avant, pour mieux voir.

Je soulève le couvercle. Une lumière éblouissante fuse, nous brûlant les yeux.

Ma première préoccupation consiste à retirer la poche de velours qui contient les sept globes du système solaire de Lorien. Je pense à Henri et au jour où nous avons vu la lueur puiser au cœur de

Lorien, prouvant que la planète était toujours en vie, bien qu'en hibernation. Je place le sac dans la main de Sam. Nous nous penchons tous les trois au-dessus du coffre. Quelque chose d'autre brille.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Six.

— Aucune idée. Ça ne s'était jamais produit auparavant.

Elle plonge la main dans le coffre et en extrait un caillou, un cristal parfaitement sphérique pas plus gros qu'une balle de ping-pong; quand elle le touche, la lumière s'intensifie encore. Puis elle décline, et se met à battre lentement. Nous fixons le cristal, fascinés par son rayonnement. Puis, brusquement, Six le lâche par terre. Il cesse de palpiter. Sam se penche pour le ramasser.

— Non ! s'écrie Six.

Il lève les yeux vers elle, confus.

— Il y a quelque chose qui cloche, explique-t-elle.

Je la dévisage à mon tour.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est comme si on me plantait des aiguilles dans la paume. J'ai eu un mauvais pressentiment, quand je le tenais.

— Tout ceci est mon Héritage. Peut-être que je suis le seul autorisé à les toucher ?

Je me baisse et attrape précautionneusement le cristal palpitant. En quelques secondes, j'ai l'impression d'avoir un cactus radioactif entre les mains ; mon estomac se vrille et une giclée acide me remonte dans la gorge. Je le lâche instantanément sur la couverture.

— Peut-être que je m'y prends mal.

— Ou alors on ne sait pas s'en servir. Tu disais qu'Henri t'avait empêché de voir ce que le coffre contenait parce que tu n'étais pas prêt. Peut-être ne l'es-tu toujours pas ?

— Eh bien, ce serait pas de veine.

— Ça craint, renchérit Sam.

Six se rend dans la cuisine et en revient avec deux torchons et un sac en plastique. Elle attrape prudemment le cristal avec un torchon, le lâche dans le sac, qu'elle enroule dans le second torchon.

— Tu penses vraiment que c'est nécessaire ?

Mon estomac continue à gargouiller.

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas pour toi, mais ce que j'ai ressenti en le touchant n'était pas bon signe. Deux précautions valent mieux qu'une.

Dans ce coffre se trouve tout mon Héritage, et je ne sais pas bien par où commencer. Je prends un objet que j'ai déjà vu, le cristal oblong dont se servait Henri pour diffuser le Lumen de mes mains sur le reste de mon corps. Il s'anime et baigne la pièce d'un éclat étincelant. Le cœur de la pierre se met à tourner, semblable à de la fumée, comme la dernière fois que je l'ai vu.

— Ça commence à devenir intéressant, commente Sam.

— Tiens.

Je lui tends le cristal, qui redevient inerte dès l'instant où il touche sa main.

— Moi je l'ai déjà vu.

Je déniché ensuite quelques pierres plus petites, un diamant noir, un paquet de feuilles séchées retenues par une ficelle et un talisman en forme d'étoile du même bleu pâle que mon pendentif, ce qui indique qu'il s'agit de Loralite, la pierre la plus précieuse qui existe, et qui ne se trouve qu'au cœur de Lorien. Il y a aussi un bracelet rouge ovale et un galet couleur d'ambre, en forme de goutte de pluie.

— Qu'est-ce que c'est, d'après toi ? demande Sam en désignant une pierre plate et circulaire coincée dans un recoin du coffre, et du même blanc laiteux qu'une perle.

— Je n'en sais rien.

— Et ça ?

Cette fois-ci, il me montre une petite dague dont la lame semble taillée dans le diamant.

Je la sors du coffre. Le manche semble parfaitement adapté à ma main, comme s'il avait été fait sur mesure, et j'imagine que c'est le cas. La lame ne fait pas plus d'une dizaine de centimètres et rien qu'à la manière dont le fil réfléchit la lumière, je devine qu'elle est plus tranchante que n'importe quel rasoir que l'on trouverait sur Terre.

— Et ce truc, là ?

Je sens que Sam va me poser la question pour chaque nouvel objet.

— Tiens.

Je repose le poignard et sors les sept globes de leur pochette, pour essayer de l'occuper.

— Regarde un peu ça.

Je souffle sur les sphères et de minuscules pointes de lumière apparaissent à la surface. Puis je les lance en l'air et elles prennent instantanément vie : elles se mettent à graviter autour de l'étoile de la taille d'une orange qui s'est placée au centre.

— C'est le système solaire de Lorien. Six planètes, un soleil. Et celle-là - je lui montre le quatrième globe, toujours d'un gris de cendre depuis la dernière fois que je l'ai vu -, c'est Lorien telle qu'elle est aujourd'hui, en cet instant même. Tout ce qu'il reste, c'est cette lueur en son centre.

— Ouah, s'exclame Sam, les gars de la NASA tueraient père et mère pour voir un truc pareil.

— Et ce n'est pas tout.

J'illumine ma main droite. Je fais glisser le faisceau sur le globe et tout à coup, la surface passe d'un gris terne à un chatoiement de bleu et de vert, les forêts et les océans de ma planète.

— Voici Lorien la veille de l'attaque.

— Ouah, répète Sam en contemplant ce spectacle bouche bée.

Je profite de ce qu'il est fasciné par les planètes en mouvement pour inspecter le reste du coffre.

— Est-ce que tu as une idée de ce que c'est ? Ou de ce que ça fait ?

Six ne me répond pas. En me retournant, je constate qu'elle est tout aussi ébahie que Sam. Henri m'ayant précisé que ces cristaux ne faisaient pas partie de mon Héritage, et donc qu'ils ne se trouvaient pas initialement dans le coffre, j'en avais déduit que Six les avait déjà vus. Or ce n'est pas le cas et c'est plutôt logique : les planètes ne s'activent qu'une fois le premier Don manifesté.

— Six.

Elle revient à la réalité, et lorsqu'elle se tourne vers moi, je me rends compte que j'évite son regard.

— Tu sais à quoi servent tous ces trucs ?

— Pas vraiment, murmure-t-elle en passant la main à la surface des cailloux.

Ça, c'est la pierre guérisseuse qu'Henri et moi avons utilisée au lycée, dit-elle en touchant un galet noir et plat que j'ai déjà vu.

Soudain elle se fige et laisse échapper un petit soupir ahuri. Sam et moi échangeons un regard interloqué. Six tire du coffre une pierre jaune pâle, lisse et cireuse, qu'elle fait tourner dans la lumière.

— Oh, mon Dieu, s'émerveille-t-elle en retournant la pierre d'une pichenette.

— Raconte.

Elle me regarde droit dans les yeux.

— Un Xitharis. Il vient de notre première lune.

Elle porte le petit galet à son front et ferme les yeux très fort. Le jaune clair s'assombrit légèrement. Elle rouvre les paupières et me tend la pierre. Je la prends en fronçant les sourcils ; des doigts, j'effleure sa main.

— Bon sang, qu'est-ce que...

Sam a l'air terrifié et me palpe le visage comme un aveugle.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je repousse la main de Sam.

— Tu es invisible, m'explique Six d'un ton calme.

Je baisse les yeux et constate qu'elle dit vrai : j'ai totalement disparu. Je laisse tomber le Xitharis par terre comme une patate chaude et je redeviens instantanément visible.

— Le Xitharis, m'explique Six, permet à un Gardane de transférer son Don à un autre, mais pendant une courte période. Une heure, je dirais, peut-être deux.

Je ne suis pas certaine. Tout ce que tu as à faire, c'est à charger la pierre en concentrant ton énergie dessus. Pose-la sur ton front, et bam, c'est parti.

— La charger ? Comme une pile ? demande Sam.

— Exactement, et le Don ne commencera à se décharger qu'au contact suivant.

— Génial, je souffle en contemplant le Xitharis. Quelque chose me dit que tu ne vas plus être la seule à aller te balader en ville.

— Et quelque chose me dit que tu ne vas plus être le seul à résister au feu, réplique-t-elle d'un ton taquin.

— Si tu es gentille avec moi, ça pourrait se faire.

Sam prend le Xitharis à son tour et se concentre à fond. Rien ne se passe.

— Allez, quoi..., dit-il à la pierre, je promets de ne m'en servir que pour faire le bien. Pas de vestiaires de filles, c'est juré.

— Désolée, Sam, intervient Six. Je suis presque certaine que ce truc ne marche que sur nous.

Il repose le galet et nous inspectons le reste du coffre pour voir s'il contient autre chose qui s'active par le toucher. Mais après une heure passée à palper les dix-sept objets, à leur souffler

dessus et à les serrer de toutes nos forces dans nos mains, aucun ne réagit, hormis le cristal enroulé dans son torchon, le caillou oblong avec la fumée au centre et les sept globes du système solaire, qui gravitent toujours autour de nous. Néanmoins, la pierre guérisseuse répare les bleus et les coupures dont Six m'a constellé le corps.

— Mon vieux, j'ai attendu presque toute ma vie de pouvoir ouvrir ce truc, et en fait, presque tout ce qu'il contient est parfaitement inutile.

— Je suis sûre que leur fonction se révélera le moment venu, me rassure Six.

Dans ce genre de situation, il faut laisser du temps au temps. En général, c'est au moment où ça nous est complètement sorti de l'esprit que tout s'explique.

J'acquiesce, sans cesser de contempler les objets éparpillés au sol. Six à raison : essayer de forcer les choses est le meilleur moyen de ne jamais obtenir de réponse.

— Ouais, et peut-être que certains ne s'activent que lorsque d'autres Dons se sont déclarés. Qui sait ?

Je hausse les épaules.

Je range tout dans le coffre, sauf le cristal enveloppé dans le torchon ; une petite voix en moi me conseille de le garder avec moi. Je laisse aussi le système solaire, qui continue tranquillement sa danse aérienne. Je ferme et verrouille le coffre, puis l'emporte dans le couloir.

— Ne te décourage pas, John, me lance Six. Comme l'a dit Henri, tu n'es sans doute pas encore prêt à tout voir.

CHAPITRE QUATORZE

Je n'arrive pas à dormir. En partie à cause du coffre. Pour autant que je le sache, l'une des pierres qu'il contient pourrait bien me donner le pouvoir de me transformer en d'autres créatures, comme Bernie Kosar, ou créer autour de moi une barrière de métal qui résisterait à toutes les attaques ennemies. Mais comment le découvrir, sans Henri ? Je me sens triste. Et vaincu.

Néanmoins, ce qui me préoccupe surtout, c'est Six. Je n'arrête pas de penser à elle, de voir son visage à quelques centimètres du mien, de sentir le parfum sucré de son souffle. Je revois l'éclat du soleil couchant qui irradiait dans ses yeux. En cet instant, j'ai ressenti l'envie irrésistible d'arrêter l'entraînement et de la serrer dans mes bras. Et je la ressens toujours aussi violemment, des heures plus tard : elle s'est comme enracinée dans mon cœur et c'est ça qui m'empêche de dormir.

De même que l'immense culpabilité d'être ainsi attiré par elle. C'est pour Sarah que je suis censé éprouver ce genre de choses.

Avec tout ce qui me tracasse, je ne peux pas espérer trouver le sommeil, il y a trop d'émotions : la douleur, le désir, la confusion et le remords. Je reste encore allongé une vingtaine de minutes, avant de baisser les bras. Je repousse ma couverture, enfle un pantalon et un T-shirt gris. Bernie Kosar me suit dans le couloir. Je passe la tête par la porte du salon pour voir si Sam dort. Il est enroulé dans une couverture, comme un ver dans son cocon. La chambre de Six est juste en face de la mienne dans le couloir, sa porte est entrouverte. Je reste planté là à la fixer, et j'entends du bruit à l'intérieur.

— John ? chuchote-t-elle.

J'ai un mouvement de recul, et mon rythme cardiaque s'accélère immédiatement.

— Ouais ?

Je ne m'approche pas.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je n'arrive pas à dormir.

— Entre.

Je pousse le battant. Dans sa chambre, il fait complètement noir et je n'y vois rien.

— Tout va bien ?

— Ouais, ça va.

J'allume à peine le Lumen, comme une veilleuse. Je garde les yeux au sol, pour éviter de la regarder.

— J'ai trop de choses en tête, c'est tout. Je me disais que j'irais bien faire un tour, peut-être courir un peu.

— Ça serait plutôt dangereux, tu fais quand même partie des dix criminels les plus recherchés par le FBI, et la récompense pour ta capture est conséquente, fait-elle remarquer.

— Je sais, mais... Il fait encore nuit, et tu pourrais nous rendre invisibles, pas vrai ? Enfin, si tu avais envie de m'accompagner.

J'augmente la lumière de mes mains et je la vois assise par terre, des couvertures enroulées autour des jambes. Elle a les cheveux en arrière, mais quelques mèches folles lui encadrent le visage. Elle hausse les épaules, puis repousse les couvertures et se lève. Elle porte un pantalon de yoga avec un débardeur blanc. Je ne peux pas m'empêcher de contempler ses épaules nues.

Soudain j'ai l'impression absurde qu'elle me voit et je détourne le regard.

— D'accord, dit-elle en retirant l'élastique de ses cheveux pour refaire sa queue de cheval. J'ai toujours eu du mal à dormir. Surtout par terre.

— Comme je te comprends.

— Tu penses qu'il faut réveiller Sam ?

Je secoue la tête. Elle hausse de nouveau les épaules et me tend la main. Je la saisis immédiatement. Six disparaît, mais grâce à mes mains, je vois l'empreinte de ses pas au sol. J'éteins le Lumen et nous remontons le couloir sur la pointe des pieds. Bernie Kosar nous suit, et lorsque nous atteignons le salon, Sam lève la tête et regarde droit vers nous. Six et moi nous immobilisons, et je retiens mon souffle. Je repense à l'attraction évidente qu'il a pour elle, et combien il serait effondré s'il nous voyait main dans la main.

— Salut, Bernie, dit-il d'une voix ensommeillée, avant de nous tourner le dos.

Nous restons silencieux pendant quelques secondes, puis Six nous conduit jusqu'à la cuisine et nous sortons par la porte de derrière.

La nuit est douce, bercée par le chant des criquets et le balancement des branches dans la brise, j'inspire profondément. Six et moi avançons côte à côte ; je trouve étrange que sa main me paraisse si petite et si délicate, en dépit de son incroyable force physique. J'adore cette sensation. Bernie Kosar fonce dans les buissons épais qui bordent l'allée de gravier au centre de laquelle nous nous promenons lentement. Arrivés au bout, nous tournons à gauche. Je finis par rompre le silence.

— Je n'arrête pas de repenser à ce que tu as traversé.

J'aimerais lui dire que je n'arrête pas de penser à elle.

— Être retenue prisonnière pendant six mois, voir Katarina... bref, tu vois ce que je veux dire.

— Parfois j'oublie que c'est arrivé. Et à d'autres moments, je n'arrive pas à me le sortir de la tête pendant des jours.

— Je comprends. Je dirais qu'Henri me manque, évidemment, et ça me torture qu'il ait été tué. Mais après avoir entendu ton histoire, je mesure vraiment la chance que j'ai. Moi, au moins, j'ai pu lui dire au revoir. Et puis, il était là quand j'ai découvert mes premiers Dons. Je ne peux pas m'imaginer vivre tout ça seul, comme tu as dû le faire.

— C'était vraiment dur, très dur, c'est sûr. J'aurais donné cher pour qu'elle soit là, le jour où le Don d'invisibilité s'est déclaré. Et aussi pour partager des histoires de filles, quand j'ai grandi. Ils étaient nos parents sur Terre, pas vrai ?

— Oui. Ce que je trouve bizarre, c'est que maintenant qu'Henri est parti, les choses que je me rappelle le plus clairement sont celles qui m'énervaient le plus, à l'époque. Par exemple, quand on devait quitter un endroit, qu'on roulait pendant des heures et des heures sur l'autoroute pour rejoindre un lieu dont je n'avais jamais entendu parler ; tout ce que je voulais, c'était sortir de cette fichue voiture.

Maintenant, ce sont les conversations que nous avons eues pendant ces trajets dont je me souviens le mieux. Ou quand on a commencé l'entraînement, dans l'Ohio : il me faisait répéter le même mouvement, inlassablement... je détestais ça, tu vois ? Mais aujourd'hui, quand j'y repense, je ne peux pas m'empêcher de sourire.

» Comme cette fois, après l'apparition de ma télékinésie, où on s'entraînait dans la neige ; il m'envoyait toutes sortes d'objets pour que j'apprenne à les faire dévier. Je devais les renvoyer là d'où ils venaient, et il m'avait balancé un couperet à viande ; je m'étais servi de son élan pour lui relancer et à la toute dernière seconde, il avait dû se jeter dans la neige pour l'esquiver.

Je souris.

— En fait, il y avait un rosier, en dessous. Il a poussé un de ces hurlements.

Voilà le genre de souvenirs que je n'oublierai jamais.

Une voiture approche sur la route, et nous nous rabattons dans le fossé pour la laisser passer. Elle s'engouffre dans l'allée d'une maison voisine et un homme en blouson noir en sort. Il se met à tambouriner sur la porte en hurlant qu'on lui ouvre.

— Bon sang. Quelle heure est-il ?

Je me tourne vers Six.

Elle s'avance vers l'homme, sa main toujours dans la mienne.

— Quelle différence ça fait ? »

Nous approchons jusqu'à trois mètres de lui, et les relents d'alcool me parviennent. Il arrête de taper pour brailler :

— T'as plutôt intérêt à ouvrir cette porte, Charlene, sinon tu vas pas aimer ce que je vais te faire !

Six et moi apercevons en même temps le revolver glissé dans sa ceinture.

— Quel connard, murmure Six.

Il se remet à cogner jusqu'à ce que la lumière s'allume à une fenêtre de devant.

Puis une voix de femme résonne à travers la porte.

— Va-t'en ! Va-t'en, Tim !

— Ouvre cette porte immédiatement ! Sinon... Tu m'entends, Charlene ?

Sinon...

Nous sommes si près que nous pourrions le toucher. Sous son oreille gauche, je vois un tatouage délavé, un aigle d'Amérique tenant un serpent dans ses serres.

D'une voix plus apeurée, elle riposte :

— Laisse-moi tranquille, Tim ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi tu ne veux pas me fiché la paix ?

Il frappe et hurle de plus belle. Je suis sur le point de le cravater, histoire d'étrangler ce fichu aigle avec son serpent, quand je vois son arme sortir lentement de sa ceinture et se mettre à flotter dans la main invisible de Six. Elle pose le canon sur la nuque du type et l'enfouit dans ses cheveux bruns.

Puis elle actionne le chien dans un cliquetis sonore.

L'homme interrompt instantanément son martèlement. Sa respiration, aussi.

Six appuie un peu plus fort contre son crâne et, d'une poussée vers la droite, fait pivoter le type. La vue de son arme flottant en face de son visage le fait blêmir. Il cligne les yeux et secoue violemment la tête, s'attendant sans doute à se réveiller dans son lit ou dans une ruelle derrière le bar où il s'est saoulé. Six balance le pistolet de droite à gauche et j'attends qu'elle dise quelque chose, qu'elle file à cet énergumène la trousse de sa vie, mais elle se contente de diriger l'arme vers la voiture du type. Elle tire, et une étoile de verre brisé apparaît sur le pare-brise. Le gars pousse un hurlement strident

et fond en larmes.

Six pointe de nouveau le canon vers lui et il se calme ; un filet de morve lui coule sur la lèvre supérieure.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît, bégaye-t-il. Je suis désolé, Dieu.
Je... je... je pars tout de suite. Je le jure. Je m'en vais.

Six arme de nouveau le chien.

À la fenêtre de la maison, je vois le rideau glisser vers la droite, révélant le visage d'une grosse femme blonde.

Je serre la main de Six, et elle en fait autant.

— Je m'en vais tout de suite. Je m'en vais. Je m'en vais, bredouille le type à l'intention du pistolet.
Six vise de nouveau sa voiture et vide la chambre de l'arme dans une détonation retentissante. La vitre arrière droite explose en mille morceaux.

— Non ! OK, OK ! vocifère-t-il.

Une auréole apparaît soudain dans l'entrejambe de son jean. Six dirige l'arme vers la maison, et le type aperçoit la femme blonde.

— Et je ne reviendrai jamais. Je ne reviendrai jamais, jamais, jamais.

Le pistolet bouge deux fois vers la gauche, indiquant au gars qu'il peut partir. Il court jusqu'à sa voiture, ouvre sa portière comme un forcené et saute sur son siège. Il fonce en marche arrière dans l'allée en faisant voler le gravier, puis disparaît sur la route. La femme à la fenêtre continue à fixer d'un air éberlué le pistolet en suspens dans l'air près de sa porte d'entrée ; c'est alors que Six l'envoie voler par-dessus la maison, avec une telle force qu'il atterrit dans le comté voisin.

Nous retournons sur la route en courant et maintenons le rythme jusqu'à ce que toutes les maisons aient disparu de notre champ visuel. J'aimerais pouvoir voir le visage de Six.

— Je pourrais passer mes journées à ça, finit-elle par avouer. C'est comme être un super-héros.

— Les humains adorent leurs super-héros.

C'est tout ce que je trouve à dire.

— Tu penses qu'elle va appeler la police ?

— Nan. Elle croira sans doute que tout ça n'était qu'un mauvais rêve.

— Ou le plus beau qu'elle ait jamais fait.

Ensuite nous discutons de tout le bien que nous pourrions faire sur Terre, avec nos Dons, si on n'était pas aussi occupés à fuir pour sauver notre peau.

— Comment tu t'es entraînée, au fait ? je lui demande. Je ne vois vraiment pas comment j'aurais appris tout ce que je sais si Henri ne m'avait pas autant poussé.

— Est-ce que j'avais le choix ? On s'adapte ou bien on meurt. Alors je me suis adaptée. Avant notre capture, on s'était entraînées pendant des années, Katarina et moi, mais mes Dons n'étaient pas encore apparus. Quand j'ai réussi à m'évader de cette grotte, je me suis juré qu'elle ne serait pas morte en vain et le seul moyen pour ça, c'était de crier vengeance. Alors j'ai repris l'exercice là où on l'avait laissé.

Au début c'était dur, surtout toute seule, mais petit à petit, j'ai commencé à apprendre et à devenir plus forte. Et puis, j'ai eu plus de temps que toi. Mes Dons sont apparus plus tôt que les tiens, et je

suis plus âgée.

— Au fait, mon seizième anniversaire - ou du moins, la date qu'on avait adoptée, avec Henri -, c'était il y a deux jours.

— John ! Pourquoi tu ne l'as pas dit ?

Elle me lâche la main et me repousse gentiment, me rendant de nouveau visible.

— On aurait pu faire la fête.

Je souris et tends la main à l'aveuglette. Elle la prend et glisse ses doigts entre les miens ; mon pouce repose sur le sien. L'image de Sarah me traverse l'esprit, je la repousse instantanément.

— Elle était comment ? Katarina ?

Il s'écoule un moment de silence.

— Pleine de compassion. Elle passait son temps à aider les autres. Et elle était drôle. On blaguait et on riait beaucoup, ce qui doit être difficile à croire, quand on voit à quel point je suis sérieuse, la plupart du temps.

Je glousse.

— Je n'ai rien dit, hein.

— Mais ne changeons pas de sujet. Pourquoi tu n'as pas parlé de ton anniversaire ?

— Je ne sais pas. En fait, je n'y ai repensé qu'hier, et ça m'a paru futile, à côté de tout ce qu'on vit en ce moment.

— C'est ton anniversaire, John, ce n'est pas futile. Vu ce qui est à nos trousses, chaque année supplémentaire que l'un d'entre nous a la chance de vivre mérite qu'on marque le coup. Et puis, si j'avais su, j'aurais peut-être été plus cool avec toi, à l'entraînement.

— Ouais, tu dois te sentir hyper mal de m'avoir fichu une raclée pareille le jour de mon anniversaire.

Je lui donne un petit coup de coude. Elle me pousse gentiment à son tour.

Bernie Kosar surgit des buissons et se met à trotter à côté de nous. Il a des boules de bardane accrochées dans les poils comme du Velcro, et je lâche la main de Six pour les lui retirer.

Nous arrivons au bout de la route. Dans l'herbe haute, une rivière serpente devant nous. Nous faisons demi-tour et reprenons lentement le chemin de la maison. Au bout de quelques minutes de silence, je me tourne vers Six.

— Ça te tracasse, de ne pas avoir récupéré ton coffre ?

— En un sens, je crois que ça m'a encore plus motivée. Il était perdu ; je ne pouvais rien y faire. Alors j'ai opté pour ce qui me paraissait le plus malin : je me suis concentrée sur vous tous, je me suis mise à vous chercher. Je regrette seulement de ne pas avoir retrouvé Numéro Trois avant eux.

— Eh bien, tu m'as trouvé, moi. Dans le cas contraire, jamais je n'aurais survécu si longtemps. Ni Bernie Kosar, d'ailleurs. Ni même Sarah.

Dès que je prononce son prénom, je sens la main de Six desserrer son emprise. La culpabilité me vrille la poitrine, et nous poursuivons notre route en silence. J'aime Sarah, mais il est difficile d'imaginer une vie avec elle alors que je suis si loin, en fuite, sans savoir où l'avenir me conduira. La seule vie que je puisse imaginer, c'est celle que je mène en ce moment. Avec Six.

Nous arrivons en vue de la maison, et je regrette que notre promenade touche à sa fin. Je ralentis le pas et traîne au bout de l'allée.

— Tu sais, je ne te connais que sous le nom de Six. Tu as eu un prénom, à un moment ?

— Bien sûr, mais je ne m'en servais pas très souvent. Je ne suis pas allée à l'école, contrairement à toi.

— Alors, c'était quoi, ce prénom ?

— Maren Elizabeth.

— Ouah, vraiment ?

— Pourquoi tu as l'air si surpris ?

— Je ne sais pas. Maren Elizabeth, c'est un peu délicat et féminin. Je pense que je m'attendais à quelque chose de plus fort, de mythologique, du genre Athéna, ou Xena, tu vois, la princesse guerrière ? Ou même Storm. Storm, ça t'irait comme un gant.

Elle éclate de rire, et j'ai immédiatement envie de l'attirer contre moi. Je me retiens, mais j'en ai vraiment envie, et c'est sans doute le plus révélateur.

— Autant que tu le saches, à une époque, j'ai été une petite fille avec des rubans dans les cheveux.

— Ouais, quelle couleur ?

— Roses.

— Je donnerais cher pour voir ça.

— Oublie, tu n'es pas assez riche.

— Pour ta gouverne, dis-je en imitant son ton enjoué, j'ai un coffre entier rempli de pierres d'une immense valeur. Tu n'as qu'à me donner l'adresse d'un bon receleur.

— Dès que j'en repère un, je te tiens au courant, réplique-t-elle en riant.

Nous restons plantés au bout de l'allée et je lève les yeux vers les étoiles et la lune, aux trois quarts pleine. J'écoute le vent et le crissement du gravier quand Six bouge. J'inspire profondément.

— Je suis vraiment heureux qu'on ait fait cette promenade.

— Moi aussi, répond-elle.

Je regarde vers elle en regrettant de ne pas pouvoir la voir et déchiffrer l'expression de son visage.

— Tu imagines si toutes les nuits étaient comme celle-ci, si on pouvait vivre notre vie sans avoir à se soucier de qui peut ramper dans l'ombre, sans regarder sans cesse par-dessus notre épaule pour vérifier qu'on n'est pas suivis ? Est-ce que ce ne serait pas formidable, de pouvoir oublier, juste une fois, ce qui nous guette à l'horizon ?

— Évidemment, que ce serait chouette. Et ce sera chouette, quand on pourra enfin s'offrir ce luxe.

— Je déteste ce qu'on est obligés de faire. Cette situation dans laquelle on se trouve. J'aimerais tellement qu'il en soit autrement.

Je cherche Lorian dans le ciel, et lâche la main de Six. Elle se rend de nouveau visible et je l'attrape par les épaules pour la faire pivoter vers moi.

Elle inspire profondément.

Au moment où je me penche vers elle, une explosion secoue l'arrière de la maison. Nous poussons un hurlement et nous jetons au sol. Un panache de flammes s'élève du toit, et le feu se propage instantanément à l'intérieur.

— Sam !

À quinze mètres de distance, j'arrache les fenêtres de devant. Elles vont s'écraser contre la terrasse en ciment. La fumée sort en tourbillonnant par les trous béants.

Sans même y réfléchir, je fonce vers la maison ; j'inspire à fond et bondis à travers la porte, la faisant sauter hors de ses gonds.

CHAPITRE QUINZE

Ces derniers temps, je me réveille toutes les nuits et je reste les yeux ouverts pendant des heures, en tendant l'oreille pour capter le moindre son, dans le silence qui m'entoure, je lève la tête quand résonne un bruit au loin - une goutte d'eau s'écrasant au sol, une des filles bougeant dans son sommeil -, parfois même je me glisse hors de mon lit et vais à la fenêtre pour vérifier qu'il n'y a rien dehors, j'essaie de retrouver un semblant de sécurité, si éphémère soit-elle.

Chaque nuit, je dors moins que la précédente, je suis affaiblie, je suis tellement épuisée que je frôle le délire. J'ai du mal à me nourrir. Je sais bien que l'inquiétude n'est pas bonne pour moi, mais j'ai beau me forcer à dormir et à me nourrir, cela ne change rien à ce que je ressens. Et quand j'arrive finalement à trouver le sommeil, des cauchemars affreux viennent m'en tirer.

Depuis la semaine dernière, au café, je n'ai plus vu signe de l'homme à la moustache, mais ça ne veut pas dire qu'il n'est pas dans les parages. Je ressasse inlassablement les mêmes questions : qui est allé dans ma grotte ? Qui est cet homme - ou cette créature ? Pourquoi lisait-il un livre portant le nom de Pittacus

? Et, surtout, s'il s'agit bien d'un Mogadorien, pourquoi m'a-t-il laissée partir ?

Rien de tout cela n'a de sens, pas même le titre de son bouquin. Sur Internet, je n'ai rien trouvé de plus qu'un bref résumé : un général grec porté sur les maximes bat une armée athénienne sur le point d'attaquer la ville de Mytilène.

Qu'est-ce que cette histoire vient faire là ?

En dehors de la question de la grotte et du livre, j'en suis arrivée à deux conclusions. La première, c'est que, si on ne m'a fait aucun mal, c'est grâce à mon numéro. Pour l'instant, je suis en sécurité, mais pour combien de temps ?

La seconde, c'est que le Mogadorien n'est pas passé à l'attaque à cause des clients présents dans le café. Pourtant, d'après ce que je sais de ces monstres, ils ne se laissent en général pas décourager par quelques témoins. Désormais, je ne fais plus le trajet jusqu'à l'école toute seule, devant les autres : je me suis fondue dans le groupe. Pour protéger Ella, je ne me promène plus avec elle en public, je sais qu'elle en souffre, mais c'est pour son bien. Elle ne mérite pas d'être mêlée à mes ennuis.

Or, il y a dans tout cela une chose qui me donne de l'espoir. Un changement conséquent s'est produit chez Adelina. À voir son front plissé, et le tic nerveux à sa paupière quand elle croit que personne ne la voit, je devine qu'elle est inquiète. Elle a ce regard anxieux de l'animal traqué et effrayé, comme autrefois, quand elle croyait encore à notre cause. Et bien que nous n'ayons pas parlé depuis que je lui suis tombée dans les bras en m'enfuyant du café, ces nouveaux éléments me font espérer que je pourrai retrouver ma Cêpane.

L'obscurité. Le silence. Quinze corps endormis, je lève la tête et parcours la salle du regard. Mats au lieu de voir une petite bosse dans le lit d'Ella, je remarque que ses couvertures sont défaites et qu'elle n'est pas là. C'est la troisième nuit de suite qu'elle s'absente, et pourtant je ne l'entends jamais se lever, j'ai cependant d'autres préoccupations plus importantes que de me demander où elle va.

Je repose la tête sur l'oreiller et regarde par la fenêtre. La pleine lune, jaune et étincelante, apparaît dans l'encadrement, je la contemple pendant un long moment, fascinée, j'inspire profondément et ferme les yeux.

Lorsque je les rouvre, elle est passée du jaune brillant au rouge sang, et elle semble miroiter, je

me rends alors compte que ce n'est pas la lune que je fixe, mais son reflet dans les eaux sombres d'un grand étang. De la vapeur s'échappe à la surface, et l'air empesté le métal acide, je me redresse, et c'est alors que je comprends que je suis au milieu d'un champ de bataille ravagé et sanglant.

Les corps jonchent le sol à perte de vue, les morts et les mourants, tombés dans une guerre qui ne laisse pas de survivants. Instinctivement, je porte les mains à mon propre corps, en quête de plaies, mais je suis indemne. Et alors je la vois, la fille aux yeux gris dont j'ai rêvé, celle que j'ai peinte sur les parois de la grotte, à côté de John Smith. Elle gît immobile sur la rive, je me précipite vers elle. Du sang s'écoule de son flanc sur le sable, où la mer vient l'emporter. Ses cheveux noirs de jais sont collés à son visage couleur de cendre. Elle ne respire pas et je ressens une angoisse inexprimable à l'idée de ne rien pouvoir faire pour l'aider. Derrière moi s'élève un rire grave et moqueur, je ferme les paupières avant de me retourner lentement pour affronter mon ennemi.

Lorsque je les rouvre, le champ de bataille a disparu. Les lits familiers sont revenus dans le dortoir enveloppé de pénombre. La lune est normale, jaune vif.

Je vais à la fenêtre pour scruter de nouveau le relief figé et silencieux. Aucune trace de l'homme à la moustache ou de quoi que ce soit d'autre. Toute la neige a fondu et la lune scintille sur les pavés humides. Est-il en train de m'observer ?

Je retourne discrètement dans mon lit. Je m'allonge sur le dos en inspirant profondément pour me calmer. Tout mon corps est raide et tendu, je repense à la grotte, où je ne suis pas retournée depuis que j'y ai vu des traces de pas. Je roule sur le côté, dos à la fenêtre. Je ne veux pas voir ce qu'il y a dehors. Ella n'est toujours pas couchée, j'essaie d'attendre son retour, mais je m'endors. Plus de cauchemars.

Quand la cloche du réveil résonne et que je lève la tête, je suis engourdie et courbaturée. Une pluie froide martèle la vitre. À l'autre bout de la pièce, je vois Ella qui s'assied au bord de son lit et tend les bras vers le plafond en bâillant. Nous quittons le dortoir ensemble, sans un mot. Nous vaquons à nos occupations du dimanche et attendons tête baissée que la messe s'achève. À un moment, je donne un petit coup de coude à Ella pour la réveiller et, vingt minutes plus tard, elle en fait autant pour moi. Je survis à El Festfn, et tout en distribuant la nourriture, je guette le moindre visage suspect. Quand tout me paraît finalement normal, je ne sais plus si je suis soulagée ou déçue. Ce qui m'attriste le plus, c'est de ne pas voir Hector.

La vaisselle presque terminée, pendant que je suis en train de laver et d'essuyer les plats, La Corda et Gabby se mettent à chahuter, à s'éclabousser avec le tuyau de l'évier. Je les ignore, même lorsque je reçois de l'eau sur le visage.

Vingt minutes plus tard, alors que je viens d'essuyer la dernière assiette et de la déposer précautionneusement sur la pile, une fille du nom de Delfina glisse sur le sol mouillé et me percute ; je bascule contre la pile de vaisselle et les trente assiettes retombent dans l'eau saie, certaines se brisant même dans leur chute.

— Tu ne peux pas faire attention ?

Je la pousse à mon tour.

Delfina fait volte-face et me donne un coup.

— Hé ! s'écrie sœur Dora depuis l'autre bout de la cuisine. Vous deux, ça suffit ! Arrêtez immédiatement !

— Tu me le paieras, menace Delfina.

J'ai hâte d'en avoir terminé avec Santa Teresa.

— Cause toujours.

Je lui adresse un regard noir. Elle me dévisage d'un air mauvais.

— Surveille bien tes arrières.

— Je vous préviens que si je dois me déplacer, vous allez le regretter, pour l'amour du ciel !
vocifère sœur Dora.

Au lieu de me servir de la télékinésie pour balancer Delfina à travers le toit - ou sœur Dora, ou Gabby et La Gorda, d'ailleurs -, je me concentre de nouveau sur la vaisselle.

Lorsque enfin je peux me libérer, je vais dehors. Il pleut toujours, et je reste debout à l'abri du toit, le regard perdu en direction de la grotte. Il y aura de la boue à flanc de montagne, ce qui veut dire que je vais me salir, je me sers de ce prétexte pour décider de ne pas y aller, sachant pertinemment que, même s'il ne pleuvait pas, je n'aurais pas le courage de m'y rendre, quelle que soit ma curiosité de voir si de nouvelles empreintes sont apparues.

Je retourne à l'intérieur. Pour Ella, la corvée du dimanche consiste à nettoyer la nef après le départ de tout le monde, à essuyer les bancs. Mais quand j'arrive, tout est déjà propre.

— Tu n'as pas vu Ella ? je demande à une fille de dix ans qui s'appelle Valentina.

Elle secoue la tête, je retourne au dortoir, mais je ne l'y trouve pas non plus, je m'assieds sur son lit, et le rebond du matelas fait apparaître un objet argenté sous son oreiller. C'est une minuscule lampe de poche, je l'allume. Elle éclaire très bien, je l'éteins et la remets à sa place, de sorte que les sœurs ne la voient pas.

Je parcours les couloirs en jetant un œil dans les chambres. Du fait de la pluie, la plupart des filles sont restées à l'intérieur, à discuter et à jouer en petits groupes.

À l'étage, là où le couloir se divise en deux pour rejoindre les deux extrémités de la nef, j'emprunte celui de gauche, sombre et poussiéreux. Sous le plafond voûté, des pièces vides et des statues anciennes jalonnent les parois de pierre ; je passe la tête dans les embrasures : nulle trace d'Ella. Le couloir se rétrécit et l'odeur de poussière cède la place à un relent humide et terreux. Tout au bout, je tombe sur une porte en chêne, cadénassée ; il y a dix jours, j'ai réussi à la fracturer, en cherchant mon coffre. Derrière, un escalier en pierre s'enroule autour de la tour étroite menant au clocher nord, où se trouve l'une des deux cloches de Santa Teresa. Là non plus, pas de coffre.

Je surfe sur Internet pendant un petit moment, mais ne trouve rien de neuf au sujet de John Smith. Je vais me recoucher et fais semblant de dormir.

Heureusement, ni La Gorda, ni Gabby, ni Delfina n'entrent dans la pièce. Je ne vois pas non plus Ella.

Je finis par retourner dans l'église, où je l'aperçois assise au dernier rang, je prends place à côté d'elle. Elle me sourit d'un air fatigué. Ce matin, je lui ai fait une queue de cheval, mais elle s'est desserrée. Je retire l'élastique et elle tourne la tête pour que je puisse la recoiffer.

— Où est-ce que tu étais, toute la journée ? Je t'ai cherchée.

— J'explorais, répond-elle fièrement.

Je me sens de nouveau terriblement coupable de ne plus faire le trajet jusqu'à l'école avec elle.

De retour dans le dortoir, nous nous disons bonne nuit. Je me glisse sous les couvertures et, en attendant que les lumières s'éteignent, je me sens triste et désespérée ; je n'ai qu'une envie, c'est de me rouler en boule et de pleurer. Alors c'est ce que je fais.

Je me réveille au milieu de la nuit, incapable de dire l'heure qu'il est, mais j'ai l'impression d'avoir dormi un petit moment. Je me tourne sur le côté, mais je me sens bizarre. Quelque chose a changé dans la pièce sans que je sache quoi, et l'angoisse qui ne m'a pas quittée de la semaine augmente encore.

Je rouvre les yeux, et le temps qu'ils s'adaptent à l'obscurité, je comprends qu'on me dévisage. Je me redresse d'un bond et recule vivement, au point que je percute le mur à la tête du lit. Je suis piégée, je me dis intérieurement, piégée dans le coin le plus sombre et le plus encaissé de la pièce. Quelle imbécile, d'avoir voulu ce lit ! Je serre les poings, et au moment où je m'apprête à frapper en hurlant, je reconnais ces iris marron. Ella.

Je me détends immédiatement. Je me demande depuis combien de temps elle se tient là. Très lentement, elle porte son minuscule index à ses lèvres. Puis elle m'adresse un large sourire. Elle se penche vers moi et place sa main en coupe autour de mon oreille.

— J'ai trouvé le coffre, murmure-t-elle.

Je me recule, scrute son visage tourné vers moi, et instantanément, je sais qu'elle dit la vérité. J'écarquille les yeux. Impossible de contenir mon excitation.

Je l'attire vers moi et la serre aussi fort que son tout petit corps peut le supporter.

— Oh, Ella, tu n'imagines pas à quel point je suis fière de toi !

— Je t'avais dit que je le trouverais. Je te l'avais dit, parce qu'on forme une équipe et qu'on s'entraide.

— C'est vrai, je chuchote en réponse.

Je la lâche pour contempler son visage rayonnant de fierté.

— Viens, je vais te montrer où il est.

Elle me prend par la main et je la suis sur la pointe des pieds.

Le coffre - une lueur d'espoir au moment où je ne l'attendais plus, et où j'en ai le plus besoin.

CHAPITRE SEIZE

Nous quittons le dortoir à la hâte, et j'ai la pulsion de piquer un sprint pour atteindre au plus vite mon coffre. Ella glisse prestement et silencieusement sur le sol glacé. Dans le couloir, il fait sombre et, si j'y vois parfaitement, de temps à autre Ella allume furtivement sa lampe de poche pour s'orienter.

Lorsque nous atteignons la nef, je crois qu'elle va se diriger vers le clocher nord, mais elle remonte l'allée centrale. Nous frôlons les bancs. La lune éclaire par-derrière les saints des vitraux alignés sur les parois voûtées, leur conférant un éclat céleste qui les rend plus bibliques que jamais. On entend de l'eau goutter quelque part.

Au premier rang, elle tourne à droite et file vers l'une des nombreuses chapelles qui jalonnent les murs, je la suis. Il fait plus frais, tout à coup, et une grande statue de la Vierge Marie surgit devant nous, les bras écartés. Ella la contourne.

— Il va falloir que je te l'apporte, m'informe-t-elle une fois derrière.

Elle place la lampe entre ses dents, s'agrippe à l'une des colonnes et se met à remonter comme un écureuil sur un tronc d'arbre, je la contemple bouche bée, impressionnée par son agilité.

Lorsqu'elle a presque atteint le plafond, elle s'arrête et pivote autour de la colonne, puis disparaît dans une petite niche, presque invisible de là où je suis.

Je n'avais jamais remarqué cette ouverture. Dieu sait comment Ella l'a trouvée, je tends l'oreille et entends le raclement de ses semelles sur la pierre, ce qui signifie qu'elle a tout juste la place de ramper. Une sorte de tunnel, je ne peux pas m'empêcher de sourire. Je savais que le coffre était là, quelque part, mais jamais je n'aurais pu le dénicher sans son aide. En imaginant Adelina effectuer les mêmes acrobaties pour le cacher, il y a des années, j'ai une furieuse envie de rire.

Ella s'est arrêtée ; je n'entends plus rien. Il s'écoule vingt secondes.

— Ella.

Elle passe la tête par le trou.

— Est-ce que tu veux que je monte ?

Elle secoue la tête.

— Il est coincé, mais je l'ai presque, je le descends dans une minute, chuchote-t-elle avant de disparaître de nouveau.

Je n'en peux plus de ce suspense, de ne pas savoir ce qui se passe là-haut, je me poste au pied de la colonne, pose les mains sur la pierre, et au moment où je m'apprête à grimper à mon tour, j'entends du bruit derrière moi, comme si quelqu'un venait de donner un coup de pied dans un banc. Je fais volte-face. La Vierge Marie me bouche la vue. Je la contourne et parcours la nef du regard, sans rien voir.

— Je l'ai ! s'exclame Ella au-dessus de ma tête.

Je retourne au pied de la colonne et lève les yeux. Je l'entends grogner et souffler tandis qu'elle tire le coffre vers l'ouverture et je ne sais pas si c'est à cause du poids de sa trouvaille ou bien de l'étroitesse du passage. À mesure qu'elle avance, je suis proche de l'extase, à l'idée de récupérer ce trésor. Je ne me pose même pas la question de savoir comment l'ouvrir ; il sera bien temps d'y penser plus tard. Alors qu'Ella est presque en vue, j'entends autre chose dans mon dos.

— Qu'est-ce que tu fiches là-haut ?

Je me retourne d'un bond. Gabby et Delfina se tiennent sous le bras gauche de la Vierge Marie et La Gorda et Bonita, la championne du jeu du ponton qui a failli me tuer au lac, sont sous le bras droit.

Par-dessus mon épaule, j'aperçois deux petits yeux qui nous observent depuis la niche.

— Qu'est-ce que tu veux ? je demande à Gabby.

— Je voulais voir ce que cette petite commère mijotait, c'est tout. Tu sais, c'est drôle, parce que je vous ai surprises à quitter le dortoir comme des voleuses, alors je me suis dit que j'allais me lever pour voir enfin ce que tu fiches sur l'ordinateur, mais tu n'y étais pas.

Elle feint un air étonné, puis me lance un sourire sarcastique.

— Vous étiez là, ce qui m'a paru bizarre.

— Bizarre, très bizarre, renchérit La Gorda.

À mon grand soulagement, je n'entends plus Ella traîner le coffre.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Sérieusement. Je reste toujours dans mon coin et ne parle à personne.

— Je tiens beaucoup à toi, Marina, prétend Gabby en s'avançant vers moi.

D'un mouvement de la tête, elle balance ses longs cheveux noirs par-dessus son épaule.

— D'ailleurs, je tiens tellement à toi que je m'inquiète de te voir traîner avec ce raté d'alcoolique, Hector. Tu te saoules avec lui, ou quoi ?

Elle marque une pause.

— Tu bois à sa bouteille ?

Je ne sais pas si c'est parce qu'elle a traité Hector de raté, ou parce qu'elle a insinué que notre amitié était d'une autre nature, ou encore parce qu'elle m'espionne quand je suis sur Internet, mais je ne peux pas me contrôler. Je ferme les yeux, j'englobe par l'esprit tout ce qui m'entoure, et je les attrape toutes les quatre à la fois. La Gorda pousse un cri, tandis que les trois autres, sous le choc, se mettent à pleurnicher. Je les soulève du sol - collées épaule contre épaule, et leurs pieds nus battant dans l'air - et je les fais glisser sur les dalles, jusqu'à ce qu'elles aillent rebondir sur les marches au fond de l'église.

La Gorda fait claquer les paumes de ses mains par terre et se relève comme un taureau furieux prêt à charger. Je fonce sur elle, et la rejoins en une seconde.

Elle balance un coup de poing que j'esquive, avant de lui envoyer une droite dans le menton. Elle bascule en arrière et sa tête percute le sol. Elle tombe raide dans les vapes.

Bonita me saute sur le dos et me tire les cheveux. Je reçois un uppercut dans la joue gauche, et un coup de pied au tibia. Bonita glisse de mon dos et m'enserme les bras, je ne peux plus bouger. Delfina frappe, et je me baisse, si bien que le coup atteint Bonita en pleine bouche et qu'elle relâche suffisamment son emprise pour que je réussisse à me libérer, je l'attrape par le bras droit et la pousse vers Gabby.

— T'es morte, Marina ! C'est fini pour toi ! braille Bonita.

Je la tire sur le côté et lui balance un coup de genou dans le ventre qui lui coupe le souffle. Je la traîne par terre jusqu'à La Gorda.

Delfina a perdu sa belle confiance et cherche la porte.

— Tu es décidée à me ficher la paix, maintenant ?

— C'est pas grave. Je t'aurai demain. Quand tu t'y attendras le moins.

— Tu vas regretter d'avoir dit un truc pareil.

Je feins une droite et me jette à gauche pour la ceinturer. Gabby essaie de m'attraper par les cheveux mais je la bloque en faisant tourner Delfina. Puis je pivote sur les talons et fais glisser Delfina dans l'allée centrale. Son dos heurte la première marche de l'autel et le plafond voûté renvoie l'écho de son grognement.

Gabby décrit des cercles autour de moi.

— Je vais tout dire à sœur Dora. Tu vas avoir de gros, gros problèmes.

Je tourne au fur et à mesure, pour ne pas la quitter des yeux. Elle s'arrête tout près de la colonne.

Je vois qu'elle est sur le point de charger, et je suis prête.

Soudain, un éclair blanc surgit au-dessus de sa tête. En une seconde, je comprends que c'est Ella : elle saute de la niche et atterrit pile sur les épaules de Gabby. Cette dernière se met à battre des bras pour neutraliser la petite ; lorsqu'elle y parvient, elle la jette au sol dans un craquement - le son le plus atroce que j'aie jamais entendu.

— Non ! je hurle, avant de frapper mon adversaire de toutes mes forces en plein sternum.

Ses pieds décollent du sol, elle percute le mur en soulevant de la poussière de mortier.

Ella est couchée sur le dos, à gémir et à se tordre de douleur, et je remarque que sa jambe droite est complètement immobile. Je m'agenouille à côté d'elle et relève le bas de sa chemise de nuit : un éclat d'os a percé la chair, juste au-dessous du genou. Je ne sais pas quoi faire. Je pose la main sur ses épaules pour tenter de la consoler, mais elle souffre tellement qu'elle ne le sent pas.

— Je suis là, Ella. Je suis là, à côté de toi, et ça va aller, tu verras.

Elle ouvre les yeux et m'adresse un regard suppliant. C'est alors que je découvre les dégâts causés à sa main droite. Son petit poignet est complètement tordu ; du sang suinte entre son index et son majeur. Son talent...

— Oh, mon Dieu. Je suis désolée.

Je ne peux retenir mes larmes.

— Je suis tellement désolée.

Elle sanglote doucement. Mon corps est couvert de sueur. Jamais je ne me suis sentie aussi impuissante.

— Essaie de ne pas bouger.

Je sais que c'est inutile. L'hôpital le plus proche est à une demi-heure de route.

Elle sera inconsciente depuis longtemps, le temps d'y arriver.

Elle se met à se balancer de droite à gauche. Les mains tremblantes, je ne sais pas si je dois appliquer une pression sur l'os ou essayer de le repousser sous la peau. J'opte pour la pression et, à la seconde où mes doigts entrent en contact avec sa plaie, Ella prend une brusque inspiration et ses lèvres se mettent à trembler. Un frisson glacé me parcourt la colonne vertébrale, le même que le jour où j'ai ramené la fleur de la salle informatique à la vie, et bientôt il se répand dans tout mon corps.

Est-il possible que ma capacité à soigner les plantes s'applique aussi aux gens ?

Ella s'arrête de pleurer et sa respiration s'accélère tandis que son petit buste se soulève et s'abaisse en rythme. Je sens le froid se concentrer au creux de mes paumes et rayonner de la pointe de mes doigts.

— Je crois... je crois que je peux te soigner.

Son torse continue de se soulever et de s'abaisser à une vitesse anormale, mais elle a sur le visage une expression de sérénité, de détachement. Tremblante de peur, je pose les mains sur la partie d'os saillant de la jambe. Je palpe l'extrémité brisée, et elle se rétracte sous la peau. La plaie passe du rouge au blanc, puis reprend la couleur de la chair, et je vois le contour irrégulier de l'os se déplacer à l'intérieur du membre, se remettant doucement en place. Je suis sidérée par ce que je viens de faire.

C'est peut-être mon Don le plus précieux.

— Ne bouge pas. J'ai presque fini.

Je me concentre et enroule les mains autour de son poignet fin. Une fois encore, le courant glacé me traverse. La paume de sa main se soulève et ses doigts s'écartent les uns des autres. L'entaille entre l'index et le majeur se referme et je vois deux phalanges brisées se redresser. Ella serre le poing puis étire la main.

J'ai fait ce pour quoi Lorien m'a dotée, réparer le mal causé à ceux qui ne le méritent pas.

Ella tourne la tête à droite pour fixer mes mains enroulées autour de la sienne.

— Tu vas bien. Tu vas parfaitement bien.

Elle relève la tête, se hisse sur un coude, et je la prends dans mes bras.

— On forme une équipe, je lui chuchote à l'oreille. On prend soin l'une de l'autre. Merci d'être venue m'aider.

Elle hoche la tête. Je la serre encore avant de la lâcher. Je jette un œil en direction des filles, toutes inconscientes mais respirant encore. En levant le nez, j'aperçois le coin du coffre sortant de la niche.

— Je suis si fière que tu l'aies trouvé. Tu n'imagines pas à quel point. On reviendra le chercher demain, après une bonne nuit de sommeil.

— Tu es sûre ? demande Ella, je peux remonter le prendre.

— Non, non. Va te débarbouiller à la salle de bains, je te rejoins tout de suite.

Lorsqu'elle a quitté la nef, je me tourne vers le coffre et me concentre, je le fais doucement descendre à mes pieds. Je n'ai plus qu'une chose à faire, maintenant : convaincre Adelina de l'ouvrir avec moi.

CHAPITRE DIX-SEPT

Je bondis à travers la porte en feu et atterris sur la moquette du salon, qui est en train de fondre*. Plusieurs idées se bousculent dans ma tête : Sam. La lettre d'Henri. Le coffre. Les cendres d'Henri. Je m'enveloppe volontairement de flammes pour passer aisément d'une pièce à l'autre, tout en hurlant :

— Sam ! Où es-tu, Sam ?

En sortant du salon, je constate que tout le mur du fond est en train de brûler.

La maison pourrait s'écrouler dans les minutes à venir. Je fonce dans les chambres en appelant Sam à pleins poumons. Je balance un coup de pied dans la porte de la salle de bains, qui explose. Je vérifie dans la cuisine et la salle à manger

; et alors que je m'apprête à retourner dans le salon, je jette un œil par la fenêtre et aperçois le coffre ainsi qu'une pile de nos affaires, notamment l'ordinateur portable, la boîte métallique contenant les cendres d'Henri, sa lettre, le tout sur le bord de la piscine. Ainsi qu'une boule rebondissant au milieu de l'eau : la tête de Sam. Il me voit et agite les bras.

Je saute à travers la fenêtre en renversant le barbecue. Je plonge dans la piscine, réduisant les flammes qui m'entourent en fumée sifflante.

— Ça va ?

— Oui, je crois, répond-il.

Nous sortons de l'eau et je contemple tout ce qu'il a réussi à sauver.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ils sont là, mec. Les Mogadoriens.

À la seconde où il prononce ces paroles, une nausée me retourne l'estomac.

Ma mâchoire se met à trembler.

Sam ajoute :

— Je les ai vus par la fenêtre de devant, et tout à coup, boum !, la maison était en feu. J'ai emporté ce que j'ai pu...

Il y a du mouvement sur le toit. Par une crevasse, entre les flammes qui s'engouffrent, je vois un gigantesque Mogadorien, un éclaireur en imperméable, chapeau et lunettes noirs en train de descendre sur la pente du toit ; à chaque pas, ses pieds s'enfoncent dans les tuiles molles. Il porte une longue épée étincelante.

Je m'agenouille pour attraper le cadenas du coffre, qui cède dans ma paume luminescente. Je repousse les cristaux et m'empare de la dague à lame de diamant. Les flammes consumant la maison se reflètent sur son fil redoutable. À ma grande surprise, le manche s'allonge et vient s'enrouler autour de ma main droite tout entière.

— Recule ! je crie à l'intention de Sam.

L'éclaireur s'accroche à l'avant-toit métallique sur le point de s'effondrer pour sauter dans le patio ; lorsqu'il atterrit, le ciment se fissure sous ses pieds. Il fait tournoyer l'épée devant lui, dessinant une traîne lumineuse dans l'air. Je contrôle ma respiration et me repasse mentalement la dernière semaine d'entraînement.

Au moment où je m'avance, l'éclaireur pousse un grondement et se précipite vers moi, faisant claquer son imperméable autour de lui. Juste avant qu'il frappe, je vois mon reflet dans ses lunettes. Je recule et esquive le coup, mais en me redressant, je pénètre dans le sillage lumineux de sa lame. La douleur me vrille la nuque et descend jusqu'à ma taille. Je suis projeté en arrière et tombe dans la piscine.

Lorsque je refais surface, je vois Sam se mettre en garde face à l'éclaireur : il dresse ses mains nues et balance les épaules de droite à gauche. Le Mogadorien éclate de rire et lâche son épée sur le ciment pour mieux singer les mimiques de Sam. Avant que j'aie pu me hisser hors de l'eau pour lui venir en aide, Sam fait passer son poids sur le pied gauche et balance le droit en arc de cercle, derrière lui. Sa chaussure dégoulinante vient percuter la tête de l'éclaireur avec une force telle qu'il est déporté de plusieurs mètres.

Hébété, il récupère son épée. Je bondis hors de l'eau ayant qu'il ait pu se venger et je lève ma dague pour intercepter son coup. Les lames se croisent dans une boule de lumière aveuglante qui me brouille la vue quelques instants.

Lorsqu'elle se dissipe, je constate que l'épée de l'éclaireur s'est brisée net au point de contact avec ma dague. Profitant de l'effet de surprise, je la lui plonge dans la poitrine et la descends d'un coup sec. Le Mogadorien tombe en cendres et s'éparpille sur mes chaussures.

Sous l'assaut du feu, la maison finit par s'écrouler - les poutres craquent dans toutes les directions, les fenêtres explosent en jaillissant des murs et le plafond s'aplatit sur l'ensemble comme un livre au dos cassé. Un nuage orageux se met à tourbillonner au-dessus de nous et un éclair déchire le ciel, tandis que la foudre vient frapper juste de l'autre côté de la maison.

— Il faut qu'on rejoigne Six ! hurle Sam.

Il a raison. La proximité de cet éclair signifie sans doute qu'elle est en plein cœur de la bataille. Après avoir vérifié que la voie est dégagée, je soulève le coffre de ma main libre et le propulse par-dessus le muret en brique du jardin. Sam me lance le reste de nos affaires et je le hisse à son tour au sommet du mur. Nous sautons et atterrissons en roulant sur l'herbe humide. Nous fourrons notre chargement derrière un épais buisson et filons à l'avant de la maison.

Au milieu de l'allée, à quelques mètres de notre voiture, Six a cravaté un éclaireur et les muscles de ses bras palpitent sous l'effort. Deux autres Mogadoriens sont à l'approche. Celui de gauche pointe un long tube cylindrique dans ma direction et un éclat vert me projette en arrière. Je ne peux plus respirer, je ne vois plus rien. Je roule dans les herbes hautes et sens sur ma peau la chaleur du brasier qui émane de la maison.

Lorsque je parviens à rouvrir les paupières, l'éclaireur se tient juste au-dessus de moi. Je recouvre progressivement des sensations dans les bras et les jambes, et ma respiration redevient normale. Le manche du poignard est toujours enroulé autour de ma main droite. L'éclaireur ajuste un bouton sur le tube, sans doute pour passer du mode « paralyse » au mode « tue », puis me piétine le poignet droit. J'essaie de balancer les jambes vers le haut, mais elles ne réagissent pas comme je le veux et sont encore toutes engourdies par le souffle de cet engin. Le canon du tube me vise entre les deux yeux et je repense au pistolet de ce type ivre, que Six a neutralisé il y a à peine une heure. Nous y voilà, la mission des Mogadoriens est une réussite.

Numéro Quatre : éliminé. Cap sur Numéro Cinq.

Je vois des centaines d'étincelles s'allumer à l'intérieur du tube et s'unir dans un tourbillon. Au

moment où il appuie sur la détente, Bernie Kosar lui bondit à la cuisse. L'éclaireur chancelle au-dessus de moi pendant une seconde, puis sa tête est tranchée net par un éclair éblouissant avant de rouler dans l'herbe, tout près de la mienne. Nos nez se touchent juste avant qu'elle ne s'effondre en un tas de cendres, et je fais tout ce que je peux pour ne pas en avaler. Le reste du corps tombe à son tour et couvre mon jean d'une fine couche grise. Une silhouette surgit au-dessus de moi, à la place du Mogadorien.

— Lève-toi, maintenant, hurle Six.

Sam apparaît à son tour, le visage sale et austère.

— Il faut partir, John. Sur-le-champ.

Le hurlement des sirènes déchire l'air. À deux kilomètres, tout au plus. Bernie Kosar me lèche la tempe gauche et pousse un petit gémissement.

— Et le troisième ? Il est où ? je chuchote.

Six jette un regard à Sam et hoche la tête.

— J'ai chopé son épée et je l'ai retournée contre lui, m'explique-t-il. Je me suis éclaté.

Six me transporte sur son épaule jusqu'à la banquette arrière de la voiture.

Bernie Kosar s'installe sur mes tibias et se met à lécher ma main gauche, encore inerte. Pendant que Six récupère nos affaires, Sam prend le volant ; ce n'est que quand nous atteignons la grand-route et que je n'entends plus les sirènes que j'arrive à me détendre et à me concentrer sur ma main droite.

Le manche du poignard se rétracte, libérant mes phalanges et mon poignet. Je lâche l'arme à mes pieds.

Un quart d'heure plus tard, Six dit à Sam de se garer et nous nous arrêtons sur le parking d'un restaurant fermé. Elle saute de la voiture avant même qu'elle soit complètement à l'arrêt, laissant la portière ouverte.

— Viens m'aider, ordonne-t-elle.

— Six, je ne veux pas faire le boulet, mais je ne peux pas franchement bouger les bras et les jambes, là tout de suite.

— Essaie encore. On doit absolument les semer. Si on échoue, c'est bien simple, tu es mort. Réfléchis-y.

Je me débrouille pour me remettre en position assise et sens le sang circuler de nouveau dans mes jambes. Je me tracte hors de la voiture et, titubant dans mes vêtements calcinés, je la regarde sans la moindre idée de ce qu'elle attend de moi.

— Trouve le mouchard. Sam, tu laisses le moteur tourner.

— Roger, répond Sam. Que je trouve le quoi ?

— Ils mettent des mouchards sur les voitures. Crois-moi. C'est comme ça qu'ils nous ont eues, avec Katarina.

— Et ça ressemble à quoi, exactement ?

— Aucune idée. Mais le temps presse, alors grouille.

J'ai juste envie d'éclater de rire. Il n'y a strictement rien que je puisse faire vite, en cet instant. Pendant que je tombe lentement sur un genou et réussis à ramper sous le véhicule pour éclairer le

châssis, Six fait le tour comme une tornade.

Bernie Kosar vient m'aider en reniflant, en remontant à partir du pare-chocs. Je repère l'engin presque immédiatement, un petit objet circulaire pas plus gros qu'une pièce de monnaie, collé sur le montant en plastique du réservoir.

— Je l'ai ! je hurle en l'arrachant.

Je m'extirpe tant bien que mal de sous le véhicule et tends le mouchard à Six, tout en restant sur le dos. Elle l'inspecte brièvement, puis le glisse dans sa poche.

— Tu ne le détruis pas ?

— Non. Vérifie encore. On doit être bien sûrs qu'il n'y en a pas un deuxième, et même un troisième.

Je rampe de nouveau sous la voiture, les mains illuminées.

— Je ne vois rien de plus.

— Tu es certain ? me demande-t-elle quand je me relève.

— Oui.

Nous remontons à bord et filons en faisant crisser les pneus. Il est deux heures du matin, et Sam prend la direction de l'ouest. Suivant les instructions de Six, il fonce à cent quarante à l'heure, et je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter au sujet de la police. Au bout d'une quarantaine de kilomètres, il rejoint l'autoroute et met le cap au sud.

— On y est presque, dit Six.

Trois kilomètres plus loin, elle ordonne à Sam de quitter l'autoroute.

— Stop ! Ici, stop !

Sam écrase la pédale de frein et s'immobilise à côté d'un semi-remorque dont le propriétaire est en train de prendre de l'essence. Six se rend invisible et sort de la voiture, laissant la portière entrouverte.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? demande Sam.

— Je n'en sais rien.

Au bout de quelques secondes, la portière se referme en claquant. Six réapparaît et fait signe à Sam de revenir sur l'autoroute mais cette fois, vers le nord. Elle est un peu plus détendue et ne s'accroche plus au tableau de bord à s'en faire blanchir les jointures.

— Tu ne vas vraiment pas nous dire ce que tu viens de faire ? je finis par demander.

Elle me lance un coup d'œil.

— Ce camion était en route pour Miami. J'ai collé le mouchard sous la remorque. Avec un peu de chance, ils perdront quelques heures à le pister vers le sud alors qu'on fera route vers le nord.

Je secoue la tête.

— Ce routier va passer une chouette soirée.

Nous dépassons les sorties d'Ocala, Sam suit les consignes de Six et quitte l'autoroute pour aller se garer derrière un centre commercial tout proche.

— C'est ici qu'on va rester cette nuit, nous informe Six. On dormira à tour de rôle.

Sam ouvre sa portière, pivote et fait pendre ses jambes dehors.

— Euh, les gars ? J'aurais sans doute dû vous en parler avant, mais disons que je me suis fait assez mal; pendant la bagarre, que ça commence à sacrement m'élancer, et que je crois bien que je vais tomber dans les pommes.

— Quoi ?

Je sors de la voiture en rampant et me plante en face de lui. Il remonte la jambe crasseuse de son jean, révélant une blessure au-dessus du genou, de la taille d'une carte de crédit, mais sans doute profonde de plusieurs centimètres. Du sang séché et frais lui recouvre le genou et le tibia.

— Bon sang, Sam. C'est arrivé quand ?

— Juste avant que je chope l'épée du Mog. Disons que je l'ai retirée de ma jambe.

— OK, sors de là.

Six passe la tête sous le bras de Sam et l'aide à descendre.

J'ouvre l'arrière de la voiture et récupère la pierre guérissante dans le coffre.

— Tu ferais bien de t'accrocher à quelque chose, mec. Il est possible que ça... pique.

Six lui tend la main, et il la serre dans la sienne. À la seconde où je pose la pierre sur sa plaie, il se tord de douleur et tous ses muscles se tendent comme des cordes. On dirait bien qu'il va perdre conscience. Autour de la blessure, la peau devient blanche, puis noire, puis rouge sang, et je regrette instantanément d'avoir essayé la pierre sur un humain. Est-ce qu'Henri m'avait prévenu qu'elle ne marchait pas, sur eux ?

Alors que j'essaie de m'en souvenir, Sam laisse échapper un long grognement essoufflé. Le rebord de la plaie se replie vers l'intérieur, puis disparaît. Sam relâche la main de Six et reprend lentement son souffle. Une minute plus tard, il est capable de s'asseoir.

— Mon vieux, je donnerais cher pour être un extraterrestre. Vous savez vraiment faire des trucs méga-cool.

— Je t'avoue que tu m'as fait un peu peur, mon pote. Je n'étais pas sûr que ça fonctionnerait sur toi, vu que d'autres trucs dans le coffre n'ont aucun effet.

— Moi non plus, renchérit Six.

Elle se penche pour l'embrasser sur la joue. Sam se recule dans son siège avec un long soupir. Six éclate de rire et frotte sa tête de bagnard. Je suis surpris par la force de la jalousie que je sens bouillonner en moi.

— Tu veux faire un tour à l'hôpital ? je propose.

— Nan, je veux rester ici. Pour toujours.

— Tu sais quoi ? fait remarquer Six une fois que nous sommes remontés à bord de la voiture. On a eu une chance folle d'être sortis se balader.

— Tu l'as dit.

Sam pose la joue droite contre son appui-tête pour pouvoir nous voir tous les deux.

— Et qu'est-ce que vous faisiez à vous promener dehors en pleine nuit, d'ailleurs ?

— Je n'arrivais pas à dormir. Et Six non plus.

D'un point de vue technique, c'est la vérité, mais elle n'efface pas la pointe de culpabilité. Je sais

que Sarah est la fille qu'il me faut, je suis juste impuissant à faire taire les nouveaux sentiments que je ressens.

Six pousse un soupir.

— Tu sais ce que ça veut dire, pas vrai ?

— Quoi ?

— Qu'ils ont probablement ouvert mon coffre.

— Il n'y a aucune certitude.

— Bien sûr. Mais depuis que j'ai pris ce caillou dans le tien et qu'il s'est mis à palpiter et à me faire mal à la main, je n'ai pas réussi à me débarrasser de ce pressentiment. Et il vient juste de me traverser l'esprit que c'était sans doute lié à mon coffre.

— Ils l'ont entre les mains depuis trois ans, maintenant. Alors tu crois qu'il leur est possible de les ouvrir sans nous, alors qu'on est encore vivants ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Peut-être. Malgré tout, j'ai cette impression étrange qu'ils ont fouillé dans le mien et que, quand j'ai touché cette pierre, ça a conduit les éclaireurs jusqu'à nous.

— Pourquoi ils en auraient envoyé si peu ? objecte Sam entre deux bâillements. Je veux dire, pourquoi ils n'ont pas attendu les renforts, pour attaquer ?

— Peut-être qu'ils ont eu peur, et qu'ils ont paniqué ? suggère Six.

— Ou que l'un d'entre eux a voulu jouer les héros, je propose.

Six baisse sa vitre pour écouter dehors.

— Quoi qu'il en soit, conclut-elle au bout de quelques secondes, la prochaine fois, ils seront plus nombreux. Il y aura des pikens, des krauls et je ne sais quelles autres horreurs.

— Tu as sans doute raison, murmure Sam, sur le point de sombrer. Je vais vous dire une chose : toute cette cavale, ça m'épuise.

— Essaie un peu de tenir onze ans.

— Je crois que j'ai déjà le mal du pays, marmonne-t-il.

En me penchant, je remarque qu'il a les lunettes de son père entre les mains, celles avec des verres épais qu'il portait à Paradise.

— Il n'est pas trop tard pour rentrer, Sam. Tu le sais, pas vrai ?

Il fronce les sourcils.

— Je ne veux pas rentrer.

Il y met beaucoup moins de conviction que la dernière fois, dans ce motel de Caroline du Nord.

— Pas avant d'avoir retrouvé mon père. Ou du moins, de savoir ce qui lui est arrivé.

— Son père ! articule Six en silence en me regardant.

Plus tard, je réponds de la même manière.

— Ça se comprend. On réussira, le moment venu.

Je me tourne vers Six.

— Alors, où on va, demain matin ?

— Maintenant qu'on dirait qu'ils ont ouvert mon coffre, j'imagine qu'on verra où le vent nous porte.

Il ne m'a jamais laissée tomber, jusqu'ici, ajoute-t-elle d'un ton mélancolique. Tu savais que, sans le vent et mon besoin de caféine, une nuit, en Pennsylvanie, la veille de l'attaque de Paradise, eh bien je ne serais jamais arrivée à temps ?

— De quoi tu parles ?

— Je tramais dans le Midwest, je sentais que vous étiez tout près, sans savoir si c'était dans l'Ohio, en Vilenie-Occidentale, ou bien en Pennsylvanie - j'avais déniché des nouvelles sur Internet indiquant le passage des Mogs à Athens ; mais après plusieurs semaines de recherches vaines, j'étais persuadée d'avoir perdu votre piste. Je me disais que vous étiez déjà en route pour la Californie ou le Canada, à l'heure qu'il était. Alors je me suis retrouvée sur le parking de ce petit centre commercial, fatiguée et perdue, quasiment fauchée, quand cette gigantesque rafale de vent m'a heurtée, avant d'aller ouvrir la porte d'un café sur ma gauche. J'avais l'intention de refaire le plein et de reprendre la route, quand j'ai aperçu au fond du magasin un poste Internet pour les clients. Je me suis acheté un grand café et je me suis mise à surfer. Et c'est là que j'ai trouvé un article sur la maison en feu, celle dont tu as sauté...

Je suis gêné d'entendre à quel point j'étais facile à trouver. Pas étonnant qu'Henri ait voulu que je reste cloîtré à la maison ou au lycée tout le temps.

— Si cette rafale n'avait pas ouvert la porte, j'aurais probablement atterri dans un restaurant routier, à siroter du café jusqu'à l'aube. Au lieu de ça, j'ai noté toutes les infos que je pouvais recueillir à votre sujet et j'ai envoyé un fax et la lettre avec mon numéro, pour essayer de vous mettre en garde ou, du moins, de vous donner du courage le temps que je vous rejoigne. Et je suis arrivée juste à temps.

CHAPITRE DIX-HUIT

Le vent nous emporte vers le nord, jusqu'à un motel en Alabama où nous nous arrêtons deux nuits, toujours grâce aux fausses pièces d'identité confectionnées par Henri, et utilisées par Sam. Nous mettons ensuite le cap à l'ouest et passons une nuit à la belle étoile dans un champ en Oklahoma, puis les deux suivantes dans un Holiday Inn à la sortie d'Omaha, dans le Nebraska. Et de là, sans raison apparente - du moins, sans raison invoquée ouvertement -, Six nous emmène à mille cinq cents kilomètres vers l'est pour louer une cabane nichée au cœur des montagnes du Maryland, à cinq minutes à peine de la frontière de la Virginie-Occidentale, et à trois heures de la grotte des Mogadoriens. Nous sommes à exactement trois cent seize kilomètres de Paradise, où notre voyage a commencé.

Un demi-réservoir suffirait pour rejoindre Sarah.

Avant même d'ouvrir les yeux, je sens que ce sera une rude journée, où la réalité de la mort d'Henri me frappera de plein fouet et où, quoi que je fasse, la douleur ne cédera pas. Ces jours-là sont de plus en plus fréquents. Remplis de remords, de culpabilité et du chagrin immense à l'idée que plus jamais je ne lui parlerai. Cette perspective me bloque complètement. Je voudrais tellement pouvoir changer le passé. Mais comme l'a dit Henri : « Il y a des choses qu'on ne peut effacer. »

Et puis, il y a Sarah, et cette terrible culpabilité qui me gagne depuis qu'on a quitté la Floride, quand je pense que je me suis rapproché de Six presque au point de l'embrasser.

J'inspire à fond et me décide à ouvrir les yeux. La lumière blafarde de l'aube fuse dans la pièce. La lettre d'Henri. Je n'ai pas le choix, je dois la lire. Attendre plus longtemps serait trop dangereux. En Floride, j'ai bien failli la perdre.

Je glisse la main sous mon oreiller et en sors la dague à lame de diamant et l'enveloppe en kraft. Je les ai gardées toutes les deux tout près de moi. Je fixe le pli pendant un moment, en essayant d'imaginer les circonstances dans lesquelles Henri a écrit cette lettre. Mais je sais que ça n'a pas vraiment d'importance, et que je ne fais que perdre du temps ; je soupire et, de la lame de ma dague, j'ouvre l'enveloppe et en retire les feuilles. L'écriture parfaite d'Henri en remplit cinq, à l'encre noire épaisse. Je prends une grande inspiration et me décide à attaquer la première.

19 janvier

Au fil des ans, j'ai réécrit cette lettre un grand nombre de fois, sans jamais savoir si ce serait la dernière, mais si tu la lis aujourd'hui, alors la réponse est oui.

Je suis désolé, John. Vraiment. Pour nous, les Cêpanes qui avaient débarqué avec vous, notre devoir était de protéger les neuf Gardanes à tout prix, y compris celui de notre propre vie. Mais alors que je couche ces mots sur le papier, à la table de la cuisine, quelques heures après que tu es venu me sauver à Athens je sais que cela n'a jamais été le devoir qui nous a unis ainsi, mais plutôt un amour qui sera toujours plus fort que n'importe quelle obligation. La vérité, c'est que ma mort est assurée depuis toujours. Les seules inconnues restaient le « où » et le « quand », et sans toi, je serais sans doute mort aujourd'hui. Quelles que soient les circonstances qui entoureront ma disparition, ne t'en prends pas à toi-même, je t'en prie. Je n'ai jamais espéré survivre ici, et lorsque nous avons quitté Lorient il y a si longtemps, je savais que jamais je ne la reverrais.

Entre le moment où j'écris cette lettre et celui où tu la liras, je me demande ce que tu auras encore découvert. Je pense que tu sais maintenant que je t'ai caché beaucoup de choses. Plus que je n'aurais sans doute dû. Durant toute ton existence, j'ai voulu que tu restes concentré, que tu t'entraînes dur. J'ai tenté de te donner sur Terre la vie la plus normale que j'ai pu. Je suis sûr que cette idée te semblera risible, mais situ avais connu toute la vérité, cela n'aurait fait qu'ajouter de la tension dans une situation qui était déjà bien assez délicate.

Par où commencer ! Ton père s'appelait Liren. Il était puissant et courageux, et il a mené une vie intègre et utile. Comme tu as pu en être témoin lors de tes visions de la guerre, il a gardé ces qualités jusqu'à la toute fin, même lorsqu'il a su que la bataille était perdue. Et c'est ce que l'on peut souhaiter à chacun de nous, de mourir ainsi avec dignité, dans l'honneur et la bravoure. En sachant qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir. Cela résume bien qui était ton père. Et qui tu es toi aussi, même si tu ne le crois pas forcément.

Je me redresse, le dos appuyé contre la tête du lit, pour relire le nom de mon père, encore et encore. La boule que j'ai dans la gorge grossit et durcit. J'aimerais tant que Sarah soit là, la tête posée sur mon épaule, pour m'encourager à poursuivre ma lecture. Je me concentre sur la suite.

Quand tu étais tout petit, ton père venait tout le temps, même quand il n'était pas censé le faire. Il t'adorait littéralement, et il pouvait rester assis des heures à te regarder jouer dans l'herbe avec Hadley (je me demande si tu as enfin deviné la véritable identité de Bernie Kosar?). Et bien que je sache que tu ne te rappelles pas grand-chose de tes premières années, je peux t'assurer sans le moindre doute que tu étais un petit garçon heureux. Pendant une brève période, tu as eu l'enfance que tous les enfants méritent, à défaut de la vivre.

J'ai passé un temps considérable avec ton père, en revanche je n'ai rencontré ta mère qu'une fois. Elle s'appelait Lara et, comme lui, elle était réservée, peut-être même un peu timide. Si je te dis tout cela maintenant, c'est parce que je veux que tu saches qui tu es, et de qui tu tiens. Tu viens d'une famille simple, avec peu de moyens, et la vérité que j'ai toujours voulu partager avec toi, c'est que nous n'avons pas quitté Lorien simplement parce que nous nous trouvions à proximité du vaisseau, ce jour-là. Ce n'était pas une coïncidence. Nous étions là parce que, dès l'assaut, les Gardanes se sont rassemblés pour vous y amener. Bon nombre d'entre eux se sont sacrifiés pour y parvenir. Vous étiez censés être dix, bien que, comme tu le sais, seuls neuf d'entre vous aient réussi à partir.

Les larmes me brouillent la vue. Je fais glisser mes doigts sur le nom de ma mère. Lara. Lara et Liren. Je me demande quel était mon prénom Loric, s'il commençait lui aussi par un L. Sans la guerre, aurais-je eu un petit frère ou une petite sœur ? On m'a volé tant de choses.

Lorsque vous êtes nés, tous les dix, Lorien a reconnu la force de votre cœur et de votre volonté, voire compassion, et en retour elle vous a assigné le rôle auquel vous étiez appelés ; celui des dix Anciens originels. Ce qui signifie que ceux d'entre vous qui resteront deviendront beaucoup plus forts que tout ce qu'on a vu sur Lorien depuis la nuit des temps, bien plus puissants que les dix Anciens desquels vous avez reçu votre Héritage. Les Mogadoriens le savent, c'est pourquoi ils vous traquent avec une telle panique. Ils sont sur des charbons ardents et ils ont truffé cette planète d'espions. Si je ne t'ai jamais dit la vérité, c'est parce que je craignais qu'elle t'inspire de l'arrogance et que tu te perdes en route - or la situation est beaucoup trop dangereuse pour que je

te laisse prendre ce risque. Je t'en conjure... prends des forces, deviens digne du rôle auquel tu es appelé, et trouve les autres. À vous, tous, ceux d'entre vous qui sont toujours en vie, vous pouvez encore gagner cette pierre.

La dernière chose que j'aie à te dire, c'est que, si nous sommes venus nous installer à Paradise, ce n'est pas par hasard. Tes Dons étaient en retard et je commençais à m'inquiéter ; lorsque la troisième cicatrice est apparue, j'ai sombré dans un état de panique totale - sachant que tu étais le suivant - et j'ai décidé de partir à la recherche du seul homme qui saurait peut-être où trouver les autres.

Quand nous sommes arrivés sur Terre, nous étions attendus par neuf terriens, qui connaissaient notre situation et la nécessité pour nous de nous éparpiller.

C'étaient des alliés des Loties et lors de notre dernière visite sur cette planète - il y a quinze ans -, ils ont tous reçu un émetteur qui ne devait s'allumer que s'il entrait en contact avec l'un de nos vaisseaux. Cette nuit-là, ces neuf terriens étaient présents pour nous guider et nous épauler. Aucun de nous n'avait jamais mis les pieds ici. Lorsque nous sommes descendus du vaisseau, nous avons reçu des vêtements pour deux, un livret d'instructions pour nous apprendre les usages de cette planète, ainsi qu'une adresse sur un morceau de papier. Cette adresse, c'était celle d'un point de chute temporaire, et aucun de nous ne connaissait ceux des autres. C'est ainsi que toi et moi nous sommes retrouvés dans une petite ville de Californie du Nord. Un joli endroit, calme, à un quart d'heure de la côte. C'est là que je t'ai appris à faire du vélo et à jouer au cerf-volant, et aussi des choses toutes simples comme faire tes lacets (que j'ai d'abord dû apprendre moi-même). Nous y sommes restés six mois, et ensuite nous avons pris la route, car je savais qu'il le fallait.

L'homme qui nous a accueillis toi et moi, notre guide, habitait ici, à Paradise.

Et si je suis venu le retrouver, c'est parce que je cherchais désespérément à savoir où les autres étaient allés. Mais lorsque nous sommes arrivés, les étoiles noires devaient être tombées car cet homme avait disparu.

Celui qui nous a guidés le premier jour, qui nous a transmis les instructions et nous a dégotté nos premières adresses, son nom était Malcolm Goode. Le père de Sam.

Ce que je veux te faire comprendre, John, c'est que je pense que Sam avait raison ; je crois moi aussi que son père a été enlevé. Je n'ai qu'un espoir, pour Sam, c'est qu'il soit encore vivant. Et s'il est toujours avec toi, je te demande de lui communiquer cette information, car j'espère qu'elle lui donnera quelque réconfort.

Deviens qui tu dois être, John. Deviens fort et puissant et n'oublie jamais ce que tu auras appris en chemin. Montre-toi noble, brave et sûr de toi. Vis ta vie avec cette même dignité et ce courage que tu as hérités de ton père, fais confiance à ton cœur et à ta volonté comme Lorien leur fait confiance depuis le premier jour, jusqu'à aujourd'hui.

Garde toujours foi en toi-même et ne perds jamais espoir.

Car rappelle-toi: même quand ce monde nous fait subir le pire avant de nous abandonner à nous-mêmes, il y a toujours de l'espoir.

Et je suis certain qu'un jour, tu rentreras chez nous.

Avec tout l'amour de ton ami et Cêpane,

J'entends le sang me battre aux oreilles ; malgré tout ce qu'il m'a écrit, je sais au fond de moi que, si nous avons quitté Paradise quand il l'a voulu, il serait toujours en vie. Nous serions toujours ensemble. Il est venu au lycée pour me sauver, parce que tel était son devoir, mais aussi par amour pour moi. Et à présent, il est mort.

J'inspire à fond, m'essuie le visage d'un coin de manche et finis par sortir de ma chambre. Malgré sa blessure à la jambe, Sam a insisté pour s'installer à l'étage, même quand Six et moi lui avons proposé de rester en bas. J'emprunte l'escalier et vais frapper à sa porte. J'entre, allume sa lampe de chevet ; à côté, je remarque les lunettes à verres épais de son père. Sam s'étire.

— Sam ? Salut, désolé de te réveiller, mais j'ai un truc vraiment important à te dire.

Visiblement intrigué, il se redresse et repousse sa couverture.

— Bah, dis-le, alors.

— D'abord, tu dois me promettre de ne pas te mettre en rogne. Je veux que tu saches que, jusqu'à il y a dix minutes, je n'avais aucune idée de ce que je vais t'annoncer. Et je ne sais pas pour quelle raison Henri n'a pas voulu te le dire en face, mais il faut que tu lui pardonnes.

Il se redresse complètement pour s'appuyer contre le mur.

— Bon sang, John. Raconte, quoi !

— Promets d'abord.

— OK, je te le promets.

Je lui tends la lettre.

— J'aurais dû la lire plus tôt, Sam. Je suis vraiment désolé de ne pas l'avoir fait.

Je sors en refermant la porte derrière moi pour lui laisser un peu d'intimité. Je ne sais pas bien comment il va réagir. Impossible de prévoir comment il va accepter la réponse à la question qu'il s'est posée toute sa vie, et qui l'a toujours hanté.

Je décide d'aller faire un tour dehors avec Bernie Kosar, qui se précipite dans les bois. Je m'assieds sur une table de pique-nique. Dans l'air froid de février, mon souffle dessine un nuage de vapeur. L'obscurité glisse vers l'ouest, tandis qu'à l'est les premières lueurs de l'aube se profilent. Je lève les yeux vers la demi-lune en me demandant si Sarah ou les autres la contemplent eux aussi, en ce moment.

Ainsi, les cinq survivants, nous sommes censés jouer le rôle des Anciens. Je ne mesure toujours pas ce que ça signifie, exactement.

Les paupières closes, je lève le visage vers le ciel. Je reste ainsi jusqu'au moment où j'entends la porte coulisser derrière moi. Je me retourne, m'attendant à voir Sam, mais c'est Six qui apparaît. Elle grimpe sur la table à côté de moi. Je lui adresse un léger sourire, elle garde cependant un air grave.

— Je t'ai entendu sortir. Est-ce que tout va bien ? Vous vous êtes disputés, avec Sam ?

— Quoi ? Non. Pourquoi ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il sanglote sur le canapé d'en bas, et qu'il ne veut rien me dire.

Je prends quelques secondes avant de tout lui expliquer.

— J'ai enfin lu la lettre d'Henri. Elle contient des informations pour Sam, que lui et moi venons de

découvrir. A propos de son père.

— Quoi, son père ? Tout va bien ?

Je change de position, et nos genoux se touchent.

— Écoute. Quand j'ai rencontré Sam, au lycée, il était obsédé par la disparition de son père, qui était sorti faire des courses un jour et n'était jamais revenu. On n'avait retrouvé que son pick-up et ses lunettes, à côté, par terre. Tu sais, ce sont celles qu'il trimballe tout le temps ?

Six se retourne vers la maison.

— Tu veux dire que... elles sont à son père ?

— Ouais. Le truc, c'est que Sam est convaincu qu'il a été enlevé par des extraterrestres, ce que j'ai toujours trouvé dingue. Mais, je ne sais pas, je ne l'ai pas découragé, parce que, après tout, qui je suis pour ruiner tous ses espoirs de le retrouver un jour ? J'attendais que ce soit lui qui te raconte tout ça, mais je viens de lire la lettre d'Henri, et tu ne croiras jamais ce qu'elle raconte.

— Quoi ?

Je lui explique tout, que le père de Sam est un allié loric, que c'est lui qui nous a accueillis, Henri et moi, à notre arrivée, et pourquoi Henri a voulu qu'on s'installe à Paradise.

Six glisse de la table et atterrit maladroitement sur le banc.

— C'est incroyable, comme coïncidence, que Sam soit ici. Mêlé à notre histoire.

— Je ne crois pas, justement. Quand on y réfléchit, c'est dingue que de tous les habitants de Paradise, ce soit vers Sam que je sois allé, et qu'il soit devenu mon meilleur ami. Je pense qu'on était destinés à se rencontrer.

— Tu as peut-être raison.

— C'est génial que son père nous ait aidés, à l'atterrissage, pas vrai ?

— Carrément, oui. Tu te rappelles ce qu'il disait, ce sentiment bizarre d'être lié à cette situation ?

Comment aurais-je pu oublier ?

— Mais ce n'est pas fini. La lettre d'Henri dit que le père de Sam a bel et bien été enlevé, peut-être même tué, par les Mogadoriens.

Nous restons assis en silence, à regarder le soleil se lever lentement à l'horizon.

Bernie Kosar sort de la forêt au petit trot et se roule sur le dos pour qu'on lui caresse le ventre.

— Salut, Hadley.

En entendant son nom, il bondit instantanément sur ses pattes et me dévisage en penchant sa bonne tête de beagle. Je saute de la table et viens lui gratter le menton à deux mains.

— Ouais. Je suis au courant.

C'est alors qu'apparaît Sam. Il a les yeux rouges. Il vient s'asseoir sur le banc, à côté de Six.

— Salut, Hadley, lance-t-il à son tour.

BK lâche un aboiement et vient lui lécher les mains.

— Hadley ? répète Six, confuse.

Le chien aboie une nouvelle fois, en signe d'approbation.

— Je l'ai toujours su, dit Sam. Toujours. Depuis le jour où il a disparu.

— Tu avais raison, depuis le début.

— Ça t'ennuie, si je la lis, cette lettre ? demande Six.

Sam la lui tend. Je dirige ma paume droite vers la page et active le Lumen.

Quand Six a terminé, elle replie les feuilles et me les rend.

— Je suis vraiment désolée, Sam.

J'ajoute :

— Jamais on n'aurait survécu, Henri et moi, sans ton père.

Six se tourne vers moi.

— Tu sais, c'est ridicule, que tes parents soient Liren et Lara. Ou plutôt, c'est ridicule que je ne m'en sois pas rendu compte toute seule. Tu te souviens de moi, sur Lorien, John ? Tes parents et les miens - ils s'appelaient Arun et Lyn -, ils étaient les meilleurs amis du monde. Je sais qu'on ne venait pas les voir tout le temps, mais je me rappelle très bien être allée chez vous plusieurs fois. Tu étais encore bébé, il me semble.

Il me faut quelques secondes pour me rappeler les paroles d'Henri. C'était le jour du retour de Sarah du Colorado, le jour où nous nous étions avoué nos sentiments. Après son départ, alors qu'on dînait, Henri m'avait dit : Bien que je ne connaisse pas son numéro et que je n'aie aucune idée de l'endroit où elle se trouve, l'une des huit autres enfants venus sur Terre avec nous est la fille des meilleurs amis de tes parents. Ils blaguaient toujours en disant que le destin vous réunirait.

Je suis à deux doigts de le répéter à Six, mais je me remémore que cette conversation avec Henri avait pour cause mes sentiments à l'égard de Sarah, et alors la culpabilité me rattrape, celle que je ressens depuis que Six et moi avons fait cette promenade.

— Ouais, c'est franchement dingue. Mais je ne m'en souviens pas vraiment.

— Quand même, c'est du lourd, ce truc au sujet des Anciens, le fait qu'on soit censés jouer leur rôle. Pas étonnant que les Mogs soient tellement sur les dents, fait remarquer Six.

— Tout s'explique.

— Il faut qu'on retourne à Paradise, nous interrompt Sam.

— Ouais, c'est ça.

Six éclate de rire.

— Ce qu'on doit faire, c'est retrouver les autres, d'une manière ou d'une autre.

On doit passer plus de temps sur Internet. S'entraîner plus, aussi.

Sam se lève.

— Non, sans rire, les gars. On doit y retourner. Si mon père a laissé quelque chose, ce transmetteur, par exemple, je crois que je sais où le trouver. Quand j'avais sept ans, il m'a dit que mon avenir était écrit sur le cadran solaire. Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire, et il a répondu que, si les étoiles noires devaient tomber, j'étais censé trouver l'Ennéade et lire la carte près de ma date de naissance sur le cadran solaire.

— C'est quoi, une Ennéade ?

— Un groupe de neuf divinités, dans la mythologie égyptienne.

— Neuf? répète Six. Neuf divinités ?

— Et de quel cadran solaire tu parles ?

— Je commence seulement à comprendre.

Sam se met à décrire des cercles autour de la table de pique-nique, absorbé dans ses pensées, Bernie Kosar lui mordillant les talons.

— J'étais tellement frustré ! Il répétait sans arrêt ces trucs bizarres qu'il était le seul à comprendre. Quelques mois avant sa disparition, mon père a creusé un puits dans le jardin ; il disait que c'était pour recueillir les eaux de pluie, mais une fois que le béton a été coulé, il a fixé sur la dalle un cadran solaire hyper complexe. C'est alors qu'il s'est planté devant le puits et qu'il m'a dit : "Ton avenir est écrit sur ce cadran, Sam."

— Et tu n'as jamais cherché à savoir ?

— Bien sûr que si. J'ai tripoté ce truc dans tous les sens, j'ai essayé avec ma date et mon heure de naissance, et avec d'autres références aussi, mais il ne s'est jamais rien passé. Je me suis dit que c'était juste un puits stupide avec un cadran solaire débile dessus. Mais maintenant que j'ai lu la lettre d'Henri, et ce qu'il dit à propos des étoiles noires, je pense qu'il s'agit d'une espèce d'indice. C'est comme si mon père m'avait révélé un secret sans vraiment le dévoiler.

Un sourire illumine son visage.

— Il était tellement intelligent.

— Tout comme toi, je renchéris. C'est peut-être du suicide pur et simple, cette idée de retourner à Paradise, mais je crois que, désormais, on n'a plus vraiment le choix.

CHAPITRE DIX-NEUF

Je me réveille les dents serrées, avec un goût amer dans la bouche, je me suis tournée et retournée toute la nuit, non seulement parce que j'ai enfin récupéré le coffre et que j'appréhende de demander à Adelina de m'aider à l'ouvrir ce matin, mais aussi parce que j'en ai trop révélé, et à trop de monde. J'ai exposé mes Dons au grand jour. Que vont-ils tous se rappeler ? Serai-je démasquée avant même le petit déjeuner ?

En me redressant, je vois Ella dans son lit. Tout le monde dort encore dans la salle, sauf Gabby, La Gorda, Delfina et Bonita. Leurs lits à elles sont vides.

Je m'apprête à poser le pied par terre lorsque sœur Lucia apparaît dans l'embrasure de la porte, les poings sur les hanches et une drôle de moue sur les lèvres. Nos regards se croisent et je retiens mon souffle, mais elle recule de quelques pas, cédant le passage aux quatre filles que j'ai laissées dans l'église.

Elles pénètrent dans le dortoir en vacillant, abruties et couvertes de bleus, les vêtements sales et déchirés. Gabby titube jusqu'à son matelas et se laisse tomber tête la première, le visage s'enfouissant dans l'oreiller. La Gorda frotte son double menton avant de s'allonger en grognant, et Bonita et Delfina rampent lentement sous les couvertures. Dès que les quatre filles sont immobiles, sœur Lucia se met à hurler que c'est l'heure de se lever.

— Debout, tout le monde ! Et je dis bien tout le monde !

Au moment où je passe près du lit de Gabby, elle a un mouvement de recul.

Un peu plus tard, alors que La Gorda se tient devant la glace en train d'inspecter ses hématomes, elle aperçoit mon reflet par-dessus son épaule ; elle baisse immédiatement les yeux, ouvre le robinet et essaie de se concentrer sur ses mains. Je pourrais m'y habituer. Je n'aime pas vraiment intimider les gens, mais j'apprécie l'idée qu'on me laisse tranquille.

Ella sort de l'une des cabines et attend son tour aux lavabos. Je crains qu'elle se mette à avoir peur de moi, après ce qu'elle m'a vue faire dans la nef, pourtant, à la seconde où elle me voit, elle lève sa main droite pour me la montrer. Je me penche pour lui chuchoter à l'oreille :

— Alors tout va bien ?

— Grâce à toi ! s'exclame-t-elle à voix haute.

Dans le miroir, mon regard croise celui de La Gorda.

— Hé, je lui dis, toujours en chuchotant, ce qui s'est passé hier soir, c'est notre petit secret. Tout ce qui est arrivé, OK ? Tu ne le racontes à personne.

Ella porte l'index à ses lèvres et je me sens mieux, mais il y a quelque chose dans l'air de La Gorda qui ne me dit rien qui vaille. Je suis tellement préoccupée par ce qu'il peut y avoir dans le coffre que je ne prends pas le temps de consulter Internet en quête de nouvelles de John et Henri Smith. Je n'ai pas non plus la patience d'attendre l'office du matin pour aller trouver Adelina, et je la cherche de pièce en pièce, sans succès. J'entends sonner la première cloche de la messe.

Je m'y rends en traînant les pieds, m'installe à côté d'Ella dans les derniers rangs et lui adresse un clin d'œil. Au milieu de la messe, Adelina relève la tête et me cherche du regard. A ce moment-là, je

désigne du doigt la niche où elle avait caché le coffre, il y a tant d'années. Elle hausse les sourcils.

— Je n'ai pas compris ce que tu essayais de me raconter, me dit-elle un peu plus tard, alors que nous nous tenons toutes deux sous un vitrail représentant saint Joseph, sur la gauche de la nef.

Nous sommes baignées dans une mosaïque de couleurs, des jaunes, des bruns et des rouges mats.

Elle a les yeux aussi graves que sa posture est sérieuse.

— J'ai trouvé le coffre.

— Où ?

Je réponds d'un mouvement de la tête vers la droite, en haut.

— C'est moi qui étais censée décider quand tu serais prête, et tu n'es pas prête. C'est même loin d'être le cas, lance-t-elle avec colère.

Je ne peux pas m'empêcher de crisper la mâchoire.

— À tes yeux, je ne serai jamais prête, parce que tu as cessé de croire, Emmalina.

Ce prénom la prend au dépourvu. Elle ouvre la bouche pour répliquer, mais s'arrête avant sa tirade.

— Tu n'as aucune idée de ce que j'endure ici, avec les autres filles. Pendant que tu te balades en serrant ta Bible contre toi, à prier et à compter les grains de ton rosaire, tu te moques bien que je me fasse malmener, que je n'aie qu'une seule amie, que toutes les sœurs me détestent, et que je sois censée défendre un monde entier, là, dehors ! Deux mondes, même ! Lorien et la Terre ont besoin de moi, et aussi de toi, et je suis parquée ici comme un animal dans un zoo, et tu t'en fiches éperdument.

— Bien sûr que non.

Je me mets à pleurer.

— Si, tu t'en fiches ! Peut-être que tu te sentais encore concernée tant que tu étais Odette, et encore un peu quand tu étais Emmalina. Mais depuis que tu es Adelina et moi Marina, tu ne te soucies plus du tout de moi ou des huit autres, ou de ce qu'on est supposés accomplir ici. Je suis désolée, mais je ne supporte pas de t'entendre me parler de salut quand c'est justement ce que j'essaie de réaliser moi-même, je fais de mon mieux pour nous protéger. J'essaie tellement de faire le bien, et toi tu te comportes comme si j'étais le mal incarné !

Adelina avance d'un pas vers moi, les bras ouverts pour m'enlacer, quand quelque chose la fait reculer. Ses épaules tressautent et elle fond en larmes. Je me précipite pour l'étreindre.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi Marina n'est-elle pas à la cafétéria ?

Derrière nous, sœur Dora nous toise, les bras croisés sur la poitrine. Un crucifix en cuivre pend à son poignet.

— File, m'ordonne Adelina. On en reparlera plus tard.

Je m'essuie le visage et sors sans un regard pour sœur Dora. J'entends résonner dans mon dos l'écho d'une dispute violente entre elle et Adelina, qui se répercute sous les voûtes. Il y a peut-être encore un espoir.

Avant de rentrer discrètement au dortoir, la nuit dernière, j'ai déplacé le coffre par la galerie étroite à gauche de la nef, et c'était un drôle de spectacle de le voir passer en flottant devant les statues taillées dans la pierre. Il est désormais dissimulé dans la tour du clocher nord, derrière la lourde porte en chêne verrouillée. Pour l'instant, il y est en sûreté ; mais si je ne parviens pas à

convaincre Adelina de l'ouvrir rapidement avec moi, il faudra que je pense à une autre cachette.

Je ne trouve pas Ella à la cafétéria, et je me demande si mon Don n'a pas finalement failli, et si elle n'a pas atterri à l'hôpital.

— Elle est dans le bureau de sœur Lucia, me répond une fille à la table près de la porte. Il y a un couple avec elles. Je crois bien qu'ils veulent l'adopter.

Elle verse une cuillerée d'omelette ramollie dans son assiette.

— La veinarde.

Je sens mes genoux flageoler et je me retiens de tomber en m'agrippant au bord de la table. Je n'ai pas le droit d'être contrariée à la perspective de la voir quitter l'orphelinat, mais elle est ma seule amie. Bien sûr, je savais qu'elle était en tête de liste, pour l'adoption. Elle a sept ans, elle est adorable et merveilleusement facile à vivre, j'espère de tout cœur qu'elle trouvera un foyer aimant, surtout après la disparition de ses parents ; néanmoins, je ne suis pas prête à la laisser partir, même si c'est très égoïste de ma part.

Lorsque Adelina et moi sommes arrivées ici, il a été clairement établi que je ne serais jamais adoptée, mais à présent je me demande s'il n'aurait pas mieux valu pour moi que je le sois. Peut-être que quelqu'un serait tombé sous le charme et m'aurait emmenée.

Je me rends compte que, même si Ella est adoptée aujourd'hui, il faudra un certain temps pour régler la paperasserie, ce qui veut dire qu'elle sera encore là au moins une semaine, peut-être même deux ou trois. Mais j'ai malgré tout le cœur brisé, et je suis plus décidée que jamais à quitter cet endroit - dès que j'aurai ouvert le coffre.

Je sors incognito de la cafétéria et récupère mon manteau, puis je franchis la porte à double battant et descends la colline ; je me moque de rater les cours. Je marche sur le trottoir de la Salle Principal et me glisse dans l'ombre, derrière les échoppes des vendeurs de rue. Du coin de l'œil, je guette l'homme avec son livre sur Pittacus.

Alors que je passe devant El Pescador, le restaurant du village, j'aperçois du mouvement dans une ruelle pavée : le couvercle d'une poubelle vibre et s'écrase au sol, puis la poubelle elle-même se met à gigoter dans un concert de grattements. Une paire de pattes noires et blanches s'enroule au bord, et je vois apparaître un chat. Il escalade pour sortir et, au moment où il saute, j'aperçois une longue estafilade sur son flanc droit, et un œil tellement enflé qu'il est fermé.

La pauvre bête a l'air sur le point de s'écrouler de faim ou d'épuisement, et s'allonge sur un tas de déchets comme si elle rendait les armes.

— Pauvre petit.

Avant même de m'engager dans cette ruelle, je sais que je vais le soigner. Je m'accroupis à côté de lui, et il se met aussitôt à ronronner ; il n'oppose aucune résistance lorsque je pose les mains sur sa fourrure. Le frisson glacé me traverse et gagne le chat, plus rapidement qu'avec Ella ou que sur ma propre joue : je ne sais pas si c'est le Don qui se développe, ou bien s'il fonctionne plus vite sur les animaux. Il raidit les pattes et écarte les doigts, sa respiration s'accélère puis il laisse échapper un long soupir d'aise, je le retourne doucement pour inspecter sa blessure au flanc : elle est totalement guérie et un pan de fourrure noire et lustrée est venu la recouvrir. L'œil a dégonflé et me fixe. Je baptise le chat Don.

— Si tu as envie de voir du pays, Don, alors on devrait discuter. Parce qu'il se peut que je parte bientôt, et je ne dirais pas non à un peu de compagnie.

Je sursaute en apercevant une silhouette au bout de la ruelle, mais ce n'est qu'Hector qui pousse sa mère dans son fauteuil roulant.

— Ah, Marina de la mer ! s'écrie-t-il.

— Salut, Hector Ricardo !

Je me dirige vers eux.

Sa mère semble voûtée et distante, et je crains que son état n'ait encore décliné.

— Tu me présentes ton ami ? Salut, petit bonhomme.

Il se penche pour gratter le menton de Don.

— Juste une rencontre que je viens de faire.

Nous nous promenons un peu en discutant du temps qu'il fait et du chat, et je les raccompagne jusque chez eux.

— Hector ? Est-ce que tu as revu l'homme à la moustache qui lisait au café ?

— Non. Qu'est-ce qui t'ennuie tant, chez lui ?

Je marque une pause.

— C'est juste qu'il ressemble à quelqu'un que je connais.

— C'est tout ?

— Oui.

Il voit bien que je mens, mais il s'abstient de m'interroger. Je sais qu'il ouvrira l'œil pour repérer ce que je pense être un Mogadorien. Tout ce que j'espère, c'est qu'il ne sera pas blessé.

— C'a été un plaisir de te voir, Marina. Rappelle-toi qu'il y a école, aujourd'hui, déclare-t-il avec un clin d'œil.

J'acquiesce d'un air penaud. Il ouvre la porte de chez lui et fait glisser le fauteuil de sa mère à l'intérieur.

La voie est libre et je poursuis ma promenade un moment histoire de réfléchir au coffre et à ma prochaine discussion avec Adelina. Je pense aussi à la cavale de John Smith, à Ella et à sa possible adoption, et à mon combat de la nuit dernière. Au bout de la Calle Principal, je contemple le bâtiment de l'école ; j'éprouve de la haine et de la colère en regardant cette porte et ces fenêtres, à l'idée du temps perdu entre ces murs alors que j'aurais dû être en fuite moi aussi, à changer de nom à chaque pays. Je me demande comment je déciderai de m'appeler, en Amérique.

Je retransverse le village et Don miaule à mes pieds. Je reste toujours dans l'ombre et je surveille tous les édifices autour de moi. Je jette un œil par la fenêtre du café, dans l'espoir et la crainte mêlés d'apercevoir le Mogadorien à grosse moustache. Il n'y est pas mais Hector, si, en train de rire de quelque chose que lui raconte sa voisine de table. Hector va me manquer autant qu'Ella. Je n'ai pas qu'un ami, j'en ai deux.

Je me baisse pour passer devant la fenêtre et observe la belle fourrure noire et blanche de Don. Il y a une heure à peine, il gisait au fond d'une ruelle, en train de saigner sur un tas d'ordures, et maintenant c'est une vraie boule d'énergie. Ma capacité à soigner et à instiller de la vie dans les plantes, les animaux et les humains est une énorme responsabilité. Avoir réparé Ella m'a fait me sentir importante, non pas parce que je me prenais pour un héros, mais parce que j'ai aidé quelqu'un

qui en avait besoin. Je me glisse furtivement le long des maisons, et le rire d'Hector s'envole par la fenêtre du café et vient s'enrouler autour de mes épaules. Alors je sais ce que je dois faire.

La porte d'entrée est fermée à clef, alors je passe par l'arrière et la première fenêtre que j'essaie cède sans peine. Don me regarde me hisser par l'ouverture en se léchant les pattes. Je me sens fébrile : je n'ai jamais pénétré chez quelqu'un par effraction.

À l'intérieur, c'est tout petit et étouffant, et il fait sombre. Tous les meubles sont couverts de figurines religieuses. Je ne tarde pas à trouver la chambre de la mère d'Hector. Elle est allongée sur un lit double dans le coin, et les couvertures se soulèvent doucement au rythme de sa respiration. Elle a les jambes tordues de manière anormale et elle a l'air si fragile. Des flacons de cachets sont alignés sur sa table de chevet, à côté d'un rosaire, d'un crucifix et d'une petite statue de la Vierge Marie, les mains jointes dans la prière.

Une dizaine de saints dont je ne connais pas les noms lui tiennent compagnie.

Je m'agenouille près du corps endormi de Cariotta. Ses paupières papillotent et elle ouvre brièvement les yeux. Je m'immobilise et retiens mon souffle. Je ne lui ai jamais adressé la parole; pourtant, en me voyant ainsi près de son lit, je lis dans son regard qu'elle me reconnaît. Elle ouvre la bouche pour parler.

— Chut... je suis une amie d'Hector, Sehora Ricardo, je ne sais pas si vous me comprenez, mais je suis ici pour vous aider.

Elle acquiesce d'un battement de cils. Je me penche pour lui caresser la joue du dos de la main, puis la pose sur son front. Ses cheveux gris sont secs et cassants. Elle ferme les paupières.

Mon cœur bat à tout rompre et je vois que ma main tremble lorsque je viens la placer sur son ventre ; et c'est seulement en cet instant que je mesure combien elle est malade. Le frisson me picote la colonne vertébrale, se répand dans mon bras, jusqu'au bout de chaque doigt, j'ai une sorte de vertige. Ma respiration s'accélère, et mon cœur aussi. Je me mets à transpirer, malgré ma peau glacée.

Cariotta rouvre les yeux et un long gémissement s'échappe de ses lèvres.

Je me concentre.

— Chut, tout va bien, tout va bien.

J'essaie de nous rassurer toutes les deux. Et alors que le courant glacé me quitte pour pénétrer en elle, je commence à extraire la maladie de son corps. Je la sens battre en retraite, s'accrocher furieusement à ses entrailles, perdre son emprise ; et pour finir, elle capitule.

Cariotta est secouée de convulsions et je fais de mon mieux pour la maintenir immobile, j'ai juste le temps de voir son teint grisâtre retrouver un éclat rose.

J'ai brusquement la tête qui tourne. J'ôte mes mains de son ventre et m'effondre en arrière. J'ai le cœur qui cogne si fort que cela m'effraie, comme s'il allait bondir hors de ma cage thoracique. Mais il finit par ralentir sa course folle et lorsque je trouve la force de me relever, j'aperçois Cariotta qui se redresse sur son lit, l'air totalement abasourdi, comme si elle essayait de se remémorer où elle se trouve, et comment elle a atterri là.

Je me précipite dans la cuisine et bois trois grands verres d'eau d'affilée. À mon retour, Cariotta est toujours en train de reprendre ses esprits. Je décide alors autre chose sur un coup de tête - sur la table de nuit, je fouille parmi la dizaine de flacons de médicaments avant de trouver celui que je

cherche : « Effets indésirables : somnolence ». Je l'ouvre, en extrais quatre pilules, que je fourre dans ma poche.

Avant de partir, je me retourne vers la vieille dame et lui adresse un ultime regard. Elle me dévisage, et sur le bord de son lit, ses jambes sont guéries et ne tremblent plus ; on dirait même qu'elle est sur le point de se lever.

Je file dehors et trouve Don endormi sous la fenêtre de derrière. Sans doute l'habitude des ruelles et des recoins discrets. Le chat dans les bras, je retourne à l'orphelinat en me demandant quelle sera la réaction d'Hector en trouvant sa mère guérie. Le seul problème, c'est que, dans un village si petit, les secrets font long feu. Mon seul espoir, c'est que personne ne m'ait vue ni entrer ni sortir, ou que Carlotta ne se rappelle pas ce qui s'est réellement passé.

Devant la porte à double battant, j'ouvre la fermeture Éclair de mon blouson et glisse doucement Don à l'intérieur, je lui ai trouvé une cachette très sûre : là-haut, dans le clocher nord, avec le coffre. Le coffre. Il faut que je l'ouvre.

CHAPITRE VINGT

Être amoureux, c'est un état très étrange. Quoi qu'on fasse, on ne peut pas empêcher ses pensées de vagabonder vers l'autre. Qu'on soit en train de prendre un verre dans le placard de la cuisine, de se brosser les dents ou d'écouter quelqu'un raconter une histoire, on glisse inmanquablement vers ce visage, ces cheveux, cette odeur, on se demande ce qu'il ou elle porte, ce qu'on se dira lors de la prochaine rencontre. Et pour couronner le tout, en plus de cet état de rêverie permanente, on a l'impression d'avoir l'estomac qui fait du saut à l'élastique, qui rebondit inlassablement pendant des heures, avant de venir se loger juste à côté du cœur.

C'est ce que je ressens, depuis le jour où j'ai vu Sarah Hart pour la première fois. Je peux être en plein entraînement avec Sam, ou en train de chercher mes chaussures à l'arrière de notre voiture, l'image de Sarah me rattrape - son visage, ses lèvres, sa peau d'ivoire. Même au moment où je suis en train de lire la carte et de donner des indications à Six sur la direction à prendre, je suis toujours concentré à cent pour cent sur la sensation que me procurerait la tête de Sarah reposant contre ma poitrine, juste en dessous du menton. Même entouré de vingt Mogs, alors que j'actionne le Lumen dans mes paumes, je suis encore en train d'analyser toute notre conversation, au repas de Thanksgiving, chez Sarah.

Mais ce qui est encore plus dingue, c'est qu'alors qu'on file vers Paradise, à neuf heures du soir, alors qu'on se dirige droit vers Sarah, sa chevelure blonde et ses yeux bleus, je suis aussi en train de penser à Six. Je rêve de son odeur, de son allure dans sa tenue d'entraînement, de la fois où on a bien failli s'embrasser, en Floride. J'ai aussi mal au ventre à cause de Six. Pas seulement à cause d'elle, mais également parce que mon meilleur ami a lui aussi un coup de cœur pour elle. Il faut absolument que je m'achète des antiacides, au prochain arrêt.

Tandis que Sam est au volant, nous discutons de la lettre d'Henri, et je dis à Sam combien son père est génial de nous avoir aidés à notre arrivée, et aussi d'avoir communiqué à son fils une énigme pour retrouver le transmetteur, au cas où il lui arriverait quelque chose. Et, dans ma tête, je continue les allées et venues entre Sarah et Six.

Nous ne sommes plus qu'à deux heures de Paradise, lorsque celle-ci demande :

— Et s'il n'y avait rien ? Je veux dire, si finalement, tout ce qu'on trouve dans ce puits, c'est juste un cadeau d'anniversaire bizarre, ou n'importe quoi d'autre, mais pas l'émetteur ? On risque gros, et même très gros, à se pointer à Paradise comme ça.

— Fais-moi confiance, répond Sam.

Du pouce, il bat la cadence sur le volant. Il se penche pour monter le son de l'autoradio.

— Je n'ai jamais été aussi certain de quoi que ce soit, de toute ma vie. Et je collectionne les 20 sur 20, sans vouloir la ramener.

Ce que je crois, moi, c'est que les Mogadoriens nous attendent là-bas, bien plus nombreux qu'en Floride, et qu'ils guettent le moindre détail qui pourrait les mener à nous. Et si je dois être tout à fait honnête avec moi-même, la seule raison pour laquelle je suis prêt à prendre le risque, c'est une occasion de revoir Sarah.

Je me penche vers l'avant pour tapoter l'épaule droite de Sam.

— Sam, peu importe ce qu'on découvre avec cette histoire de puits et de cadran solaire, Six et moi, on te doit énormément, pour ce que ton père a fait pour nous.

Même si j'espère vraiment, vraiment, vraiment, que ce fichu émetteur est bien là-dessous.

— Ne t'inquiète pas, répète Sam.

Les lumières de l'autoroute défilent. Bernie Kosar est endormi sur la banquette et ses oreilles tombent mollement du bord du siège. Je suis nerveux à l'idée de voir Sarah. Nerveux d'être aussi proche de Six. Je me penche de nouveau.

— Hé, Sam ? Tu veux jouer à un petit jeu ?

— Ouais, bonne idée.

— D'après toi, comment s'appelait Six, sur Terre ?

Six tourne vivement la tête, faisant voler ses cheveux d'ébène par-dessus son épaule, et me lance un regard faussement furieux.

— Elle en a un ? s'étonne Sam en riant.

— Essaie de deviner.

— Ouais, Sam, renchérit-elle. Essaie de deviner.

— Euh... Stryker ?

J'explose de rire et fais sursauter Bernie Kosar, qui bondit à la vitre.

— Stryker ? hurle Six.

— Bon, mauvaise réponse, j'en déduis. OK, OK. Je n'en sais rien, quelque chose comme Persia, ou Aigle, ou...

— Aigle ? braille Six. Pourquoi je devrais m'appeler Aigle ?

— Parce que t'es vraiment une dure à cuire, tu vois, réplique Sam en réprimant un rire. Je m'imaginais bien un truc comme Starfire, ou Tonnefoudre, ou un truc vraiment hard.

— Exactement ! je m'exclame. C'est tout à fait ce que j'ai pensé, moi aussi !

— Bon alors, c'est quoi ?

Six croise les bras et se détourne pour regarder par la vitre côté passager.

— Je ne dirai rien tant que tu ne proposeras pas un vrai nom de fille. Aigle ?

Sérieusement, Sam ? Je mérite mieux que ça.

— Bah quoi ? Moi je m'appellerais bien Aigle, si je pouvais choisir ! rétorque Sam. Aigle Goode. C'est carrément mortel, non ?

— On dirait une marque de fromage, se venge Six, ce qui nous fait tous les trois éclater de rire.

— OK. Alors... Rachel ? propose Sam. Britney ?

— Beurk.

— Très bien. Rebecca ? Claire ? Oh, je sais : Beverly.

— T'es malade.

Elle ne peut pas s'empêcher de pouffer et balance un petit coup dans l'épaule de Sam, qui pousse un cri et se frotte le bras en en faisant des tonnes. Il lui rend le coup, avec deux doigts, dans le biceps gauche, et elle fait semblant d'être gravement blessée.

— C'est Maren Elizabeth, son nom, je lance. Maren Elizabeth.

— Dommage, tu as vendu la mèche, dit Sam. C'est justement ce que j'allais proposer.

— Ouais, bien sûr, ironise Six.

— Si, je t'assure ! Maren Elizabeth, c'est super cool. Tu veux qu'on t'appelle comme ça, maintenant ? On appelle bien Quatre John, pas vrai, Quatre ?

Je gratte la tête de Bernie Kosar. Je ne crois pas que je pourrais m'habituer à l'appeler Hadley, mais peut-être que je pourrais me faire à Maren Elizabeth.

— Je pense que tu devrais prendre un nom humain. Si ce n'est pas Maren Elizabeth, autre chose, alors. Du moins, quand on se retrouve en présence d'inconnus.

Le silence retombe dans l'habitable. Je me penche vers le coffre derrière moi et en extrais la poche en velours qui contient le système solaire de Lorien. Je pose les six planètes et le soleil dans ma paume et les regarde s'animer et se mettre à flotter. Alors qu'elles gravitent autour de l'astre, je me rends compte que j'arrive à faire baisser leur luminosité par la seule force de mon esprit. Je plonge plus profond jusqu'à me perdre en elles, et je réussis à oublier pendant quelques minutes que je vais peut-être bientôt revoir Sarah.

Six se retourne pour contempler le système solaire qui tourne à hauteur de ma poitrine, puis elle finit par dire :

— Je ne sais pas. J'aime vraiment bien "Six". Maren Elizabeth, c'était quand j'étais quelqu'un d'autre, alors qu'aujourd'hui Six sonne bien. On n'aura qu'à dire que c'est un diminutif si les gens demandent.

Sam lui jette un œil par-dessus son épaule.

— Le diminutif de quoi ? Cystite ?

Je sors sept tasses et mets la bouilloire sur le feu. En attendant que l'eau bouille, je réduis en poudre fine trois des pilules que j'ai volées à la mère d'Hector, en les écrasant avec le dos d'une cuillère. Comme chaque fois que c'est mon tour de préparer la tisane des sœurs, Ella se tient près de moi, à me regarder.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Quelque chose que je vais sans doute regretter. Mais je n'ai pas le choix.

De la main, Ella lisse un morceau de papier chiffonné qui traîne sur la table et y pose la pointe de son crayon. Comme par magie, je vois immédiatement apparaître une image parfaite des sept tasses que j'ai alignées pour y verser l'eau.

D'après ce que j'ai réussi à lui faire dire, elle a rencontré dans le bureau de sœur Lucia un couple « avec beaucoup d'amour à donner ». Je n'ai pas les détails de l'entrevue, mais Ella dit qu'ils doivent revenir demain. Je sais ce que cela signifie, et je verse l'eau aussi lentement que je le peux, pour prolonger cet instant en sa compagnie.

— Ella, est-ce que tu penses souvent à tes parents ?

Ses yeux marron s'agrandissent.

— Tu veux dire, combien de fois j'ai pensé à eux aujourd'hui ?

— Oui. Aujourd'hui, et les autres jours.

— Je ne sais pas...

Elle marque une pause, puis ajoute :

— Un million de fois ?

Je me penche vers elle et la serre dans mes bras - je ne sais pas pour qui je suis le plus triste : pour elle ou pour moi. Mes parents à moi sont morts, eux aussi. Victimes d'une guerre que je suis censée perpétuer un jour.

Je saupoudre les pilules écrasées dans la tasse d'Adelina, regrettant d'avoir à la droguer. Il n'y a pas d'autre moyen. Libre à elle de rester là à attendre la mort si ça lui chante, mais moi je refuse d'abandonner ou de mourir sans m'être battue, sans avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour survivre.

Le plateau vacillant entre les mains, je laisse Ella à la table de la cuisine et pars faire ma tournée. Une par une, je distribue les tasses aux quatre coins de l'orphelinat et au moment où j'entre dans les quartiers des sœurs pour donner la sienne à Adelina, je veille bien à la placer sur le devant du plateau. Elle la saisit avec un hochement de tête.

— Sœur Camila est souffrante, ce soir, et on m'a demandé de prendre son tour dans le dortoir des enfants, cette nuit

— Très bien.

Tout en réfléchissant à la probabilité qu'Adelina et moi nous retrouvions dans la même pièce ce soir, je la regarde siroter une longue gorgée de tisane, je ne saurais dire si je viens de commettre une grosse erreur ou bien de servir ma cause avec brio.

— À tout à l'heure, alors.

Elle me répond d'un clin d'œil, qui me prend par surprise, au point que je manque de renverser les deux tasses restantes.

— O... OK, je bégaye.

Lorsque le couvre-feu est annoncé une demi-heure plus tard, personne ne s'endort tout de suite, et bon nombre de filles continuent à chuchoter dans le noir. Toutes les deux à trois minutes, je relève la tête pour regarder en direction du lit d'Adelina. Son clin d'œil m'a laissée perplexe.

Dix minutes s'écoulent. Je vois bien que presque tout le monde est encore réveillé, y compris Adelina. En général, quand elle est de garde, elle est prompte à s'endormir, aussi le fait qu'elle soit encore alerte m'indique-t-il qu'elle attend elle aussi que les filles aient toutes sombré. Je me dis maintenant que son clin d'œil ne pouvait signifier qu'une chose : elle voulait reprendre notre conversation. Le silence tombe dans le dortoir et j'attends encore dix minutes avant de relever la tête. Adelina n'a plus bougé depuis une demi-heure ; par télékinésie, je soulève les deux pieds gauches de son lit et l'incline légèrement.

Soudain, elle lève le bras comme un drapeau blanc et désigne la porte.

Je repousse vivement les couvertures et sors de la pièce à pas de loup. En atteignant le couloir, je me réfugie dans l'ombre et retiens mon souffle, en espérant qu'il ne s'agit pas d'un piège. Au bout de trente secondes, Adelina pénètre à son tour dans le couloir.

Elle a du mal à marcher et tangué de droite à gauche.

— Suis-moi, je murmure en la prenant par la main.

Je ne l'ai plus tenue ainsi depuis des années et son contact fait remonter le souvenir de l'époque où nous nous blottissions l'une contre l'autre, sur le bateau vers la Finlande, quand j'étais malade et qu'elle était forte. Une époque où nous étions si proches qu'on n'aurait pu glisser une feuille de papier entre nous.

Aujourd'hui, le simple contact de sa main me paraît totalement étranger.

— Je suis tellement fatiguée, balbutie Adelina tandis que nous montons vers le deuxième étage ; nous sommes à mi-chemin de l'aile nord et du clocher protégé par la porte cadénassée.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive.

Moi, si.

— Tu veux que je te porte ?

— Tu ne peux pas me porter.

— Dans mes bras, non.

Elle est trop épuisée pour protester. Je me concentre sur ses pieds et sur ses jambes, et quelques secondes plus tard, je la fais flotter le long des couloirs poussiéreux. Nous dépassons les anciennes statues taillées dans la pierre et pénétrons en silence dans le couloir plus étroit. J'ai peur qu'elle se soit endormie, mais c'est alors qu'elle dit :

— Je n'en reviens pas que tu te serves de la télékinésie pour faire voler dans les airs une vieille dame comme moi. Où allons-nous ?

— Il fallait que je le cache. On y est presque, promis.

J'ouvre le cadenas et le laisse tomber de la lourde poignée, puis je suis Adelina, en lévitation dans l'escalier en pierre qui s'enroule autour de la tour menant au clocher. J'entends les miaulements assourdis de Don, au sommet.

J'ouvre la porte du clocher et pose doucement Adelina près du coffre. Elle hisse son bras gauche sur le couvercle et y appuie sa tête. Je vois qu'elle est en train de sombrer, et je m'en veux de l'avoir piégée. Don monte sur ses genoux et se met à lui lécher la main droite.

— Comment se fait-il qu'il y ait un chat ici ? marmonne-t-elle.

— C'est trop long à expliquer. Écoute, Adelina, tu es presque endormie, et j'ai besoin que tu ouvres le coffre avec moi avant que tu t'écroules complètement, d'accord ?

— Je ne crois pas que j'aie...

— Que tu aies quoi ?

— La force de le faire, en ce moment, Marina.

Elle ferme les yeux.

— Si, tu en as la force.

— Mets ta main sur le cadenas du coffre. Pose la mienne de l'autre côté.

J'appuie la paume contre le verrou, et il se réchauffe au contact de ma peau. Je me sers de la télékinésie pour soulever la main d'Adelina et la plaquer contre l'autre face. Elle entrelace ses doigts aux miens. Une seconde s'écoule. Puis le cadenas lâche.

— Euh, les gars. Il y a, euh, un truc bizarre, là.

Les sept globes qui tournent devant moi à l'arrière de la voiture accélèrent brutalement la cadence,

et je ne les maîtrise plus. Ils brillent d'un éclat tellement éblouissant que je dois me couvrir les yeux.

— Hé, mec ! Arrête ça ! aboie Sam. J'essaie de conduire, je te signale !

— Je ne sais pas ce qui se passe !

— Gare-toi ! hurle Six.

Sam fait un dérapage contrôlé sur le bas-côté de la route, et les gravillons s'envolent en crissant et font tinter la carrosserie. La luminosité des sept boules baisse brusquement, et les six planètes se mettent à tourner autour du soleil, si vite qu'il devient impossible d'en distinguer une seule. À chaque rotation, une planète disparaît dans l'orbite du soleil et est absorbée par l'astre, jusqu'à ce qu'il atteigne la taille d'un ballon de basket. Ce nouveau globe se met à tourner comme s'il était planté sur un axe, puis émet un rayon si fulgurant qu'il m'aveugle plusieurs secondes. Ensuite, la lumière décline de nouveau, et la surface se met à onduler jusqu'à ce qu'apparaisse une réplique parfaite de la Terre, avec les sept mers et les sept continents.

— Est-ce que c'est... demande Sam. On dirait la Terre.

La planète continue de tourner près de ma tête, et au troisième ou quatrième tour, je distingue une petite pointe de lumière qui palpite.

— Vous voyez cette petite loupotte ? Regardez l'Europe.

— Oh, ouais, s'exclame Sam.

Il attend le tour suivant, puis plisse les yeux.

— Je dirais que c'est... quoi, l'Espagne ou le Portugal ? Est-ce que quelqu'un peut attraper le portable, fissa ?

Sans quitter le globe et la petite veilleuse des yeux, je balance la main derrière moi et farfouille jusqu'à ce que je reconnaisse la forme de l'ordinateur. Je le tends à Six, qui à son tour le passe à Sam. Il fixe le globe, puis tape quelque chose sur le clavier.

— Eh bien, c'est l'Espagne, pas de doute... près de... la ville la plus proche semble être un endroit appelé Leôn. Mais on n'est pas tout à fait dessus. Ce qu'on regarde, c'est la chaîne des Picos de Europa. L'un de vous en a déjà entendu parler ?

— Jamais.

— Non plus, renchérit Six.

— Est-ce que ça peut être notre vaisseau ? je suggère.

— Impossible, pas en Espagne. Du moins, j'en doute fortement, objecte Six. Je veux dire, si c'était bien lui, pourquoi il se mettrait subitement à briller pour nous indiquer où il se trouve ? Ça n'a aucun sens. En plus, combien de fois tu as déjà sorti ces planètes de leur poche ?

— Une dizaine, au moins.

Sam pose le menton sur son appuie-tête et hausse les sourcils.

— Bon. On dirait que quelque chose l'a activé.

Six et moi échangeons un regard.

— Il est très possible que ce soit un des autres, ajoute Sam.

— Possible, oui, acquiesce Six. Ou bien un piège.

Elle se tourne vers Sam. *

— Est-ce qu'il y a des nouvelles suspectes, en provenance d'Espagne ?

Il secoue la tête.

— Rien il y a cinq heures, en tout cas. Mais je vais vérifier tout de suite, propose-t-il en se mettant à taper sur le clavier.

Je l'interromps.

— Avant ça, je suggère de s'écarter de la grand-route, avant que quelqu'un ne remarque qu'on a une planète Terre lumineuse qui se balade dans la voiture. On est tout près de Paradise, vous vous rappelez ?

Adelina ronfle et je me sens coupable, mais pour la première fois de ma vie, je vois l'Héritage que j'aurais dû recevoir il y a des années. Des cailloux et des pierres précieuses de différentes couleurs, tailles et formes. Une paire de gants sombres et de lunettes noires, l'une et l'autre faites d'un matériau que je n'ai jamais vu auparavant. Il y a aussi une petite branche en bois dont l'écorce a été retirée, et au fond, un étrange objet circulaire en verre, avec une aiguille flottant à l'intérieur, et qui n'est pas sans rappeler une boussole. Mais ce qui m'intrigue le plus, c'est ce cristal rougeoyant. Une fois posé le regard dessus, impossible de l'en détacher ; lentement, je tends la main. A son contact, je sens de la chaleur et des fourmillements au creux de ma paume. Pendant une seconde, l'éclat s'intensifie, la lueur se met ensuite à palpiter au rythme de ma respiration.

Soudain le cristal se réchauffe et s'illumine, et émet un bourdonnement grave.

Craignant qu'un de mes Dons ait activé une grenade loric, je panique.

— Adelina ! Réveille-toi ! Réveille-toi, s'il te plaît !

Malgré mes hurlements, Adelina fronce seulement les sourcils, puis ses ronflements redoublent. De ma main libre, je la secoue par l'épaule.

— Adelina !

Je la remue plus fort, et dans le mouvement, le cristal m'échappe. Il rebondit violemment sur le sol de pierre et roule vers la porte. Il bascule de la première à la deuxième marche, et la lueur rouge arrête subitement de palpiter. Lorsqu'il tombe sur la marche suivante, elle disparaît complètement. Et avant qu'il n'atteigne la quatrième marche, je m'élance pour le rattraper.

Sam s'engage en trombe sur un chemin de terre. Le globe continue de flotter devant moi, et la petite lumière palpitante essaie de nous dire quelque chose.

Nous nous arrêtons au bout de quelques dizaines de mètres, et Sam coupe le moteur et les phares.

— Moi je pense que c'est l'un d'entre vous, répète-t-il en se tournant vers moi.

C'est un autre numéro. Et celui-là se trouve en Espagne.

— On n'a aucune certitude, fait remarquer Six.

Sam désigne le globe d'un mouvement de tête.

— OK, regarde. À votre arrivée, vous étiez censés rester à distance les uns des autres, pas vrai ? C'était la règle. Vous partiez tous dans des directions différentes, pour vous cacher jusqu'à ce que vous ayez développé vos Dons et que votre entraînement soit achevé. Et ensuite ? Ensuite vous vous réunissiez pour vous battre ensemble. Alors ce point lumineux, là, peut-être que c'est le signal du rassemblement, ou plutôt, un signal de détresse envoyé par l'un des numéros qui reste. Autre idée : Numéro Cinq ou Numéro Neuf vient peut-être d'ouvrir son coffre pour la première fois et vu que le tien est ouvert en même temps, on peut communiquer.

— Dans ce cas, peut-être qu'il ou elle voit qu'on se trouve dans l'Ohio ? je suggère.

— Merde, peut-être bien. Sans doute. Mais penses-y, sérieusement. Si les Anciens vous ont donné tout ce matériel dans vos coffres, ils ont bien dû vous procurer aussi un moyen de communiquer entre vous. Non ? Peut-être qu'on vient de trouver la clef, sans le savoir, et que du coup nous est apparue la localisation de quelqu'un qui a besoin de notre aide.

— Ou peut-être que l'un des nôtres est en train de se faire torturer et qu'on le force à entrer en contact avec nous. Ça pourrait être un piège, rétorque Six.

Je suis sur le point d'acquiescer, lorsque les contours de la planète se brouillent et que le globe se met à vibrer, tandis que retentit une voix féminine :

— Adelina ! Despierto ! Despierta, por favor! Adelina !

Je manque de pousser un cri moi-même, mais le globe se met subitement à rétrécir ; les sept planètes réapparaissent, et tout rentre dans l'ordre.

— Ouah, ouah Aouah ! Qu'est-ce qui s'est passé, là ?

— Je dirais que le signal a été coupé, hasarde Sam.

Six nous dévisage d'un air ébahi.

— Qui est cette fille ? Et qui est Adelina ?

CHAPITRE VINGT ET UN

Je rattrape le cristal à la neuvième marche ; mais quoi que je fasse, impossible de le faire de nouveau rougeoier. Je le secoue dans ma main. Je souffle dessus.

Je le pose dans la paume ouverte d'Adelina. Rien n'y fait, il a pris une teinte bleu pâle, et j'ai peur de l'avoir brisé. Je le repose précautionneusement dans le coffre et ramasse la petite branche écorcée. J'inspire à fond et la passe par une des deux fenêtres en me concentrant sur son extrémité. Une force magnétique s'en dégage, mais avant que j'aie pu en découvrir plus, j'entends la grosse porte de chêne d'en bas s'ouvrir en grinçant.

Nous avons repris la route, et je fais encore quelques tentatives pour retrouver le signal, mais chaque fois que je sors le système solaire de son enveloppe, les planètes se mettent simplement à graviter comme avant. Il est près de minuit ; je m'apprête à vérifier les autres pierres de mon coffre, quand j'aperçois à l'horizon les lumières éparses d'une ville. Un panneau file sur ma droite, le même qu'il y a quelques mois, alors qu'Henri était au volant :

BIENVENUE À PARADISE, OHIO POPULATION 5 243 HABITANTS

— Bienvenue à la maison, murmure Sam.

J'appuie le front contre la vitre et reconnais une étable en ruine, un vieux panneau indiquant la vente de pommes, et une camionnette verte toujours à vendre. Une onde de chaleur me parcourt tout le corps. De tous les endroits où j'ai vécu, c'est ici que j'ai été le plus heureux. C'est ici que je me suis fait mon premier ami. Ici qu'est apparu mon premier Don. Ici encore que je suis tombé amoureux. Mais c'est aussi à Paradise que j'ai rencontré mes premiers Mogadoriens, que j'ai mené ma première bataille et ressenti ma première douleur. Et c'est surtout là qu'Henri est mort.

Bernie Kosar saute à côté de moi sur la banquette et se met à agiter la queue à toute vitesse. Il glisse la truffe par la mince ouverture de la vitre pour renifler furieusement les odeurs familières.

Nous nous engageons sur une petite route à gauche et faisons plusieurs détours pour vérifier que nous ne sommes pas suivis. Une fois trouvé un emplacement sûr où garer la voiture, nous passons une nouvelle fois notre plan en revue.

— Dès qu'on a récupéré l'émetteur, on revient à la voiture et on quitte Paradise sur-le-champ, compris ? annonce Six.

Je hoche la tête.

— Compris.

— On n'entre en contact avec personne. On s'en va. Point barre.

Je sais qu'elle fait référence à Sarah, et je me mords la lèvre. Après toutes ces semaines de cavale, je suis de retour à Paradise, et on m'annonce que je ne peux pas la voir.

— Pigé, John ? On s'en va ? Immédiatement ?

— Ça va, je sais où tu veux en venir.

— Désolée.

Sam gare la voiture dans une ruelle sombre sous un érable, à trois kilomètres de chez lui. À la seconde où mes semelles touchent l'asphalte et où l'air de Paradise pénètre dans mes poumons, je ne veux plus qu'une chose, c'est revenir en arrière, à Halloween, à la vie avec Henri, aux heures passées lové contre Sarah, sur le canapé.

On ne prend pas le risque de se faire voler mon coffre dans une voiture sans surveillance : Six ouvre la portière arrière et le hisse sur son épaule. Une fois prête, elle se rend invisible.

— Attends, Six. Je dois d'abord prendre quelque chose dedans.

Elle réapparaît et j'ouvre le coffre pour en sortir le poignard, que je glisse dans la poche arrière de mon jean.

— OK, maintenant je suis prêt. Bernie Kosar, mon pote, tu es prêt aussi ?

Bernie Kosar se transforme en petite chouette brune et va se percher sur une des branches basses de l'érable.

— Allez, au boulot, nous presse Six en récupérant mon coffre, avant de disparaître à nouveau.

Nous quittons les lieux en courant, Sam derrière nous, à bonne vitesse. D'un bond, j'enjambe la barrière d'un champ, puis accélère l'allure. Au bout de huit cents mètres, je vire en direction de la forêt ; je retrouve avec plaisir le contact des branches contre mon torse et sur mes bras, et l'herbe sous mes pieds. Je jette régulièrement un œil par-dessus mon épaule, et Sam n'est jamais à plus d'une trentaine de mètres, sautant par-dessus les troncs, glissant sous les feuillages.

J'entends un bruit sur le côté, mais avant que j'aie pu m'emparer de mon poignard, la voix de Six me chuchote que ce n'est qu'elle : je vois l'herbe devant moi s'aplatir et un sentier se dessiner, je la suis.

Par chance, Sam habite à la limite de la ville, et les maisons sont distantes de plusieurs centaines de mètres les unes des autres. Dès que j'aperçois la sienne, je m'immobilise à l'orée de la forêt. C'est une bâtisse modeste, avec un revêtement extérieur en aluminium blanc et des bardeaux peints en noir, une petite cheminée sur le côté droit et une haute clôture en bois délimitant le jardin. Six réapparaît et pose mon coffre par terre.

— On y est ?

— On y est.

Trente secondes plus tard, Bernie Kosar atterrit sur mon épaule. Sam met cinq minutes de plus à déboucher d'un fourré d'un pas pesant. Hors d'haleine, il vient se planter à côté de nous et se penche en avant, les mains en appui sur les cuisses.

Il fixe sa maison au loin.

— Comment tu te sens ? je demande.

— Comme un fugitif. Comme un fils indigne.

— Pense à la fierté qu'éprouverait ton père, si on arrive à nos fins.

Six redevient invisible pour faire un tour de reconnaissance des maisons plongées dans l'ombre, allant même jusqu'à inspecter les voitures garées. Au retour, elle confirme que la voie est libre, mais que la première maison sur la droite est équipée de détecteurs de mouvement. Bernie Kosar s'envole et va se poser au faîte du toit.

Six attrape Sam par la main et tous deux disparaissent. Je me cale le coffre sous le bras et les suis en silence jusqu'à l'arrière de la maison. Ils réapparaissent pour franchir la clôture : Six la première, suivie de Sam. Je balance le coffre et saute à mon tour. Nous nous tapissons derrière un gros buisson et je balaie du regard le jardin : des arbres parsemés dans l'herbe haute, une grosse souche, une balançoire rouillée et une vieille brouette renversée. Je distingue une porte sur le côté gauche de la maison et deux fenêtres sur la droite. Pas de lumière.

— C'est là, indique Sam.

A y regarder de plus près, ce que j'ai pris pour une souche échouée au milieu du jardin est en fait un cylindre de pierre blanche. En plissant les yeux, j'aperçois un objet triangulaire posé dessus.

— On revient tout de suite, murmure Six à Sam.

Ma main dans celle de Six, je deviens invisible.

— OK, Aigle Goode. Surveille ce coffre comme si ma vie en dépendait. Parce que en fait, c'est le cas.

Avec Six, nous avançons à pas feutrés dans les herbes hautes jusqu'au puits, devant lequel nous nous agenouillons. Des chiffres sont égrenés à la circonférence du cadran - de un à douze sur la gauche, de même à droite, et le zéro en haut.

Ces chiffres sont entourés d'une série de lignes. Je m'apprête à empoigner le triangle planté au centre pour le tourner au hasard, quand Six pousse une exclamation à voix basse.

— Quoi ? je demande en levant les yeux vers les fenêtres plongées dans l'ombre.

— Au centre. Regarde. Les symboles.

Je scrute le cadran solaire et me retrouve le souffle coupé. Ils sont usés et difficiles à distinguer, pourtant ils sont bien là, au milieu du cercle : neuf signes Loric. Je reconnais les chiffres un à trois parce que ce sont les mêmes que sur les cicatrices que j'ai à la cheville ; quant aux autres, c'est la première fois que je les vois.

— Rappelle-moi la date d'anniversaire de Sam ? je souffle.

— Le 4 janvier 1995.

Quand je fais pivoter le triangle vers le chiffre quatre loric, j'avale ma salive : le quatre, mon numéro. Le cadran cliquette comme un cadenas. Puis je tourne vers la gauche, jusqu'au un ; ensuite, j'enclenche successivement le un, le neuf, un tour complet jusqu'au neuf de nouveau, puis le cinq. Pendant plusieurs secondes, rien ne se passe ; puis soudain, le triangle se met à siffler et à fumer.

Six et moi reculons et, sous nos yeux, le couvercle de pierre du puits tressaute et s'ouvre dans un craquement sonore. Quand la fumée se dissipe, j'aperçois une échelle, dans l'orifice.

Près de la barrière, Sam fait des bonds de cabri, une main sur la bouche et l'autre brandie en l'air, poing fermé.

Brusquement, l'une des fenêtres de la maison s'allume. Depuis le toit, Bernie Kosar pousse deux longs hululements. Sans me laisser le temps de réfléchir, Six me pousse vers le puits. Je rédeviens visible et me précipite le long de l'échelle.

Six me suit et referme presque complètement la dalle de pierre au-dessus de sa tête.

J'active le Lumen et constate que nous nous tenons à cinq ou six mètres au-dessus d'un sol en ciment. Je lève les yeux vers Six.

— Et Sam ?

— Tout ira bien. Bernie Kosar est avec lui.

Une fois au fond, nous nous retrouvons dans un petit couloir qui bifurque sur la gauche. Une odeur de moisi flotte dans l'air. Opérant un mouvement de balancier avec mes mains, je nous guide dans le noir. Passé le tournant, nous débouchons sur une pièce au milieu de laquelle trône un bureau en pagaille. Des centaines de papiers sont épinglés au mur. Au moment où je m'apprête à me précipiter, un long objet blanc apparaît dans le faisceau du Lumen, dans l'embrasure de la porte.

— Est-ce que c'est...

Six ne termine pas sa phrase.

Je suis comme pétrifié. C'est un os gigantesque. Six me pousse en avant et je tire mon poignard de la poche arrière de mon jean.

— Honneur aux dames ? je suggère.

— Pas cette fois, non.

Je prends de l'élan et m'élève par-dessus l'os ; à peine retombé de l'autre côté, j'illumine instantanément la pièce. Je pousse un cri en apercevant le squelette assis en appui contre le mur. Six saute à son tour pardessus l'os et, de surprise, se cogne contre le bureau en reculant.

Le squelette mesure plus de deux mètres cinquante, avec des mains et des pieds de géant. D'épais cheveux blonds lui tombent du crâne et descendent jusque sous ses omoplates. Autour de son cou repose un pendentif identique au mien.

— Ce n'est pas le père de Sam, fait remarquer Six.

— Non, ça c'est sûr.

— Alors qui est-ce ?

J'avance de quelques pas pour examiner le pendentif. La pierre de Loralite bleue est légèrement plus grande que la mienne, mais c'est le même modèle. En la fixant, je ressens un lien très fort avec la créature qui gît là.

— Je ne suis pas certain, mais je crois que c'était un ami.

Je me penche pour récupérer le pendentif, et le tends à Six.

Nous nous dirigeons vers le bureau. Je ne sais pas par où commencer. Une épaisse couche de poussière recouvre les documents entassés et les stylos. Sur les feuilles accrochées au mur, les inscriptions sont dans toutes les langues sauf l'anglais. Je reconnais quelques chiffres Loric, mais rien d'autre. Une tablette électronique blanche est posée sur une chaise en bois délabrée. Je m'en saisis et appuie les doigts sur l'écran noir. Rien ne se produit.

Six ouvre le tiroir du haut, lui aussi rempli de papiers, et alors qu'elle tire sur la poignée d'un deuxième tiroir, une explosion à la surface nous projette à terre.

Une énorme fissure lézarde le plafond de la pièce, puis les montants en ciment.

Une pluie de gravats s'abat tout autour de nous.

— Cours, je hurle.

Six se passe le pendentif autour du cou et arrache une dizaine de papiers du mur, tandis que je glisse la tablette dans la ceinture de mon jean. Nous escaladons tant bien que mal l'échelle, pour jeter un œil par la fente en haut du puits. Des dizaines de Mogs. Du feu, partout. Bernie Kosar s'est transformé en tigre, avec des cornes enroulées de bélier. Entre les dents, il tient le bras d'un Mog. Sam n'est plus à côté de la barrière, et mon coffre a lui aussi disparu. Je suis sur le point de surgir hors du puits, quand Six me prend de vitesse et s'envole littéralement, dans un tourbillon de nuages. Le cadran solaire bascule en arrière et Six fonce droit sur un groupe de cinq Mogs, qu'elle fait voler à travers le jardin. Je m'extirpe à mon tour de ma cachette et referme le puits, tandis qu'elle ramasse l'épée scintillante d'un Mogadorien, avant de se rendre invisible.

Je me sers de la télékinésie pour balancer contre le mur de la maison trois soldats armés qui se

tiennent près du puits. Ils explosent dans une épaisse nuée de cendres et, en me retournant, j'aperçois dans l'embrasure de la porte un homme torse nu, immobile, un fusil de chasse entre les mains ; derrière lui se tient la mère de Sam, en chemise de nuit et visiblement paniquée.

Six se matérialise près de deux Mogs qui se précipitent vers moi avec leurs canons luminescents, et elle les décapite tous deux d'un coup d'épée. Puis, par télékinésie, elle lance la brouette renversée à la tête d'un autre, le réduisant en tas de cendres. Je fracasse deux Mogadoriens contre un troisième, et Six les empale tous d'un geste vif. Bernie Kosar bondit au milieu du jardin pour sauter à la gorge d'un groupe d'éclaireurs qui tentent de se relever.

—144 Où est Sam ? je hurle.

— Là!

Je fais volte-face et le vois, allongé sur le ventre, le crâne dégoulinant de sang.

— Sam ! glapit sa mère depuis la porte de la maison.

Chancelant, il se redresse sur les genoux.

— M'man !

Sa mère pousse un cri, mais un Mog le soulève par sa chemise. Je me concentre et déracine la balançoire rouillée, toutefois, avant que l'un des montants métalliques vienne frapper le Mog en pleine poitrine, il a fait voler Sam pardessus la barrière.

Avec une intensité que je ne lui ai encore jamais vue, Six cogne sans relâche les Mogs qui restent, les découpant littéralement en tranches. Puis, toute couverte de cendre, elle franchit à son tour la barrière. Je bondis sur le dos de Bernie Kosar et nous lui emboîtons le pas.

Sam est allongé dans le jardin des voisins. Les projecteurs des détecteurs de mouvement sont braqués sur lui. Je saute à terre et l'aide à se relever.

— Sam ? Est-ce que ça va ? Où est mon coffre ?

Il ouvre à demi les yeux.

— Ils l'ont pris. Je suis désolé, John.

— Là ! hurle Six en désignant plusieurs Mogs qui remontent un champ en courant, en direction de la forêt.

Je dépose Sam sur le dos de Bernie Kosar, mais il se débat.

— Je vais bien, je te jure.

De l'autre côté de la barrière, la voix de sa mère résonne :

— Sam !

— Je reviendrai, M'man ! Je t'aime !

Et, sans hésiter, il se précipite à la suite des Mogs. Six et moi le rattrapons sans peine, mais elle vire à droite pour plonger sa lame dans un Mogadorien qui fond sur nous. Il y en a quatre de plus, à une vingtaine de mètres devant elle ; elle charge, le lourd pendentif lui battant la poitrine, Bernie Kosar sur ses talons.

Sam et moi débouchons dans le champ boueux, et deux Mogs nous barrent le passage. Par-dessus mon épaule, j'en aperçois deux autres qui se séparent pour nous attaquer par des angles différents. Le reste a pénétré dans la forêt en deux groupes, et je n'arrive pas à voir lequel détient mon coffre. Je dégaine mon poignard, dont le manche s'enroule instantanément autour de mon poignet.

Je fonce droit devant et les deux Mogs qui me précèdent en font autant, les lames incandescentes de leurs épées fendant l'air à chaque secousse. Quand à peine cinq mètres nous séparent, je m'élance en brandissant le poignard au-dessus de ma tête. Tandis que je plonge, un arbre énorme file en dessous de moi, renversant les deux éclaireurs et les tuant sur le coup. Six.

J'atterris et me retourne pour la voir courir en direction de Sam et des deux Mogs qui l'affrontent...

Celui à sa gauche le ceinture à la taille, mais Six l'arrache au sol et l'envoie à l'autre bout du champ, où il se remet instantanément debout et repart à l'assaut.

Je me glisse à la dérobée derrière l'autre Mog et lui plante mon poignard dans la nuque, avant de redescendre en déchirant l'omoplate. Il s'effondre en un tas poudreux qui vient souiller mes chaussures.

Bernie Kosar se précipite sur l'autre et se retrouve rapidement la langue maculée de cendre noire.

— Il faut retourner à la voiture et dégager d'ici, ordonne Six. Ils sont sans doute déjà en route : ils nous attendaient.

— On doit d'abord récupérer mon coffre.

— Dans ce cas, il va falloir nous séparer.

De son épée recouverte de suie, elle désigne les deux directions prises par les Mogs pour pénétrer dans la forêt.

— Bernie Kosar, tu viens avec moi.

Bernie se transforme alors en faucon et Six et lui partent vers la gauche.

Sam et moi rejoignons l'autre point d'entrée. Bientôt, nous entendons des brindilles craquer, et nous accélérons l'allure, moi en tête. Après avoir franchi une série de souches mortes, je distingue quatre Mogs essayant de s'enfuir par une petite clairière. Impossible de voir si l'un d'entre eux porte mon coffre.

Je dévale la colline à ma droite, écrasant au passage des arbrisseaux et créant un éboulement de cailloux. J'entends Sam sur mes talons.

Ils sont au milieu de la clairière. L'herbe y est dense, haute de deux mètres, et je la traverse comme une tornade. Sam me crie de lui indiquer dans quelle direction je vais ; sans ralentir, je brandis la main et dirige le faisceau du Lumen vers le ciel, comme une balise.

— OK, pigé !, hurle-t-il en réponse.

Juste avant que la clairière se fonde de nouveau dans les arbres, j'arrive presque à rattraper un des Mogs ; je plonge pour le saisir aux jambes, plante ma lame à travers le tissu boueux de son pantalon et lui sectionne le tendon d'Achille. Il bascule en arrière en rugissant ; j'escalade sa carcasse et le poignarde en plein cœur.

Sam se heurte à mes jambes et s'affale face contre terre.

— Tu y vas ?

— Non ! Viens !

En me servant d'une de mes mains comme lampe torche et de l'autre comme machette, je me faufile aisément entre les arbres, sans me préoccuper de savoir si Sam me suit. En moins d'une minute, j'atteins un autre Mog qui vient de trébucher sur un tronc couché. À vingt mètres de distance, je soulève la souche très haut au-dessus du sol, le faisant basculer à terre, tête la première. Je fonce

dans les sous-bois et le trouve étalé sur le ventre. Je vois tout de suite que lui non plus n'a pas mon coffre. Je l'achève de deux coups de poignard.

— John ? hurle Sam dans le noir. Mec ?

Je fais de nouveau briller ma paume dans l'air ; une fois que Sam m'a rejoint, je balaie les arbres avec le faisceau.

— Dis-moi que tu l'as !

— Pas encore.

— Pas de coffre, marmonne-t-il.

— J'espère juste que Six aura plus de chance que nous.

Je porte la main à ma ceinture et en retire la tablette blanche.

— Mais j'ai ça.

Il me l'arrache presque des mains.

— Tu l'as prise dans le puits ?

— On n'a pas trouvé que ça. Attends un peu que je te raconte...

Et soudain, je comprends où nous sommes. Je m'immobilise. J'arrête même de respirer.

Sam m'attrape par l'épaule.

— Ouah, vieux. Qu'est-ce qui se passe ? Tu sens quelque chose ? Est-ce qu'ils ont ouvert ton coffre ?

Pour autant que je le sache, il n'est encore rien arrivé à mon coffre. Ce qui me dévore à l'intérieur est une sensation bien différente.

— On est tout près de chez Sarah.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Le grincement de la porte en chêne est suivi de bruits de pas. J'entends une respiration dont les murs en pierre renvoient l'écho. Qui que soit celui qui s'apprête à monter, il me sera impossible de camoufler le corps endormi d'Adelina, un chat et un coffre rempli d'armes et d'instruments extraterrestres. Je repose silencieusement la petite branche dans son écrin et le referme. Don rampe jusqu'au bord du clocher, s'assied sur son arrière-train et fixe l'obscurité. Et alors, dans le silence total, Adelina laisse échapper un long ronflement sonore.

Dans l'escalier en colimaçon, les pas s'accélèrent. Je secoue ma Cêpane pour tenter de la réveiller. Elle bascule simplement sur le côté.

— Qu'est-ce que je fais ? je demande silencieusement à Don.

Le chat saute au sommet du coffre puis en redescend pour venir se lover à mes pieds en ronronnant. Ce n'est pas une réponse, mais ça me donne une idée : je soulève le chat et le repose sur le coffre, et grimpe tant bien que mal sur le rebord d'une des fenêtres. L'air glacial s'engouffre dans mon pyjama et je me mets instantanément à claquer des dents. En dessous, les pas se rapprochent à vive allure.

Par la seule force de ma volonté, je soulève le coffre le plus haut possible dans l'air, et j'entends les griffes de Don patiner sur le couvercle, à la recherche d'une prise stable, je me baisse pour faire glisser le tout par la fenêtre, au-dessus de ma tête, je l'ai à peine déposé sur la pelouse gelée, dix étages plus bas, que Don saute à terre et file dans la pénombre. Je fais ensuite flotter Adeiina au-dessus de moi et l'ourlet de sa chemise de nuit m'effleure les cheveux au passage; avec précaution, je la fais descendre jusqu'au sol, à côté du coffre.

Les pas sont tout près. Je passe les jambes par la fenêtre. En mobilisant le peu de concentration qui me reste, je réussis cependant à léviter quelques centimètres au-dessus de la corniche en pierre et me propulse dans le vent tourbillonnant. Juste avant d'amorcer la descente, j'ai le temps d'apercevoir le Mogadorien moustachu que j'ai vu au café, qui débouche dans l'escalier en colimaçon et pénètre dans le clocher.

Ma concentration vacille, puis éclate en mille morceaux. Je me retrouve en chute libre et ce n'est qu'au tout dernier instant, en serrant les mains devant ma poitrine, que je parviens à flotter comme une plume. Mon genou droit touche terre à quelques centimètres du corps frissonnant d'Adelina.

Je sens la panique monter. Je n'ai pas vraiment le choix. Ou bien j'emmène Adelina et le coffre jusqu'au village pour nous y réfugier - mais il est très tard, nous sommes toutes deux en chemise de nuit, et je n'aperçois que quelques fenêtres éclairées -, ou bien je dois rapidement trouver une cachette au sein même de l'orphelinat. Il faudra moins de temps au Mogadorien pour descendre de la tour qu'il ne lui en a fallu pour monter, mais il doit quand même traverser un long couloir et une autre volée de marches pour atteindre le rez-de-chaussée.

Je passe la tête par la porte à double battant et, après m'être assurée que la voie est libre, j'enroule Adelina autour du coffre et les fais glisser le long de la nef. Mes forces déclinent très rapidement, mais je trouve assez d'énergie pour nous hisser, le coffre, Adelina et moi, dans le recoin le plus reculé de la niche venteuse et glaciale où Ella avait trouvé mon Héritage.

Je commence à croire que c'est moi qui ai mené le Mogadorien jusqu'à moi en ouvrant mon coffre. Peut-être cette pulsation rouge au cœur du cristal était-elle une sorte d'émetteur ? Adelina saura ce que c'est, et quoi faire. Pour combattre la terreur due au fait que cette race sanguinaire m'ait

retrouvée, pour demander pardon à Adelina de l'avoir droguée et aussi pour me réchauffer un peu, je pose la tête sur sa poitrine et entoure sa taille de mes bras.

Plusieurs heures plus tard, je l'entends grogner et bouger les jambes sous les miennes.

— Adelina ? je chuchote. Tu es réveillée ?

— Qui est-ce ? Marina ?

— Adelina, il ne faut faire aucun bruit, c'est très important.

— Pourquoi ? chuchote-t-elle à son tour. Et où sommes-nous ?

— Dans la nef, là où tu avais caché le coffre. Mais je t'en prie, écoute-moi.

Ils sont ici. Les Mogadoriens m'ont retrouvée, hier soir, après que j'ai ouvert le coffre, et j'ai dû nous cacher.

— Comment as-tu pu l'ouvrir toute seule ? Ce n'est pas censé se passer comme ça.

— C'est toi qui m'as dit comment faire. Tu parlais dans ton sommeil.

Au lieu de lui avouer que je l'ai droguée, je lui mens, car ce n'est pas le moment de me disputer avec elle.

Au son de sa voix, sa confusion est évidente.

— Je ne m'en souviens pas... Je... je me rappelle être sortie de mon lit et puis... c'est à peu près tout. Tu as ouvert le coffre. Qu'y avait-il à l'intérieur ?

— Plein de choses, Adelina. Tellement de choses. Des cailloux et des pierres précieuses. L'une d'elles s'est illuminée dans ma main, puis elle s'est mise à palpiter, et je crois que c'est ce qui a conduit le Mogadorien jusqu'à moi.

— Quel Mogadorien ? Que s'est-il passé ?

Adelina essaie de s'asseoir, mais je l'arrête avant qu'elle se cogne la tête au plafond bas.

— Il y a quelques jours, j'ai vu un homme, au café. Il tenait un livre sur Pittacus, et il me fixait sans arrêt. Il portait un chapeau et une grosse moustache, et j'ai très bien vu qu'il venait de Mogadore. Et puis, hier soir, quand j'ai ouvert le coffre dans le clocher nord, il est apparu.

— Comment nous sommes-nous échappées ?

— Je me suis servie de la télékinésie pour nous faire sortir par la fenêtre, puis du jardin jusqu'ici.

— Il faut partir d'ici, chuchote-t-elle. Nous devons quitter Santa Teresa immédiatement.

L'excitation me gagne instantanément. Je la serre contre moi dans le noir et, à ma grande surprise, elle me rend mon étreinte. Puis elle rampe jusqu'à l'ouverture de la niche et je la suis, en faisant flotter le coffre derrière moi.

Constatant que l'église est vide, Adelina me demande de la descendre au sol. Je fais ensuite basculer doucement le coffre hors de la niche et le dépose à côté de ses pieds nus. Alors que je m'apprête à léviter pour la rejoindre, sœur Dora apparaît brusquement au fond de l'église et se dirige vers Adelina d'un pas martial.

— Où étiez-vous ? aboie-t-elle. Vous avez abandonné votre poste toute la nuit. Comment avez-vous osé faire une chose pareille ? Et qu'est-ce que ces bagages font ici ?

— J'ai dû sortir prendre l'air, sœur Dora, répond Adelina d'une voix douce. Je suis désolée d'avoir quitté mon poste.

Je vois sœur Dora plisser les yeux d'un air suspicieux.

— Avec Marina ?

— Quoi ?

— J'ai quatre filles qui sont venues me réveiller en plein milieu de la nuit pour me dire que Marina avait fait le mur hier soir et que vous l'aviez accompagnée.

Adelina est sur le point de répondre, lorsque Ella se matérialise brusquement derrière la religieuse et la tire par sa robe.

— Sœur Dora ? Je viens de la voir, Marina, ment-elle.

— Où ça ?

— Dans le dortoir. Endormie dans son lit.

Sœur Dora se penche pour l'attraper par le bras, et le regard terrifié de la petite me hérisse.

— Espèce de petite menteuse ! J'en viens, du dortoir, et il n'y a personne. Tu cherches à la couvrir.

— Sœur Dora, cela suffit, intervient Adelina.

Mais sœur Dora entraîne Ella avec une telle force que ses pieds touchent à peine le sol.

— Tu vas me suivre dans mon bureau. Je vais t'apprendre à mentir, moi.

Ella a le visage baigné de larmes. Depuis ma cachette en hauteur, je fixe la main de la nonne et lui tords les doigts pour lui faire lâcher prise. Elle pousse un cri de douleur, puis dévisage la petite d'un air de surprise mêlée de confusion.

Elle lui empoigne de nouveau le bras.

Adelina les rejoint au pas de course et, avant que j'aie pu balancer sœur Dora à l'autre bout de l'église, elle la retient par le poignet.

Sœur Dora se dégage violemment. J'ai le cœur qui bondit d'euphorie, à l'idée qu'Adelina s'est finalement ralliée à moi, et à mon amie.

— Ne vous avisez plus jamais de me toucher, menace-t-elle. Vous n'êtes même pas des nôtres, Adelina. Pas plus que ce jeune démon que vous avez amené avec vous.

Ma Cêpane lui adresse un sourire calme.

— Vous avez raison, sœur Dora. Peut-être Marina et moi n'avons-nous rien à faire ici, et sans doute partirons-nous ce matin même. Mais auriez-vous l'obligeance de lâcher Ella ?

Bien qu'empreinte de cordialité et de patience, sa voix brûle comme du venin.

— Comment osez-vous ! grince sœur Dora entre ses dents. Vous ne valez guère mieux qu'une orpheline vous-même. Nous vous avons accueillies, quand personne ne voulait de vous !

— Nous sommes tous égaux aux yeux de Dieu. Ce n'est pas vous qui me direz le contraire, n'est-ce pas ?

Sœur Dora fait mine de s'éloigner, mais Adelina la saisit de nouveau par le bras. Les deux femmes se fixent pendant de longues secondes.

— J'en référerai à sœur Lucia. Elle vous jettera à la porte si vite que vous n'aurez pas le temps de prier pour votre pardon.

Adelina tend la main à Ella, qui la prend. Sœur Dora hésite, avant de lâcher la petite à contrecœur.

— Je viens de vous dire que nous partirions ce matin même. Et j'aurai bien des occasions de prier. Je prierai non seulement pour que Marina me pardonne d'avoir été un si piètre gardien, mais aussi pour que Dieu vous absolve d'avoir oublié votre mission ici-bas.

Elles se dévisagent pendant quelques instants encore, puis la religieuse fait volte-face et quitte la nef, vexée. Une fois qu'elle a disparu, je vérifie qu'Ella me tourne le dos et me laisse glisser jusqu'au sol.

— Salut Ella.

— Marina !

Elle se précipite dans mes bras.

— Où tu étais ?

— Adelina et moi, nous avions à parler seule à seule, j'explique en me reculant.

Je me tourne vers ma Cêpane.

— Il fallait qu'on discute de notre avenir.

Adelina acquiesce du regard, puis prend un air embarrassé en voyant sa chemise de nuit sale.

— Marina, va faire tes bagages, et mets ce coffre en sûreté. Nous partons dès que possible.

Elle s'éloigne, et Ella m'attrape la main. Elle la serre dans la sienne.

— Les méchants étaient là, hier soir, Marina.

— Je sais, je l'ai vu. C'est pour ça que nous partons.

A peine ces paroles prononcées, je sais que je vais demander à Adelina qu'on emmène Ella avec nous.

— Je les ai vus tous les trois, chuchote Ella.

Je la dévisage, bouche bée.

— Parce qu'ils sont trois ?

— Ils étaient à la fenêtre, hier soir. Ils regardaient ton lit.

Un frisson me parcourt l'échine. Je fais remonter le coffre jusque dans la niche puis me précipite au dortoir, en bousculant en chemin des attroupements de filles en train de discuter à voix basse de quelque chose qui s'est passé cette nuit, au village.

— Ils étaient juste là, m'indique Ella en désignant la fenêtre.

— Ils étaient trois, tu en es bien sûre ?

Elle opine du chef.

— Oui, et ils se sont rendu compte que je les observais. Alors, ils se sont enfuis.

— À quoi ils ressemblaient ?

— Ils étaient grands, avec les cheveux très longs. Et leurs manteaux leur tombaient jusqu'aux chaussures.

— Et une moustache ? Ils portaient la moustache, pas vrai ?

— Je ne crois pas. Je ne me souviens pas de ça.

J'essaie de ne pas me laisser gagner par la confusion, car je sais qu'il me reste peu de temps avant qu'Adelina revienne, avec un sac contenant ce qu'elle a accumulé, en onze années de vie ici. Alors

que je m'apprête à filer sous la douche, Analee, une fille de ma classe, me coupe la route.

— Il n'y a pas cours, aujourd'hui. Miranda Marquez a été retrouvée étranglée dans l'école, ce matin.

Sous le choc, je m'assieds au bord de mon lit. Miranda Marquez est une fille aux cheveux noirs qui vit au village et est assise à côté de moi, en cours d'espagnol. Maestra Munoz, notre professeur, nous confond souvent, toutes les deux, car Miranda est grande et mince comme moi et que nous avons la même longueur de cheveux. Il me faut quelques secondes pour comprendre que celui qui a tué Miranda a pu commettre la même méprise. On a vraisemblablement essayé de m'exécuter, la nuit dernière.

— C'est vraiment... c'est horrible, je murmure.

— En plus, renchérit Analee, j'ai entendu l'une des sœurs raconter que des villageois avaient vu des gens voler dans les airs, hier soir, et maintenant il y a des camions de la télé un peu partout. Ils font un reportage, il paraît. Tout s'est passé si vite. Les Mogadoriens m'ont retrouvée. Puis ils ont découvert ma grotte. Je n'ai pas été prudente, avec mes Dons, et quelqu'un a dû me voir en train de faire passer Adelina par la fenêtre du clocher. Et une fille de mon école est sans doute morte à cause de moi. Pour couronner le tout, nous devons quitter l'orphelinat au beau milieu de l'hiver, sans nul autre endroit où aller.

Je prends la douche la plus rapide de toute ma vie et attends le retour d'Adelina.

CHAPITRE VINGT-TROIS

— On ne va pas chez Sarah, me prévient Sam en me suivant le long de la forêt.

On a déjà cette tablette, peut-être même l'émetteur qu'on cherchait. Maintenant, on retourne donner un coup de main à Six.

Je fais un pas vers lui.

— Elle peut s'en tirer toute seule. Je suis ici, et Sarah aussi. Je l'aime, Sam, et je vais la voir, peu importe ce que tu diras.

Il recule, et j'avance en direction de chez Sarah.

— Est-ce que tu l'aimes vraiment, John ? m'interrompt Sam. Ou bien tu es amoureux de Six ? Laquelle des deux ? »

Je fais volte-face et l'aveugle avec ma paume.

— Hé, arrête ça !

— Désolé, je bafouille en baissant la main.

— C'est une vraie question, mon vieux, insiste-t-il en se frottant les yeux. Je vous vois, Six et toi, en train de flirter en permanence - en permanence -, et vous le faites pile sous mon nez. Tu sais qu'elle me plaît, et tu t'en fiches totalement. Et par-dessus le marché, tu as déjà la petite amie la plus canon de tout l'Ohio.

— Ça compte, pour moi.

— Qu'est-ce qui compte pour toi ?

— Que Six te plaise, Sam. Mais tu as raison - à moi aussi, elle me plaît.

J'aimerais pouvoir affirmer le contraire, mais c'est comme ça. C'est stupide et c'est cruel envers toi, seulement je n'arrête pas de penser à elle. Elle est cool, elle est belle, et en plus, c'est une Loric - et ça, c'est carrément dément. Pourtant j'aime Sarah. C'est pour ça que je dois la voir.

Sam m'attrape par le coude.

— Tu ne peux pas, mec On doit retourner aider Six. Réfléchis. S'ils nous attendaient chez moi, tu imagines bien qu'ils seront encore plus nombreux chez Sarah.

Je dégage doucement mon coude.

— Tu as réussi avoir ta mère, pas vrai ? Tu l'as vue, dans le jardin ?

— Ouais.

Il regarde ses pieds et pousse un soupir.

— Toi, tu as réussi à voir ta mère, et moi, je dois voir Sarah.

— Tu prends ça beaucoup trop au sérieux. On a l'émetteur, tu te rappelles ?

C'est pour ça qu'on est venus à Paradise. Pour ça et rien d'autre.

Il me tend la tablette, et je contemple bêtement son écran noir. Je la manipule dans tous les sens. Je tente la télékinésie. Je me la pose même sur le front. Rien.

— Laisse-moi essayer, propose Sam.

Tandis qu'il triture à son tour l'instrument, je lui raconte notre descente dans le puits, avec le

squelette géant et le pendentif, le bureau et les documents accrochés au mur.

— Six en a attrapé une poignée en sortant, mais on ne peut pas les lire.

— Tu veux dire que mon père avait un repaire souterrain ? Une cachette secrète ?

Pour la première fois depuis longtemps, Sam sourit. Il me tend la tablette.

— Il était tellement chouette. J'aimerais vraiment jeter un œil à ces papiers.

— Pas de problème. Dès que j'aurai vu Sarah.

Sam écarte les bras en signe d'impuissance.

— Qu'est-ce que je peux faire pour que tu changes d'avis ? Dis-le-moi.

— Rien. Tu ne peux pas m'en empêcher.

La dernière fois que je me suis retrouvé chez Sarah, c'était pour Thanksgiving.

Je me rappelle qu'elle m'avait fait signe depuis la fenêtre en me voyant arriver dans l'allée. « Salut, beau gosse », avait-elle dit en ouvrant la porte, et je m'étais retourné en faisant semblant de croire qu'elle s'adressait à quelqu'un d'autre.

À deux heures du matin, sa maison a une tout autre allure. Avec les fenêtres plongées dans l'ombre et les portes du garage closes, l'endroit paraît froid et vide.

Sam et moi sommes tapis dans l'ombre d'une maison voisine, allongés sur le ventre, et je ne sais pas comment je vais m'y prendre pour entrer en contact avec Sarah.

Je sors de ma poche le portable à carte prépayée que je garde éteint depuis des jours.

— Je pourrais lui envoyer des textos, jusqu'à ce qu'elle se réveille.

— Excellente idée. Magne-toi, qu'on puisse dégager d'ici le plus vite possible. Je te jure, Six va nous tuer. Pire encore, elle est peut-être sur le point de se faire massacrer par une horde de Mogadoriens, et nous on est là, couchés dans l'herbe, à préparer une scène de Roméo et Juliette.

J'allume mon portable et tape : Je t'avais promis de revenir. Tu dors ?

Je compte jusqu'à trente, puis j'ajoute : Je t'aime. Je suis ici.

— Peut-être qu'elle pense que c'est une blague, me chuchote Sam au bout d'une minute. Dis-lui quelque chose que tu es le seul à savoir.

J'essaie : Bernie Kosar pense beaucoup à toi.

Sa fenêtre s'allume. Puis mon téléphone se met à vibrer, et je lis le message : C'est vraiment toi ? Tu es à Paradise ?

Je suis tellement excité que j'arrache une poignée d'herbe en signe de victoire.

— Calme-toi, conseille Sam.

— Je n'y peux rien.

Je réponds : Je suis dehors. Rendez-vous au terrain de jeu dans 5 min.

Mon portable vibre instantanément : J'y serai.

Sam et moi sommes en planque derrière une benne à ordures au bout de la rue lorsque Sarah apparaît sur l'aire de jeux bétonnée. À la seconde où je l'aperçois, j'ai le souffle coupé et les émotions me submergent. Elle est à vingt mètres, elle porte un Jean sombre et une veste noire en laine polaire. Elle a aussi enfilé un bonnet blanc, mais ses cheveux blonds s'en échappent et flottent sur ses épaules dans la brise légère. Son teint parfait irradie à la lumière blanche du réverbère solitaire et,

en comparaison, je me sens minable, couvert de poussière et de cendres de Mogadoriens. Je sors de derrière la benne, mais Sam me retient par le poignet.

— John, je sais que ça va être très difficile, seulement nous devons impérativement retourner dans les bois dans dix minutes. Je ne plaisante pas. Six compte sur nous.

— Je ferai de mon mieux.

À ce stade, je ne réfléchis même plus aux répercussions que pourrait avoir mon attitude. Sarah est tout près, tellement près que je sens presque son parfum.

Je la vois qui me cherche du regard. Elle finit par s'asseoir sur une des balançoires et tourne sur elle-même, enroulant les cordes au-dessus de sa tête.

Puis elle les laisse se dérouler lentement, tandis que je vérifie le périmètre du terrain en m'arrêtant derrière chaque arbre. Elle est si belle. Si parfaite.

J'attends qu'elle me tourne le dos pour sortir de l'ombre et au demi-tour suivant, je me tiens en face d'elle.

— John ?

Elle s'immobilise à l'aide de ses pieds.

— Salut, beauté.

Je sens le sourire me plisser le coin des yeux.

Elle se plaque les mains sur le nez et la bouche.

Je me dirige vers elle et elle essaie de se dégager de la balançoire, mais les cordes sont trop entrelacées, et elle est piégée.

J'attrape les cordes et l'attire vers moi en soulevant la balançoire, de sorte que son visage soit à la même hauteur que le mien. Je me penche pour l'embrasser et, dès que nos lèvres se touchent, c'est comme si je n'avais jamais quitté Paradise.

— Sarah, je lui chuchote à l'oreille, tu m'as tellement manqué.

— Je n'arrive pas à y croire. Ce n'est pas possible, je suis en train de rêver.

Je l'embrasse de nouveau, tout en la faisant pivoter jusqu'à ce que les cordes au-dessus de nous se séparent. Sarah bondit de la balançoire pour atterrir dans mes bras. J'embrasse ses joues, son cou et elle me caresse la tête, agrippant mes cheveux courts entre ses doigts.

Lorsque je la repose, elle me dévisage et dit :

— J'en connais un qui est passé chez le coiffeur.

— Ouais, c'est mon look de rebelle en cavale. Qu'est-ce que tu en penses ? Je te plais toujours ?

— Oui, répond-elle en posant les mains sur mon torse. En ce qui me concerne, tu pourrais aussi bien être chauve, ça ne changerait strictement rien.

Je recule d'un pas pour bien ancrer l'image de son visage dans ma mémoire.

J'enregistre l'éclat des étoiles à l'arrière-plan, et son bonnet légèrement penché.

Avec le froid, elle a le nez et les joues rouges ; elle se mord la lèvre en me regardant, et un petit nuage de vapeur s'échappe de sa bouche.

— J'ai pensé à toi chaque jour, Sarah Hart.

— Et je te promets que j'ai pensé deux fois plus à toi.

J'appuie mon front contre le sien. Nous restons ainsi un moment, à sourire comme des idiots, jusqu'à ce que je lui demande :

— Comment vas-tu ? Comment ça se passe, ici, pour toi ?

— Ça va mieux, maintenant.

— C'est tellement dur, d'être séparé de toi, j'ajoute en embrassant ses doigts gelés. Je pense à toi tout le temps, à ton contact, à ta voix. Chaque nuit, j'ai failli t'appeler.

Sarah pose les mains sur mes joues et me caresse les lèvres de son pouce.

— Si tu savais le nombre de fois où je suis restée dans la voiture de mon père, à me demander où tu étais. Il aurait suffi que je sache dans quelle direction partir, et j'aurais pris la route.

— Je suis là. Devant toi.

Elle laisse retomber ses mains.

— Je veux venir avec toi, John. Je m'en fiche. Je ne peux pas continuer comme ça.

— C'est beaucoup trop dangereux. Il y a un quart d'heure, on se battait contre cinquante Mogadoriens, chez Sam. C'est à ça que ressemble la vie avec moi, en ce moment. Je refuse de t'impliquer dans tout ça.

Ses épaules se mettent à trembler et les larmes lui montent aux yeux.

— Je ne peux pas rester ici, John. Pas sans toi, sans même savoir si tu es encore vivant.

— Regarde-moi, Sarah.

Elle relève la tête.

— Il n'est pas question que je meure. Le fait de savoir que tu es là, que tu m'attends, c'est comme un champ magnétique qui me protège. On se retrouvera.

Bientôt.

— C'est tellement dur, répète-t-elle, les lèvres tremblantes. Tout est horrible, ici, John.

— Comment ça, horrible ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les gens sont lamentables. Tout le monde raconte des choses monstrueuses, à ton sujet.

— Comme quoi ?

— Que tu es un terroriste et un assassin, que tu détestes les États-Unis. Au lycée, les gars te donnent des surnoms comme Bomb Smith. Mes parents prétendent que tu es dangereux et que je ne dois plus jamais t'adresser la parole, quoi qu'il arrive. Et le pire de tout, c'est que ta tête est mise à prix, alors ces fous ne parlent plus que de t'abattre.

Elle baisse les yeux.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois obligée de supporter tout ça, Sarah. Toi au moins, tu connais la vérité.

— J'ai perdu pratiquement tous mes amis. Et je me retrouve dans un nouveau lycée où tout le monde me prend pour la cinglée de service.

Je suis effondré. Sarah était la fille la plus populaire du lycée, la plus belle et la plus aimée. Maintenant, elle est une paria.

— Les choses vont finir par s'arranger, je murmure.

Elle n'arrive plus à retenir ses larmes.

— Je t'aime tellement, John. Mais je ne vois pas comment on pourrait sortir de cette situation.
Peut-être que tu devrais te rendre.

— Je ne me rendrai pas, Sarah. Je ne peux pas, c'est comme ça. On s'en sortira.

C'est certain. Sarah, mon grand amour. Je te le promets, si tu m'attends, tout s'arrangera.

Mais mes paroles n'arrêtent pas ses larmes.

— Combien de temps je devrai t'attendre ? Et qu'est-ce qui se passera, quand tout s'arrangera ?
Est-ce que tu retourneras sur Lorien ?

— Je ne sais pas, je finis par répondre. Paradise est le seul endroit où j'aie envie de vivre, aujourd'hui, et tu es la seule personne avec laquelle j'aie envie d'être, à l'avenir. Cependant, si nous réussissons à vaincre les Mogadoriens, alors oui, je devrai retourner sur Lorien. Mais je ne sais pas quand.

Le téléphone de Sarah vibre dans sa poche, et elle le sort à moitié pour jeter un coup d'œil à l'écran.

— Qui t'envoie des textos à une heure pareille ?

— C'est juste Emily. Peut-être que tu devrais te rendre, et leur expliquer que tu n'es pas un terroriste. Je ne veux pas passer mon temps à te perdre, John.

— Écoute-moi, Sarah. Je ne peux pas me rendre. Je ne peux pas me retrouver assis dans un commissariat à essayer d'expliquer comment un lycée entier a été détruit, et cinq personnes, tuées. Et qu'est-ce que je dirais d'Henri ? Des documents qu'ils ont retrouvés chez nous ? Il ne faut pas que je me fasse arrêter.

En plus, Six me tuerait si elle savait que je suis en train de te parler.

Sarah renifle un grand coup et s'essuie les yeux du revers de la main.

— Pourquoi le ferait-elle ?

— Parce qu'elle a besoin de moi, et que c'est très dangereux pour moi d'être venu.

— C'est elle qui a besoin de toi ? Moi j'ai besoin de toi, John. J'ai besoin que tu sois là, à me dire que tout va bien se passer, que tout ça en vaut la peine.

Elle se dirige vers un banc sur lequel sont gravées des initiales. Je vais m'asseoir à côté d'elle et appuie mon épaule contre la sienne. Nous sommes plongés dans l'ombre et je ne discerne pas bien son visage.

Sans que je comprenne pourquoi, Sarah s'éloigne de moi.

— Six est très mignonne.

— C'est vrai.

J'aurais dû me taire, ça m'a échappé.

— Mais pas autant que toi. Tu es la fille la plus ravissante que je connaisse. La plus belle que j'aie vue de ma vie.

— Sauf que tu n'as pas à te tenir à distance de Six comme tu dois le faire avec moi.

— Quand on se balade, on doit se rendre invisibles, Sarah ! Ce n'est pas comme si on pouvait se promener dans la rue, main dans la main. On doit se cacher du monde entier. Je me cache tout autant quand je suis avec elle que quand je suis avec toi.

Sarah se lève d'un bond et fait volte-face.

— Tu vas te balader avec elle ? Et est-ce que vous vous tenez la main, dans la rue ?

Je me lève à mon tour et tends les bras vers elle, dans mon manteau maculé de terre.

— On est obligés. C'est le seul moyen pour nous d'être invisibles.

— Est-ce que tu l'as embrassée ?

— Quoi ?

— Réponds-moi.

J'entends une intonation nouvelle, dans sa voix. Un mélange de jalousie et de solitude, et assez de colère pour que chaque mot fasse l'effet d'un coup de poing.

Je secoue la tête.

— Sarah, je t'aime. Je ne sais pas quoi te dire d'autre. Je te jure, il ne s'est rien passé.

Je me sens monstrueusement mal à l'aise, et je me débats pour trouver les mots justes. Sarah est furieuse.

— C'est pourtant une question simple, John. L'as-tu embrassée, oui ou non ?

— Je n'ai pas embrassé Six, Sarah. On ne s'est pas embrassés. C'est toi que j'aime.

Moi-même je grimace en entendant l'acidité de ces mots : ça ne sonne pas du tout comme je l'espérais.

— Je vois. Pourquoi tu as eu tellement de mal à répondre, John ? Oh, ça va vraiment beaucoup mieux. Est-ce qu'elle t'aime, elle ?

— Ça n'a aucune importance, Sarah. Je t'aime, donc Six ne compte pas.

Aucune autre fille ne compte !

— Quelle imbécile je suis, réplique-t-elle en croisant les bras.

— Je t'en prie, Sarah. Arrête, tu prends tout de travers.

— Vraiment, John ?

Quand elle se tourne vers moi, c'est avec un regard dur, les yeux pleins de larmes.

— Après tout ce que j'ai enduré pour toi.

J'essaie de lui prendre la main, mais elle la retire violemment à l'instant où nos doigts se touchent.

— Non.

Le ton est sec. Son téléphone vibre de nouveau, cette fois-ci, elle ne fait pas mine d'y toucher.

— C'est avec toi que je veux être, Sarah. Ce soir, je n'arrive pas à m'exprimer correctement. Tout ce que je peux dire, c'est que toutes ces semaines, tu m'as terriblement manqué. Il ne s'est pas passé une seule journée sans que j'aie envie de t'appeler ou de t'écrire.

Je me sens tout flageolant. Je vois bien que je suis en train de la perdre.

— Je t'aime. N'en doute pas une seule seconde.

— Moi aussi, je t'aime, sanglote-t-elle.

Je ferme les yeux et me remplis les poumons d'air glacé : un mauvais pressentiment m'envahit, un fourmillement qui me prend à la gorge et redescend jusqu'à mes pieds. Lorsque je rouvre les paupières, Sarah a reculé de plusieurs pas.

J'entends du bruit à ma gauche ; je tourne vivement la tête et aperçois Sam. Il a la tête baissée et à son air, je vois qu'il est désolé de nous interrompre, mais qu'il n'a pas le choix.

— Sam ? l'appelle Sarah.

— Salut, Sarah, chuchote-t-il.

Elle le serre dans ses bras.

— C'est bon de te revoir, lui dit-il, le nez dans sa chevelure. Sarah, je suis désolé... je sais que vous ne vous êtes pas vus depuis longtemps, tous les deux, mais John et moi, on doit absolument partir. On court un danger énorme. Tu n'as pas idée.

— Je crois que si.

Elle se recule, et au moment où je m'apprête à lui répéter combien je l'aime et à lui faire mes adieux, c'est le chaos total.

Tout se passe si vite que je n'ai pas le temps de comprendre : la scène se précipite comme un film en accéléré. Un homme avec un masque à gaz sur la figure se jette sur Sam par-derrière et le plaque au sol. Au dos de son gilet pare-balles bleu marine se détachent les lettres FBI. Un type ceinture Sarah et l'éloigné de moi. Un petit obus métallique roule sur l'herbe pour atterrir à mes pieds ; de la fumée blanche s'en échappe brusquement par les deux extrémités, me brûlant les yeux et la gorge. Je n'y vois plus rien, mais j'entends Sam s'étouffer. J'essaie de m'éloigner en titubant de la grenade lacrymogène et je tombe à genoux près du toboggan en plastique.

Quand je relève la tête, une dizaine de policiers m'entourent, me tenant en joue avec leurs armes. L'homme masqué a le genou appuyé dans le dos de Sam pour le maintenir au sol. Une voix braille dans un porte-voix :

— Pas un geste ! Les mains sur la tête, et à plat ventre ! Vous êtes en état d'arrestation !

Tandis que je lève lentement les mains, les voitures garées le long du trottoir depuis tout à l'heure s'animent subitement : leurs phares s'allument et des éclairs rouges fusent des tableaux de bord. Des voitures de patrouille déboulent au coin de la rue en faisant crisser leurs pneus et un véhicule blindé aux couleurs du Service d'intervention antiterroriste bondit sur le trottoir et vient faire un dérapage contrôlé au beau milieu du terrain de basket. Des hommes hurlants s'en échappent à une vitesse alarmante, et c'est alors que je reçois un coup dans l'estomac. On me passe des menottes aux poignets. Au-dessus de moi, j'entends tourner le rotor d'un hélicoptère.

Et j'en arrive à la seule conclusion plausible.

Sarah. Les textos. Ce n'était pas Emily. C'est la police qui lui parlait. Le peu de confiance qui me restait après que Sarah s'est détournée de moi vole en éclats.

Le visage plaqué contre le ciment, je suis anéanti. Je sens qu'on me retire mon poignard. Des mains attrapent la tablette glissée dans ma ceinture. Deux types relèvent Sam en le tirant par les bras ; l'espace d'une seconde, nos regards se croisent, mais je ne parviens pas à déchiffrer son expression.

On me passe des fers aux chevilles, qu'on relie par une chaîne à ceux qui m'entravent les poignets. On m'enfourne la tête dans une cagoule noire, qu'on me serre autour de la gorge. Je n'y vois plus rien.

Deux policiers m'attrapent par les coudes, tandis qu'un autre me pousse vers l'avant.

— Vous avez le droit de garder le silence, me récite l'un d'eux en m'emmenant, avant de me jeter à l'arrière d'un véhicule.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Au bout de cinq minutes, je me lève de mon lit et vais vérifier dans l'armoire s'il y a des vêtements que je veux emporter. Et tout à coup, un pull noir à la main, je me rends compte que je ne peux pas partir sans faire mes adieux à Hector.

J'attrape sur le portemanteau la veste d'une autre fille, avec une capuche, et je laisse un petit mot à Adelina : il fallait que j'aie d'abord dire au revoir à quelqu'un, au village.

Une fois franchi la porte à double battant, je me retrouve dans l'air piquant, et lorsque j'aperçois les voitures de police et les camionnettes de la télé alignées le long de la Salle Principal, je respire mieux : jamais les Mogadoriens ne tenteraient quoi que ce soit avec autant de témoins, je relève ma capuche et poursuis mon chemin. La porte de chez Hector est entrouverte, et je frappe doucement sur le montant en bois.

— Hector ?

— Qui est là ? répond une voix de femme.

La porte s'ouvre brusquement sur la mère d'Hector, Carlotta. Ses cheveux poivre et sel sont soigneusement coiffés, et elle a le visage rose et souriant. Elle porte une belle robe rouge et un tablier bleu. Un parfum de gâteau flotte dans la maison.

— Est-ce qu'Hector est là. Senora Ricardo ?

— Mon ange, répond-elle. Mon ange est revenu.

Elle se rappelle donc ce que j'ai fait pour elle, comment j'ai chassé la maladie, je suis gênée par sa façon de me regarder, mais lorsqu'elle me prend dans ses bras, je ne peux résister.

— Mon ange est revenu, répète-t-elle.

— Je suis si heureuse que vous vous sentiez mieux. Señora Ricardo.

Les larmes qui coulent sur ses joues me serrent la gorge, et bientôt, je sens mes propres yeux brûler.

— Il n'y a pas de quoi, je murmure.

Un miaulement résonne derrière Carlotta, et je vois Don qui sort de la cuisine et se dirige vers moi en trotinant, les moustaches dégoulinantes de lait.

— Depuis quand avez-vous un chat ?

— Ce matin, il vient à ma porte, et je me dis il est très mignon. Je l'ai appelé Feo.

— Ça fait plaisir de te voir. Feo.

— C'est un bon chat, m'explique-t-elle, les mains sur les hanches. Très affamé, ce garçon.

— Je suis ravie que vous vous soyez trouvés, tous les deux. Carlotta, je suis vraiment désolée, mais je dois partir. Il faut absolument que je parle à Hector.

Est-ce qu'il est là ?

— Il est au café.

La déception de le savoir déjà en train de boire, si tôt le matin, doit se lire sur mon visage, puisque Carlotta ajoute :

— Juste du café, maintenant, il boit du café.

Je la prends dans mes bras et lui fais mes adieux, et elle m'embrasse sur les deux joues.

La salle est bourrée de monde. Au moment où je vais ouvrir la porte, quelque chose m'arrête net : Hector s'est installé à une petite table, je ne le vois toutefois que du coin de l'œil. Ce qui mobilise toute mon attention, c'est celui qui est assis en face de lui : le Mogadorien d'hier soir. Il s'est rasé, et il a éclairci ses cheveux noirs, qui sont maintenant auburn. Mais impossible de s'y tromper : c'est bien lui. Il est toujours aussi grand et musclé, avec les épaules larges, les mêmes sourcils broussailleux, et cet air sombre et lugubre. Je n'ai pas besoin du portrait-robot de l'assassin pour savoir qu'il y correspondrait trait pour trait, avec ou sans sa moustache, et même avec les cheveux teints.

Je lâche la poignée de la porte et recule d'un pas. Oh, Hector, comment as-tu pu ?

J'ai les jambes tremblantes et le cœur qui bat à tout rompre. Alors que je me tiens là à les observer, le Mogadorien se tourne vers la fenêtre et me voit. Mon sang se glace dans mes veines. J'ai l'impression que le monde se fige autour de moi ; je suis pétrifiée, incapable du moindre mouvement. Le Mogadorien me fixe, et Hector finit par se tourner à son tour vers moi. Ce n'est qu'en voyant son visage que je reçois un électrochoc.

Je recule en trébuchant, fais volte-face et m'enfuis en courant ; presque immédiatement, j'entends la porte du café s'ouvrir, mais je ne me retourne pas : si ce Mogadorien me suit, je ne veux pas le savoir.

— Marina! s'écrie Hector. Marina !

Dans la voiture, quatre policiers m'encadrent. Je touche la lourde chaîne qui me lie les poignets aux chevilles. Je suis certain que je pourrais la briser, ou bien ouvrir les menottes par télékinésie, mais la pensée de Sarah me vide de toute énergie. Elle n'a pas pu me dénoncer. Pitié, faites que ce ne soit pas elle !

Le premier trajet dure une vingtaine de minutes, et je n'ai aucun moyen de savoir où on m'emmène. On me sort sans ménagement de la voiture pour me jeter dans un autre véhicule, dont j'imagine qu'il est blindé, prévu pour un transport plus long. Le second trajet prend une éternité - deux heures, voire trois -, et quand on m'extirpe une nouvelle fois de mon siège, je suis tellement malade à l'idée de ce qu'a peut-être fait Sarah que c'en est insupportable.

On me conduit à l'intérieur d'un bâtiment. A chaque bifurcation, je dois attendre qu'on déverrouille une porte. J'en compte quatre, et plus on avance, plus l'air ambiant devient confiné. Pour finir, on me pousse dans une cellule.

— Assis, ordonne l'un des hommes.

Je m'affale sur une couchette en ciment. On me retire la cagoule, mais pas les fers. Quatre policiers sortent en claquant la porte. Les deux plus balèzes s'installent sur des chaises, de chaque côté de l'entrée de ma cellule, et les deux autres s'en vont.

C'est une petite pièce de trois mètres sur trois, comprenant le lit sur lequel je suis assis, une paillasse maculée de taches jaunes, des toilettes et un évier en métal. Rien de plus. Trois des murs sont en béton armé, et j'aperçois une minuscule meurtrière tout en haut de celui du fond.

Malgré le matelas répugnant, je m'allonge et ferme les yeux, en essayant de tempérer mon esprit.

— John ! hurle la voix de Sam.

J'ouvre les yeux en sursautant. Je me précipite à la grille de la cellule et m'agrippe aux barreaux.

— Je suis là ! je crie à mon tour.

— La ferme ! braille le plus costaud des gardes en me menaçant de sa matraque.

À l'autre bout du couloir, Sam a droit au même traitement. Il ne dit rien de plus, mais au moins, je sais qu'il n'est pas loin.

Je tends la main à travers les barreaux et pose la paume contre la surface plane du cadenas métallique. Je ferme les yeux et me concentre sur les rouages internes du verrou, mais tout ce que je ressens, c'est un bourdonnement sourd ; plus je m'acharne, plus la douleur est vive.

La cellule - elle est contrôlée électroniquement. Je ne peux pas l'ouvrir par télékinésie.

Je retourne à l'orphelinat ventre à terre, et tandis que j'accélère, je sens dans mon cou la capuche qui fait parachute ; au-dessus de ma tête, le ciel et les nuages ne sont plus qu'une masse blanche éclatante.

Je déboule par la porte à double battant et me précipite au dortoir. Adelina est assise sur mon lit, une feuille pliée sur les genoux. À ses pieds, je remarque une petite valise. En me voyant arriver, elle bondit vers moi et me serre contre elle.

— Il faut que tu jettes un œil à ça, me dit-elle en me tendant le papier.

Une fois déplié, je constate que ce n'est pas mon mot, mais la photocopie d'un cliché.

Il me faut quelques secondes pour mesurer ce qu'il représente et alors, je sens mon cœur flancher. Un énorme symbole, gravé à flanc de montagne. Avec ses lignes précises et ses angles aigus, c'est la réplique exacte des cicatrices que j'ai autour de la cheville.

La feuille me glisse des mains et tombe lentement au sol.

— Il a été découvert hier et la police distribue ces photos pour réunir des informations, m'explique Adelina. Nous devons partir sur-le-champ.

— Oui, tu as raison. Il faut d'abord que je parle à Ella.

Adelina penche la tête.

— Ella ? Pour quoi faire ?

— Je veux qu'elle vienne avec...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase que je suis soulevée de terre par une gigantesque déflagration. Adelina s'effondre elle aussi, et son épaule percute le sol en pierre. Une explosion, tout près, dans l'orphelinat même. Plusieurs filles traversent le dortoir en mugissant ; d'autres passent la tête par la porte, cherchant refuge, n'importe où. J'entends sœur Dora ordonner à tout le monde de se diriger vers l'aile sud.

Adelina et moi nous relevons d'un bond pour prendre la direction du couloir, mais alors une seconde détonation fait vibrer les murs. Et soudain, je sens un courant d'air froid. Au milieu des hurlements, je n'entends pas ce que me crie Adelina, mais je suis son regard vers le toit, où un trou de la taille d'un bus est apparu. Et sous mes yeux, un homme énorme aux longs cheveux rouges et vêtu d'un manteau noir s'avance au bord de la crevasse et pointe le doigt vers moi.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Dans la salle d'interrogatoire, il fait chaud et complètement noir. J'appuie la tête contre la table en face de moi et essaie de ne pas m'endormir ; mais après avoir passé une nuit blanche, je ne résiste pas. Immédiatement, une vision m'apparaît, peuplée de chuchotements. Je me sens flotter dans l'obscurité, puis tout s'accélère, comme si j'étais propulsé par un canon. Je file le long d'un tunnel. Autour de moi, le noir vire au bleu, puis au vert. Les murmures me suivent, mais décroissent à mesure que je plonge. Soudain, je m'immobilise et c'est le silence total. Une rafale de vent me fouette le visage et je suis baigné d'une lumière vive. En baissant les yeux, je me rends compte que je suis debout au sommet d'une montagne.

La vue est spectaculaire, les pics se succèdent sur des kilomètres à la ronde. En dessous de moi s'étend une vallée verdoyante, au creux de laquelle se love un lac d'un bleu cristallin. C'est là que je veux aller, et alors que j'amorce la descente, j'aperçois de minuscules pointes lumineuses, tout autour de l'eau. Et, comme si je portais des jumelles, ma vue s'ajuste soudain et je vois des centaines de Mogadoriens en train de faire feu sur quatre silhouettes en fuite.

Mon sang ne fait qu'un tour et je dévale à flanc de montagne, et les couleurs de la nature se brouillent sous l'effet de la vitesse. Alors que je suis à quelques centaines de mètres du lac, le ciel se met à gronder et un mur de nuages noirs se dresse en contrebas. Des éclairs traversent la vallée en tous sens et le tonnerre gronde. La foudre tombe tout autour de moi et je me retrouve projeté à terre ; c'est là que je distingue un œil incandescent, dans les nuées.

— Six ! je hurle, mais le tonnerre étouffe ma voix.

Je sais que c'est elle, que fait-elle ici ?

Les nuages s'ouvrent et une silhouette atterrit dans la vallée. Ma vision s'ajuste de nouveau, et je constate que j'avais raison : Six fait rempart entre l'armée de Mogadoriens en marche et un groupe de deux jeunes filles et de deux hommes plus âgés. Elle brandit les bras au-dessus de sa tête pour diriger un rideau serré de pluie.

— Six !

Derrière moi, deux mains me saisissent par les épaules.

J'ouvre subitement les yeux et relève la tête de la table. Quelqu'un a allumé la lumière dans la salle d'interrogatoire, et un homme de grande taille, au visage rond, se tient au-dessus de moi. Il porte un costume sombre et un badge accroché à la ceinture. Entre les mains, il tient la tablette électronique blanche.

— Du calme, fiston. Je suis l'inspecteur Will Murphy, du FBI. Comment ça va, aujourd'hui ?

— Au poil.

Je suis encore secoué par la vision que je viens d'avoir. Qui Six protégeait-elle ?

— Parfait, répond le type.

Il s'assied, et pose devant lui un bloc et un crayon. Puis la tablette, avec précaution, à sa gauche.

— Bien, démarre-t-il. Six quoi ? De quoi est-ce que tu parlais ?

— Pardon ?

— Tu criais le chiffre six, dans ton sommeil. Tu veux me dire de quoi il s'agissait ?

— De mon handicap, au golf.

J'essaie désespérément de visualiser les visages des deux filles derrière elle, dans la vallée, mais tout est flou.

L'inspecteur Murphy lâche un ricanement.

— Ouais, bien sûr. Qu'est-ce que tu dirais d'avoir une petite discussion entre hommes, toi et moi ? On va commencer par le certificat de naissance que tu as fourni, au lycée de Paradise. C'est un faux, John Smith. En fait, on n'a pas réussi à trouver un seul renseignement te concernant, avant ton arrivée dans l'Ohio, il y a plusieurs mois.

Il plisse les yeux comme s'il attendait une réponse.

— Ton numéro de sécurité sociale appartient à un homme mort en Floride.

— C'était quoi, la question ?

Il arbore un petit sourire narquois.

— Et si tu commençais par me dire ton vrai nom ?

— John Smith.

— Très bien. Où est ton père, John ?

— Il est mort.

— Comme c'est pratique.

— Pour tout vous dire, c'est bien la chose la moins "pratique" qui me soit arrivée de toute ma vie.

Le flic prend des notes sur son bloc.

— D'où viens-tu ? Où es-tu né ?

— Sur la planète Lorien, à cinq cents millions de kilomètres d'ici.

— Ça a dû être un sacré voyage, John Smith.

— Ça nous a pris presque un an. La prochaine fois, j'emporterai un bouquin.

Il lâche son crayon sur la table, croise les doigts sur sa nuque et s'enfonce dans sa chaise. Puis il se penche de nouveau vers moi et empoigne la tablette.

— Tu veux me dire ce que c'est que ça ?

— J'espérais que vous pourriez me renseigner. On l'a trouvée dans les bois.

Il la tient par un coin et laisse échapper un sifflement.

— Tu as trouvé ça dans les bois ? Et où ça, exactement ?

— Au pied d'un arbre.

— Tu vas essayer de jouer au plus malin à chaque question que je vais te poser ?

— Ça dépend, inspecteur. Est-ce que vous travaillez pour eux ?

Il repose la tablette sur la table.

— Pour qui ?

— Les Morlocks.

Je dis la première chose qui me vient à l'esprit. J'ai entendu ça en cours d'anglais.

L'inspecteur Murphy sourit de nouveau.

— Allez-y, souriez, mais ils ne vont sans doute pas tarder à débouler.

— Les Morlocks ?

— Oui, m'sieur.

— Comme ceux de La Machine à explorer le temps ?

— Exactement. C'est en quelque sorte notre bible.

— Et laisse-moi deviner : toi et ton ami, Samuel Goode, vous faites partie des Éloïs ?

— Des Lorics, en fait. Mais pour ce qu'on a à faire aujourd'hui, va pour les Éloïs.

Le flic fouille dans sa poche et fait claquer mon poignard sur la table. Je fixe sa lame de diamant comme si je la voyais pour la première fois. Je pourrais facilement tuer cet homme, rien qu'en bougeant les yeux de la dague vers sa gorge, mais je dois d'abord libérer Sam.

— À quoi ça te sert, John ? Qu'est-ce que tu peux bien faire d'un couteau pareil ?

— Je ne sais pas à quoi servent les couteaux de ce genre, m'sieur. À sculpter le bois ?

Il prend son bloc et son crayon.

— Pourquoi ne pas me raconter ce qui s'est passé dans le Tennessee ?

— Jamais été là-bas. Mais j'ai entendu dire que c'était sympa, comme coin. J'irai peut-être y faire un tour, un de ces jours, pour visiter. Vous avez des suggestions, peut-être ?

Il hoche la tête, lâche le bloc sur la table, puis lance le crayon dans ma direction. Je le fais dévier sans lever le petit doigt et l'envoie contre le mur. Mais le type ne voit rien et se dirige vers la porte en acier avec son bloc et mon poignard.

On me ramène dans ma cellule. Il faut impérativement que je sorte d'ici.

— Sam ! je crie.

Le garde assis à l'entrée de ma cellule bondit de sa chaise et frappe la grille de sa matraque. J'ai juste le temps de retirer mes doigts avant qu'ils ne soient écrasés.

— La ferme ! ordonne-t-il en pointant le bâton vers moi.

— Vous croyez peut-être que vous me faites peur ?

L'attirer dans ma cellule me paraît une bonne idée.

— J'en ai rien à foutre, minus. Mais si tu la fermes pas, tu vas le regretter, et vite.

— Même en essayant, vous ne pourriez pas me toucher : je suis trop rapide, et vous, trop gros.

Le garde lâche un petit rire.

— Pourquoi tu retournerais pas t'asseoir sur ton lit en la bouclant un peu, ça changerait ?

— Vous savez que je peux vous tuer à n'importe quel moment ? Sans même lever le petit doigt.

— Ah ouais ?

Il avance d'un pas. Il a l'haleine acre, qui sent le vieux café.

— Qu'est-ce qui t'en empêche, alors ?

— La flemme. Et j'ai le cœur brisé, aussi. Mais ça va vite me passer, et alors je me lèverai pour me tirer d'ici.

— J'ai hâte de voir ça, Houdini.

Je suis vraiment à deux doigts de l'attirer à l'intérieur ; dès qu'il aura ouvert cette porte, Sam et moi serons pratiquement libres.

— Vous savez à quoi vous ressemblez ?

— Dis un peu, pour voir ?

Je lui tourne le dos et me penche en avant.

— Ça va comme ça, espèce de vermine !

Il tend la main vers un boîtier dans le mur et alors qu'il se dirige d'un pas lourd vers ma cellule, une sirène assourdissante fait vibrer toute la prison. Le type trébuche contre les barreaux et se cogne le front, puis tombe à genoux. Je me jette à terre et me réfugie instinctivement sous le lit.

À partir de là, c'est l'apocalypse : des hurlements et des coups de feu, le fracas du métal entrechoqué, et des coups sourds. Une alarme se déclenche et des éclairs bleus balaient le couloir.

Je roule sur le dos et me tords les mains pour saisir fermement les fers qui m'entravent ; en me servant de mes jambes comme leviers, je me redresse et fais éclater la chaîne. Par télékinésie, j'ouvre les menottes, qui tombent par terre. Je fais de même au niveau des pieds.

— John !

La voix de Sam, dans le couloir. Je rampe à l'avant de la cellule.

— Ici !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'allais te poser la même question. !

D'autres prisonniers se mettent à hurler. Le garde qui s'est écroulé devant les barreaux se relève tant bien que mal en grognant. Du sang dégouline d'une blessure sur son crâne.

Le sol tremble de nouveau. Cette secousse-là est plus violente et plus longue que la précédente, et un épais nuage de poussière remonte le couloir par la droite. Pendant un instant, je n'y vois plus rien, mais je tends la main à travers les barreaux en interpellant le garde.

— Laissez-moi sortir !

— Hé ! Comment t'as fait pour retirer tes menottes ? »

Je vois bien qu'il est désorienté et titube de droite à gauche, sans prêter attention à ses collègues qui courent en tous sens, l'arme au poing. Il est couvert de poussière.

Un millier de coups de feu résonnent à ma droite, au bout du couloir. Un grondement bestial leur répond.

— John !

Jamais je n'ai entendu pareille terreur dans la voix de Sam.

Je me penche vers le garde pour que nos regards se croisent, et je m'écrie :

— On va tous mourir, si vous ne me faites pas sortir de là !

Il se tourne vers les mugissements de la bête et la panique lui déforme brusquement les traits. Il cherche à attraper son pistolet, mais avant qu'il ait pu s'en emparer, l'arme se met à flotter dans l'air. Je connais le truc - je l'ai déjà vu faire en Floride, au cours d'une balade nocturne. Le garde prend un air ahuri, avant de s'enfuir à toutes jambes.

Six se matérialise devant la porte de ma cellule. Elle a toujours le gros pendentif autour du cou. A la seconde où je vois son expression, je sais qu'elle est folle de rage contre moi. Et aussi qu'elle est très pressée de me sortir de là.

— Qu'est-ce qu'il y a, au bout du couloir, Six ? Est-ce que Sam va bien ? Je ne vois rien.

Elle se tourne pour se concentrer et un trousseau de clefs remonte le couloir vers elle, jusque dans ses mains. Elle en insère une dans le boîtier métallique fiché dans le mur. Ma porte se déverrouille.

Je bondis hors de la cellule, et je vois enfin ce qui se passe.

Une quarantaine de cellules sont alignées le long du couloir interminable, au bout duquel devrait se trouver une sortie. Mais elle a disparu et, à la place du mur, je vois la tête géante et cornue d'une piken. Elle tient deux gardes dans sa gueule et de ses dents aiguës comme des rasoirs dégouline un mélange de bave et de sang.

— Sam !

Pas de réponse. Je me tourne vers Six.

— Sam est là-bas !

Elle disparaît sous mes yeux et, cinq secondes plus tard, je vois la porte d'une autre cellule coulisser. Sam se précipite vers moi, et je crie :

— OK, Six ! Allons atomiser cette chose !

Le visage de Six réapparaît à quelques centimètres à peine de mon nez.

— On ne va pas combattre les pikens. Pas ici.

— Tu plaisantes, ou quoi ?

— On a plus urgent à faire, John, aboie-t-elle. On doit partir immédiatement pour l'Espagne.

— Quoi, maintenant ?

— Maintenant !

Six m'attrape par la main et m'entraîne à sa suite, jusqu'à ce que je coure à vitesse maximale. Sam est derrière moi, et grâce au trousseau de clefs, nous franchissons deux séries de portes sécurisées.

Juste derrière, nous tombons sur sept Mogadoriens qui foncent sur nous, armés de canons cylindriques et d'épées.

Machinalement, je cherche mon poignard. Six me lance le pistolet du garde, puis nous retient en arrière, Sam et moi. Tête baissée, elle se concentre. Le premier Mogadorien fait un tour sur lui-même et, de son épée, éventre deux de ses acolytes. Six balance un coup de pied au dernier de la file, qui s'empale sur sa propre lame. Avant même qu'il soit réduit en cendres, elle est de nouveau invisible.

Sam et moi esquivons le feu du premier tube, et le deuxième roussit le col de ma chemise. Je riposte en vidant le chargeur droit devant moi, tandis que la cendre vole en tous sens. Je ramasse le canon d'une de mes victimes. À la seconde où mon doigt trouve la détente, des centaines d'étincelles se mettent à crépiter et un rayon vert découpe le cinquième soldat. Je vise les deux derniers, mais Six est déjà réapparue dans leur dos et les soulève en l'air par télékinésie.

Après les avoir fracassés contre le plafond, elle les cloue de nouveau au sol devant moi, les faisant exploser à mes pieds. Je me retrouve le jean couvert de poussière.

Elle déverrouille la porte suivante et nous pénétrons dans une vaste salle qui comporte des dizaines de box de travail en flammes. Le plafond est criblé de trous rougeoyants. Les Mogs font feu sur la police, qui rend coup pour coup. Six arrache son épée au Mogadorien le plus proche et lui tranche le bras avec, avant de bondir sur un box fumant. J'achève le manchot avec mon tube.

J'aperçois l'inspecteur Murphy gisant par terre, inconscient. Six fonce à travers le dédale de boxes, faisant tournoyer son épée à une vitesse telle qu'elle en devient floue. Tout autour d'elle, nos ennemis sont pulvérisés. Les policiers se replient par une porte au fond, pendant que Six massacre un groupe

de Mogadoriens qui la chargent. Je fais feu sans interruption, éliminant tous ceux sur les côtés.

— Par-là ! s'écrie Sam en désignant un trou géant donnant sur le parking.

Sans hésiter une seconde, nous bondissons à tour de rôle à travers les flammes et la fumée ; juste avant de m'éiancer dans l'air froid du petit matin, je repère la tablette et mon poignard, sur un bureau. Je m'en empare et file retrouver Six et Sam dans le fossé qui couvre notre fuite.

— Ce n'est vraiment pas le moment d'en discuter, me prévient Six tout en courant.

Elle a abandonné l'épée à un kilomètre de là, et j'ai camouflé le tube sous un buisson.

— Mais est-ce que tu l'as ?

— John, pas maintenant, j'ai dit.

— Mais est-ce que...

Six s'arrête net.

— John, tu veux vraiment savoir où est ton coffre ?

— À l'arrière de la voiture ?

Je hausse les sourcils et prends un air penaud.

— Non. Essaie encore.

— Caché dans une benne à ordures ?

Elle lève les bras au-dessus de sa tête, et une rafale de vent m'envoie cogner contre un chêne énorme. Elle s'avance vers moi, les poings sur les hanches.

— Et comment va-t-elle ?

— Qui ça ?

— Ta petite amie, abruti ! Dis-moi, ça valait la peine ? Ça valait le coup de me lâcher au milieu d'une armée de Mogs alors que je me battais pour ton coffre, tout ça pour aller voir ta précieuse petite Sarah ? Ça méritait de se faire arrêter ? Tu as reçu suffisamment de baisers pour justifier de te retrouver une nouvelle fois à la une de tous les journaux ?

— Non, je marmonne. Je crois que c'est Sarah qui nous a dénoncés.

— C'est aussi mon avis, renchérit Sam.

— Et toi !

Six pivote et pointe son doigt sous le nez de Sam.

— Tu as laissé faire ! Je te croyais plus intelligent que ça, Sam. Tu es censé être une espèce de génie, et pourtant tu as trouvé que c'était une bonne idée de te pointer au seul endroit sur toute la planète où on était certains que la police nous attendait ?

— Je n'ai jamais prétendu être un génie, se défend-il en ramassant et en époussetant la tablette que j'ai laissée tomber.

Entre-temps, Six s'est remise à marcher.

— Et puis, Six, je n'avais pas le choix. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour convaincre John de retourner t'aider.

— C'est vrai, je balbutie. Ne t'en prends pas à lui.

— Eh bien, John, pendant que vous roucouliez comme deux tourtereaux en vous bécotant, moi je me faisais botter le cul, tout ça pour te rendre service.

Je serais morte, si Bernie Kosar ne m'avait pas donné un coup de main en s'attaquant à cet horrible ours-éléphant. Ils ont ton coffre, John. Et je suis sûre qu'à l'heure qu'il est il est à côté du mien, dans cette grotte de Virginie-Occidentale.

— Alors j'y vais.

— Non, on part pour l'Espagne. Aujourd'hui.

— Pas question ! je crie en remontant mes manches. Pas avant que j'aie récupéré mon coffre.

— Eh bien, moi, je vais en Espagne, réplique-t-elle.

— Pourquoi maintenant ? demande Sam. Nous arrivons en vue de notre voiture.

— Je viens d'aller voir sur Internet. C'est grave, ce qui se passe là-bas. Il y a une heure, on a retrouvé un gigantesque symbole Loric gravé à flanc de montagne, au-dessus de Santa Teresa. Et c'est la réplique parfaite des cicatrices qu'on a autour de la cheville. Quelqu'un là-bas a besoin de notre aide, et je vais la lui apporter.

Nous sautons dans la voiture et Six reprend lentement la route. Sam et moi nous accroupissons à l'arrière. Sur le siège passager, Bernie Kosar aboie de joie, heureux de se retrouver aux premières loges, pour changer.

Sam et moi nous passons l'ordinateur portable pour lire et relire l'article sur Santa Teresa. Aucun doute, le symbole dans la roche est bien loric.

— Et si c'était un piège ? Le plus important pour l'instant, c'est mon coffre.

C'est peut-être égoïste de ma part, mais si je dois quitter ce continent, je veux que ce soit avec mon Héritage. La perspective que les Mogs ouvrent mon coffre m'affole beaucoup plus que ce qui peut bien se passer en Espagne.

— Il faut que je sache comment me rendre jusqu'à cette grotte.

— John ! Reviens un peu sur terre ! s'exclame Six. Tu es vraiment décidé à ne pas m'accompagner là-bas ? Après ce que tu viens de lire, tu vas nous laisser y aller seuls, Sam et moi ?

— Les gars, écoutez un peu ça. Toujours à Santa Teresa, il y a une femme qui a miraculeusement guéri d'une maladie dégénérative incurable. Santa Teresa est l'épicentre du rassemblement. Je suis prêt à parier que tous les Gardanes sont en train de s'y rendre.

— Raison de plus pour que je n'y aille pas. Je vais récupérer mon coffre.

— C'est de la folie pure, soupire Six.

Je grimpe sur le siège passager et ouvre la boîte à gants. Je sens sous mes doigts la pierre et je la dépose sur les genoux de Six avant de retourner me cacher derrière le siège.

Elle soulève le cristal jaune pâle au-dessus du volant, le fait tourner dans la lumière du soleil, puis lâche un petit rire.

— Tu avais sorti le Xitharis ?

— Je me suis dit que ça pouvait servir.

— Son effet ne dure pas longtemps, tu te rappelles ?

— Combien de temps ?

— Une heure, peut-être un petit peu plus.

La nouvelle est plutôt décourageante, mais une heure suffirait peut-être à me donner l'avantage dont

j'ai besoin.

— Tu veux bien me le charger ?

Au moment où Six le porte à sa tempe, je comprends qu'elle est d'accord pour me laisser partir à la recherche de nos coffres, pendant qu'elle file vers l'Espagne.

CHAPITRE VINGT-SIX

Je me lance sans même réfléchir. À la seconde où j'aperçois la silhouette du Mogadorien dans le trou béant du toit, je projette deux montants de lit dans sa direction. Le deuxième l'atteint de face ; il bascule vers l'avant, dans le dortoir.

Au moment où il s'écrase sur le sol en pierre, je le regarde, ébahie, se transformer en tas de cendres.

— Cours ! me hurle Adelina.

Nous bondissons dans le couloir en bousculant le flot des filles et des sœurs qui battent en retraite vers l'aile sud. J'attrape la main d'Adelina et je l'entraîne vers l'église, où nous descendons l'allée centrale.

— Où allons-nous ? me crie-t-elle.

— On ne part pas sans le coffre !

Une autre explosion secoue les fondations de l'orphelinat et ma hanche percute un banc.

— Je reviens tout de suite, je chuchote en lui lâchant la main, et je me soulève en direction de la niche.

Six nous informe que nous sommes près de Washington, et ça me paraît logique : je suis considéré comme un terroriste dangereux et armé. Normal qu'on m'ait emmené jusqu'à la capitale du pays pour m'interroger.

— Il y a un vol qui part de Dulles International dans moins d'une heure, annonce-t-elle en tournant le volant. Je vais prendre cet avion. Sam, tu me suis, ou tu es avec John ?

Sam pose le front contre l'appuie-tête du siège avant et ferme les yeux.

— Sam ?

— Je réfléchis, je réfléchis.

Au bout d'une minute, il relève la tête et me regarde droit dans les yeux.

— Je vais avec John.

J'articule merci silencieusement.

— De toute manière, ce sera plus facile d'y aller si je suis toute seule, rétorque Six, mais à sa voix, je devine qu'elle est blessée.

— Tu te battras avec des Gardanes plus expérimentés, je la rassure. Et en plus, on ne sera pas trop de deux pour remporter nos coffres.

Sur le siège avant, Bernie Kosar émet un bref jappement.

— Oui, mon vieux. Tu es dans cette équipe aussi.

Le coffre a disparu. Sous le coup de la panique, je me retrouve en nage et je manque de vomir. Les Mogadoriens savaient-ils depuis le début où il était caché ? Dans ce cas, pourquoi ne pas m'avoir piégée ici, quand ils en avaient l'occasion ?

Je retourne au sol.

— Il n'est plus là, Adelina, je chuchote.

— Le coffre ?

— Il s'est volatilisé.

Je me jette dans ses bras et enfouis le visage dans son épaule. Du coin de l'œil, je la vois retirer quelque chose de son col. C'est une amulette d'un bleu pâle, accrochée à une cordelette beige. Avec précaution, elle la fait glisser pardessus mes cheveux et me la dépose au creux du cou. La pierre est à la fois fraîche et chaude et dès qu'elle entre en contact avec ma peau, elle se met à rayonner d'un éclat vif. J'en ai le souffle coupé.

— Qu'est-ce que c'est ?

De la main, je recouvre le pendentif pour le dissimuler.

— De la Loralite, la gemme la plus précieuse, sur Lorien. On ne la trouve qu'au cœur de la planète, murmure-t-elle. Tout ce temps, je l'ai gardée cachée.

Elle t'appartient, et il n'y a plus de raison de la camoufler, désormais. Ils savent qui tu es, avec ou sans cette amulette. Jamais je ne me pardonnerai de ne pas t'avoir entraînée comme je le devais.

Jamais. Je te demande pardon, Marina.

— Ce n'est rien.

Je sens mes yeux se remplir de larmes. Toutes ces années, je ne lui en demandais pas plus. Rien que de la compréhension, un peu de complicité. La reconnaissance de nos secrets partagés.

Nous approchons de l'aéroport, et la peur de la séparation nous touche profondément. Sam essaie de se distraire en décortiquant les documents que Six a sauvés du bureau souterrain de son père.

— J'aimerais tellement pouvoir les emporter dans une bibliothèque spécialisée pour les décrypter.

— Après notre mission en Virginie-Occidentale, c'est promis.

Six nous transmet à tous deux des instructions très précises pour trouver la carte qui mène à la grotte. Nous passons le reste du trajet en silence. Nous finissons par nous arrêter sur le parking d'un McDonald's, à deux kilomètres de Dulles.

— Il y a trois choses que vous devez savoir.

Je pousse un soupir.

— Pourquoi j'ai comme l'impression qu'aucune n'est agréable à entendre ?

Elle ignore ma remarque et griffonne quelques mots au verso d'un ticket de caisse.

— Premièrement, voici l'adresse où je me trouverai dans exactement deux semaines, à cinq heures de l'après-midi. Rejoignez-moi là-bas. Si je n'y suis pas, ou si pour une raison quelconque, vous ne pouvez pas y être, revenez la semaine suivante, à la même heure. J'en ferai autant. Si l'un d'entre nous n'est pas là non plus la seconde fois, je pense qu'on pourra supposer qu'il ne s'en est pas sorti.

Elle tend le papier à Sam, qui le lit avant de le fourrer dans la poche de son jean.

— Dans deux semaines, à cinq heures, je répète. Compris. La deuxième ?

— Bernie Kosar ne peut pas pénétrer dans la grotte avec vous.

— Pourquoi ça ?

— Parce que ça le tuerait. Je ne veux pas vous expliquer le processus, mais les Mogadoriens contrôlent leurs bêtes en diffusant un gaz qui n'a d'effet que sur les animaux. Si l'une des bêtes quitte l'endroit précis où elle est parquée, elle tombe raide morte. Quand j'ai réussi à sortir, il y avait des cadavres d'animaux empilés, juste à l'entrée de la grotte. Des animaux qui s'étaient approchés de trop près.

— La vache, commente Sam.

— Et le dernier point ?

— Leur grotte est équipée de tous les systèmes espions imaginables. Des caméras, des détecteurs de mouvement, des capteurs de température corporelle, des radars infrarouges. Tout. Le Xitharis te permettra de passer tous ces pièges.

Mais une fois qu'il sera déchargé, sois prudent, parce qu'ils te trouveront.

— Où est-ce qu'on va ? je me tourne vers Adelina.

Maintenant que le coffre a disparu, je suis désorientée. Même avec l'amulette autour du cou.

— Au clocher. De là, tu te serviras de la télékinésie pour nous faire descendre dans la cour. Et on fuira aussi vite qu'on le pourra.

Je lui prends la main et me mets à courir, mais une boule enflammée surgit du fond de l'église en grondant. Le feu gagne les bancs de derrière et bondit rageusement vers le plafond. La nef est plus illuminée que pour la messe du dimanche. Un homme en long manteau, avec des cheveux blonds aux épaules, débouche d'un pas assuré du couloir nord, notre seule issue vers la liberté. Tous les muscles de mon corps se relâchent instantanément, et je sens la chair de poule me gagner des pieds à la tête.

Il se tient là, à nous regarder, tandis que les flammes s'enroulent autour des bancs, puis un rictus atroce se dessine lentement sur son visage. Du coin de l'œil, je vois Adelina plonger la main dans sa robe et en sortir quelque chose, mais je ne distingue pas quoi. Elle vient se placer à côté de moi, sans quitter le fond de l'église des yeux. Puis, très lentement, elle me pousse derrière elle.

— Je ne peux pas rattraper le temps perdu, ni le tort que je t'ai fait, me dit-elle. Mais ce qui est certain, c'est que je vais tout faire pour. Ne les laisse pas s'emparer de toi.

Au même moment, le Mogadorien charge par l'allée centrale. Il est beaucoup plus massif qu'il n'y paraissait, de loin, et il brandit une longue épée nimbée d'un halo vert fluorescent.

— File aussi loin d'ici que tu le pourras, m'ordonne Adelina sans se retourner.

Sois forte, Marina.

Six pose le Xitfiaris sur le tableau de bord, avant de descendre de voiture.

— Je suis en retard, annonce-t-elle en refermant la portière.

Sam et moi sortons à notre tour, après avoir observé attentivement le parking, les autres véhicules et les gens qui nous entourent.

Je contourne la voiture par l'avant et regarde Six faire ses adieux à Sam, en le serrant contre elle.

— N'oublie pas de leur mettre une raclée, quand tu seras là-bas, lui dit-il.

Ils se séparent.

— Sam, merci de nous avoir aidés alors que rien ne t'y obligeait, répond-elle.

Merci d'avoir été aussi génial.

— C'est toi qui es géniale, murmure-t-il. Merci de m'avoir laissé vous suivre.

À ma grande surprise - et, visiblement, à celle de Sam -, Six se penche pour l'embrasser sur la joue. Ils se sourient et, en m'apercevant par-dessus l'épaule de Six, Sam pique un fard, puis ouvre la portière côté passager avant de rentrer dans la voiture.

Je ne veux pas qu'elle parte. J'ai beaucoup de mal à l'admettre, mais il se peut que je ne la revoie jamais. Elle me dévisage avec une certaine tendresse, comme je crois n'en avoir jamais lue dans ses

yeux.

— Je tiens à toi, John. Ces dernières semaines, j'ai essayé de me convaincre du contraire, surtout à cause de Sarah, et aussi parce que tu peux être sacrement stupide parfois... mais c'est la vérité. Je tiens à toi.

Je suis complètement sonné. J'hésite une seconde, puis réponds :

— Moi aussi, je tiens à toi.

— Tu es toujours amoureux de Sarah ?

Je hoche la tête. Elle mérite la vérité.

— Oui, mais tout ça est très troublant. Je sais que c'est probablement elle qui m'a dénoncé, et qu'elle ne voudra sans doute jamais me revoir, sous prétexte que j'ai avoué que je te trouvais jolie. Henri m'a dit un jour que les Lorics ne tombaient qu'une seule fois amoureux, et que c'était pour la vie. Donc ça signifie que je l'aimerai toujours.

Six secoue la tête.

— Ne le prends pas mal, d'accord ? Mais Katarina ne m'a jamais parlé d'une chose pareille. Pour tout dire, elle m'a même raconté les multiples histoires d'amour qu'elle avait vécues, sur Lorien. Je ne doute pas qu'Henri était un homme merveilleux, et qu'il t'aimait de tout son cœur. Seulement on dirait bien que c'était un grand romantique, qui voulait que tu marches dans ses pas. Si lui n'a connu qu'un seul grand amour, alors il souhaitait qu'il en aille de même pour toi.

Je réfléchis en silence, en confrontant les deux théories qui s'offrent à moi. Six voit bien que je cherche mes mots.

— Ce que je veux dire, c'est que, lorsque les Lorics tombent amoureux, souvent c'est pour la vie. À l'évidence, c'était le cas pour Henri. Mais ce n'est pas toujours ainsi.

Sur cette dernière phrase, elle fait un pas vers moi, et j'en fais autant. Et ce baiser qui n'avait pas eu lieu en Floride nous unit avec une passion que je croyais réservée à Sarah, et à elle seule. Je veux que jamais il ne prenne fin, mais Sam met le contact et Six et moi nous séparons.

— Sam t'aime beaucoup, lui aussi, tu sais.

— Et j'aime beaucoup Sam.

Je penche la tête d'un air interrogateur.

— Je croyais que tu venais de me dire que tu tenais à moi.

— Tu tiens à moi et à Sarah. Moi, je tiens à toi et à Sam. Il va falloir t'y faire.

Elle se rend invisible, pourtant je sens toujours sa présence, en face de moi.

— Je t'en prie, sois prudente, là-bas, Six. J'aimerais tellement qu'on puisse rester tous ensemble.

— Moi aussi, John. Sauf qu'il y a en Espagne quelqu'un qui a besoin d'aide. Tu ne le sens pas ?

— Si.

Le temps que je réponde, elle a disparu.

J'essaie de bouger, mais je suis figée sur place. Entre les mains d'Adelina, un reflet argenté m'attire l'œil, et je comprends que ce qu'elle a sorti de sa robe, c'est un couteau de cuisine. Elle se précipite vers le Moga-dorien et je m'enfuis le long des bancs, à l'opposé. Avec une précision que je ne lui connaissais pas, elle roule à terre au moment où l'autre s'élance sur elle en visant la gorge de son épée. Il rate complètement sa cible et elle se relève d'un bond, le prenant par surprise en lui

déchirant la cuisse droite de son couteau.

Du sang noir jaillit, le Mogadorien ne ralentit pas pour autant et abaisse de nouveau sa lame. Adelina fait une roulade vers l'avant et, le regard emplí de terreur et d'admiration, je la vois taillader l'autre jambe de l'éclaireur et se relever dans un même mouvement. Comment pourrais-je la laisser se battre seule ?

Je m'arrête de courir, les poings serrés, mais avant que j'aie pu faire quoi que ce soit, la main gauche de la créature attrape Adelina à la gorge et la soulève du sol. De la main droite, elle plonge la lame dans le cœur de ma Cêpane.

— Non !

Mon hurlement fait vibrer l'air. Je saute sur les bancs et remonte en bondissant dans la direction de l'ennemi.

Les yeux d'Adelina se ferment et, dans son dernier soupir, elle brandit le bras et décrit un arc dans l'air avec son couteau. Puis il lui tombe des mains et chute sur la pierre avec un bruit métallique. Pendant un instant, je crois qu'elle a manqué son but, mais je me trompe. L'entaille est si nette qu'il faut deux bonnes secondes avant que le sang ne gicle. La créature lâche Adelina et s'effondre à genoux, les deux mains serrées sur la gorge pour arrêter l'hémorragie alors que le sang coule en cascade entre ses doigts.

Je m'avance vers elle en inspirant profondément. Par télékinésie, je ramasse le couteau d'Adelina. Je le laisse flotter en l'air un moment et quand les yeux du Mogadorien s'écarchillent de surprise, je le lui enfonce dans la poitrine. Il se désintègre devant moi en une volée de cendres qui s'éparpille sur le sol.

Je tombe à genoux pour envelopper de mes bras le corps inerte d'Adelina ; du creux de la main, je lui soutiens la tête et l'attire contre moi. Nos joues se touchent, et je fonds en larmes. Elle est morte et, malgré ce Don qui s'est récemment révélé à moi, je sais que je ne peux plus rien faire pour la ranimer.

J'ai besoin d'aide.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Un grondement sourd résonne à ma gauche, et j'aperçois un autre homme, avec un manteau descendant jusqu'aux pieds et de longs cheveux bruns. Je me relève précipitamment, mais ne peux arrêter le geste du Mogadorien. Il brandit la main et un éclair de lumière me frappe à l'épaule gauche, m'envoyant valser en arrière. La douleur est instantanée, et intolérable. Elle me parcourt le bras comme si de l'électricité me vrillait l'os. Je ne sens plus ma main gauche ; je porte l'autre à l'entaille. Je lève vers le Mogadorien un regard impuissant.

Le Sortilège.

Durant notre voyage, Adelina m'a appris que je ne risquais de me faire tuer que dans l'ordre défini par les Anciens. Cette blessure aurait pu suffire. Je baisse les yeux sur ma cheville pour vérifier que trois autres cicatrices ne sont pas apparues, en plus des trois avec lesquelles je vis depuis plusieurs mois ; rien n'a changé. Dans ce cas, comment pourraient-ils me tuer ? Comment se fait-il que je sois blessée aussi gravement... à moins que le Sortilège soit rompu.

Mon regard croise celui du Mogadorien, et il explose en poussière. Pendant une folle seconde, j'ai l'espoir que ce soit la seule force de ma pensée qui l'ait tué, mais je distingue juste derrière lui l'autre Mogadorien, celui du café. Celui que je fuis depuis que j'ai aperçu son livre. La confusion me gagne. Leur égoïsme est-il tel qu'ils s'entretuent pour avoir l'honneur de me tuer ?

— Marina, m'appelle-t-il.

— Je... je peux vous tuer, je menace, la voix tremblante et lourde de chagrin.

Le sang coule toujours de mon épaule et me dégouline le long du bras. Je fixe le cadavre d'Adelina et me remets à pleurer.

— Je ne suis pas celui que tu crois, prétend-il en courant vers moi et en me tendant la main. Nous avons très peu de temps. Je suis des vôtres, je suis venu pour t'aider.

Je prends la main qu'il m'offre. Est-ce que j'ai vraiment le choix ? Il m'entraîne hors de l'église, avant que les autres ne déboulent. Il emprunte le couloir nord et grimpe vers le clocher. À chaque pas, mon épaule me fait tant souffrir que je dois me retenir de hurler.

— Qui êtes-vous ?

Une centaine de questions se bousculent dans mon esprit. S'il est bien un des nôtres, pourquoi a-t-il mis si longtemps à me le dire ? Pourquoi avoir fait durer la torture en me faisant croire qu'il était avec eux ? Puis-je lui faire confiance ?

— Chut, murmure-t-il. Pas un mot.

Le couloir aux relents de moisi est plongé dans le silence ; il rétrécit à mesure que nous avançons, et j'entends des dizaines de bruits de pas, en dessous.

Nous atteignons la porte en chêne ; elle s'entrouvre de quelques centimètres, et une petite tête apparaît. Même chevelure auburn, mêmes grands yeux curieux, même traits fins. Elle est plus âgée de quelques années, mais il n'y a pas d'erreur possible.

— Ella ?

Elle a l'air d'avoir onze ou douze ans. À ma vue, son visage s'illumine, et je remarque qu'il est plus allongé. Elle ouvre la porte plus grand pour nous laisser entrer. :

— Coucou, Marina, m'accueille-t-elle, d'une voix que je ne reconnais pas.

L'homme m'entraîne à l'intérieur et referme derrière nous. Il encastre un gros panneau de bois entre la porte et la dernière marche, et nous nous précipitons dans l'escalier en colimaçon. Lorsque nous débouchons dans le clocher, je me tourne de nouveau vers Ella, je reste là à la fixer, confuse et les yeux comme des soucoupes ; je ne sens même plus le sang couler le long de mon bras et goutter au bout de mes doigts.

— Marina, mon nom est Crayton, m'annonce l'homme, je suis désolé, pour ta Cêpane. J'aurais aimé arriver plus tôt.

— Adelina est morte? demande la version plus âgée d'Ella.

— Je ne comprends pas, je balbutie, sans cesser de la dévisager.

— Nous t'expliquerons tout, je te le promets. Nous avons très peu de temps.

Tu perds beaucoup de sang, s'inquiète Crayton. Tu as le pouvoir de soigner les gens, pas vrai ? Tu peux te soigner toi-même ?

Avec toute cette confusion et cette précipitation, je n'ai même pas envisagé de tester mon Don sur moi-même. Lorsque je place la paume de ma main droite sur la plaie béante, je sens l'onde glaciale me chatouiller. La blessure se referme et l'insensibilité recule dans mon bras, puis dans ma main. Au bout de trente secondes, je suis comme neuve.

— À l'avenir, prends-en meilleur soin. Tu ne mesures sans doute pas combien il nous est vital à tous.

Je me tourne vers Crayton :

— Mon coffre !

Non loin, une explosion fait vibrer les murs. La tour vacille, et des gravats tombent du plafond dans un nuage de poussière. Une deuxième déflagration me soulève du sol. Je me sers de la télékinésie pour arrêter des blocs de pierre dans leur chute et les fais dévier par la fenêtre.

— Ils sont après nous, et il ne leur faudra pas longtemps pour comprendre où nous sommes, lance Crayton.

Il jette un regard vers Ella, puis vers moi.

— Elle est avec vous. C'est une Gardane, de Lorien.

— Mais elle n'est pas assez vieille.

Je secoue la tête, incrédule. Je suis incapable de remplacer la Ella que j'ai connue par sa copie plus âgée.

— Je ne comprends pas.

— Tu sais ce qu'est un Aeternus ?

Je fais non de la tête.

— Montre-lui, Ella.

Sous mes yeux, elle commence à se transformer. Ses bras raccourcissent et ses épaules deviennent plus étroites. Elle perd une vingtaine de centimètres en hauteur et son poids chute. Ce qui me choque le plus, c'est la métamorphose de son visage, qui semble rapetisser vers le milieu. En quelques secondes, elle est redevenue la petite fille que j'ai appris à aimer.

— Ella est une Aeternus, m'explique Crayton. Elle est capable d'aller et venir entre différents âges.

— Je... je ne savais même pas que c'était possible, je bafouille.

— Ella a onze ans. Elle est venue avec moi à bord du second vaisseau, qui a quitté Lorient juste après le vôtre. Elle n'était encore qu'un bébé, de quelques heures à peine. Loridas, le dernier survivant parmi les Anciens, s'est sacrifié afin qu'elle puisse endosser son rôle et développer les mêmes pouvoirs que lui.

Tandis que je regarde Crayton, Ella glisse sa main dans la mienne, comme elle l'a fait tant de fois auparavant ; mais la sensation est différente, à présent. Du coin de l'œil, je constate qu'elle a repris l'apparence d'une fille de onze ans.

Elle voit ma gêne et se métamorphose de nouveau pour perdre quatre ans.

— Elle est le dixième enfant. Le dixième Ancien. Nous avons inventé cette rumeur, sur son passé, la mort de ses parents dans un accident de voiture, et nous te l'avons envoyée, afin qu'elle veille sur toi et puisse espionner les lieux pour moi.

— Je suis désolée de ne pas avoir pu te dire la vérité, Marina, s'excuse Ella de sa voix douce. Mais comme tu as pu t'en rendre compte, je suis la meilleure, pour garder un secret.

— Je le sais.

— J'attendais juste qu'Adelina te donne ton coffre, ajoute-t-elle en souriant.

— Sais-tu qui était le dixième-Ancien ? demande Crayton. C'est en changeant ainsi d'âge que Loridas a pu survivre si longtemps, même après la disparition des autres Anciens. Dès qu'il vieillissait, il revenait en arrière, profitant ainsi du regain de vitalité qui accompagne la jeunesse.

— Et toi ? Tu es le Cêpane d'Ella ?

— Son Cêpane de substitution, je dirais. Comme elle venait juste de naître, on ne lui en avait pas encore attribué un.

— Je t'ai pris pour un Mogadorien.

— je le sais bien, mais c'est seulement parce que tu as mal interprété les signes. Ce matin, quand je discutais avec Hector, j'essayais de te montrer que j'étais un ami.

— Pourquoi ne pas être simplement venu me trouver, à votre arrivée ?

Pourquoi m'envoyer Ella ?

— J'ai d'abord essayé d'approcher Adeiina, mais elle m'a mis dehors à la seconde où elle a su qui j'étais. Et nous avions besoin que tu récupères ton coffre. Je ne pouvais pas t'emmener sans. Alors j'ai confié cette mission à Ella et elle s'est mise à sa recherche, avant même que tu le lui demandes. Les Mogadoriens connaissent la région où tu te trouves depuis un moment, et j'ai fait de mon mieux pour brouiller les pistes. J'en ai tué un certain nombre - la majorité, pour tout dire -, j'ai aussi fait courir des rumeurs dans des villages à des centaines de kilomètres d'ici, des histoires de gamins qui réalisaient des exploits extraordinaires : un garçon qui soulevait une voiture au-dessus de sa tête, ou une fille qui avait marché sur l'eau. Ça a fonctionné, jusqu'au jour où ils ont découvert que tu te cachais à Santa Teresa ; et même là, ils ne savaient pas laquelle des filles tu étais. Ensuite, Ella a retrouvé ton coffre et tu l'as ouvert, et c'est alors que je suis venu à l'orphelinat pour te parler en privé. En ouvrant ton coffre, tu as conduit les Mogadoriens jusqu'ici.

— Comment ça ?

— Tu vas voir. Ouvre-le, maintenant.

Je lâche la main d'Ella pour saisir le cadenas. L'idée de pouvoir l'ouvrir seule parce que Adelina

est morte me rend malade. Je pose le cadenas par terre et fais basculer le couvercle. Le petit cristal brille toujours de son éclat bleu pâle.

— N'y touche pas, me met en garde Crayton. Cette lueur indique qu'un Macrocosme est en orbite quelque part. Si tu le touches, ce simple contact leur dira exactement où tu te trouves. Je ne sais pas à qui appartient le Macrocosme qui est opérationnel, mais je suis pratiquement certain que ce sont les Mogadoriens qui l'ont volé.

Je ne comprends pas un traître mot de ce qu'il raconte.

— Un Macrocosme ?

Il hoche la tête, frustré.

— Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer. Referme-le.

Il s'apprête à ajouter quelque chose, mais est interrompu par des coups violents à la porte, en bas de l'escalier. Des voix étouffées nous parviennent, qui parlent une langue étrangère.

— Il faut partir, ordonne Crayton en allant chercher une grande valise noire au fond de la pièce. Il l'ouvre, révélant une dizaine de fusils différents, une poignée de grenades et plusieurs poignards.

D'un coup d'épaule, il fait glisser son manteau par terre.

Dessous, il porte un gilet de cuir, dans lequel il s'empresse d'introduire toutes ces armes, avant de renfiler son manteau pour les camoufler.

En bas, les Mogadoriens se servent d'un objet lourd comme bélier contre la porte, et bientôt nous entendons piétiner, tout près. Crayton s'empare d'un de ses pistolets et y insère un chargeur.

— Le symbole en feu, dans la montagne, c'était toi ?

Il hoche la tête.

— J'ai bien peur d'avoir attendu trop longtemps, et quand tu as ouvert le coffre, il est devenu impossible de leur échapper. Alors j'ai imaginé le signal le plus visible possible, et maintenant, il ne nous reste qu'à espérer que les autres l'aient vu, eux aussi, et qu'ils soient en route. Sinon... eh bien, nous serons à court d'options. Il faut à tout prix rejoindre le lac. C'est notre seule chance.

Je ne sais absolument pas de quel lac il parle, ni pourquoi il tient tant à s'y rendre, mais je tremble des pieds à la tête, je ne veux qu'une chose : partir d'ici.

Les pas se rapprochent encore. Ella reprend sa forme de onze ans et m'attrape la main. Crayton enclenche le chien du pistolet, et j'entends une balle se loger dans le barillet. Il vise la porte.

— Tu as un très bon ami, en ville, fait-il remarquer.

— Hector ?

Et soudain, je comprends pourquoi ils discutaient tous les deux, ce matin, au café. Crayton n'était pas en train d'essayer de le piéger : il lui racontait la vérité.

— Oui. Espérons qu'il tiendra sa promesse.

— Hector est un homme de parole, je réplique, sans même savoir ce que Crayton a bien pu lui demander de faire. C'est son nom qui veut ça, j'ajoute.

— Attrape le coffre, ordonne Crayton.

Je le ramasse et me le cale sous le bras gauche ; au même instant, les bruits de pas atteignent la dernière courbe de l'escalier.

— Restez près de moi, toutes les deux.

Le regard de Crayton passe d'Ella à moi.

— Elle est née avec la faculté de changer d'âge, mais elle est encore jeune et n'a développé aucun de ses Dons. Ne la quitte pas d'une semelle. Et ne lâche ce coffre pour rien au monde.

— Ne t'inquiète pas, Marina, je suis rapide, me rassure Ella avec un sourire.

— Prêtes ?

— Prêtes, répond Ella en serrant ma main plus fort.

— Ils seront tous protégés par des armures capables d'arrêter n'importe quelle balle terrestre, explique Crayton, mais j'ai trempé les miennes dans du Loricyste, et rien ici n'est de taille contre ça.

Je vais les exterminer jusqu'au dernier.

Il plisse les yeux.

— Croisez les doigts pour qu'Hector soit bien dehors en train de nous attendre.

— Il sera là, je lui affirme.

Dans la seconde qui suit, Crayton ouvre le feu, bien décidé à ne pas s'arrêter avant d'avoir épuisé toutes ses munitions.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Nous laissons les vitres baissées et parlons peu, trop angoissés par la tâche qui nous attend. Sam a les deux mains fermement agrippées au volant. De chaque côté de l'autoroute défile la Virginie.

— Tu penses que Six va arriver jusque là-bas ? demande-t-il.

— J'en suis certain, mais qui sait ce qu'elle y trouvera.

— C'était un sacré baiser, que vous avez échangé.

J'ouvre la bouche pour répondre, puis me ravise.

J'attends une bonne minute avant de réagir.

— Elle t'aime beaucoup, toi aussi, tu sais.

— Ouais, comme ami.

— Euh, Sam, pas vraiment. Tu lui plais.

Sam rougit.

— Ouais, bien sûr. C'était très clair, dans la manière qu'elle a eue de te fourrer sa langue dans la bouche.

— Toi aussi, elle t'a embrassé, mon pote. J'ai tout vu.

Du dos de la main, je lui donne une tape sur la poitrine et je vois bien qu'il se repasse ce baiser en pensée.

— Après l'avoir embrassée, je lui ai demandé si elle savait qu'elle te plaisait et...

La voiture fait brusquement une embardée au milieu de la chaussée.

— Tu as fait quoi ?

— Hé, relax, mec. Essaie de ne pas nous tuer. Elle a dit qu'elle t'aimait beaucoup, elle aussi.

Un rictus diabolique se dessine sur les lèvres de Sam.

— Intéressant. C'est difficile à admettre, tout ça.

— Bon sang, Sam, pourquoi est-ce que je te mentirais ?

— Non, je parle de tout ce qui m'arrive. Que toi tu sois bien réel, et Six aussi, ou bien qu'une race d'extraterrestres hostiles soit en train d'envahir cette planète sans que personne ait l'air de s'en apercevoir. Je veux dire, ils ont évidé toute une montagne, au beau milieu de cet État. Comment croire que personne ne les ait vus ? Qu'est-ce qu'ils ont fait de toute la roche et de toute la terre qu'ils ont dégagées ? Cette partie de la Virginie-Occidentale a beau ne pas être très peuplée, quelqu'un a forcément dû tomber sur le chantier, à un moment ou à un autre.

Des randonneurs, ou des chasseurs. Des pilotes d'avion amateurs. Et l'imagerie satellite ? Et qui sait combien d'autres camps, ou d'avant-postes ou je ne sais trop quoi ils ont sur Terre ? Je n'arrive pas à comprendre comment ils peuvent agir aussi librement.

— Je suis d'accord. Je me trompe peut-être, mais quelque chose me dit qu'on n'en sait pas la moitié. Tu te rappelles la toute première théorie du complot dont tu m'aies parlé ?

— Non.

— On discutait d'une ville dans le Montana dont tous les habitants s'étaient fait enlever, et tu as dit que le gouvernement autorisait les enlèvements en échange de technologie. Ça te revient ?

— Vaguement. Ouais.

— Eh bien, ça me paraît sensé, maintenant. Peut-être que la technologie n'a rien à voir avec tout ça, et peut-être que le gouvernement n'autorise pas vraiment les enlèvements ; mais il y a forcément une forme d'arrangement, entre eux. Parce que, tu as raison, c'est incroyable qu'ils se déplacent incognito. Ils sont beaucoup, beaucoup trop nombreux.

Sam ne répond pas. Je me tourne vers lui, et il est tout sourire.

— Sam ?

— Je pensais juste à ce que je serais en train de faire en ce moment, si vous ne vous étiez pas pointés. Je serais sans doute fourré au sous-sol, en train de collectionner des articles sur les petits hommes verts, en me demandant si mon père est encore en vie. C'était ça, mon existence, pendant des années. Ce qu'il y a de plus génial, c'est que je crois vraiment qu'il est vivant, maintenant. Il est quelque part, John. Je le sais. Et c'est grâce à vous.

— J'espère que tu as raison. C'est super qu'Henri soit venu en Ohio pour le retrouver, et que toi et moi on soit devenus amis presque tout de suite. On dirait que c'était le destin.

— Ou l'alignement cosmique, sourit Sam.

— T'es vraiment cinglé.

Nous restons silencieux un moment, puis Sam me jette un regard en coin.

— Hé, John, tu es catégorique ? Ce squelette dans le puits, ce n'était pas mon père, hein ?

— Catégorique, mec. Il était loric, et immense. Plus grand que n'importe quel humain.

— Dans ce cas-là, c'était qui, d'après toi ?

— Je n'en sais vraiment rien. Ce que j'espère juste, c'est que son rôle n'était pas trop important. »

Au bout de quatre heures, nous finissons par apercevoir un panneau indiquant Ansted, à dix kilomètres. Le silence tombe dans l'habitacle. Sam prend cette sortie et slalome sur une petite route à l'air instable, qui remonte en serpentant à flanc de montagne. Nous traversons la ville et, au seul et unique feu rouge, tournons à gauche.

— Hawks Nest, c'est ça ?

— Ouais. À deux ou trois kilomètres, sur la même route, confirme Sam.

C'est là que nous attend la carte que Six a dessinée il y a trois ans.

Nous la trouvons à l'endroit précis indiqué par Six, dans la réserve naturelle de Hawks Nest, au-dessus de la New River. A exactement quarante-sept pas dans le Gysp Trail, Sam, Bernie Kosar et moi atteignons un tronc dans lequel est gravée l'inscription E6. De là, nous quittons le sentier et marchons trente pas vers la droite, en partant de l'arbre. On trouve alors un tournant abrupt vers la gauche, puis, à cent soixante mètres, un deuxième arbre qui domine les autres. À sa base, dans le petit espace entre deux racines, une boîte en plastique est soigneusement camouflée : elle contient la carte qui nous mènera à la grotte.

Nous retournons à la voiture et parcourons encore une vingtaine de kilomètres, avant de nous engager sur une petite route boueuse et déserte. En voiture, nous ne pourrions nous approcher qu'à sept kilomètres au nord de la grotte. Sam sort de sa poche l'adresse du rendez-vous donnée par Six et la dissimule dans la boîte à gants. «

— Après tout, dit-il finalement en la replaçant dans sa poche, mieux vaut qu'elle soit là plutôt

qu'ailleurs. »

Je mets le Xitharis et du gros scotch dans le sac à dos que Six a laissé sur la banquette arrière, et Sam le prend à l'épaule. Je fais tourner mon poignard au creux de ma paume avant de le glisser dans ma poche arrière.

Une fois dehors, je verrouille les portières, tandis que Bernie Kosar décrit des cercles tout autour de moi. Il ne nous reste plus que quelques heures de lumière, et le temps file à toute vitesse. Même en me servant du Lumen, je n'imagine pas trouver cette grotte de nuit.

C'est Sam qui prend la carte. Dans la marge de droite, Six a dessiné un gros X.

Un sentier zigzaguant sur huit kilomètres relie cette croix au point où nous nous trouvons actuellement, indiqué dans la partie gauche. En chemin, nous longerons le lit d'une rivière et passerons divers repères, remarquables par leur forme, et que Six a clairement notés pour éviter que nous nous égarions : le Dos de la Tortue. La Canne à pêche. Le Plateau circulaire. Le Trône du Roi. Le Baiser de l'Amoureux. Le Point de vue.

Avec Sam, nous relevons la tête en même temps, pour chercher du regard le rocher situé à quatre cents mètres de nous, et qui présente une ressemblance troublante avec une carapace de tortue. Bernie Kosar lâche un aboiement.

— Au moins, on sait quelle direction prendre, fait remarquer Sam.

Nous voilà en route, suivant scrupuleusement les indications de la carte. Il n'y a pas de sentier, rien qui indique que la terre ait été foulée par des êtres venus d'un autre monde, ou même de celui-ci. Une fois devant le Dos de la Tortue, Sam distingue un arbre tombé qui pend à quarante-cinq degrés au-dessus de la falaise, comme une canne à pêche attendant patiemment une prise. Nous poursuivons dans cette direction, tandis qu'à l'ouest le soleil décline.

À chaque pas, il est encore possible de faire demi-tour. Mais l'un comme l'autre, nous tenons bon.

— Tu es un sacré pote, Sam Goode.

— Tu n'es pas mal non plus, dans le genre.

Au bout de quelques minutes, il ajoute :

— J'ai les mains qui tremblent, impossible de m'arrêter.

Après le Trône du Roi, un rocher élancé qui ressemble à un fauteuil à haut dossier, j'aperçois immédiatement deux grands arbres appuyés l'un contre l'autre, légèrement penchés, et dont les branches s'entrelacent comme les bras de deux amants qui s'étreignent. Et je souris, oubliant l'espace d'une seconde la terreur qui m'habite.

— Plus qu'un, signale Sam, me ramenant brutalement à la réalité.

Cinq minutes plus tard, nous atteignons le Point de vue. En tout, le trajet nous a pris une heure et dix minutes ; les ombres sont maintenant longues, dans les dernières lueurs du crépuscule qui s'enfuit.

Brusquement, un grondement sourd résonne à mes pieds. Les babines retroussées, les poils dressés sur l'échiné, Bernie Kosar regarde fixement dans la direction de la grotte, puis se met lentement à reculer.

— Tout va bien, Bernie Kosar.

Je lui tapote le dos pour le rassurer.

Sam et moi nous allongeons sur le ventre pour scruter l'entrée de la caverne, presque invisible dans la petite vallée. Le trou est beaucoup plus vaste que je l'avais imaginé, environ six mètres de

haut sur six de large, mais aussi très bien camouflé par un filet ou une bâche, qui se fond parfaitement dans le décor ; il faut savoir ce qu'on cherche, pour l'apercevoir.

— Idéal, comme emplacement, chuchote Sam.

— J'allais le dire.

Ma nervosité se mue rapidement en panique. Car derrière cette mystérieuse paroi rocheuse, je sais qu'il y aura tout ce qu'il faut pour nous tuer - armes, bêtes féroces et pièges. Il est possible que je meure dans les vingt prochaines minutes.

Et Sam aussi.

— C'était l'idée de qui, rappelle-moi ?

— La tienne, ricane Sam.

— C'est officiel, parfois j'ai des idées complètement stupides.

— Exact. Mais il faut bien qu'on récupère ton coffre.

— Il y a là-dedans une foule de choses dont je ne sais même pas me servir...
mais peut-être qu'eux ils savent.

C'est alors que quelque chose m'attire l'œil.

— Regarde par terre, devant l'entrée.

Du doigt, je désigne un tas d'objets sombres, qui jonchent le sol.

— Quoi, les rochers ?

— Ce ne sont pas des rochers. Ce sont des cadavres d'animaux.

Sam secoue la tête.

— Génial.

Je ne devrais pas être surpris, sachant que Six nous a prévenus de ce qui nous attendait, pourtant cette vision m'emplit encore plus de terreur, ce que je n'aurais pas cru possible. Mon esprit divague en tout sens.

— Très bien, je conclus en me rasseyant. Autant ne pas traîner.

J'embrasse Bernie Kosar sur la tête, puis lui passe la main sur le dos, en espérant que ce n'est pas la dernière fois que je le vois. Par télépathie, il me dit de ne pas y aller, et je lui réponds que je le dois, que je n'ai pas le choix.

— Tu es le meilleur, BK. Je t'aime, mon pote.

Puis je me lève. Je prends un des coins de ma chemise entre les doigts afin de pouvoir saisir le Xitharis dans le sac sans le toucher. De son côté, Sam tripote les boutons de sa montre pour la passer en mode compte à rebours. Une fois invisibles, nous ne verrons pas l'écran, mais elle émettra un bip dès que l'heure sera écoulée - même si j'imagine que, d'ici là, nous nous en serons rendu compte par nous-mêmes.

— Prêt ?

Ensemble, nous avançons d'un pas, puis d'un deuxième, et bientôt nous descendons la piste qui nous conduit peut-être à notre perte. Lorsque je me retourne, une seule fois, tout près de la grotte, je vois Bernie Kosar qui nous observe.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Nous nous approchons le plus près possible sans être vus et nous réfugions derrière un arbre. Je place le Xitharis sur le côté collant d'une bande de gros scotch ; Sam me regarde faire, le pouce en appui contre le bouton de sa montre.

— Paré ?

Il acquiesce, et j'applique le Xitharis à la base de mon sternum. Je disparaiss instantanément et Sam relâche le bouton de sa montre : le compte à rebours se déclenche avec un petit signal sonore. J'attrape Sam par la main et nous bondissons en direction de la grotte en slalomant entre les arbres. La seule chose qui compte désormais, c'est la mission qui nous attend et, pris par la concentration, je me sens moins nerveux qu'il y a quelques minutes.

La grotte est recouverte d'une immense bâche à motifs camouflage. Nous contournons les cadavres jonchant le sol en prenant bien garde à ne pas les piétiner, ce qui n'est pas évident, sans voir où on pose les pieds. Nous ne rencontrons aucun Mog à l'extérieur et nous nous précipitons vers l'entrée. Je soulève la bâche un peu trop vivement, et nous basculons tous deux à l'intérieur en trébuchant. Quatre gardes sursautent sur leurs chaises et brandissent des canons cylindriques semblables à celui qu'un Mog m'a plaqué sur le front, en Floride. Nous restons immobiles comme des statues pendant quelques secondes, puis nous passons à côté d'eux à pas de loup en espérant qu'ils attribuent le mouvement soudain de la bâche à un coup de vent.

Un souffle frais en provenance d'un système de ventilation maintient une température assez basse, ce à quoi je ne m'attendais pas, sachant que l'air est vicié par un gaz empoisonné. Les murs gris sont en silex poli ; des tiges électriques relient des diodes lumineuses disposées à intervalles réguliers, tous les cinq mètres.

Nous croisons d'autres éclaireurs sans nous faire détecter. L'angoisse du compte à rebours nous maintient tous deux en état de stress maximum. Nous alternons sprint et petites foulées, passons les endroits à risque sur la pointe des pieds. Bientôt, le couloir se rétrécit et se met à descendre, et nous poursuivons notre progression. L'air frais se réchauffe et devient étouffant, et nous apercevons une lueur rouge, tout au fond : c'est le cœur palpitant de la grotte qui nous attend au bout de ce tunnel. L'espace dans lequel nous débouchons est beaucoup plus vaste que ce que m'avait laissé imaginer la description de Six. Une corniche court tout le long des parois en décrivant une spirale du sol au sommet, ce qui donne à cette salle l'apparence d'une ruche, jusque dans l'activité effrénée qui l'anime - des centaines de Mogs s'affairent, entrent et sortent des tunnels, franchissent les arches de pierre instables. Du sol au plafond, j'évalue qu'il y a environ huit cents mètres, et Sam et moi nous trouvons à peu près au milieu. Deux piliers massifs soutiennent l'édifice sur toute sa hauteur, l'empêchant de s'effondrer. Tout autour de nous se déploient un nombre infini de passages.

— Mon Dieu, murmure Sam, éberlué. Il faudrait des mois, pour explorer les lieux.

Une masse brillante attire mon regard en contrebas, un lac de liquide vert fluorescent. Même de si haut, la chaleur qui s'en dégage gêne la respiration. En dépit de la température, vingt à trente Mogs vaquent tout autour, manipulant des wagonnets remplis du liquide en ébullition. J'inspecte les alentours et me penche vers Sam.

— Je suis prêt à faire des paris sur ce qu'on trouvera dans le tunnel avec les barreaux géants.

Il est trois fois plus haut et plus large que celui par lequel nous sommes arrivés et quadrillé d'épaisses grilles métalliques, pour retenir des bêtes en cage. On les entend mugir des entrailles de la

grotte, de longs hurlements graves et presque tristes. A l'évidence, elles sont en grand nombre.

— Sans rire, John. Il faudrait vraiment des mois, répète Sam d'un air incrédule.

— Eh bien, nous avons moins d'une heure. Alors on ferait bien de se dépêcher.

— Je pense qu'on peut déjà faire une croix sur tous ces petits tunnels sombres qui ont l'air bouchés.

— On dirait bien, oui. On devrait commencer par celui droit devant nous, de l'autre côté.

Le couloir d'en face est plus large et mieux éclairé que les autres, et semble être l'artère principale de la salle centrale : c'est là que les Mogadoriens sont les plus nombreux. La passerelle qui y mène n'est qu'une arche de pierre dont la largeur ne dépasse pas soixante centimètres.

— Tu crois pouvoir traverser ?

— C'est ce qu'on va bientôt découvrir, répond Sam.

— Tu passes devant ou tu suis ?

— Je vais ouvrir la marche.

Il avance d'un pas incertain. Comme nous ne pouvons nous lâcher la main, nous parcourons les six ou sept premiers mètres de profil, au ralenti. Ça prend une éternité, et si nous devons faire l'aller-retour, il est impossible de continuer à cette cadence.

— Ne regarde pas en bas, c'est tout, je souffle à Sam.

— Arrête, avec tes clichés, réplique-t-il en se redressant.

Nous progressons lentement, et je regrette de ne pas voir mes pieds, ne serait-ce que pour cet obstacle. Je suis tellement concentré sur le fait de ne pas tomber que je ne sens pas Sam s'immobiliser devant moi. Je le bouscule; alors, manquant de peu de nous faire tous deux basculer dans le vide.

— Qu'est-ce que tu fais ?

J'ai le cœur qui cogne dans ma poitrine. En levant les yeux, je comprends pourquoi il s'est arrêté. Un soldat mogadorien fonce droit sur nous, au pas de charge. Il est déjà si près que nous avons à peine le temps de réagir.

— Il n'y a nulle part où aller, s'alarme Sam.

Le soldat poursuit sa course, les bras chargés d'un paquet emmaillotté. Alors qu'il arrive sur nous, je sens Sam qui s'accroupit. Une seconde plus tard, les pieds du Mogadorien se dérobent sous lui, le prenant complètement au dépourvu. Il chute du pont et se rattrape d'une main, tandis que son paquet pique vers le sol. Il pousse un cri de douleur au moment où mes semelles invisibles lui écrasent les jointures, puis plonge dans l'air, avant d'atterrir dans un bruit mat.

Sam bondit avant qu'une autre calamité ne nous tombe dessus. Tous les Mogadoriens se sont figés net en pleine action et se dévisagent d'un air perplexe.

Je me demande s'ils prennent ce qui vient de se produire pour un accident, ou si l'état d'alerte est imminent.

Une fois arrivé de l'autre côté, Sam me serre la main en signe de soulagement et accélère l'allure, comme si tuer ce soldat lui avait redonné pleine confiance.

Le couloir qui s'ouvre devant nous est large et bondé, mais il ne nous faut pas longtemps pour comprendre que nous faisons fausse route ; les pièces de part et d'autre sont exclusivement privées et

il semble que toute l'aile soit consacrée aux logements des Mogs : des grottes dotées de lits, une grande cafétéria ouverte, avec des centaines de tables, un stand de tir. Nous nous engouffrons dans un tunnel voisin, mais le résultat est le même. Nous en tentons un troisième.

Nous nous enfonçons plus profondément dans la montagne en suivant les méandres du couloir. De nombreuses bifurcations s'offrent à nous, et nous les empruntons au hasard, en nous fondant uniquement sur notre intuition.

Outre l'immense salle dans laquelle nous sommes arrivés, la grotte se compose essentiellement d'un réseau de galeries de pierre humides reliées entre elles, et au bout desquelles diverses pièces renferment des centres de recherche équipés de tables d'auscultation, d'ordinateurs et d'instruments chromés et tranchants.

Nous passons devant une série de laboratoires scientifiques et regrettons tous deux de ne pas avoir le temps d'en faire le tour. Nous courons depuis au moins deux kilomètres, peut-être trois, et à chaque tunnel qui se révèle un cul-de-sac, la pression monte d'un cran.

— Il ne doit pas nous rester plus de quinze minutes, John.

— J'en ai bien conscience.

J'entends le désespoir et l'irritation dans ma propre voix.

Au tournant suivant, nous attaquons une pente raide et nous retrouvons à l'endroit que je redoutais le plus : une pièce jalonnée de cellules.

Sam s'immobilise en pleine course sans me lâcher la main, me forçant à m'arrêter aussi. Vingt à trente Mogadoriens montent la garde devant une quarantaine de geôles, toutes alignées et dotées de lourdes portes en fer. Devant chacune, un champ magnétique bleu crépite.

— Regarde tous ces cachots, souffle Sam.

Je sais qu'il pense à son père.

— Attends une seconde !

Surge de nulle part, la solution vient de m'apparaître brusquement. Ça tombe sous le sens.

— Quoi ?

— Je sais où se trouve mon coffre.

— Sérieusement ?

— Quel crétin je suis, je chuchote. Sam, si tu devais choisir un seul endroit dans cet enfer où tu refuserais catégoriquement d'aller, ce serait lequel ?

— Dans la cage des bêtes hurlantes, répond-il sans hésiter.

— Exactement. Viens, ça doit être là-bas.

Nous faisons demi-tour et je l'entraîne dans le couloir qui nous ramène à la salle centrale. Mais alors que nous quittons la prison, un grincement suivi d'un fracas métallique nous fait sursauter et Sam me secoue la main pour que je m'arrête.

— Regarde ! »

La porte de la cellule la plus proche est grande ouverte. Deux gardes y pénètrent. On entend leurs voix furieuses vociférer dans leur langue pendant une dizaine de secondes puis, lorsqu'ils ressortent, c'est en traînant un jeune homme pâle et émacié qui ne doit pas avoir trente ans. Il est tellement affaibli qu'il a du mal à marcher, et quand les deux Mogs le poussent vers l'avant, je sens la main de

Sam se crisper dans la mienne. L'un d'eux ouvre une seconde porte et ils disparaissent tous les trois dans l'autre pièce.

— Qui tu crois qu'ils gardent enfermés, là-dedans ? me demande Sam tandis que je le tire derrière moi.

— Il faut y aller, Sam. On n'a pas le temps.

— Ils torturent des humains, John, insiste-t-il alors que nous arrivons en vue de la ruche centrale. Des êtres humains.

— Je sais.

Du regard, je balaie la salle colossale en quête du chemin le plus court. Elle grouille de Mogadoriens, mais je me suis tellement habitué à passer à côté d'eux incognito que je n'y fais même plus attention. De plus, quelque chose me dit que je suis sur le point d'affronter bien plus effrayant que des éclaireurs et des soldats.

— Des gens qui ont une famille qui ignore probablement où ils sont.

— Je sais, je sais. Viens, on en parlera une fois sortis d'ici. Peut-être que Six aura un plan.

Nous piquons un sprint sur la corniche en spirale puis commençons à descendre le long d'une échelle en fer, mais l'exercice est presque impossible, en tenant la main de quelqu'un au-dessus de sol. Je regarde en bas : il reste encore une grande distance à parcourir.

— Il faut sauter, j'annonce à Sam. Sinon on mettra dix minutes, rien que pour arriver en bas.

— Sauter ? répète-t-il, incrédule. Tu vas nous tuer.

— T'inquiète. Je te rattraperai.

— Et comment tu comptes t'y prendre, si tu ne me lâches pas la main ?

Mais nous n'avons plus le temps de débattre. J'inspire à fond et m'envole de la corniche, à quarante mètres au-dessus du sol. Sam pousse un hurlement, que couvre le brouhaha des machines. Mes pieds percutent la pierre dure, et je me retrouve projeté en arrière ; mais je tiens fermement Sam, qui atterrit sur moi.

— Ne me refais jamais un coup pareil, me prévient-il en se relevant.

Le sol est tellement brûlant qu'il est pratiquement impossible de respirer, mais nous contournons le lac vert au pas de course, en direction de l'énorme grille qui retient les bêtes. Un vent frais souffle à travers les barreaux, et je comprends que c'est l'air conditionné qui empêche le gaz mortel de pénétrer dans les cages.

— John, je crois qu'il ne nous reste plus de temps, supplie Sam.

— Je sais, je réponds en laissant un groupe d'une dizaine de Mogadoriens sortir devant nous.

Nous pénétrons dans un tunnel plongé dans l'ombre, dont les murs ont l'air recouverts de mucus et sont jalonnés de lourdes grilles. Au milieu du plafond, une dizaine d'énormes ventilateurs industriels brassent l'air froid et humide. Les cages sont plus ou moins grandes, et il s'en élève une cacophonie de rugissements et de hurlements féroces. Dans celle située à notre gauche pullulent une trentaine de krauls, qui bondissent en tout sens en émettant des cris suraigus. À notre droite grondent une meute de chiens démoniaques gros comme des loups, sans poils et aux yeux jaunes. Dans la cage voisine de la leur se trouve une créature qui ressemble à un troll, avec le même nez boursoufflé de verrues. De l'autre côté, une énorme piken semblable à celle qui a défoncé le toit de ma prison à Washington fait les cent pas en humant l'air.

— Pas la peine de s'embêter avec les plus petites. Si mon coffre est bien ici, ce sera dans la plus grande pièce, au bout du tunnel. Je n'ose même pas imaginer le genre de bête qui ne peut passer que par une porte de cette taille.

— Il ne nous reste que quelques secondes, John.

— Alors on fonce.

Tout en entraînant Sam, j'enregistre du coin de l'œil les monstruositées parquées autour de nous : des créatures ailées aux allures de gargouilles, des monstres à six bras et à la peau rouge, plusieurs autres pikens de plus de sept mètres de haut, un gigantesque reptile mutant avec des cornes en forme de trident, et un autre monstre dont la peau transparente laisse voir tous ses organes internes.

— Ouah.

Je m'immobilise devant une série de réservoirs et de jarres argentés ; seuls deux d'entre eux ont une couleur cuivre et sont ornés de jauges de température. Une sorte de salle des chaudières.

— C'est donc ça qui alimente cet endroit en électricité, s'exclame Sam.

— J'imagine, oui.

Le plus gros silo monte jusqu'au plafond, et les réservoirs sont reliés par des tuyaux, des robinets et des conduits en aluminium. Sur le côté, une console de contrôle fixée dans le mur déborde de fils électriques.

— Vite », me presse Sam en me tirant la main.

Ensemble, nous courons jusqu'à l'extrémité du tunnel, qui aboutit à une immense porte en acier, haute et large d'une quinzaine de mètres. A droite, j'en aperçois une plus petite, en bois. Elle n'est pas fermée, et je vois instantanément pourquoi.

— Doux Jésus, souffle Sam, hébété par l'énormité de la bête.

Pendant un instant, je suis pétrifié moi aussi, incapable de faire quoi que ce soit d'autre que la fixer, masse colossale affalée dans un coin de sa prison. Elle a les yeux fermés et la respiration régulière. Debout, elle doit mesurer quinze mètres de haut, et d'après ce que j'en vois, son corps sombre a la forme d'un homme, mais avec des bras beaucoup plus longs.

— Je ne veux pas mettre les pieds là-dedans, affirme Sam.

— Tu en es bien sûr ?

Je lui donne un petit coup dans l'épaule pour qu'il quitte la bête des yeux.

— Regarde.

Là, au milieu de la cellule, posé à hauteur d'yeux sur un piédestal en pierre, trône mon coffre. Et, juste à côté, un deuxième, d'apparence identique. Offerts, tous les deux. Si ce n'est qu'ils sont entourés d'une cage d'acier, elle-même auréolée d'un champ électrique qui crépite et bourdonne et semble alimenté par une rigole remplie de liquide vert et fumant. Sans compter le géant endormi.

— Ce n'est pas le coffre de Six.

— Qu'est-ce que tu racontes ? murmure Sam, l'air perplexe. À qui il peut bien appartenir, alors ?

— Ils nous ont trouvés, Sam. En Floride, ils nous ont trouvés en ouvrant le coffre de Six.

— Exact, Je sais.

— Mais jette un œil au cadenas de celui-là. Pourquoi ils s'embêteraient à refermer un coffre qu'ils

ont vraisemblablement eu toutes les peines du monde à forcer ? Ce que je crois, c'est que celui-là n'a jamais été ouvert.

— Tu as peut-être raison.

— Il peut appartenir à n'importe lequel d'entre nous, je conclus en secouant la tête et en considérant les deux coffres. Aussi bien à Numéro Cinq, qu'à Numéro Neuf ou à quiconque n'ayant pas encore été abattu.

— Tu veux dire qu'ils ont volé le coffre sans tuer le Gardane ?

— Comme ils l'ont fait avec moi. Ou peut-être que les Mogs l'ont capturé et qu'il est enfermé quelque part ici, comme l'était Six.

Sam n'a pas le temps de répondre, car l'alarme de sa montre émet plusieurs bips. Trois secondes plus tard, elle est suivie par les hurlements de centaines de sirènes dont l'écho fait vibrer toute la grotte...

— La vache, Sam, j'annonce en me tournant vers lui. Je te vois.

Il hoche la tête, l'air paniqué, puis me lâche la main.

— Moi aussi, je te vois.

Et en jetant un regard par-dessus son épaule, je constate que les yeux de la bête sont maintenant ouverts, blancs et vides, et pointés dans notre direction.

CHAPITRE TRENTE

Longtemps après la fusillade, j'ai encore les oreilles qui bourdonnent. Le canon de son arme est encore tout fumant, mais Crayton ne perd pas une seconde et remplace le chargeur vide par un neuf. L'air ambiant est chargé de cendre. Nous restons là à attendre, Ella et moi, derrière lui. Il garde son arme levée, le doigt sur la détente. Un Mogadorien apparaît dans l'embrasement de la porte, brandissant un de leurs canons ; Crayton fait feu le premier, le projetant violemment en arrière, en deux morceaux. Le Mog explose avant de percuter le mur. Un deuxième bondit dans la pièce, muni de la même arme que celle qui m'a entaillé l'épaule, mais Crayton la lui fait sauter des mains avant qu'elle émette la moindre lueur.

— Eh bien, ils savent où nous sommes, maintenant. Venez ! hurle-t-il en fonçant dans l'escalier, avant même que j'aie pu proposer de nous faire sortir par la fenêtre.

Ella et moi le suivons, main dans la main. Crayton s'arrête après la deuxième boucle, les doigts appuyés contre ses paupières.

— J'ai trop de cendre dans les yeux, je n'y vois plus rien. Marina, prends la tête. S'il y a quoi que ce soit devant, pousse un cri et dégage du chemin.

Je garde mon coffre calé sous le bras gauche et Ella se place entre nous deux.

Nous nous donnons la main et je les guide jusqu'en bas. Nous avons à peine passé la porte en chêne que la tour explose au-dessus de nous.

Je pousse un hurlement et me jette à terre en entraînant Ella avec moi, et Crayton se met machinalement à tirer. Son arme déverse une salve - huit à dix balles par seconde - et je vois un groupe entier de Mogadoriens s'écrouler. Puis son arme se tait.

— Marina ?

Sans me voir, il désigne le couloir d'un mouvement de la tête.

Je me tourne et inspecte le passage voilé de cendre.

— Je pense que la voie est libre.

J'ai à peine prononcé cette phrase qu'un Mogadorien surgit d'une porte et ouvre le feu : un météore d'un blanc aveuglant fonce sur nous. Nous l'esquivons juste à temps en nous aplatissant au sol, et la mort blanche nous rate d'un cheveu. Crayton se redresse sans attendre et riposte par un mur de balles, tuant net le Mogadorien.

Je me remets à avancer. Je ne sais absolument pas combien Crayton en a déjà tué, mais le sol est recouvert de poudre noire, et on s'y enfonce jusqu'aux chevilles. Arrivés en haut de l'escalier, nous marquons une pause. La lumière coulant des fenêtres traverse le rideau de cendre, et Crayton y voit enfin plus clair. Il repasse devant nous, son fusil serré contre lui, et reste caché. Nous finissons par déboucher en haut, et tout ce qui nous sépare de la porte menant dehors, ce sont quelques marches, un petit couloir, l'arrière de l'église et le grand vestibule. Crayton inspire profondément, hoche la tête, puis monte les marches, le fusil à la perpendiculaire du corps, prêt à faire feu. Mais nul ennemi en vue.

— Venez, grogne-t-il.

Nous le suivons et il nous escorte dans la nef, noire de suie après l'incendie.

Pendant un bref instant, j'aperçois le corps d'Adelina, si petit, de là où nous sommes. Cette vision

me brise le cœur, et l'écho de ses paroles me revient en mémoire : *Sois forte, Marina.*

Une explosion fait vibrer le mur extérieur, à notre droite. Les pierres chutent dans l'église, et je lève instinctivement les mains pour les empêcher de blesser Ella. Crayton a moins de chance et s'écrase contre le mur de gauche ; sous le choc, il lâche un grognement sourd. Le fusil lui échappe, et un Mogadorien surgit par le trou dans le mur de la cathédrale. Il tient un canon ; d'un mouvement fluide, je soulève notre ennemi par la pensée, m'empare du fusil de Crayton et tire. La déflagration est bien plus forte que je ne m'y attendais, et je manque de lâcher l'arme. Puis je me ressaisis et continue à faire feu jusqu'à ce que le Mogadorien soit réduit en cendres.

— Tiens.

Je mets le fusil entre les mains d'Ella ; à la manière qu'elle a de le prendre, j'en déduis qu'elle à une certaine habitude des armes à feu.

Je me précipite vers Crayton. Il a le bras cassé et du sang coule des entailles qu'il a au front et au visage. Mais il a les yeux ouverts et semble alerte. Je plaque les mains sur son poignet et ferme les paupières ; le frisson glacé m'envahit et passe dans son corps à lui. Je regarde les os de ses bras bouger sous la peau, les blessures sur sa figure se refermer et disparaître. Sa poitrine se soulève et s'abaisse à un rythme tel que je me demande si ses poumons ne vont pas exploser, puis il se calme subitement. Il se redresse et bouge les bras librement.

— Beau boulot.

Il reprend son fusil des mains d'Ella et nous escaladons le trou béant du mur, pour déboucher dans le parc devant Santa Teresa. Personne en vue. Ella et moi filons en direction de la grille principale, tandis que Crayton nous couvre en pointant son fusil de droite à gauche, guettant le moindre signe suspect.

Au-dessus de son épaule gauche, une brève étincelle rouge attire mon regard, sur le toit de la cathédrale. Dans un vacarme assourdissant, la roquette fuse droit sur lui. Je la fixe en me concentrant de toutes mes forces et lève les mains ; au tout dernier moment, j'arrive à faire légèrement dévier le projectile. Il rate sa cible de peu et pique vers la montagne, où il va s'écraser dans un plumet de flammes. Crayton nous rejoint en rechargeant son arme.

Il secoue la tête et derrière nous, j'entends les portes de l'église s'ouvrir à la volée.

— Il n'est pas là, peste Crayton.

Mais juste avant qu'il fasse volte-face pour tirer, un gigantesque crissement de pneus nous fait sursauter. La bâche qui recouvrait la camionnette s'envole, révélant la silhouette d'Hector, cramponné au volant, les yeux écarquillés. Après une queue de poisson spectaculaire, il fonce vers nous pied au plancher et pile en arrivant à notre hauteur. La camionnette s'immobilise dans un hurlement strident et Hector se penche en travers du siège passager pour ouvrir la portière.

Je lance mon coffre à côté de lui et Ella et moi sautons à notre tour. Crayton s'attarde juste le temps de vider son chargeur sur les Mogadoriens qui émergent de l'église. Plusieurs d'entre eux tombent sous ses balles, mais ils sont bien trop nombreux pour qu'il les abatte tous. Crayton bondit à son tour dans la voiture et claque la portière, tandis que les pneus patinent sur les pavés. Et, sous le sifflement d'une autre roquette à l'approche, les roues trouvent enfin prise et nous déboulons en trombe dans la Calle Principal.

— Je t'aime, Hector.

Je ne peux pas m'en empêcher : la vision de mon ami derrière le volant m'emplit d'un tel réconfort

que mes émotions débordent.

— Moi aussi, je t'aime, Marina. Je te l'ai toujours dit : reste auprès d'Hector Ricardo, il prendra soin de toi.

— Je n'en ai jamais douté une seconde.

C'est un mensonge : ce matin même, je l'ai soupçonné.

Nous arrivons au pied de la colline et passons en flèche devant les panneaux indiquant la sortie de la ville.

Je me retourne pour regarder par la vitre arrière, tandis que Santa Teresa s'évanouit rapidement dans notre dos. Je sais que c'est la dernière fois que je la vois, et j'ai beau rêver depuis des années d'en partir, elle a quelque chose de sacré, maintenant qu'elle est devenue la dernière demeure d'Adelina. Bientôt, tout cela a disparu.

— Merci, Señorita Marina, me souffle Hector.

— Merci pour quoi ?

— Je sais que c'est toi qui as guéri ma chère maman. Elle m'a dit que c'était toi, que tu étais son ange. Je ne te remercierai jamais assez.

— Tu l'as déjà fait, Hector. Ravie d'avoir pu être utile.

Il secoue la tête.

— Je suis loin d'avoir acquitté ma dette, mais ce que je peux te dire, c'est que je vais essayer.

Tandis que Crayton recharge ses armes et fait l'inventaire des munitions restantes, Hector fonce sur la route incertaine, battue par les vents. La voiture rebondit et dérape entre les tournants abrupts et les dos-d'âne. Mais en dépit de la vitesse, nous ne tardons pas à voir apparaître un convoi de véhicules dans le rétroviseur.

— Ne vous occupez pas d'eux, conseille Crayton. Conduisez-nous au lac, c'est tout.

La camionnette fonce à tombeau ouvert, pourtant nos poursuivants réduisent l'écart. Au bout de dix minutes, un éclair de lumière file au-dessus de nous, pour aller s'écraser dans la campagne. Hector baisse instinctivement la tête.

— Mon Dieu ! s'exclame-t-il.

Crayton se retourne pour casser la vitre arrière avec la crosse de son fusil, puis se met à tirer. Le véhicule de tête fait un tonneau, ce qui nous arrache à tous un cri de joie.

— Voilà qui devrait les retarder le temps qu'il faut, commente Crayton en rechargeant.

Et pendant quelques minutes, nous regagnons en effet de l'avance ; mais bientôt, la route devient plus irrégulière, descendant à pic à flanc de montagne, et les Mogadoriens se rapprochent à vue d'œil. Hector ne cesse de marmonner entre ses dents, en enchaînant les virages à toute allure, faisant dangereusement flotter les roues arrière au-dessus du précipice.

— Attention, Hector, intervient Crayton. Essayez de ne pas nous tuer avant d'arriver là-bas. Laissez-nous au moins une chance.

— Hector a la situation bien en main, réplique ce dernier, ce qui n'a pas l'air de reconforter Crayton, cramponné à l'appuie-tête devant lui.

Notre seule chance, ce sont les lacets incessants de la route, qui empêchent les Mogadoriens de nous avoir dans leur ligne de mire, bien qu'ils tentent toutefois de nous atteindre.

Alors que nous abordons un virage particulièrement serré, Hector manque son coup et la camionnette quitte la route, s'enfonce dans la végétation dense de la pente, arrachant des branchages, rebondissant sur des rochers et évitant de justesse les troncs massifs. Ella et moi ne pouvons nous empêcher de hurler.

Crayton pousse un cri et vient percuter le pare-brise. Hector ne prononce pas un mot ; mâchoire serrée, il slalome entre les obstacles, et réussit miraculeusement à nous faire atterrir sur une autre route. Le capot de la camionnette est méchamment cabossé et fume abondamment, mais le moteur tourne toujours.

— C'est, euh, un raccourci, conclut notre chauffeur.

Il appuie sur l'accélérateur, et bientôt nous reprenons notre cadence infernale sur la nouvelle route.

— Je crois qu'on les a semés, se réjouit Crayton en levant les yeux vers le sommet de la montagne. J'éclate de rire en tapotant l'épaule d'Hector. Crayton sort le canon de son fusil par la vitre arrière brisée, toujours en alerte.

Nous arrivons finalement en vue du lac ; je me demande pourquoi Crayton s' imagine que cela va nous sauver pour autant.

— Qu'est-ce qu'il a de si extraordinaire, ce lac ? je demande.

— Tu ne croyais tout de même pas que j'allais venir te chercher avec seulement Ella ?

Je suis à deux doigts de lui répondre que, jusqu'à il y a deux heures, je croyais surtout qu'il était venu pour me tuer. Mais bientôt les Mogadoriens réapparaissent derrière nous, et Crayton se concentre de nouveau sur eux, tandis qu'Hector scrute d'un œil anxieux le rétroviseur.

— Ça va être juste, commente Crayton.

— On va s'en sortir. Papa, réplique Ella en lui lançant un regard confiant.

En l'entendant lui donner ce surnom, je sens mon cœur se remplir d'affection.

Il lui adresse un sourire tendre. Ella me serre la main.

— Tu vas adorer Olivia, me prédit-elle.

— Qui est Olivia ?

Elle n'a pas l'occasion de répondre : la route décrit un virage à quatre-vingt-dix degrés, avant de piquer droit sur le lac, en contrebas. Je sens Ella se tendre dans mes bras, et Hector lève à peine le pied de l'accélérateur tandis que la camionnette fonce vers le plan d'eau, arrachant au passage une chaîne métallique barrant le passage. Nous rebondissons sur une bosse, et les pneus du véhicule quittent le sol, nous atterrissons alors dans un bruit mat, avant un dernier soubresaut sur la rive.

Hector accélère en direction de l'eau, puis écrase les freins de toutes ses forces. D'un coup d'épaule, Crayton ouvre la portière côté passager et bondit dehors ; il ne s'arrête que lorsqu'il a de l'eau jusqu'aux genoux. Son arme toujours à la main, il lance de l'autre un objet aussi loin qu'il le peut, en marmonnant quelque chose dans une langue que je ne comprends pas.

— Allez ! hurle-t-il en levant les mains en l'air comme pour encourager quelqu'un. Allez, viens, Olivia !

Hector, Ella et moi sortons à notre tour et nous précipitons vers lui. J'ai mon coffre sous le bras.

Une seconde plus tard, je vois l'eau se mettre à bouillonner et se soulever au milieu du lac.

— Marina, tu sais ce qu'est une Chimasra »

Avant que j'aie pu répondre, un véhicule du convoi Mogadorien, une espèce de char d'assaut avec une mitrailleuse montée sur le toit, surgit brusquement en haut de la colline et amorce la descente à fond de train. Dans l'eau, Crayton se retourne et vise le pare-brise. Le chauffeur perd instantanément le contrôle et vient emboutir l'arrière de la camionnette d'Hector.

Le choc est assourdissant, suivi d'un fracas de tôle froissée et de verre brisé.

Des dizaines d'autres fourgons apparaissent et se mettent à dévaler la colline en ouvrant le feu, et bientôt la plage retentit des explosions de roquettes. Nous nous retrouvons tous les quatre projetés à terre, au milieu du feu et de la fumée. Du sable et de l'eau nous déferlent dessus, et Crayton m'attrape par le col.

— Dégage d'ici ! me hurle-t-il.

Je saisis la main d'Ella et nous courons aussi vite que possible, pour contourner le lac par la gauche. Crayton se met à tirer, et j'entends non pas une, mais deux détonations. Je n'ai qu'un espoir, c'est qu'Hector soit l'autre tireur.

Nous fonçons vers un bosquet d'arbres qui descend de la montagne jusqu'à l'eau. Nos pas claquent sur les pierres mouillées, et Ella parvient à tenir la cadence. Les tirs pleuvent de toutes parts ; à la seconde où ils diminuent, un cri monstrueux résonne au-dessus de nous, qui me fait m'arrêter net. Je me retourne pour identifier la créature capable d'émettre un mugissement pareil, avec la certitude qu'elle n'est pas de ce monde. Un gigantesque cou musclé à la peau grise et luisante, haut de trente à quarante mètres, a surgi de l'eau. A son extrémité trône une tête de lézard géant dont les lèvres s'entrouvrent pour laisser voir une rangée de dents monumentales.

— Olivia ! s'écrie Ella, ravie.

Olivia bascule la tête en arrière et lâche un autre hurlement tonitruant, bientôt relayé par des jappements stridents, en provenance de la colline. Je lève les yeux et aperçois une meute de petits animaux en train de dévaler la pente en direction du lac.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? je m'exclame, hébétée.

— Des krauls, répond Ella. Et il y en a beaucoup.

Le cou d'Olivia est totalement émergé et je constate qu'il fait une soixantaine de mètres ; à mesure que le reste de son corps sort de l'eau, son cou s'élargit et son torse s'épaissit. Les Mogadoriens font immédiatement feu sur elle, et Olivia abat la tête sur plusieurs d'entre eux, qui volent en cendres.

J'aperçois les silhouettes de Crayton et d'Hector, tous les deux en train de tirer. Les Mogadoriens reculent, laissant une centaine de krauls pénétrer dans l'eau et se mettre à nager en direction d'Olivia. Les créatures bondissent en l'air et passent à l'attaque. Un grand nombre s'arriment au cou et au dos d'Olivia ; bientôt, l'eau se teinte de sang.

— Non ! s'écrie Ella.

Elle essaie de faire demi-tour, mais je l'attrape par le bras.

— On ne peut pas y retourner.

— Olivia!

— C'est du suicide, Ella. Ils sont trop nombreux.

Olivia pousse une longue plainte. Elle agite la tête de droite à gauche et la rejette violemment en arrière, essayant désespérément de se débarrasser des krauls qui la recouvrent presque entièrement. Crayton pointe son arme en direction des bêtes, puis se ravise en comprenant qu'il risque surtout

d'abattre Olivia. Hector et lui se concentrent donc sur la horde de Mogadoriens en train de s'aligner en vue d'un nouvel assaut.

Olivia vacille de gauche à droite, rugit vers la montagne, puis bat en retraite au milieu du lac, où elle s'enfonce lentement dans une vague écarlate. Les krauls se détachent de son dos et reviennent en nageant vers leurs maîtres.

— Non ! j'entends le cri déchirant de Crayton au-dessus du vacarme.

Je le vois tenter d'entrer dans le lac, retenu par Hector.

— Couche-toi ! hurle Ella en me tirant par le bras.

Un souffle d'air passe au-dessus de nous. Un sabot géant s'écrase au sol juste à côté de moi ; je relève la tête et tombe nez à nez avec un monstre à cornes. Sa tête est aussi grosse que la camionnette d'Hector et lorsqu'il ouvre la gueule et pousse un rugissement, je me retrouve les cheveux plaqués sur le visage.

— Viens !

J'entraîne Ella sous le couvert des arbres.

— On doit se séparer ! me lance-t-elle.

Je hoche la tête et file vers la gauche, vers un vieux hêtre aux branches tordues. Je pose le coffre à terre et lève instinctivement les mains, puis je les écarte en me concentrant. À ma grande surprise, le tronc du hêtre s'ouvre, juste assez pour contenir deux personnes et un coffre en bois.

Je cherche Ella du regard, et vois qu'elle est poursuivie par le géant à travers les arbres denses. Je jette le coffre dans le trou du tronc, puis déracine deux arbres par télékinésie, et les projette de toutes mes forces vers la bête, comme des missiles. Ils viennent s'écraser sur la peau noire de son dos dans un grand craquement, la faisant tomber à genoux.

Je rejoins Ella et attrape sa main tremblante, et ensemble nous courons dans la direction opposée, jusqu'au hêtre.

— L'arbre, Ella ! Cache-toi dedans !

Elle s'assied sur mon coffre et essaie de se faire aussi compacte que possible, en revenant à un âge plus jeune.

— C'est une piken, Marina ! Viens avec moi ! supplie-t-elle.

Avant qu'elle ajoute quoi que ce soit, je referme le tronc autour d'elle, en lui laissant juste assez de jour pour voir dehors.

— Je suis désolée, je lui murmure par la petite crevasse, en espérant que le géant ne m'a pas vue faire.

Je me retourne et me mets à courir pour essayer d'entraîner la piken loin d'Ella, mais elle me rattrape sans peine et me renverse par-derrière. Le choc est d'une telle force que je roule le long d'une pente abrupte, jusqu'au moment où mes bras réussissent à s'accrocher à un rocher. En regardant par-dessus mon épaule, je me rends compte que je suis suspendue à moins d'un mètre du précipice.

La piken apparaît au sommet de la pente, puis fait quelques pas sur le côté pour venir se positionner pile en face de moi. Elle pousse un rugissement qui m'étourdit ; j'entends au loin la voix d'Ella qui m'appelle, mais je suis trop pétrifiée pour respirer, encore moins répondre.

La bête avance à grands pas. Je soulève une de mes mains pour déraciner un petit arbre grêle près de moi, et le lance contre elle. Il s'enfonce dans sa poitrine, ce qui suffit à lui faire perdre l'équilibre ;

elle bascule sur le côté en hurlant et fonce sur moi en roulant. Je ferme les yeux et me prépare à l'impact. Mais au lieu de me renverser, le corps de la piken bute contre le rocher auquel je suis accrochée et rebondit au-dessus de moi. Je n'ai que le temps de tourner vivement la tête par-dessus mon épaule pour la voir piquer vers le fond du précipice.

Il me faut un moment pour retrouver ma concentration et réussir à me faire flotter jusqu'en haut de la pente. Je retourne auprès du hêtre aussi vite que je le peux, pour retrouver Ella et mon coffre. J'entends la détonation une seconde avant d'être touchée. La douleur est plus atroce que tout ce que j'ai enduré de ma vie, et je ne vois plus que des éclairs rouges et blancs. Je me roule par terre de douleur, incapable de me contrôler.

— Marina !

C'est la voix d'Ella.

Je bascule sur le dos et contemple le ciel. Du sang s'écoule de mon nez et de ma bouche, j'en sens le goût sur ma langue, et l'odeur. Quelques oiseaux se mettent à décrire des cercles au-dessus de moi.

Et tandis que j'attends la mort, je vois une nuée lourde et sombre envahir le ciel. Les nuages s'enroulent les uns autour des autres en palpitant comme s'ils étaient vivants. Je crois à une hallucination, à des visions avant la fin, quand une énorme goutte d'eau vient s'écraser sur ma joue. Une deuxième me tombe sur le front et je cligne les paupières. Et c'est alors qu'un éclair déchire le ciel en deux.

Un gigantesque Mogadorien en armure noire et dorée se tient au-dessus de moi, un rictus aux lèvres.

Il appuie son canon contre ma tempe et crache par terre ; mais avant de presser la détente, il lève une seconde les yeux vers l'orage qui se prépare, je pose alors les mains sur le trou béant dans mon ventre et sens une nouvelle fois l'onde glacée et familière courir sous ma peau. Et enfin, la pluie s'abat sur moi, tandis que les nuages forment un mur de ténèbres infranchissable.

CHAPITRE TRENTE ET UN

À voir la tête de Sam, il est évident qu'il est sur le point de perdre tout espoir de ressortir d'ici vivant. Et je sens mes propres épaules s'affaisser, lorsque je plante le regard dans les énormes yeux blancs de l'immonde créature qui se redresse sur ses pieds, à quelques mètres de nous. Elle prend son temps, étire son cou massif strié de veines de la taille d'une colonne grecque. La peau noire qui recouvre son visage est sèche et craquelée comme la pierre des murs qui l'entourent. Avec ses bras interminables, elle ressemble à un gorille extraterrestre.

Le temps que ce géant déplie complètement ses vingt mètres de haut, le manche de mon poignard enveloppe ma main droite.

— Par le côté ! je hurle à Sam, qui fonce à gauche, tandis que je prends par la droite.

Son premier mouvement est vers Sam, qui bifurque instantanément et se met à courir le long du fossé circulaire rempli de liquide vert. La bête le suit de son pas lourd et c'est le moment que je choisis pour piquer droit sur elle et lui planter ma dague dans chaque jambe, lui arrachant à chaque coup un morceau de mollet.

Elle bascule la tête en arrière s'écrase le nez contre le plafond de la cellule, puis abat une main gigantesque sur moi, m'attrapant la jambe d'un de ses doigts. Je me sens projeté contre le mur, que je heurte de l'épaule gauche ; un crac sonore m'indique qu'elle s'est déboîtée sous l'impact.

— John ! s'écrie Sam.

Le géant balance de nouveau le bras vers moi, et cette fois-ci, je l'esquive d'un bond : la bête est certes puissante, mais elle est lente. Néanmoins, la grotte n'est pas assez grande pour que l'on puisse s'enfuir très loin et, malgré sa pesanteur, le géant conserve l'avantage.

Je saute de pierre en pierre d'un pas mal assuré, et ne vois plus Sam nulle part.

La créature a du mal à me suivre. Dès l'instant où je mesure que j'en ai le temps, je lève lentement le bras gauche au-dessus de ma tête et fais pivoter ma main, de sorte que ma paume soit contre l'arrière de mon crâne. La douleur me vrille de la nuque jusqu'aux talons ; juste avant d'atteindre le point où je vais perdre conscience, je tends le bras un peu plus et sens mon articulation disloquée se remettre en place. Le soulagement est intense, mais de courte durée : en levant les yeux, je vois la main difforme du géant juste au-dessus de ma tête.

Je brandis mon poignard et sa lame transperce la paume du monstre, toutefois, le coup ne l'empêche pas de refermer les doigts autour de moi. Il me soulève du sol et son emprise est si puissante que je lâche ma dague. J'entends la lame de diamant cogner par terre ; et quand la bête me retourne la tête en bas, je cherche mon arme du regard pour la récupérer par télékinésie.

— Sam ! Où tu es ?

La créature me remet dans le bon sens et me suspend, complètement désorienté, à un mètre au-dessus de son nez. C'est alors que je vois Sam émerger d'une fissure dans le mur. Il fonce récupérer mon poignard et, une seconde plus tard, le géant pousse un mugissement de douleur. Il resserre la poigne, et je repousse ses doigts aussi forts que je le peux. Il bascule en arrière, et je réussis à libérer mes épaules, puis mes bras et mes mains. J'active le Lumen dans mes paumes et dirige le faisceau droit dans ses pupilles. Aveuglé, il percute le mur, et j'en profite pour dégager le reste de mon corps et m'échapper.

Sam me lance mon poignard et je bondis sur la bête en plantant ma lame entre chacun de ses

orteils, lui arrachant des hurlements. Elle se penche, et je l'éblouis de nouveau avec mon Lumen. Elle perd alors l'équilibre, je déloge une pierre du mur derrière elle et la lui projette dans le bas du dos.

Le géant chute en avant en tendant ses longs bras pour amortir le choc. Ses mains massives atterrissent dans la rigole de liquide fumant - dans un grésillement de chair brûlée. Je vois la tête sans vie du monstre basculer contre le champ magnétique et s'écraser contre les lourds piédestaux sur lesquels reposent les coffres. Le choc interrompt le courant électrique et fait voler à travers la cellule les blocs de pierre, qui viennent se fracasser contre un mur. La bête gît au sol, inerte.

— Dis-moi que tu avais tout prévu, me lance Sam en s'approchant des coffres.

— J'aimerais bien.

J'ouvre mon coffre et constate que le compte y est, y compris la boîte à café contenant les cendres d'Henri et le cristal instable, enroulé dans son torchon.

— Ça s'annonce bien.

Sam ramasse le second coffre.

— Qu'est-ce qui va se passer, quand on franchira la sortie ? me demande-t-il en indiquant du menton la petite porte en bois par laquelle nous sommes entrés.

Nous avons tué la bête et récupéré les coffres, seulement nous ne pouvons plus nous rendre invisibles pour échapper à des centaines de Mogs. J'ouvre une nouvelle fois mon coffre et passe en revue les objets et les cristaux, mais je n'ai toujours aucune idée de la fonction de la plupart d'entre eux ; quant à ceux dont je sais me servir, ils ne me seront pas très utiles pour passer incognito sous le nez d'une montagne de Mogadoriens. Je balaie la pièce du regard et sens tout espoir m'abandonner. Mais en observant la peau du géant en décomposition et ses os en train de se désintégrer, il me vient brusquement une idée.

Je glisse mon poignard dans la poche de mon jean et m'approche lentement du liquide bouillonnant. J'inspire à fond et trempe le bout de mon doigt dedans.

Comme je l'avais espéré, je ne ressens sur la peau qu'un léger fourmillement, comme celui du feu. Cette substance est semblable à de la lave verte.

— Sam ?

— Ouais ?

— À mon signal, je veux que tu ouvres la porte, et que tu dégages du chemin immédiatement.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je revois Henri me passer le cristal loric sur les bras, tandis que j'étais allongé sur la table basse et que j'avais les doigts dans les flammes vives ; je plonge la main dans la lave et en prélève une poignée. Je ferme les yeux et me concentre, et lorsque je les rouvre, la lave flotte au-dessus de ma paume en une parfaite boule de feu.

— Je vais essayer ça.

— Mortel.

Sam court se poster près de la porte et, d'un hochement de tête, je lui indique que je suis prêt.

Il ouvre la porte à la volée et se jette sur sa droite. Un groupe de Mogadoriens armés jusqu'aux dents courent dans notre direction ; mais en voyant la boule verte enflammée foncer droit sur eux, ils tentent de faire demi-tour. Au moment où elle va s'écraser sur la poitrine de l'un des soldats, j'utilise la télékinésie pour l'étirer en une couverture de flammes. J'atteins plusieurs Mogs et, après quelques

instants de supplice, ils éclatent en poussière.

Je lance les boules de lave à une cadence infernale, causant une hécatombe chez l'ennemi. Sam récolte des armes au passage et, quand je remarque un ralentissement dans le flot de Mogadoriens, j'attrape deux poignées de lave et franchis la porte à mon tour. Sam me suit, un long fusil noir sous chaque bras.

Le nombre d'éclaireurs lancés à l'assaut contre nous est stupéfiant ; ajouté aux sirènes stridentes et aux éclairs lumineux, c'est une véritable saturation sensorielle.

Sam joue des deux fusils et extermine les Mogs à tour de bras, mais il en arrive toujours. Lorsque nous nous retrouvons à court de munitions, il attrape deux nouveaux fusils dans l'arsenal de ses victimes.

— Je ne dirais pas non à un peu d'aide ! me hurle-t-il en ratissant un nouvel escadron.

— Deux secondes, j'y pense !

Les murs recouverts de mucus ne semblent pas aptes à répandre le feu, et je n'ai pas assez de lave sur moi pour causer de gros dégâts. À ma gauche se trouvent les réservoirs et les silos argentés, avec leurs tuyaux, leurs robinets et leurs conduits en aluminium. Près du plus grand silo, j'aperçois le panneau de contrôle avec ses fils électriques en pagaille. Plus bas dans le tunnel, j'entends les mugissements et les cris des bêtes en cage, et je me demande si elles sont aussi affamées qu'elles en ont l'air.

J'envoie une boule de feu et elle se désintègre en une gerbe d'étincelles. Les barreaux des cellules se lèvent lentement, et c'est alors que je lance la seconde boule au pied des réservoirs.

J'attrape Sam par l'épaule et nous revenons sur nos pas en courant, jusqu'à la cellule du géant. Au moment de l'explosion, je pousse Sam contre le segment de mur situé entre la porte en bois et la grille qui s'ouvre, et je laisse l'énorme vague de flammes m'engloutir, m'assourdir de ses craquements et de son bourdonnement.

Des dizaines de krauls bondissent hors de leurs cages et attaquent par-derrière des Mogadoriens pris par surprise. Plusieurs pikens s'engouffrent de leur pas lourd dans le tunnel, le faisant vibrer de leurs grondements et balançant les bras contre les murs. Le reptile mutant à cornes détaille vers le bout du tunnel, fauchant au passage les Mogs et les krauls sous les jambes des pikens. Les gargouilles ailées remontent vers le plafond en bourdonnant, puis piquent vers le sol dès qu'elles peuvent attraper une bouchée d'un corps ou d'un autre. Quant au monstre à peau transparente, il plante les crocs dans le mollet d'une piken. En quelques secondes, le couloir se retrouve en plein chaos, avant d'être balayé par le brasier.

Au bout de quelques minutes, une fois que le feu a poursuivi sa course folle vers la caverne en spirale pour dévaster le cœur de la montagne, je contemple le spectacle qui s'étend sous mes yeux, le sol tapissé de cendre et de gigantesques ossements calcinés. J'éteins le reste d'incendie autour de moi et m'essuie les mains sur mon jean.

Sam est couvert de suie, mais sain et sauf.

— Génial, mec.

— Essayons d'abord de nous tirer d'ici, et ensuite on pourra se féliciter.

Je me cale mon coffre sous le bras et Sam se charge de l'autre. Nous filons au milieu des décombres ; la puanteur de la mort est étouffante. Tout au bout, l'échelle en métal est noircie, mais

paraît stable. Avec notre seule main libre, nous nous hissons difficilement, heurtant de nos pieds le rebord en spirale. Tant bien que mal, nous atteignons le milieu de la grotte.

Le brasier que j'ai déclenché a causé bien plus de dégâts que je ne le pensais, et nous avançons avec de la cendre jusqu'aux genoux ; mais il reste des centaines de Mogs encore vivants, brûlés ou en flammes, en train de ramper en glapissant de douleur, incapables de ramasser leurs armes alors que nous les enjambons au pas de course. Plus haut dans le vestibule, des soldats courent en tout sens sur la coursive en colimaçon, certains armés, d'autres transportant les blessés.

Dans la confusion, je ne sais plus par où est la sortie. Je guide Sam dans une série de tunnels ; dans ma course, je sens mon pendentif sauter autour de mon cou. Nous ramassons chacun un fusil et continuons à avancer en le tenant à hauteur de poitrine, faisant feu sur tout ce qui s'interpose entre nous et la liberté.

Nous ne savons pas où nous allons, mais nous ne nous arrêtons que lorsque nous arrivons en vue des cellules retenant des prisonniers humains - c'est alors seulement que je comprends que nous avons fait fausse route. J'entraîne Sam dans la direction opposée, mais il s'immobilise. Je lis sur son visage l'inquiétude et l'espoir mêlés. Les grilles métalliques sont soulevées d'une trentaine de centimètres et le champ magnétique bleu a disparu.

— Elles sont ouvertes, John ! s'écrie-t-il en lâchant son coffre à mes pieds.

Je laisse tomber mon fusil pour ramasser le coffre, et Sam finit par dire ce à quoi je m'attendais :

— Et si mon père était ici ?

Je le regarde dans les yeux, et je sais que nous devons vérifier. Il court le long du couloir en criant le nom de son père à l'entrée de chaque cellule de gauche.

J'inspecte celles de droite, et soudain, la tête d'un garçon longs cheveux noirs, qui doit avoir à peu près mon âge, apparaît sous une des grilles. En m'apercevant, il glisse une main prudente dans le couloir.

— Le champ de force ? Il est vraiment désactivé ? hurle-t-il.

— Je crois, oui !

Sam met son fusil en bandoulière et s'accroupit pour passer la tête sous la grille de la cellule du jeune homme.

— Est-ce que tu connais un homme du nom de Malcolm Goode ? Quarante ans, cheveux bruns ? Est-ce qu'il est ici ? Est-ce que tu l'as vu ?

— Ferme-la et recule, gamin, répond l'autre.

Il a la voix rauque, et je me sens brusquement mal à l'aise : sans hésiter, j'attire Sam sur le côté. Le garçon attrape la grille par en dessous et l'arrache littéralement du mur, avant de la lancer dans le couloir comme un frisbee. Le plafond émet un craquement menaçant, des blocs de pierre chutent dans le passage, et j'utilise la télékinésie pour nous protéger, Sam et moi. Avant que j'aie pu prononcer un mot, le prisonnier sort de sa cellule en claquant des mains pour en chasser la poussière. Il est plus grand que moi, torse nu, et musclé.

Sam se jette sur lui et, à ma grande surprise, lui pointe son fusil sur la tempe.

— Réponds ! Est-ce que tu connais mon père ? Malcolm Goode ? Je t'en prie !

Le regard du garçon se détache de Sam pour se poser sur mon coffre. Ce n'est qu'alors que je remarque les trois cicatrices qu'il a à la cheville. Elles sont parfaitement identiques aux miennes.

C'est l'un des nôtres.

Sous le choc, je laisse tomber le coffre.

— Tu es quel numéro ? Je suis Quatre.

Il plisse les yeux, puis me tend la main.

— Je suis Neuf. Bravo d'être resté en vie, Numéro Quatre.

Il se penche pour récupérer le coffre. Sam abaisse son arme et reprend son inspection du couloir, en s'arrêtant quelques secondes à l'entrée de chaque cellule.

Neuf pose la main sur le cadenas du coffre, qui s'ouvre instantanément dans un déclic. Lorsqu'il soulève le couvercle, une lueur jaune éclaire son visage.

— Ouais, génial !

Le sourire aux lèvres, il glisse la main à l'intérieur et en retire un minuscule caillou rouge, qu'il tend dans ma direction.

— Tu en as un, comme ça ?

— Je n'en sais rien. Peut-être bien.

Je suis gêné de connaître si mal le contenu de mon propre Héritage.

Neuf cale le caillou entre ses jointures et pointe le poing en direction du mur le plus proche. Un cône de lumière blanche se dessine et l'intérieur d'une cellule vide apparaît brusquement à travers le mur.

Sam nous rejoint ventre à terre.

— Attends une seconde ! Tu as la vision aux rayons X ?

— Il est quel numéro, le petit génie ? demande Neuf en se remettant à fouiller dans son coffre.

— C'est Sam. Il n'est pas loric, mais c'est notre allié. Il cherche son père.

Neuf lance à Sam le caillou rouge.

— Ça va accélérer les choses, Sammy. Tu vises et tu appuies.

— Il est humain, mec. Il ne peut pas se servir de ce truc Neuf pose le pouce sur le front de Sam, dont les cheveux se soulèvent. Je sens l'électricité dans l'air. Sam trébuche en arrière.

— Ouah !

— Tu as environ dix minutes. Magne-toi, ordonne Neuf en se concentrant de nouveau sur son coffre.

Je le dévisage, ahuri : Neuf sait transférer des pouvoirs aux humains. Sam est reparti dans le couloir et fouille chaque cellule d'une simple pression des doigts.

Une fois arrivé à la grande porte métallique du bout, il dirige le poing droit devant lui et fait apparaître une bonne douzaine de Mogadoriens armés, dont l'un est en train d'insérer des fils électriques dans une clef électronique. Je me jette sur mon fusil.

— Sam ! Recule !

La porte coulisse dans un bruit fluide et les Mogs se déversent dans le tunnel.

Sam s'enfuit à toutes jambes en tirant par-dessus son épaule.

— Tu as déjà d'autres Dons ? je crie à Neuf dans le vacarme de la fusillade.

Il m'adresse un clin d'œil et se met à courir à la vitesse de l'éclair le long du plafond fissuré. Les

Mogadoriens ne le remarquent qu'au moment où il se laisse tomber derrière eux, et alors il est trop tard. Neuf est une véritable tornade, il les extermine avec une férocité que je n'ai jamais vue chez un Loric ; même Six serait impressionnée. Sam et moi arrêtons de tirer, laissant Neuf écarteler les Mogs à mains nues.

Quand il a terminé, il revient en courant le long du mur de gauche, avant de faire une boucle au-dessus de nos têtes pour redescendre par le mur de droite, en laissant un sillage de poussière derrière lui.

— L'anti-gravité, commente Sam. Voilà vraiment un chouette Don.

Neuf s'immobilise devant son coffre et le referme d'un coup de pied.

— Et j'entends aussi très bien. À des kilomètres.

— OK, on y va, j'annonce en ramassant mon coffre.

Neuf hisse prestement le sien sur sa large épaule et s'empare d'un fusil abandonné par terre.

— Et les autres cellules ? demande-t-il à Sam en désignant le bout du couloir.

Il en reste une centaine, de l'autre côté de la porte par laquelle ont surgi les Mogadoriens.

— On doit y aller, j'insiste, sachant que nous avons déjà pris trop de risques.

Bientôt nous serons encerclés, ce n'est qu'une affaire de secondes. Mais impossible de convaincre Sam.

Il franchit la porte en courant, le caillou rouge toujours entre les doigts. Une autre patrouille de Mogadoriens surgit soudain d'un tunnel caché, entre lui et nous. Sam fait feu en s'appuyant contre le mur. Je vois plusieurs Mogs exploser en cendres, mais ma ligne de mire est bouchée par une déferlante de krauls à la gueule dégoulinante de bave.

Je me concentre sur un rocher et l'envoie sur les krauls, n'en manquant que quelques-uns. Neuf en attrape un par la patte arrière et l'atomise contre le mur. Il fait de même avec les deux suivants, puis se retourne vers moi en riant. Alors que je m'apprête à lui demander ce qu'il trouve de si drôle, il m'envoie un énorme bloc de pierre, que je n'ai que le temps d'esquiver. Je me retrouve le dos maculé de cendre.

— Ils sont partout ! éclate-t-il de rire.

— Il faut qu'on retrouve Sam !

J'essaie de me faufiler, lorsque la main colossale d'une piken nous fauche tous les deux. Je me mets à hurler.

— Sam ! Sam !

Les détonations de son arme couvrent mes cris. La piken nous entraîne dans la direction opposée et, comme au ralenti, je perds mon meilleur ami de vue. Avant que j'aie pu l'appeler de nouveau, la piken nous lance dans un tunnel. Je heurte le mur et atterris sur un des coffres, tandis que le deuxième me tombe dessus.

Pendant une seconde, j'ai le souffle coupé ; quand je lève les yeux, Neuf crache du sang par terre, l'air réjoui.

— T'es dingue, ou quoi ? Ça te plaît ?

— Je suis enfermé depuis plus d'un an. C'est le plus beau jour de ma vie !

Deux pikens avancent dans le tunnel en se courbant, nous masquant Sam.

Neuf essuie le sang qui lui coule sur le menton et ouvre son coffre. Il en tire une courte tige en argent, télescopique, qui s'allonge par les deux extrémités jusqu'à atteindre plus de deux mètres ; elle se met à rougeoyer. Neuf brandit l'objet au-dessus de sa tête et fonce droit sur les pikens. Je veux me relever pour le rejoindre quand une douleur fulgurante aux côtes me cloue au sol.

Je fouille dans mon coffre à la recherche de ma pierre guérisseuse, mais le temps que je la trouve, Neuf a tué les deux monstres. Il revient vers moi en courant au plafond ; arrivé à cinq mètres, il me hurle de bouger et lance la tige incandescente. Elle file comme un javelot au-dessus de ma tête et va empaler une piken en plein ventre.

— De rien, lance Neuf avant que j'aie pu dire un mot.

D'autres pikens surgissent par l'ouverture tout au bout du passage, et au moment où je me tourne vers elles, un vol d'oiseaux transparents aux dents en lames de rasoir se jette sur nous. Neuf attrape une poignée de pierres vertes dans son coffre et les lance en l'air. Elles se mettent à tourner à toute vitesse, créant comme un trou noir, dans lequel les volatiles sont aspirés.

Neuf ferme les yeux et les pierres filent droit sur les pikens, et leur recrachent les oiseaux en pleine tête. Il pointe le doigt vers moi et me crie :

— Bombarde-les !

J'obéis en lançant une pluie de blocs de pierre dans le chaos. Les pikens et les oiseaux s'effondrent sous nos coups.

Plusieurs autres pikens avancent dans le tunnel en poussant les corps et les décombres et en hurlant. Je dois retenir Neuf de charger.

— Il en viendra toujours d'autres. On doit retrouver Sam et dégager d'ici.

Numéro Six nous attend.

Il acquiesce, et nous fuyons en courant. Dès l'ouverture suivante, nous bifurquons à gauche, sans vraiment savoir si nous progressons dans la bonne direction ou ne faisons que mieux nous perdre. A chaque tournant, il apparaît plus d'ennemis à nos trousses. Neuf saccage tous les tunnels que nous empruntons, faisant s'écrouler le plafond et les murs par télékinésie et lançant des rochers avec une précision extraordinaire.

Nous débouchons sur un long pont incurvé en pierre, semblable à celui que Sam et moi avons pris en arrivant ; dessous bouillonne une mare de lave verte en fusion. A l'autre extrémité de la passerelle, une armada de Mogs fonce vers nous ; dans notre dos, plusieurs pikens gagnent du terrain dans le tunnel.

— Où est-ce qu'on va ? je crie en m'engageant sur le pont.

— On descend, répond Neuf.

Il m'attrape par la main au moment où nous atteignons le sommet du pont, et je me retrouve littéralement sens dessus dessous, et je comprends que nous courons sous l'arche. Sans me prévenir, Neuf me lâche, mais mes chaussures restent fermement agrippées à la pierre. Je tends la main au-dessus de ma tête et récolte de la lave dans ma paume. Le temps de repasser dans le bon sens, et je dispose d'une parfaite boule de feu. Je la lance sur les Mogs au bout du pont, et la visualise en train de s'étaler sur eux. Au moment où nous plongeons dans une autre grotte, j'entends le grésillement de leur chair au milieu des hurlements.

Nous nous retrouvons en haut d'une pente raide, et je suis hors d'haleine. Je n'ai pas le temps de mesurer la hauteur de la chute que je reçois un coup violent dans le dos. Je bascule et tombe à une vitesse vertigineuse et quand le sol apparaît, c'est mon épaule à peine remise en place qui le percute en premier.

Je roule sur le ventre, et la douleur est insoutenable. Le projectile m'a atteint en plein milieu du dos, et mes muscles se contractent en spasmes incontrôlables.

J'arrive à peine à respirer, et il m'est impossible de chercher mon coffre pour y prendre la pierre guérisseuse. Je ne peux que fixer désespérément le clair de lune qui apparaît et disparaît au bout du tunnel. La bâche. Elle claque dans le vent de la forêt. Retour à la case départ.

Derrière moi, j'entends le fracas de rochers qui s'écrasent. La douleur est bien pire que tout ce que j'ai pu imaginer, et je n'ai qu'une obsession, quitter cette montagne.

— Tout droit. C'est la sortie. On trouvera une solution dehors, je réussis à souffler.

Si on arrive à sortir, alors je pourrai me soigner et cacher nos coffres dans la forêt. Peut-être même que Bernie Kosar pourra revenir avec nous, maintenant qu'on a détruit les réservoirs de gaz. Les quatre gardes de l'entrée ont disparu, et Neuf franchit la bâche, bondissant dans les bois. Je le suis tant bien que mal. La puanteur émanant des carcasses d'animaux est effroyable, et nous suffoquons en pénétrant sous les arbres. Je m'écroule contre un tronc. J'ai juste besoin de cinq minutes, je me dis. Ensuite, on retourne chercher Sam. Avec des armes et le Lumen.

Neuf fouille dans son coffre et je ferme les yeux. Les larmes coulent sur mes joues. Un contact rêche sur ma main gauche me fait sursauter ; j'ouvre les paupières et vois Bernie Kosar, sous sa forme de beagle, qui me lèche les doigts.

— Je ne le mérite pas, Bernie Kosar. Je suis un lâche. Je suis maudit.

Il remarque mes blessures et mes larmes, puis renifle le visage de Neuf, avant de se changer en cheval.

— Ouah ! s'exclame Neuf en reculant d'un bond. Qu'est-ce que c'est que ça, bon sang ?

— Une Chimasra, je réponds dans un souffle. Il est avec nous. Il est Loric.

Neuf caresse brièvement les naseaux de Bernie Kosar, puis me pose sa pierre guérisseuse sur le dos. Tandis que son action se répand dans mon corps, je vois un orage se préparer au-dessus de la montagne.

Brusquement, le ciel se zèbre d'éclairs et le tonnerre éclate, et je suis si reconnaissant à Six d'être revenue que je me lève, sans me soucier de la douleur qui me vrille encore le dos. Mais les nuages s'enroulent et se déchirent d'une manière étrange, et soudain le ciel paraît malfaisant. Ce n'est pas Six. Elle n'est pas revenue nous aider.

Je regarde se former le nuage monstrueux que je n'ai vu que dans mes visions les plus macabres.

Bernie Kosar se cabre en voyant un vaisseau parfaitement sphérique, d'un blanc laiteux de perle, se glisser dans l'œil du cyclone. Il atterrit juste en face de l'entrée de la grotte, faisant vibrer le sol. Exactement comme dans mes visions, une ouverture apparaît, surgie de nulle part, dans le flanc du vaisseau. Le chef des Mogadoriens, il est ici.

Neuf contemple la scène, bouche bée.

— Setrâkus Ra. C'est la fin.

Paralysé de peur, je ne peux articuler un mot.

— Alors c'est comme ça qu'il s'appelle, je finis par murmurer.

— Qu'il s'appelait. Pour chaque jour de torture qu'on a enduré, mon Cêpane et moi, dans cet enfer, je le poignarderai avec ça.

Dans sa main rougeoie le javelot. Des lames rotatives apparaissent brusquement aux deux extrémités.

— Je vais le tuer. Et tu vas m'y aider.

Setrakus Ra se dirige vers l'entrée de la grotte, mais s'immobilise juste avant d'y pénétrer. À travers le vent déchaîné et la pluie diluvienne, je vois sa silhouette austère et spectrale se retourner lentement, et ses yeux chercher dans notre direction. Même de si loin, impossible de ne pas voir les trois pendentifs qui luisent faiblement autour de son cou.

Neuf et moi bondissons de sous le couvert des arbres, Bernie Kosar sur nos talons, mais il est trop tard. En un instant, Setrākus Ra a disparu dans la grotte, et le champ magnétique bleu qui maintenait les cellules fermées apparaît subitement devant l'ouverture.

— Non ! hurle Neuf.

Il s'arrête en dérapant et, de rage, plante sa lance dans le sol.

Mon poignard à la main, je poursuis ma course. J'entends Neuf me brailler de ne pas y aller, mais je n'ai plus qu'un but en tête : tuer Setrākus Ra, pour sauver Sam et son père et mettre fin à cette guerre, ici et maintenant. Quand je percute le champ de force, tout devient noir.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Le tonnerre éclate, suivi d'éclairs aveuglants, et à leur lueur, je vois les nuages s'étirer et tomber. La pluie s'abat en un rideau impénétrable, et le Mogadorien en armure baisse les yeux vers moi. Il appuie le canon de son arme contre mon pendentif et lance une menace que je ne comprends pas. Ma blessure au ventre est presque cicatrisée, et j'entends Ella hurler mon nom au milieu de la foudre.

Si je dois mourir, alors je dois d'abord la libérer. L'une d'entre nous doit survivre, pour tout raconter aux autres, je lève prudemment les mains et imagine le tronc en train de s'ouvrir, lorsqu'un éclair fuse au loin. Moins d'une seconde plus tard, il frappe le Mogadorien, et ses cendres s'envolent dans une bourrasque.

Je me remets debout et constate que je n'ai ouvert le tronc du hêtre qu'à moitié. Tout en courant, j'achève de le séparer en deux.

— Ella ? Tu vas bien ?

Elle dégringole par l'ouverture et s'affale dans mes bras.

— Je ne te voyais plus, dit-elle en me serrant contre elle. Je croyais que je t'avais perdue.

— Pas encore, je réponds en attrapant mon coffre. Allons-y.

À quelques mètres, je vois Hector et Crayton s'avancer vers nous. Le premier est blessé, le second le soutient par le bras. Le vent et la pluie font rage. Derrière eux, la première vague de Mogadoriens et de krauls est en train de charger, remontant le long de la rive à leurs trousses. Je brise une grosse branche d'un arbre mort et vise le groupe de krauls le plus proche. J'en abats plusieurs, mais il en arrive d'autres aussi vite. Un soldat mogadorien lance une grenade que j'intercepte en pleine course par télékinésie et lui renvoie en plein ventre. Elle explose, réduisant plusieurs Mogadoriens et quelques krauls à l'état de cendre mouillée, je continue de tirer, des rochers, des arbres, renversant l'ennemi, le tuant sans relâche.

— Aide-moi ! me crie Crayton.

Je fonce lui prendre Hector des bras. Il a été mordu à l'abdomen et a reçu une balle dans le bras, et ses deux plaies saignent abondamment.

— Venez tous par ici ! ordonne Crayton en tirant des balles de la poche de son manteau et en les insérant dans le chargeur de son fusil. Il faut qu'on atteigne le barrage !

Au moment où je vais répondre, un éclair phénoménal grésille au-dessus de nos têtes. Il s'étire en travers du ciel comme les veines des dieux et laisse dans l'air un goût de métal. Un coup de tonnerre assourdissant se répercute dans les montagnes. Le vent tombe brusquement et la pluie s'interrompt ; les nuages se mettent à tourner sur eux-mêmes en un gigantesque maelström, au milieu duquel finit par apparaître un œil sombre et rougeoyant, fixé sur nous au-dessus des sommets. Les Mogadoriens sont aussi hébétés que nous. Le vent se réveille, accompagné de la foudre et d'un mur de nuages noirs ; ils se forment lentement, puis prennent subitement de la vitesse et foncent droit sur nous. Un orage parfait, un cataclysme sublime comme je n'en ai jamais vu auparavant. Tout ce que nous pouvons faire, c'est contempler cette puissance incroyable qui roule vers nous dans un grondement terrible.

— Qu'est-ce qui se passe ? je hurle par-dessus le vacarme.

— Je n'en sais rien ! répond Crayton. On va devoir se mettre à l'abri !

Mais il ne bouge pas, pas plus que les autres. Hector semble avoir oublié la douleur de ses

blessures et fixe lui aussi le ciel, fasciné.

— Courez ! finit par s'écrier Crayton, avant de faire volte-face et d'ouvrir le feu sur les Mogadoriens, pour nous couvrir.

Nous nous précipitons vers une petite colline, qui redescend vers une vallée.

À ma droite, j'aperçois le barrage, qui relie deux monts plus bas. Il est beaucoup trop loin pour espérer l'atteindre. Le visage d'Hector a viré au blafard, et je cherche du regard un endroit où le soigner au plus vite. Le fusil de Crayton se tait brusquement. Craignant le pire, je jette un œil derrière moi, mais il est seulement à court de munitions. Il se jette le fusil sur l'épaule et nous rejoint en courant.

— Jamais on n'arrivera au barrage ! lance-t-il. Tous au lac !

Nous bifurquons, sous le déluge qui reprend de plus belle. Tout autour de nous, les balles s'enfoncent dans l'herbe spongieuse et ricochent sur les rochers.

Les nuages défilent au-dessus de nos têtes dans un rugissement. La seconde suivante, on se croirait sous un pont : la pluie s'est subitement arrêtée. En me retournant, je vois qu'à quelques mètres à peine elle s'abat toujours violemment.

Le vent forcit et soudain, les Mogadoriens qui nous suivent se retrouvent pris dans le pire ouragan imaginable. En un instant, ils disparaissent de notre vue.

Nous glissons sur le sable de la rive, et Ella et Crayton se précipitent dans l'eau, tête la première.

— Je ne peux pas, Marina, me lance Hector avant que ses pieds ne touchent l'eau.

Je pose mon coffre pour l'attraper par le bras.

— Je peux te guérir, Hector. Tu vas y arriver.

— Ça ne changerait rien. Je ne sais pas nager.

— Je suis Marina de la mer, Hector, tu te souviens ?

Je pose les mains sur sa plaie au bras et sens le frissonnement me parcourir les doigts. L'orifice autour de la balle passe du noir au gris, puis au rouge, pour n'être bientôt plus qu'un morceau de peau fripée. Je me concentre ensuite sur l'entaille au ventre sous sa chemise, et Hector se redresse soudain, plein d'une énergie retrouvée. Je plante mon regard dans le sien.

— Étant Reine de la Mer, je vais nager avec toi.

— Mais tu as déjà ça !

Il désigne mon coffre.

— Alors, c'est toi qui vas devoir le porter.

Et je le lui cale entre les bras.

Nous entrons dans l'eau en courant et, bientôt, nous n'avons plus pied.

J'enroule le bras droit autour de son buste et nage avec le gauche. Lui tient le coffre bien serré contre lui et sa tête juste au-dessus de l'eau, tandis qu'il flotte sur le dos. Ella et Crayton sont déjà au milieu du lac, et je tire Hector vers eux.

Les nuages au-dessus de nous se dissipent, pour n'être plus que de minuscules volutes grises zébrant le ciel. Les Mogadoriens sont de nouveau visibles, et à la seconde où ils nous repèrent dans l'eau, ils bondissent vers le lac, précédés par des dizaines de krauls poussant des piailllements

surexcités.

Une minuscule tache noire semble chuter du dernier nuage, et à mesure qu'elle s'approche, on dirait de plus en plus une silhouette humaine.

Alors qu'elle atterrit sur la rive en faisant voler le sable, je reconnais le pendentif bleu qu'elle porte au cou. C'est une jeune fille d'une beauté incroyable, dotée de longs cheveux couleur de jais.

Aucun doute possible, c'est elle dont j'ai rêvé et que j'ai peinte sur le mur de ma grotte.

— Elle est des nôtres ! je m'exclame.

La fille regarde autour d'elle et nos yeux se croisent, puis elle disparaît. Sous le choc, je crois l'avoir imaginée et je sens le désespoir m'envahir.

— Où elle est passée ? demande Ella.

Je comprends alors qu'elle l'a vue, elle aussi, et que la jeune femme est donc bien réelle. Au même moment, les deux krauls les plus près de nous se retrouvent propulsés en arrière. Nous les voyons flotter et se tordre, en essayant de mordre l'air derrière eux. Brusquement, ils se cognent violemment l'un contre l'autre et s'assomment ; le premier va frapper deux soldats aux jambes, et le deuxième effectue un vol plané jusqu'à un autre groupe de krauls.

— L'invisibilité. Elle a le Don d'invisibilité, commente Crayton, bouche bée.

Elle est invisible ? Je me sens à la fois épatée et jalouse, mais surtout reconnaissante. Dès qu'un kraul entre dans l'eau, il se retrouve soulevé dans l'air et projeté contre le sable dur ou un Mogadorien. Un fusil abandonné lévite au-dessus de l'herbe et se met à tirer dans toutes les directions. Les krauls tombent par grappes entières. Des dizaines de Mogadoriens partent en poussière.

Des tirs éclatent sur l'autre rive du lac, et j'aperçois une vingtaine de Mogadoriens, enfoncés dans l'eau jusqu'à la taille. Des rayons lumineux strient l'eau tout autour de nous, et la vapeur qui s'élève est si dense que je ne distingue plus Hector en face de moi.

— Ella ?

— Ici ! hurle-t-elle sur ma gauche.

— Occupe-toi d'Hector !

Elle enroule le bras autour de la poitrine d'Hector.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vais pas rester plantée là à regarder cette fille se battre toute seule ! C'est aussi ma guerre.

Sans laisser le temps à quiconque de m'arrêter, je plonge sous la surface et je sens dans un picotement l'eau s'engouffrer dans mes poumons. Je descends jusqu'à ce que le bleu-vert vire au gris. J'aperçois le corps massif d'Olivia en dessous de moi ; elle gît sur un lit de vase, entourée d'un nuage de sang qui coule encore des centaines de morsures qui lui entaillent le dos.

Je nage vers la rive opposée, et bientôt apparaissent les jambes des Mogadoriens. Je me dirige vers celui situé le plus à gauche. Je plante les pieds au fond du lac et rebondis de toutes mes forces vers la surface. Le Mogadorien n'a pas le temps de réagir : je le catapulte au milieu du lac et m'empare au passage de son fusil par télékinésie. Je l'abats, et ne relâche plus la détente. Les Mogadoriens alignés au bord explosent à leur tour et, lorsque je les ai tous exterminés, je me dirige vers les centaines d'autres qui grouillent près des véhicules.

Je sens du mouvement dans l'eau, derrière moi, et je manque de réflexe : un kraul bondit et m'enfonce ses crocs dans le flanc. La douleur est instantanée, déchirante, comme si on me plantait un fer incandescent entre les côtes. La bête m'envoie tête la première dans l'eau, puis contre le sable de la rive. Je reprends mon souffle et pousse un cri perçant, tandis qu'elle me soulève de nouveau pour me plaquer dans l'eau. Et alors que je crois ma fin proche, la gueule du kraul s'ouvre brusquement et me libère. Je tombe à plat ventre sur le bord et contemple hébétée la gueule du kraul qui continue de s'élargir, puis j'entends les os craquer.

La fille aux cheveux d'ébène se matérialise sous mes yeux, les mains accrochées aux babines tremblantes de la bête. Elle me lance un regard puis, d'un coup sec, redresse complètement la mâchoire à la verticale, tuant le kraul sur le coup.

— Ça va ? me demande-t-elle.

Je soulève ma chemise et pose la main sur ma blessure.

— Ça ira mieux dans une seconde.

Elle se baisse pour esquiver un coup de feu.

— Très bien. Tu es quel numéro ?

— Sept.

— Je suis Six.

Et elle disparaît de nouveau. L'onde glacée se diffuse de mes doigts au reste de mon corps, mais je sais que je n'aurai pas le temps de me soigner complètement avant qu'une nouvelle vague de Mogadoriens ne m'atteigne. Je roule jusqu'à l'eau et reste sous la surface. Lorsque je ressors, la plaie est presque cicatrisée.

Numéro Six est perchée sur l'une des jeeps blindées, une épée étincelante à la main. Elle affronte plusieurs soldats à la fois, tranchant des membres, faisant dévier les tirs avec sa lame et utilisant la télékinésie pour contrôler un canon mogadorien suspendu au-dessus de sa tête, qui décime les soldats sur les côtés.

Soudain, elle abat son épée sur un attroupement, empalant trois Mogadoriens d'un coup. Puis elle attrape la mitrailleuse fixée sur le toit d'un des chars et fauche des dizaines d'ennemis en quelques secondes.

Ils ne sont plus que vingt ou trente. Et quatre krauls. Numéro Six tend une main au-dessus de sa tête, tandis que de l'autre elle continue de tirer, détruisant les jeeps le long de la rive. D'épais nuages noirs se forment sur les sommets et des éclairs fusent, fendant le sol à ses pieds. Pour la première fois, les Mogadoriens montrent des signes de peur : quelques-uns lâchent leurs armes et courent se réfugier dans les bois.

— Sortez de l'eau ! je m'écrie, craignant la foudre.

Ella traîne Hector jusqu'au bord, et Crayton les suit.

J'atteins la rive près de Numéro Six et ramasse deux canons. Je lutte pour rester stable malgré les déflagrations, et les Mogadoriens s'effondrent en tas de cendres ; deux des krauls tombent sous mes balles. Un soldat blessé camouflé derrière une jeep renversée lance une grenade dans le dos de Numéro Six, mais je parviens à la détruire en plein vol. L'explosion fait pivoter Numéro Six et la mitrailleuse, et une seconde plus tard, le soldat blessé n'est plus qu'un mauvais souvenir.

Je ne peux pas quitter Numéro Six du regard. Elle est d'une force fascinante.

Le pendentif bleu rebondit autour de son cou tandis qu'elle continue de massacrer les soldats. Elle se tourne vers la gauche et réduit un kraul en morceaux, puis à droite, foudroie net plusieurs Mogadoriens avec un éclair.

Sous la fumée, la vallée étincelle, à la fois humide et calcinée. Je balaie les alentours du regard et n'arrive pas à croire que dans quelques secondes, la victoire sera pour nous. Crayton déboule en courant et je lui lance un de mes fusils ; il s'attaque instantanément aux fuyards. Hector accourt lui aussi, avec mon coffre et, bien vite, lui et Ella se tiennent derrière moi. J'adresse un signe de tête à Numéro Six et souris à mes amis, persuadée que le pire est passé. Mais c'est alors qu'Ella lève les yeux au-dessus de ma tête et blêmit.

— Des pikens ! hurle-t-elle.

Quatre monstres à cornes dévalent la montagne à pleine vitesse, juste en dessous, Numéro Six est en train de se débattre avec les derniers soldats et le kraul. Je déracine autant de sapins argentés que je peux et les envoie comme des missiles. Quatre d'entre eux percutent la piken de tête, et elle chute dans le passage des trois autres, qui la tuent en l'écrasant.

— Numéro Six !

Elle m'entend et fait volte-face, et je pointe du doigt les trois monstres fonçant droit sur elle. Elle vise celui de gauche aux genoux. Il dégringole plus vite que les deux autres et Numéro Six bondit de la jeep une seconde avant que le cadavre de la bête ne vienne l'aplatir dans un fracas de tôle froissée.

Crayton et moi vidons nos chargeurs sur les deux restants, malheureusement ils sont trop rapides et se séparent en atteignant le creux de la vallée. Numéro Six se relève et les nuages se mettent à rugir : un éclair gigantesque frappe l'une des pikens, lui arrachant un bras. Elle pousse un mugissement et s'écroule à genoux, mais retrouve presque aussitôt son équilibre et charge, le flanc bouillonnant de sang. La deuxième piken esquive les tirs de Crayton et fonce sur Six par l'autre côté. Nous nous précipitons tous dans sa direction, mais Hector est ralenti par le poids de mon coffre. Les pikens se rapprochent et avant que j'aie pu m'interposer, le monstre manchot se penche et arrache Hector du sol.

— Non ! Hector !

Je suis tellement sous le choc que, lorsque la piken lance le corps sans vie d'Hector et mon coffre dans le lac, je n'arrive même pas à me servir de la télékinésie pour les empêcher de couler.

Entre-temps, Numéro Six a tué l'autre bête. Elle se tourne vers nous et brandit les deux mains vers le ciel. Un éclair vient décapiter le dernier monstre.

Et, pour la première fois de cette journée, c'est le silence. Je me tourne vers Numéro Six, puis regarde Ella et Crayton, le feu et la destruction qui les entourent, et je sais que ces moments de calme vont devenir de plus en plus rares, dans ma vie.

— Ton coffre, Marina, souffle Crayton. Tu dois aller le rechercher.

Je prends Numéro Six dans mes bras.

— Merci. Merci, Numéro Six.

— On aura l'occasion de remettre ça, j'en suis sûre.

Elle m'enveloppe les épaules de son bras.

— Et appelle-moi Six.

— Moi c'est Marina, je te présente Crayton et Ella. Elle est le Numéro Dix.

Ella s'avance d'un pas et son corps rétrécit pour lui donner de nouveau la forme de ses sept ans.

Elle tend sa petite main à Six, qui la dévisage, bouche bée.

Tandis que je me dirige vers le lac, Crayton explique à Six l'histoire du second vaisseau. Je sens la froideur de l'eau pour la première fois. Je nage jusqu'au centre avant de plonger et descends jusqu'à ce que toute lueur ait disparu et que mes pieds touchent le fond vaseux. Je tourne et finis par trouver mon coffre. Je le secoue d'avant en arrière pour le déloger de la boue collante. Avec un seul bras, je commence à remonter ; quand l'eau redevient bleu foncé, je trouve le corps d'Hector. De mon bras libre, je lui entoure la taille.

Ella et Crayton se tiennent sur la rive, avec Six.

Je lâche le coffre et pose frénétiquement mes mains trempées sur le tibia d'Hector, sur son bras, son cou, tout le long de son dos fracassé, en priant pour que le frisson glacé apparaisse au bout de mes doigts.

— Il est mort, annonce Crayton en me tirant par les épaules.

Je n'abandonne pas. Je me déteste de ne pas avoir tenté la même chose avec Adelina. Je touche le visage d'Hector, passe les doigts dans sa chevelure grise. Je le fais même léviter de quelques centimètres et tente de nouveau tout ce qui est en mon pouvoir. Mais Crayton a raison. J'arrive trop tard.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

Je flotte au-dessus de l'herbe, puis d'une rivière. Je me sens courbatu et misérable, et chaque fois que j'ose ouvrir les yeux, ou bien je rebondis par-dessus un tronc d'arbre, ou bien je glisse sur les cailloux, à flanc de colline. Le bruit est permanent et il me faut plusieurs minutes pour comprendre qu'il s'agit des sabots de Bernie Kosar. Je suis à califourchon sur son dos et nous filons à travers la montagne.

— T'es réveillé ?

C'est la voix de Neuf. Je soulève la tête et constate qu'il est assis derrière moi, nos deux coffres sous les aisselles.

— Je ne sais plus comment je m'appelle, je balbutie. Qu'est-ce... qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu as foncé tout droit sur ce truc bleu. C'est la dernière chose au monde qu'il fallait faire, et tu vas avoir l'occasion de le regretter.

Il a l'air en colère, comme si je venais de le priver de sa fête d'anniversaire.

— Et Setrâkus Ra ?

— Il s'est réfugié dans la montagne, ce lâche. Je n'ai pas réussi à trouver d'autre entrée. Pourtant j'ai essayé, tu peux me croire.

Paniqué, je me redresse sur le dos de Bernie Kosar.

— Où est Sam ?

— Laisse tomber, Quatre. Ou bien ton pote est mort depuis longtemps, ou bien il est sur le point de passer un sale quart d'heure.

Je vomis. Bernie Kosar s'empresse de se baisser pour me laisser glisser de son dos. Et alors, je vomis de nouveau. Neuf essaie de m'expliquer que les nausées se dissiperont bientôt, qu'il a vécu exactement la même chose chaque fois qu'il a essayé de s'évader et que la pierre guérisseuse semble impuissante contre les méfaits du champ magnétique, mais je suis bien trop bouleversé par les images de Sam en train de se faire torturer pour écouter un traître mot de ce que Neuf raconte. Je vomis parce que j'ai trahi Sam, pas à cause du champ magnétique mogadorien. Jamais je ne pourrai me le pardonner. C'est ma faute s'il s'est lancé dans cette aventure, et c'est encore ma faute s'il est resté en arrière. J'ai abandonné mon meilleur ami.

— On doit y retourner, j'ordonne. Sam le ferait, pour moi.

— Impossible. Pas maintenant. Tu es dans un sale état et, comme je te le disais, on a besoin de renforts.

Je me remets sur mes pieds, mais retombe instantanément à genoux.

— Tu ne sais même pas où on est.

— À quelques kilomètres de ta voiture, répond Neuf.

En lisant la confusion sur mon visage, il sourit et tapote l'échiné de Bernie Kosar.

— Figure-toi que je sais parler aux animaux. Tu imagines un peu ça ? C'est Bernie Kosar qui mène la marche. Allez, filons.

Je suis trop faible pour protester. BK galope aussi vite qu'il peut, fouettant de ses flancs les buissons et les troncs d'arbres qu'il enjambe. Tout mon corps est meurtri et je m'accroche à sa

crinière tandis que nous slalomons entre les montagnes et les collines et traversons deux rivières, en luttant contre le courant.

Les étoiles se lèvent lentement et je sais que l'une d'elles, loin, très loin, est le reflet fragile du soleil de Lorien, qui illumine une planète en hibernation.

— Bon, et qu'est-ce qu'on fait, ensuite ? demande Neuf alors que nous trottons dans l'obscurité.

Je ne réponds pas tout de suite, me demandant ce qu'Henri trouverait à en dire. J'ignore quelle expression je lirais sur son visage. Rayonnerait-il de fierté en apprenant que j'ai sauvé les coffres, libéré un Gardane et tué une armada de Mogadoriens, ou serait-il déçu que je n'aie pas exterminé leur chef quand j'en avais l'occasion, et que j'aie abandonné Sam ?

Des images de mon meilleur ami enfermé dans l'une de ces cages de fer me reviennent sans arrêt, et mes larmes coulent le long de l'encolure de Bernie Kosar. Et quelle que soit l'horreur de cette idée, je préférerais que Sam meure, plutôt qu'ils le torturent pour obtenir des informations sur moi.

J'essaie d'en vouloir à Sarah de nous avoir dénoncés à la police, mais je ne peux m'en prendre qu'à moi-même de l'avoir contactée, alors que tout le monde m'enjoignait de ne pas le faire. Je reste silencieux et donne des talons ; Bernie Kosar accélère la cadence.

Six est quelque part en Espagne, avec un peu de chance, avec un autre Gardane. Une partie de moi veut sauter dans un avion pour la rejoindre directement, mais avec cette histoire d'évasion d'une prison d'État et ma tête toujours mise à prix par le FBI, je ne vois pas comment ce serait possible.

Nous approchons de la voiture, et je descends avec peine du dos de Bernie Kosar. Je déverrouille le coffre et Neuf y dépose nos deux Héritages en silence. Je rampe sur la banquette arrière, toujours dégoûté par ma lâcheté, et demande à Neuf s'il veut bien conduire.

— J'espérais justement que tu allais me le proposer.

Je lui tends les clefs et sens le moteur se mettre à ronronner.

Quelque chose me rentre dans les côtes ; je passe la main sur le siège et tombe sur les lunettes du père de Sam. Je les tiens un moment devant mes yeux, et la lune se reflète sur les verres. J'inspire à fond.

— Nous nous reverrons très bientôt, Sam. Je te le promets.

Et brusquement, alors que je pense qu'il ne peut plus rien arriver de pire, l'évidence me terrasse, presque aussi violemment que le champ magnétique bleu.

— Oh merde ! L'adresse de Six, pour le rendez-vous. Elle était dans la poche de Sam. Quel crétin je suis ! Comment on va réussir à se retrouver, maintenant ?

Neuf tourne brièvement la tête par-dessus son épaule.

— Ne t'inquiète pas, Quatre. Les choses n'arrivent pas par hasard. Si on est censés retrouver Six, Cinq ou n'importe lequel des autres, alors on y parviendra.

Et si Sam est destiné à faire partie de cette aventure, alors il sera là.

Bernie Kosar saute à côté de moi sous sa forme de beagle et me lèche la joue.

Je lui tapote la tête et lâche un long soupir. Je n'arrive pas à croire qu'en plus de tout ce qui a mal tourné au cours des dernières quarante-huit heures, j'aie aussi réussi à perdre l'adresse. En regardant par la vitre, je vois que le vent souffle au nord, et je me demande s'il essaie de me dire quelque chose ou bien, au moins, de m'indiquer la direction à suivre, comme il l'a fait avec Six.

— Va au nord, je réponds enfin. Je pense que c'est par là qu'il faut aller.

— Bien reçu, chef.

Neuf appuie sur l'accélérateur et je baisse les yeux vers Bernie Kosar, qui s'est roulé en boule avant de s'endormir.

Nous enterrons le corps d'Hector au pied du barrage, là où le ciment blanc rejoint l'herbe.

— Il m'a dit un jour que la clef du changement, c'était d'oublier la peur.

Je relève les yeux vers Ella, Crayton et Six.

— Je ne sais pas si j'ai encore réussi à abandonner la peur, mais le changement est en route. Il est en train de se produire, aucun doute. Et tout ce que j'espère, c'est que vous pourrez tous m'aider à y faire face.

— On forme une équipe, répond Ella. Alors bien sûr, qu'on sera là.

Après avoir fait nos adieux à Hector, nous escaladons l'échelle du barrage.

Une fois en haut, nous contemplons la vallée et le lac, en contrebas. De l'autre côté du barrage, une série de vannes retiennent un lac bien plus vaste, et je ne peux pas m'empêcher d'y voir une métaphore de ce que je ressens, en cet instant même. Devant moi s'étend mon passé, petit et lointain, jalonné de carnages et susceptible d'être englouti à tout moment. Et derrière moi et mes amis Gardanes, l'avenir est immense, prisonnier de forces contre nature.

Je me tourne vers Six.

— Tu connais un certain John Smith, dans l'Ohio ? Est-ce qu'il est l'un des nôtres ?

Elle accueille ma question d'un grand sourire.

— Je connais John, oui. C'est Numéro Quatre.

Je prends la main d'Ella d'un côté et celle de Six de l'autre, et nous restons là, le vent de la montagne balayant nos visages et faisant voler nos cheveux. Ella se tourne à son tour vers Six :

— On peut aller en Amérique ?

— Le Sortilège est rompu. Je ne vois pas ce qui nous empêche de nous réunir, désormais, répond Six en haussant les épaules et en fixant le lac.

Crayton nous rejoint.

— Je suis désolé de vous interrompre, mesdames, mais c'est le calme avant la tempête. Nous avons gagné bien trop de batailles pour qu'ils nous laissent en paix, maintenant. Vous êtes en train de devenir trop puissants pour eux, et ils vont unir leurs forces pour vous combattre. Fini, les petites armées de quelques centaines de soldats accompagnés d'une poignée de bestioles pataudes. Leur chef sera bientôt là. Setrâkus Ra.

— Qui ? je demande.

— Setrâkus Ra.

Crayton secoue la tête.

— Et je ne crois pas que nous soyons prêts à l'affronter.

— Dans ce cas, c'est réglé, je réplique. On va dans l'Ohio, rejoindre John Smith.

— En Virginie-Occidentale, en fait. Dans deux semaines exactement, corrige Six.

— Je ne suis pas certain que ce soit bien sage, objecte Crayton en s'éloignant.

On doit d'abord réunir les autres.

— C'est très joli, tout ça, dit Six en le suivant, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où ils se trouvent.

— Moi, si, annonce-t-il sans se retourner. Et je sais aussi où sont nos Chimasra. Si Setrâkus Ra s' imagine que ça va être facile, il n'a encore rien vu.

Nous le suivons de l'autre côté du barrage, et ce n'est que le début de la route.